

Avertissement

Cet ouvrage a été numérisé puis sauvegardé au format PDF « avec image sur le texte ». En cas d'exportation de certains passages vers un traitement de textes, il est donc possible qu'apparaissent les mauvaises interprétations du logiciel de reconnaissance optique de caractères (OCR).

THUCYDIDE

HISTOIRE DE LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE

TRADUCTION NOUVELLE

ET INTRODUCTION

PAR

JEAN VOILQUIN

PROFESSEUR AU LYCÉE SAINT-LOUIS. AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

NOTES DE

JEAN CAPELLE

PROFESSEUR HONORAIRE AU LYCÉE SAINT-LOUIS
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

INTRODUCTION

Sans entrer dans des discussions de détail, nous ne mentionnerons ici que ce qui nous paraît nettement établi et ce qui, dans la vie de Thucydide, est indispensable pour comprendre l'œuvre.

Nous n'avons, pour connaître l'existence de Thucydide, que des renseignements d'époque tardive et par là même suspects. Il est vraisemblable qu'il naquit vers 460, au deme d'Halimunte. Son père s'appelait Oloros; sa famille était apparentée à Cimon et descendait de Miltiade. Par sa naissance, il disposait d'une grande fortune et possédait, ou du moins exploitait en Thrace les mines d'or de Skaptè-Hylè.

Au début de la guerre du Péloponnèse, ainsi qu'il nous le dit lui-même, il s'occupa de recueillir des documents sur les événements qu'il se proposait de raconter. En 424, il fut élu stratège; vraisemblablement, il avait déjà approché des affaires. Envoyé en Thrace, dans les parages de Thasos, il avait pour mission de maintenir dans l'obéissance les populations de cette région. Mais l'attaque brusquée de Brasidas sur Amphipolis lui fit un devoir d'accourir au secours de son collègue Euklès. Il put s'emparer d'Eiôn, mais ne put empêcher la chute d'Amphipolis. Y eut-il de sa part quelque faute? Il ne semble pas d'après le récit de l'historien (livre V, ch. 26). Les Athéniens néanmoins le jugèrent coupable. Quelle fut la sentence portée contre lui : exil ou peine de mort? On ne sait. Toujours est-il qu'il ne rentra à Athènes qu'en 404. De 423 à 404, il vécut généralement en Thrace, tout occupé à la composition de son ouvrage, voyageant

pour se documenter et allant selon toute probabilité jusqu'en Italie et en Sicile. On s'expliquerait mal autrement l'extrême précision de ses descriptions de Syracuse.

Il mourut entre 400 et 395, de mort violente, disent la plupart de ses biographes. Son œuvre est inachevée et s'arrête à l'année 411.

De ces minces renseignements, nous pouvons retenir les données suivantes :

Le caractère de Thucydide, tel qu'on le devine à travers son œuvre et sa vie, est essentiellement modéré. S'il est difficile de préciser son idéal politique, on pressent qu'il a également horreur des excès de la démagogie et de ceux de l'aristocratie. Avec quelques réserves, Périclès pourrait être l'homme d'État selon son cœur.

On ne connaît pas avec certitude les influences qui se sont exercées sur lui. On a prononcé les noms d'Antiphôn et d'Anaxagore et il est vraisemblable qu'il a été en relations avec eux. « Ce qu'on peut dire avec certitude, dit A. Croiset, c'est que l'école où se forma son intelligence, fut l'Athènes d'Anaxagore, d'Antiphôn, de Périclès et de tant d'autres, qu'il a lui-même appelée l'école de la Grèce et qui donnait alors un si merveilleux spectacle *. » Le milieu où il vécut jusqu'en 424 appartient à la période privilégiée du génie grec.

Bien que les documents nous fassent défaut, il est plausible d'admettre qu'il participa aux affaires et qu'en bon Grec de son temps il s'intéressa, et avec passion, aux luttes et aux rivalités politiques. On s'expliquerait mal, en lui refusant cette initiation, la perspicacité dont il fit preuve, quand il s'agit de débrouiller les jeux complexes et décevants de la politique.

II

Il est plus facile de se prononcer sur l'œuvre.
La Guerre du Péloponnèse, objet du livre de Thu-

cydide, a duré de 431 à 404. La rédaction des événements contenus dans cette période n'a pas été terminée par l'historien. S'est-il arrêté volontairement ou a-t-il été interrompu par la mort dans la rédaction de son ouvrage ? Denys d'Halikarnasse écrit : « Thucydide laissa son histoire incomplète, ainsi que l'a écrit Kratippos, qui florissait en même temps que Thucydide et qui a recueilli tout ce qu'il a omis. » Toutes les suppositions ont été exprimées. On a même pensé que les documents laissés par notre historien avaient été remis à Xénophon, dont les *Helléniques* commencent à l'endroit exact où se termine l'*Histoire de la Guerre du Péloponnèse*. Bref, sur les vingt-sept années de la guerre, Thucydide n'est pas allé plus loin que la vingt-deuxième année.

L'explication la plus naturelle est la suivante : l'intention de Thucydide était, primitivement, de s'arrêter à la paix de Nicias. Mais il dut reconnaître que les événements qui s'étaient produits après une trêve de dix ans étaient le développement de la paix même. Il n'a pas eu le temps de raccorder le livre VIII aux précédents et de lui donner la même facture qu'aux sept autres. On reconnaît une rédaction plus hâtive et les discours manquent totalement au dernier livre.

Nous n'entreprendrons pas de dire à la suite de Thucydide quels furent les faits saillants qui remplissent cette époque. On les trouvera dans le livre. Nous voulons seulement, à titre de points de repère, indiquer le contenu des différents livres. Puis, après un bref aperçu de la situation des belligérants au début des hostilités, nous dirons les qualités d'historien et d'écrivain de Thucydide.

Le livre I contient l'introduction, au cours de laquelle l'historien expose sa méthode, le récit des événements d'Epidamne et de Potidée et les préparatifs de la guerre.

Livre II (431-428), les trois premières années de la guerre et le récit de la peste d'Athènes.

Livre III (428-425) : quatrième, cinquième et sixième années de la guerre.

* *Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, L. I, II, 1886.

Livre IV (425-422) : l'épisode le plus saillant est la prise par les Athéniens de Pylos et de Sphaktérie.

Livre V (422-415) : paix de Nicias.

Livre VI (415-413) : dix-septième et dix-huitième années de la guerre. Première partie de l'expédition de Sicile jusqu'à l'arrivée de Gylippos.

Livre VII (413) : dix-neuvième année de la guerre. Désastre sur terre et sur mer des Athéniens en Sicile.

Livre VIII (412-411) : vingtième et vingt et unième années de la guerre, jusqu'au retour d'Alcibiade.

Ce tableau sommaire montre que si Thucydide groupe d'ordinaire dans un même livre les événements par période de trois années, la composition s'assouplit au besoin.

Quelle était, en 431, la situation des belligérants ? Indiquons-la brièvement. Après les guerres médiques, Athènes avait considérablement accru son empire maritime. Mais ses visées sur la Grèce centrale avaient éveillé la jalousie de Lacédémone. Pour avoir voulu mettre la main sur Mégare et la Béotie, les Athéniens furent vaincus à Tanagra et à Korônée. En 445 fut conclue la trêve de Trente Ans, qui ne laissait à Athènes que son empire maritime. Mais l'équilibre était tout à fait instable. La Grèce se trouvait partagée en deux groupes de cités rivales, ayant à leur tête Lacédémone et Athènes. Un jour ou l'autre le conflit devait éclater.

On aurait tort cependant de voir dans la Guerre du Péloponnèse une lutte des Ioniens contre les Doriens, de même qu'on se trompe, lorsqu'on veut distinguer à Athènes des partis organisés analogues à ceux qui se disputent le pouvoir dans les nations modernes. Cette interprétation est nettement contraire aux faits et Thucydide ne manque pas d'observer qu'il y eut dans les deux camps des Doriens et des Ioniens. Un des plus récents historiens de la Grèce, M. Jean Hatzfeld, met les choses au point en écrivant : « Il ne s'agit pas du conflit de deux impérialismes. Avant la guerre du Péloponnèse, on ne peut parler d'un impérialisme de Sparte. Dans la confédération péloponnésienne, la liberté des cités participantes était respectée.

Il en allait différemment du côté d'Athènes *. » Telle est bien la vérité. Athènes, par l'organisation de son empire, par l'établissement de clérouques au bénéfice des citoyens, par l'imposition de tributs faisait peser sur les villes de la confédération à laquelle elle présidait « un joug assez proche de la servitude » (R. Cohen **). Certes, dans cette servitude, il y avait des degrés. Mais l'impérialisme à tendances démocratiques des Athéniens ne saurait être mis en doute.

Voici maintenant comment M. Hatzfeld résume la situation des deux confédérations au début de la guerre :

Athènes disposait de mille talents en réserve sur l'Acropole. Sa flotte comptait près de 300 trières, des équipages exercés; elle avait en outre une réserve de 10.000 vieilles classes, une armée de terre de 13.000 hoplites, 1.000 cavaliers. Cette armée avait fait ses preuves dans maintes expéditions depuis la Thrace jusqu'en Egypte. La confédération péloponnésienne pouvait mettre sur pied 35.000 hoplites, dont le noyau était constitué par 4.000 Lacédémoniens; ceux-ci n'avaient qu'un armement archaïque, mais étaient soumis à une forte discipline. Les Béotiens disposaient de 7.000 hoplites, de 10.000 hommes d'infanterie légère et d'une cavalerie redoutable. En somme, la supériorité d'Athènes consistait surtout dans sa marine, bien que les villes du golfe de Corinthe pussent équiper une centaine de vaisseaux de guerre ***.

III

Thucydide, dès le début des événements, entreprit de les suivre avec la plus stricte attention. Son intelligence devina qu'Athènes, parvenue au faite de sa puissance politique et intellectuelle, allait se trouver en présence d'immenses dangers et que peut-être sa lutte avec Sparte

* Jean HATZFELD, *Histoire de la Grèce ancienne*, p. 224.

** R. COHEN, *L'Hellénisation du monde antique*.

*** HATZFELD.

marquerait, après une longue période de succès, le commencement du déclin.

Du premier coup, avec une sûreté géniale, il établit ses principes et définit sa méthode. Rompant avec les récits poétiques et ingénieux des annalistes et surtout d'Hérodote, il fixe à l'histoire son but, assure sa marche. L'histoire n'est pas une distraction passagère, qui charme l'esprit par des fictions. Selon l'expression même de Thucydide, trop souvent interprétée d'une façon inexacte, elle est une acquisition pour les générations à venir (*κατ'ἡμετέρας ἐς ἐσέ*). C'est reconnaître qu'il est dans la vie des hommes des lois strictes et que ces lois il n'est pas au pouvoir des dieux de les modifier à leur fantaisie. De fait, Thucydide écarte résolument leur intervention. Il se raille, à maintes reprises, des prédictions des devins. Sans préjuger des convictions intimes de l'historien et sans vouloir le laver du reproche d'athéisme, il faut convenir que, s'il a cru à l'organisation du monde par une intelligence supérieure (Νοῦς, au sens d'Anaxagore), il n'a étudié dans son livre que les causes secondes, dont il a voulu, sous la complexité des faits, montrer l'enchaînement.

Pour lui, le plaisir le plus vif consiste à débrouiller le chaos des raisons et des conséquences, indiscernable à un premier coup d'œil superficiel. C'est là le rôle de l'historien qui s'interdira de porter sur les événements un jugement de valeur. Sans doute, devine-t-on, chez Thucydide, une âme droite, mais même devant les actes d'inhumanité qui nous révoltent, l'historien, tout occupé à comprendre, évite de condamner avec force et indignation. Car, dans les rapports entre les peuples, c'est presque toujours la raison d'Etat qui est la loi suprême.

L'histoire, pour être digne de son nom, n'acceptera que des documents dûment contrôlés. Elle rejettera tout ce que les traditions ont rapporté pour flatter la vanité naïve des peuples. En particulier, sa critique s'exercera sur les temps fabuleux de la Grèce *. Elle s'en tiendra sur

* Voir début du livre I.

ces sujets aux suppositions qu'autorise la raison guidée par la vraisemblance. Pour les époques récentes, elle disposera de matériaux plus nombreux et plus sûrs. D'abord, Thucydide a vu par lui-même; malgré quelques erreurs géographiques de détail, son information est dans l'ensemble d'une scrupuleuse et rigoureuse exactitude. De plus, il a examiné à la lueur de l'esprit critique les témoignages et parfois recouru aux documents officiels. « Il cite dans leur teneur exacte et officielle plusieurs traités, par exemple celui qui établit ce qu'on appelle la Paix de Nicias (V, 23), ou encore le traité conclu un peu plus tard entre Athènes d'une part, et de l'autre les Argiens, les Eléens et les Mantinéens (V, 47) » *. Un marbre nous a gardé le texte de ce traité. Nous ne trouvons avec celui de Thucydide que des différences fort légères, portant surtout sur l'ordre des mots. Néanmoins, il serait vain d'attendre d'un ancien ne disposant que d'un petit nombre de pièces d'archives la même richesse de documents puisés aux sources que d'un historien contemporain.

Aidé d'une chronologie, peut-être discutable, mais qui, en se fondant sur la succession des saisons, évite les inextricables complications des différents calendriers en usage, Thucydide fait appel, chaque fois qu'il le peut, aux explications qui ressortissent aux institutions, aux coutumes et aux caractères des différents peuples. Il relate également le rôle des grands hommes dans la conduite politique des États. Compétent et averti, Thucydide l'est donc dans toute la force du terme. Rompu aux affaires, perspicace, habile à démêler le jeu des hommes, des factions, l'importance des passions collectives ou individuelles, il nous donne de la vie publique de son temps un tableau, qui, pour négliger avec une austérité parfois excessive les détails, n'en présente pas moins une expression minutieusement exacte.

Jamais son impartialité n'a été sérieusement mise en

* A. CROISET, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, I, II, p. 38.

doute. Ni ses préférences politiques, ni ses sentiments d'homme n'ont altéré son jugement. Sur un point, cependant, il a trouvé des contradicteurs. Ne s'est-il pas montré excessivement sévère à l'endroit de Cléon, le tanneur, celui qu'Aristophane appelle par dérision le « Paphlagonien » ? La politique de ce personnage ne méritait-elle pas quelque indulgence ? Son habileté financière et son audace militaire ne devaient-elles pas au moins être signalées ? Quelques historiens, portés à l'hypercritique, ont voulu réhabiliter celui qui, à Amphipolis, devait trouver la mort presque en même temps que son adversaire, le Spartiate Brasidas *. Sur ces questions, la vérité absolue est impossible à atteindre. Après une discussion serrée de la question, M. A. Croiset déclare avec raison qu'il faudrait avoir « une envie démesurée de justifier Cléon *a priori* pour infirmer gravement le témoignage de Thucydide ». Pour Nicias et Antiphôn, qui peut-être fut le maître de l'historien, on découvre chez ce dernier quelque parti pris d'indulgence. En ce qui concerne Périclès qu'il admire, il discerne les dangers de sa politique, quand elle sera poursuivie par des gens qui n'auront ni son influence sur le peuple, ni ses talents, ni sa modération.

Rien, en somme, malgré ces discussions de détail, n'est venu infirmer sensiblement le récit loyal et honnête de Thucydide. Il est juste d'ajouter que par goût de l'ordonnance classique, des belles perspectives, et aussi par une nécessité inhérente à l'histoire, l'historien met dans un tableau toujours confus une disposition qui satisfait aux exigences de l'intelligence plus qu'il ne se soucie de reproduire les mille bizarreries, les incohérences multiples de la vie.

IV

C'est que Thucydide est aussi un écrivain de tout premier ordre. Son histoire est à la fois un récit et une col-

* Voir A. CROISSET, Ouvrage cité, p. 62 et suivantes.

lection de discours. Trente-neuf harangues, parfois fort développées, rompent la continuité de la narration, mais contribuent essentiellement au dessein de l'auteur de nous faire connaître les causes et les raisons des événements.

Pour expliquer cet emploi des discours, on a allégué l'importance de la parole à Athènes. L'argument est de poids : tout s'y décidait par la parole. Ajoutons également l'influence des procédés dramatiques ; ceux-ci permettent à l'écrivain d'opposer des arguments qui s'équilibrent, la justification à l'accusation, la riposte à l'attaque.

Quoi qu'il en soit, Thucydide a fait observer qu'« il s'était astreint, autant qu'il l'avait pu, à ne rien faire dire à chacun que ce qu'il avait dû dire effectivement ». Bien naïf qui le croirait sur parole. Pareille entreprise eût été impossible. L'historien s'est soumis à la loi de la vraisemblance sans s'astreindre à la reproduction des paroles réellement prononcées. Ce faisant, il s'est conformé à un usage traditionnel. Mais ici encore il a manifesté toute l'originalité de son esprit.

Une seule fois, les orateurs en présence utilisent le dialogue (livre V, ch. 89 et suiv.) Une sorte de conférence a lieu entre les représentants d'Athènes et les principaux citoyens de Mélos. Les Athéniens trouvent une belle occasion d'affirmer cyniquement que l'intérêt régit toute politique et que la force prime le droit.

Ailleurs nous trouvons des exhortations généralement brèves où les généraux engagent les troupes au combat. Témoin les pathétiques paroles (livre VII, 61 et 77) par lesquelles Nicias tente de reconforter ses hommes en montrant que, malgré les maux qui l'accablent, il n'est pas abattu. Paroles d'honnête homme plutôt que de chef.

Parfois des orateurs anonymes exposent la situation. La harangue n'est alors qu'une forme détournée du récit. Dans cette catégorie, on peut faire entrer les discours des Corinthiens et des Athéniens (livre I, chap. 68 et suiv.).

Enfin d'autres discours sont prononcés par des personnages de premier plan : Périclès, Alcibiade, Nicias, le roi Arkhidamos, l'éphore Sthénélaïdas, Diodote, Cléon, le Syracusain Hermokratès. Thucydide se complaît ici à conserver à l'orateur, en les approfondissant, les traits essentiels de son caractère. Certes, les détails amusants, pittoresques ou significatifs font défaut. Nous ne trouvons pas dans le langage de chacun les traits originaux, les saillies d'expression qui permettent, en suivant les mouvements de la foule, de la dominer et de la maîtriser. Thucydide reste fidèle à une conception de l'éloquence qui régnait à Athènes avant 424, date de son exil. Tout en gardant à chacun son caractère particulier — maîtrise de soi pour Périclès, prudence pour Nicias, présomption pour Alcibiade — il fait de l'orateur un homme averti des pensées confuses qui s'agitent dans l'âme de la foule et habile à les exprimer. La remarque est vraie surtout de Périclès, en qui Thucydide laisse entendre qu'il voit l'incarnation même du génie politique d'Athènes. Les deux discours de Périclès sont d'ailleurs (livre I, chap. 140 et suiv. et livre II, 60 et suiv.), si on les regarde en détail, remarquablement variés de ton. Les circonstances, il est vrai, sont bien différentes dans l'un et l'autre cas. Et quelle belle occasion pour l'homme d'État de faire, dans l'oraison funèbre des guerriers morts pendant la première année de la guerre, la panégyrique enthousiaste d'Athènes, de sa puissance, de sa grandeur et de la civilisation qu'elle représente !

Il importe donc de préciser lorsqu'on parle des discours de Thucydide. Même si le genre paraît discutable, puisqu'il émane trop directement de l'historien, Thucydide s'est montré artiste habile, soucieux de faire coopérer tous les détails à l'impression d'ensemble qu'il voulait nous laisser.

Les discours permettant à l'historien de dégager l'essentiel des sentiments de ses personnages, leurs principes et les mobiles de leurs actions, on conçoit qu'il n'ait pas recours aux procédés habituels des historiens. Ceux-ci

arrêtent souvent le cours de leur narration pour nous donner des acteurs principaux du drame humain un portrait détaillé. Mais c'est à nous, à la suite de Thucydide et avec les renseignements qu'il nous donne, à recomposer le personnage. Méthode austère. Il ne nous amuse point avec les détails qu'un Plutarque aime à rassembler et qui ont bien leur valeur. Ce n'est pas chez lui que nous trouverons des anecdotes piquantes sur Alcibiade ou Cléon.

Une analyse minutieuse des caractères nous a habitués à tenir compte des particularités infimes en soi, mais qui, au fond des âmes, trahissent la nature profonde des individus. Thucydide estime ne pas avoir à s'y intéresser. S'il y fait allusion, ce n'est qu'en passant, comme pour Alcibiade qui justifie ses prétentions au commandement des armées par le faste qu'il a étalé aux Jeux Olympiques. Cette réserve faite, après une lecture de Thucydide, nous avons l'impression de connaître à fond un Périclès, un Alcibiade, aussi bien qu'un Nicias ou un Cléon. Mais c'est un procédé qui exige un grand art, puisqu'il vise à nous faire retrouver à travers les paroles tout un caractère.

On souhaiterait parfois une diversité plus grande, qui épouse mieux les mouvements contradictoires de la vie. Mais si Thucydide a réduit à deux ou trois mobiles simples la plupart de ses personnages, la peinture est inoubliable. Il y a dans cette méthode une stylisation, une réduction au type, une fusion de l'individuel dans l'universel, qui est bien dans la nature d'esprit de l'historien. Si l'on voulait se faire mieux entendre, au risque de simplifier un peu trop, on pourrait dire que Périclès, c'est la prudence sage et autoritaire, Nicias, l'honnête homme, que terrorisent les présages; Alcibiade, la prétention juvénile et immorale; Cléon, le démagogue vantard. Il était naturel que ces hommes apparussent ainsi pour faciliter l'enchaînement des faits et faire saisir la substance même des idées. C'est qu'avec Thucydide nous sommes entrés dans un monde entièrement logique, où tout procède de principes une fois établis et irréfutables,

où la subordination des conséquences aux causes est sans rupture. Voilà ce qui fait la beauté sans tache de son histoire, ce qui lui confère son caractère d'œuvre intellectuelle parfaite.

V

J'en demande pardon à tous ceux qui, suivant une tradition bien établie, professent pour les discours de Thucydide une admiration passionnée et sans réserves, aux harangues je préfère les récits. Un contact douloureux avec les faits nous a appris à nous défier de l'éloquence. Notre âge a le goût des faits, voire des petits faits qui nous en apprennent davantage sur l'âme humaine que les oppositions verbales les mieux réussies. Nous en sommes arrivés à une méfiance, excessive peut-être, des synthèses hardies où l'on croit pouvoir résumer les tendances de deux peuples, de deux groupes humains. Cette rhétorique a, de tout temps, porté des fruits redoutables. Et, tout en admirant les passages où l'art de l'historien se manifeste avec le plus d'évidence, nous recherchons avidement les morceaux où la narration se dépouille de toute éloquence, pour se borner à exprimer l'humble et impitoyable réalité.

Que de satisfactions alors Thucydide ne nous offre-t-il pas ! Sans doute, il est extrêmement discret. On perçoit avec peine les réactions d'une sensibilité sans cesse contenue et surveillée. Aucune pitié apparente ne vient altérer la sobriété d'une relation qui s'interdit tout attendrissement. Mais aussi quelle lumière dans ces récits tout unis, parfois d'une concision extrême, parfois plus détaillés. Jules Girard * a fort justement relevé les quelques lignes consacrées au sac de Mykalessos par les troupes thraces renvoyées d'Athènes (VII, 29). Un trait les termine qui souligne toute l'horreur d'un massacre aveugle : celui des enfants qui venaient justement d'entrer dans l'école la plus fréquentée de la ville. Ailleurs (liv. III,

* *Essai sur Thucydide.*

113), c'est l'épouvante ressentie devant le désastre des siens par le héraut d'Ambrakie, à la vue du champ de bataille couvert des corps de ses compatriotes.

Les pages sur la peste d'Athènes ont de tout temps provoqué l'admiration pour leur précision, pour l'étude pénétrante du retentissement qu'avait eu le fléau sur les âmes. Mais que d'autres endroits encore où l'historien apparaît doué de la même habileté à rendre les scènes, qu'il les ait personnellement observées, ou qu'il les ait, à force de pénétration, reconstituées ! Faut-il citer l'épisode du siège de Platée (III, 20-24), où nous suivons anxieusement les préparatifs de la garnison, l'escalade nocturne, la fuite des assiégés; la prise de Sphaktérie (IV, 26-41) avec tous les incidents de l'audacieuse attaque, conduite par Cléon et Démosthènes; les péripéties de la lutte à Amphipolis (V, 6 et suiv.), où les deux adversaires, Cléon et Brasidas, trouvent la mort ?

Mais c'est dans les livres VI et VII que le talent du narrateur se manifeste dans toute son ampleur. Ces livres racontent les péripéties du siège de Syracuse, les combats au Plemmyrion et aux Epipoles, les deux batailles navales où les Athéniens cherchèrent à briser le cercle de fer qui, chaque jour, se resserrait autour d'eux. Qui n'entendrait dans le Grand Port le choc des vaisseaux ? Qui ne verrait les efforts désespérés des matelots et des épibates, faisant d'un côté comme de l'autre, assaut d'habileté et de vaillance ?

Le livre VII s'achève par le sombre tableau de la retraite, quand un terrible désespoir a envahi les troupes. Qu'on est loin des séduisants espoirs qui chantaient dans tous les cœurs, au moment du départ de la flotte (VI, 30-32). Démosthènes, le premier, est réduit à capituler. L'armée de Nicias est contrainte de subir le même sort. Telle est la triste fin de l'expédition commencée sous de si heureux auspices. Partout, suivant l'heureuse expression de Jules Girard : « à la place des excitations multipliées qui amusent l'imagination plutôt qu'elles n'apaisent sa curieuse avidité, il y a pour l'âme des émotions qui

naissent au plus profond de nous-mêmes et se lient aux idées les plus essentielles de notre vie morale ».

VI

Le style de Thucydide que Cicéron, pourtant nourri aux lettres grecques *, jugeait déjà difficilement intelligible dans les discours, a fait de tout temps le désespoir des traducteurs. On a maintes fois relevé les mots — verbes ou substantifs — que la langue française ne peut rendre qu'en recourant à des circonlocutions. Très souvent, on est obligé d'affaiblir la pensée de l'historien en la délayant.

À côté de cette difficulté inhérente à la langue grecque, il en est d'autres qui viennent de l'archaïsme voulu de Thucydide, du désir constant chez lui de précision logique et de concision antithétique. Il a conservé les habitudes d'expression du temps de Périclès. Il est possible que son éloignement d'Athènes pendant vingt ans ait contribué à donner à son style une raideur évidente, en le tenant à l'écart des modes nouvelles qui visaient à donner à la langue d'autres qualités.

Pourtant, le travail d'analyse, que poursuivaient les sophistes, est déjà visible en lui. Il n'avait pas manqué de s'assimiler les méthodes qui, en établissant des distinctions entre le fait et l'intention, entre la parole et l'action, entre l'apparence et la réalité, contribuent à préciser la pensée.

Ces procédés communiquent au style une certaine raideur. En revanche, ils aident à une analyse des causes qui pourtant ne va pas sans quelque artifice. Les oppositions, les antithèses, les ruptures de construction auxquelles Thucydide s'est visiblement complu, loin d'éclairer toujours la pensée, l'obscurcissent parfois. Le style des discours, en particulier, est souvent tourmenté et fait

* CICÉRON, *De Oratore*, IX, 30.

regretter l'aimable aisance d'un Platon ou l'atticisme un peu grêle de Xénophon. Tant de concision finit par donner une impression d'effort. Souvent on regrette en Thucydide l'absence de la grâce sans apprêt qui touche en nous, par l'imprévu d'un mouvement spontané, nos réserves d'émotion. Mais demander à l'historien ces qualités ne serait-ce pas exiger de lui ce qui est le plus contraire à sa nature, éprise de concision et de force, et non d'élégance molle et fluide? On l'a comparé non sans raison à ces temples grecs qui, sur un fond parfaitement lumineux, érigent l'équilibre parfait de leurs colonnes, de leurs frontons et donnent dans le domaine de l'intelligence, l'impression d'une réussite achevée.

Rien n'est sacrifié à la sensibilité ou aux puissances d'imagination. Tout est dense, net; tout nous ramène à une dissection de motifs raisonnables, détaillés avec une précision sans défaillance. Certaines de ses phrases sont impossibles, par leur densité même, à rendre en français. On comprendra ce que nous voulons dire en lisant les lignes suivantes empruntées à O. Müller : « Un genre de phrases de Thucydide, qu'on pourrait appeler le genre descendant, place en tête l'action qui est le résultat et fait suivre immédiatement, en propositions causales ou participes, les causes directes ou les motifs qu'il étage à leur tour par des formes ou des propositions analogues, de façon qu'en émettant, en fendillant ainsi le discours, il les fait entrer complètement dans la connexité des choses, tout comme un tronc d'arbre, avec les fibres de ses racines, plonge dans la terre maternelle. L'autre genre, la période ascendante, commence par les circonstances, qui servent de motifs, en déduit toutes sortes de conséquences ou de réflexions qui s'y rapportent et conclut, souvent après une longue chaîne de déductions, par le résultat qui est, soit une résolution, soit l'action elle-même *. »

* OTTFRIED MÜLLER, *Histoire de la Littérature grecque*, traduct. Hillebrand, t. III.

VII

La valeur de l'œuvre de Thucydide ne saurait être exagérée; nous avons indiqué quelques-unes de ses qualités essentielles. Faut-il, en outre, signaler l'intérêt actuel qui s'attache à la Guerre du Péloponnèse? Tous les problèmes politiques, moraux ou philosophiques qui tourmentent à l'heure actuelle une humanité désorientée s'y trouvent posés : rapports de l'individu et de l'État, rapports des peuples entre eux, immoralité de la force brutale, rôle des individus dans la conduite des sociétés. Il ne serait pas difficile de mettre sous chaque ligne de l'historien des faits contemporains qui en seraient l'illustration et le commentaire. Quand des esprits paradoxaux croient pouvoir nier l'utilité de l'histoire, nous découvrons à chaque instant dans la vie moderne des analogies avec le monde dont Thucydide a écrit l'histoire.

Maître sans illusion, pour qui rien ne passe l'amère satisfaction de comprendre, trop clairvoyant pour être un véritable professeur d'énergie, n'évitant pas toujours une pointe de défaitisme, ignorant absolument les ivresses d'une activité non raisonnée et non mesurée, Thucydide est incomparable dans le domaine de l'analyse lucide, qu'il s'est réservé. Ni les hommes avec leurs faiblesses, ni les factions avec leurs exclusives, ni même les patries avec leur égoïsme sacré ne lui font illusion. Sur toutes choses, il porte le jugement inébranlable du sage. Puisse la lecture de son livre austère ramener quelques-uns à une saine compréhension d'un monde fait de contrastes violents, où, à côté des plus nobles merveilles de l'art et des plus extraordinaires réussites de la pensée, on discerne la cruauté forcenée, la ruée impitoyable des appétits, et tous les indices d'une décadence politique et morale qui, hélas! ne devait plus tarder pour Athènes.

Jean VOILQUIN.

NOTE DU TRADUCTEUR ET BIBLIOGRAPHIE

Nous devons des remerciements particuliers à M. Jean CAPELLE, professeur honoraire au Lycée Saint-Louis, qui a bien voulu revoir notre traduction et se charger des notes.

En l'absence d'une édition française complète et moderne de Thucydide, nous avons pris comme base de la présente traduction l'édition allemande de Hude (Teubner, 1910); chaque fois qu'il nous a paru utile d'y introduire des variantes, nous les avons signalées dans les notes.

A. *Éditions.* Chaque fois que l'occasion s'en est présentée, nous avons eu recours aux éditions connues de POPPO, revues par STAHL, à celles de BÖHME-WIDMANN, CLASSEN et aux livres I et II d'A. CROISSET (Hachette, 1886). Signalons aussi les services que nous ont rendus les extraits de A. et M. CROISSET (Hachette), CHAMBRY (Garnier) et HAUVETTE (Delagrave).

B. *Traductions.* A. FIRMIN-DIDOT a traduit les livres I et II. Les traductions de BÉTANT (Hachette) et LOISEAU (Garnier) ont des mérites incontestables.

C. *Bibliographie générale.* Pour tout ce qui concerne les questions de détail, nous renvoyons au livre de M. Robert COHEN (*La Grèce et l'Hellénisation du monde antique*, 1934, Les Presses Universitaires), œuvre monumentale qui fait le plus grand honneur à la Science française.

Voir aussi : CURTIUS, *Histoire grecque* (traduction Bouché-Leclercq); CAVAIGNAC, *Histoire de l'antiquité*; P. ROUSSEL, *La Grèce et Rome des Guerres médiques à la conquête romaine*; Jean HATZFELD, *Histoire de la Grèce ancienne*; JARDÉ, *La Formation du peuple grec* : les ouvrages de GLOTZ et CLOCHÉ.

Pour les institutions : voir les dictionnaires de LAVEDAN et P. PARIS.

Signalons enfin l'essai pénétrant, mais déjà ancien, de Jules GIRARD sur Thucydide et Alcibiade, l'étude élégante mais rapide de M. Jean BABELON (1935).

THUCYDIDE

HISTOIRE

DE LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE

LIVRE PREMIER

I. — Thucydide, l'Athénien, a raconté les différentes péripéties de la guerre des Péloponnésiens et des Athéniens; il s'est mis à l'œuvre dès le début de la guerre, car il prévoyait qu'elle serait importante et plus mémorable que les précédentes. Sa conjecture s'appuyait sur le fait que les deux peuples étaient arrivés au sommet de leur puissance. De plus il voyait le reste du monde grec, soit se ranger immédiatement aux côtés des uns et des autres, soit méditer de le faire. Ce fut l'ébranlement le plus considérable qui ait remué le peuple grec, une partie des Barbares¹, et pour ainsi dire presque tout le genre humain. Pour les événements antérieurs et ceux de l'époque héroïque, il était impossible, en raison du temps écoulé, de les reconstituer exactement. D'après les témoignages dignes de foi qu'on peut trouver pour la période la plus reculée, je ne les estime pas bien importants ni en ce qui concerne les guerres, ni sur les autres questions.

II. — Le pays que l'on appelle maintenant la Grèce ne semble pas avoir été habité dès l'origine d'une manière stable; il s'y produisit d'abord des migrations, car les habitants changeaient souvent de région, sous la pression d'arrivants sans cesse plus nombreux. Le commerce n'existait pas; les relations entre les peuples n'étaient

sûres, ni sur terre ni sur mer; les habitants ne tiraient chacun de leur terre que de quoi ne pas mourir de faim; ils n'amassaient pas de richesses et ne faisaient pas de plantations, car, faute de villes fortifiées, on ne savait pas si un envahisseur ne surviendrait pas et ne s'emparerait pas de tous les biens. Dans ces conditions, les gens pensaient qu'ils trouveraient n'importe où leur nourriture quotidienne, ne faisaient pas de difficultés pour émigrer et ne cherchaient pas à acquérir la suprématie ni par des villes puissantes ni par quelque autre moyen. C'étaient surtout les meilleures terres qui avaient le plus à souffrir des changements de population : la région qu'on appelle maintenant la Thessalie, la Béotie, la plus grande partie du Péloponnèse, à l'exception de l'Arcadie, bref en général les régions les plus favorisées. En effet grâce à la fertilité du sol, les ressources, en s'accroissant sans cesse, provoquaient des révolutions qui ruinaient le pays et l'exposaient aussi davantage aux attaques des étrangers. Quant à l'Attique, depuis longtemps, en raison même de l'aridité de son sol, elle ignorait les révoltes et fut occupée sans interruption par les mêmes habitants. Et voici qui confirme très fortement mon opinion que les migrations ont amené un développement bien différent dans les diverses cités : c'est chez les Athéniens que se réfugiaient, pensant y trouver la retraite la plus sûre, les plus puissants de ceux qu'avaient chassés du reste de la Grèce les guerres ou les révolutions; et ce sont eux qui par leur nombre ont contribué à faire la grandeur de la ville; aussi plus tard, quand le territoire de l'Attique fut devenu insuffisant, Athènes envoya des colonies en Ionie.

III. — Voici qui montre encore parfaitement la faiblesse de l'ancienne Grèce : avant la guerre de Troie², la Grèce ne paraît pas avoir entrepris quoi que ce soit en commun; et, à mon avis, ce nom même ne s'appliquait pas à la totalité de la Grèce. Avant Hellen, fils de Deucalion, cette appellation ne semble même pas avoir existé; chaque peuple, surtout celui des Pélasges, pré-

tait à la Grèce une appellation tirée de son nom particulier. Mais quand Hellen et ses fils eurent établi leur puissance dans la Phthiôtide, quand d'autres cités les appelèrent à leur secours, par suite de leurs rapports plus nombreux, ils se nommèrent réciproquement Hellènes; cette appellation néanmoins dura peu et ne fut pas admise pour tous. Homère le montre parfaitement; bien qu'il eût vécu bien longtemps encore après la prise de Troie, nulle part, il n'appela Hellènes l'ensemble des Grecs; les seuls qu'il appelle ainsi sont les compagnons d'Achille venant de la Phthiôtide, qui étaient effectivement les premiers Hellènes; pour les autres il emploie, dans ses vers, le nom de Danaens, d'Argiens et d'Akhéens. Il n'utilise pas non plus l'expression de Barbares, pour la raison qu'il n'y avait pas encore, à ce qu'il me semble, une seule expression correspondante pour les Hellènes. Ces peuples donc qui reçurent peu à peu le nom d'Hellènes, d'abord cité par cité, c'est-à-dire par groupe d'individus de même langue, puis tous ensemble, n'entreprirent rien en commun avant la guerre de Troie, en raison de leur faiblesse et de leur manque de relations³. Et encore cette expédition ne la tentèrent-ils que lorsque leur expérience de la mer fut devenue plus grande.

IV. — C'est Minos⁴ qui, selon la tradition, fut le premier à posséder une flotte; il établit sa puissance sur la plus grande partie de ce que nous appelons maintenant la mer grecque; il soumit les Cyclades et, le premier, établit des colonies dans la plupart de ces îles, d'où il avait chassé les Kariens; il avait établi comme gouverneurs ses propres enfants; de plus, comme il est naturel, il fit disparaître autant qu'il put la piraterie, en vue de s'assurer plus facilement le recouvrement des impôts.

V. — En effet, les Grecs d'autrefois, ceux des Barbares qui habitaient le bord de la mer et ceux qui occupaient les îles, quand ils se mirent à se fréquenter davantage par mer, se livrèrent à la piraterie⁵; les plus puissants y cherchaient un moyen de s'enrichir et de nourrir les faibles; ils s'attaquaient aux villes démunies de fortifica-

tions et aux peuplades répandues dans des bourgades, les pillaient et tiraient de ces expéditions la plupart de leurs ressources; car la piraterie ne comportait aucun déshonneur; bien au contraire, elle n'allait pas sans rapporter quelque gloire. Ce qui le montre bien, c'est qu'aujourd'hui encore quelques populations maritimes se font honneur de la pratiquer et les vieux poètes font, partout également, demander aux navigateurs par les personnages de leurs poèmes, s'ils sont des pirates; on voit bien que ceux à qui on adresse cette question, ne désavouent pas cette occupation et que ceux qui la posent ne considèrent pas la question comme offensante. Sur le continent aussi, on se razziait réciproquement. Et aujourd'hui encore, dans bien des contrées de la Grèce, on vit à l'ancienne manière, dans la région des Lokriens Ozoles, des Étoliens, des Akarnaniens, et de ce côté du continent. De ce brigandage d'autrefois a subsisté la coutume pour les habitants de l'intérieur de circuler en armes.

VI. — Tous les Grecs portaient une armure de fer; c'est que les habitations n'étaient pas défendues par des murs⁶ et que les communications n'étaient pas sûres; comme les Barbares ils restaient perpétuellement en armes. Ce qui le prouve, ce sont les régions de la Grèce qui ont conservé ce genre de vie, lequel s'étendait à l'ensemble même de la Grèce. Les Athéniens furent des premiers à quitter l'armure de fer et à adopter un genre de vie plus relâché et plus délicat. Et il n'y a pas longtemps que parmi eux les plus âgés des vieillards, amollis⁷ par la fortune, suivant une coutume due au relâchement des mœurs, ont maintenant cessé de porter des tuniques de lin et de nouer au sommet de la tête leurs cheveux par des cigales d'or formant agrafe; en raison de la communauté de race, les vieillards d'Ionie gardèrent longtemps cette façon de se vêtir et de se coiffer. La tunique courte à la mode actuelle fut adoptée d'abord par les Lacédémoniens, et les plus riches d'entre eux se conformèrent pour le reste à la manière de vivre de la multitude. Les premiers aussi ils se dépouillèrent de

leurs vêtements et se montrèrent nus et frottés d'huile pour les exercices gymniques. Autrefois, dans les Jeux Olympiques, les athlètes portaient pour la lutte des ceintures voilant les parties honteuses et il y a peu de temps que cette coutume a disparu. Certains peuples barbares, et principalement en Asie, quand ils font des concours de pugilat et de lutte, portent des ceintures. On pourrait invoquer encore beaucoup d'exemples montrant que les Grecs d'autrefois vivaient comme les Barbares d'aujourd'hui.

VII. — Toutes les villes qui furent fondées plus récemment, quand on eut plus de facilité pour naviguer, et qu'on disposa d'un excédent de richesses, se bâtirent sur le bord de la mer, se fortifièrent et occupèrent les isthmes⁸; le commerce était ainsi facilité et la sûreté de chacune à l'égard de ses voisins était plus grande. Au contraire les villes anciennes, en raison de la piraterie qui avait longtemps duré, avaient été bâties de préférence à distance de la mer, aussi bien dans les îles que sur le continent et jusqu'à l'époque actuelle elles sont demeurées à l'intérieur des terres; c'est qu'on se pillait les uns les autres et l'on razziait même les populations qui, sans être maritimes, habitaient les rivages.

VIII. — Les habitants des îles, Kariens et Phéniciens, s'adonnaient tout autant à la piraterie; car c'étaient eux qui avaient occupé la plupart des îles. En voici une preuve : dans la présente guerre, quand les Athéniens purifièrent Délos et qu'on enleva toutes les tombes de l'île, on constata que plus de la moitié appartenait à des Kariens, ainsi que l'attestèrent les armes enfouies avec les morts et le mode de sépulture, encore en usage chez les Kariens d'aujourd'hui. Quand Minos eut constitué sa puissance maritime, les communications par mer devinrent plus faciles de peuple à peuple; il fit disparaître des îles les pirates, d'autant mieux qu'il colonisa beaucoup d'entre elles; les habitants du bord de la mer commencèrent à acquérir des richesses et à se construire des habitations plus solides; quelques-uns même devenus

plus riches entourèrent leurs villes de murailles; dans leur amour du gain, les faibles subissaient la domination des forts, et les plus riches, avec les ressources dont ils disposaient, se soumettaient les cités plus faibles. Telles étaient encore les mœurs quand, longtemps après, les Grecs entreprirent leur expédition contre Troie.

IX. — Agamemnon, me semble-t-il, réunit la flotte des Grecs, plus parce que sa puissance était supérieure que parce que les prétendants d'Hélène se croyaient engagés par les serments prêtés à Tyndare. Ceux qui ont recueilli les faits les mieux assurés dans la tradition des Péloponnésiens prétendent que c'est Pélops qui, le premier, disposant de richesses considérables ramenées d'Asie et, venant s'installer chez des hommes sans ressources, s'arrogea la domination et obtint, tout en étant étranger au pays, l'honneur de lui donner son nom. Plus tard la puissance de ses descendants s'accrut encore, quand Eurystheus eut péri en Attique par le fait des Héraclides et quand Atrée, son oncle maternel, eut reçu d'Eurystheus, au moment des on départ en campagne et en raison même de cette parenté, Mycènes et son empire. Il se trouvait qu'Atrée fuyait son père, par suite du meurtre de Khryssippos. Comme d'autre part, Eurystheus ne revint pas de son expédition, avec le consentement des Mycéniens qui craignaient les Héraclides et à qui Atrée paraissait capable de régner, Atrée, ayant su flatter la foule des Mycéniens et des sujets d'Eurystheus, s'empara de la royauté et les Pélopidés furent plus puissants que les Perséides. Voilà ce que, me semble-t-il, Agamemnon reçut en héritage; en même temps sa marine fut plus puissante que celle des autres; ce qui lui permit de rassembler son expédition, en faisant appel plus à la crainte qu'à la persuasion. Les navires qu'il emmena étaient, semble-t-il, les plus nombreux; il en fournit en outre aux Arcadiens, comme Homère l'a montré, si l'on veut en croire son témoignage. Dans le récit de la transmission du sceptre, le poète a dit « qu'il régnait sur de nombreuses îles et sur Argos tout entière ».

Habitant du continent il n'aurait pas dominé sur des îles, en dehors de celles qui avoisinent la terre (et encore n'eussent-elles pas été nombreuses), s'il n'eût possédé quelque puissance navale. Par cette expédition on peut conjecturer ce qu'étaient celles qui l'ont précédée.

X. — S'appuyer sur le fait que Mycènes était petite et que son importance ne semble pas alors égalé celle de telle autre ville serait invoquer un argument insuffisant, trompeur, pour refuser de croire que l'expédition de Troie n'eut pas l'importance que les poètes et la tradition lui ont reconnue. Admettons que la ville des Lacédémoniens soit détruite et que subsistent seulement les temples et les fondations des constructions de toute sorte, la postérité, longtemps après, mettrait vivement en doute que la puissance des Lacédémoniens a égalé leur renommée. Pourtant ceux-ci, sur les cinq parties du Péloponnèse, en habitent deux; ils commandent au Péloponnèse entier et à de nombreux alliés⁹ au dehors; néanmoins, comme leur ville n'est pas bâtie pour former un ensemble, comme elle ne montre ni temples ni constructions magnifiques, comme les habitants sont dispersés en bourgades selon l'antique habitude de l'Hellade, elle paraîtrait inférieure à sa réputation; en revanche, si Athènes subissait le même sort, à en juger sur l'apparence, on lui attribuerait une puissance double de celle qu'elle a réellement. Il ne convient donc pas de se montrer sceptique; c'est plutôt la puissance réelle des cités que leur aspect extérieur qu'il faut avoir en vue; et il faut, tout en pensant que cette expédition a été plus importante que celles qui l'ont précédée, estimer qu'elle est inférieure à celles d'aujourd'hui. Si l'on doit ici encore accorder quelque confiance au poème d'Homère, que tout naturellement il a orné et embelli, en poète qu'il était, l'infériorité de cette expédition n'est pas moins visible. En effet, sur les douze cents vaisseaux il a représenté ceux des Béotiens comme portant cent vingt hommes et ceux de Philoctète cinquante; il a voulu indiquer, à ce qu'il me semble, ce qu'étaient les plus grands et les plus

petits; aussi n'a-t-il pas fait mention dans le Catalogue de l'importance des autres. Parlant des vaisseaux de Philoctète, il a montré que tous les hommes étaient à la fois rameurs et combattants¹⁰; car il a fait de tous ceux qui maniaient la rame des archers. Il n'est pas vraisemblable qu'il y ait eu beaucoup de passagers à proprement parler, en dehors des rois et de ceux qui occupaient des charges importantes; d'autant plus que les Grecs devaient traverser la mer avec un matériel de guerre et qu'ils n'avaient pas de vaisseaux protégés¹¹, puisqu'ils étaient équipés comme ceux des anciens pirates. A envisager les plus grands et les plus petits navires et à faire la moyenne, cette expédition fut, semble-t-il, peu nombreuse, si l'on songe qu'elle fut envoyée en commun par la Grèce entière.

XI. — La raison en était moins la pénurie d'hommes que le manque de ressources. En effet, c'est par suite de la disette de ravitaillement que les Grecs emmenèrent une armée peu considérable et qui ne comportait que les troupes qu'ils pouvaient entretenir en combattant, même quand arrivés là-bas ils furent victorieux. Car il est évident qu'ils le furent; autrement ils n'auraient pu défendre leur camp par un retranchement; ils paraissent n'avoir pas utilisé toutes leurs forces et s'être adonnés faute de vivres à la culture en Khersonèse et au brigandage. Comme ils étaient dispersés, les Troyens leur résistèrent d'autant mieux pendant dix ans et purent tenir tête à la partie de l'armée qu'on laissait à tour de rôle pour faire le siège. S'ils eussent disposé d'un ravitaillement abondant, s'ils eussent pu rester groupés et mener sans arrêt la guerre, sans avoir à s'adonner à la culture et au brigandage, ils auraient pu facilement être victorieux dans le combat, puisqu'ils n'étaient pas toujours groupés et n'opposaient aux Troyens que les troupes présentes dans le camp. En assiégeant Troie, ils auraient pu prendre la ville en moins de temps et avec moins de peine. Ainsi, faute de ressources suffisantes, les expéditions antérieures à celles-là furent de peu d'importance et la guerre de Troie elle-même, la plus célèbre des expéditions d'au-

trefois, apparaît en réalité inférieure à ce qu'on en a dit et à la renommée qui lui a été faite par les poètes.

XII. — De plus, même après les événements de Troie, la Grèce connut des émigrations et reçut des colonies¹²; elle manqua du calme nécessaire pour se développer.

Le retour des Grecs qui traîna en longueur après la chute de Troie changea bien des choses; il se produisit naturellement bien des révolutions; par suite les citoyens exilés fondaient de nouvelles cités. C'est ainsi que les Béotiens, la soixantième année après la prise de Troie, furent chassés d'Arnè par les Thessaliens et colonisèrent la Béotie actuelle, appelée auparavant la Kadméide; antérieurement, il y avait en ce pays un détachement de ce peuple qui envoya à Troie un contingent. Des Doriens, quatre-vingts ans après la prise de Troie, occupèrent avec les Héraklides le Péloponnèse; la Grèce ne parvint que longtemps après et avec difficulté à un état de paix et de stabilité. C'est alors qu'elle envoya des colonies : les Athéniens colonisèrent l'Ionie et la plupart des îles; les Péloponnésiens fondèrent la plus grande partie des colonies d'Italie et de Sicile et quelques pays du reste de la Grèce. Toutes ces colonies sont postérieures aux événements de Troie.

XIII. — La Grèce était devenue plus puissante, les richesses plus nombreuses qu'auparavant; c'est alors qu'avec l'augmentation des ressources, des tyrannies¹³ s'établirent la plupart du temps; auparavant il n'y avait que des royautes héréditaires jouissant de privilèges déterminés. C'est alors que la Grèce se mit à équiper des flottes¹⁴ et que l'on s'adonna davantage à la marine. D'après la tradition, ce sont les Corinthiens qui les premiers construisirent les navires les plus semblables à ceux d'aujourd'hui; les premières trières, en Grèce, furent construites à Corinthe; et le Corinthien Ameinoklès construisit, comme on sait, quatre navires pour les Samiens; il s'est écoulé environ trois cents ans jusqu'à la fin de cette guerre, depuis qu'Ameinoklès est venu à Samos. Le plus ancien combat naval que nous connais-

sions est celui des Corinthiens contre les Corcyréens; en partant de la même date, il remonte à environ deux cent soixante ans. Les Corinthiens habitant une ville située sur l'isthme eurent de tout temps un port de commerce; les Grecs d'alors aimaient mieux emprunter la voie de terre que la voie de mer et c'est par cet isthme que communiquaient ceux du Péloponnèse avec ceux du dehors. Les richesses de Corinthe étaient grandes, comme le montrent les anciens poètes, qui ont donné à cette ville le surnom d'opulente. Quand les Grecs naviguèrent plus volontiers, les Corinthiens armèrent des navires et firent disparaître la piraterie. Disposant d'une place de commerce par terre et par mer, leur ville devint puissante par l'abondance de ses revenus.

Les Ioniens, beaucoup plus tard, créèrent leur marine sous Cyrus, premier roi des Perses, et sous Cambyse, son fils; dans leur lutte contre Cyrus, ils dominèrent quelque temps sur la mer qui les avoisine. Polykratès, tyran de Samos au temps de Cyrus, possédant une forte marine, soumit à sa domination quelques îles, en particulier l'île de Rhénie, qu'il consacra à Apollon Délien. Les Phocéens, fondateurs de Marseille, vainquirent dans un combat naval les Carthaginois ¹⁵.

XIV. — Telles étaient les plus puissantes marines. Il est évident qu'elles furent fondées plusieurs générations après la guerre de Troie; qu'elles n'utilisaient qu'un petit nombre de trières; qu'elles étaient composées de pentékontères et de vaisseaux longs ¹⁶. Peu de temps avant les guerres médiques et la mort de Darius, qui régna sur la Perse après Cambyse, les tyrans de Sicile et les Corcyréens possédaient un nombre considérable de trières. Telles furent, en dernier lieu, avant l'expédition de Xerxès, les marines importantes de la Grèce. Car les Eginètes et les Athéniens et quelques autres peuples ne possédaient qu'un nombre restreint de vaisseaux, et encore la plupart des pentékontères. Ce fut même tardivement, quand Thémistocle les en eut persuadés, que les Athéniens, en guerre contre les Eginètes et sous la

menace des Barbares, construisirent des navires, avec lesquels ils combattirent et encore n'étaient-ils pas entièrement pontés.

XV. — Telles étaient les anciennes marines des Grecs et celles qui furent construites postérieurement. Aussi les peuples qui s'appliquèrent aux choses de la mer acquirent une puissance considérable par les rentrées d'argent et la domination sur d'autres peuples. En effet, avec leurs flottes, ils se soumettaient les îles, particulièrement ceux dont le territoire était insuffisant. Mais sur terre, il ne se produisit aucune guerre, qui pût donner lieu à un accroissement de puissance; toutes les guerres, quelles qu'elles fussent, n'avaient lieu qu'entre voisins. Pendant longtemps, les Grecs n'envoyèrent pas d'expéditions hors de leurs frontières pour se soumettre d'autres peuples. On ne voyait pas encore des cités moins puissantes alliées aux plus puissantes et soumises à elles; elles ne s'alliaient pas non plus, sur un pied d'égalité, pour des expéditions en commun. C'étaient plutôt des guerres de voisins à voisins que chaque peuple entreprenait pour son compte ¹⁷. Ce fut principalement dans la guerre qui eut lieu entre les habitants de Khalkis et ceux d'Erétrie que le reste des Grecs se partagea en deux camps rivaux.

XVI. — D'autres cités virent surgir d'autres obstacles à leur agrandissement. Quand les Ioniens eurent développé leur puissance, Cyrus avec les forces perses abattit Crésus dans une expédition qui soumit tout le pays entre le fleuve Halys et la mer; il asservit les villes du continent; par la suite Darius, fort de la marine phénicienne, asservit aussi les îles.

XVII. — Tous les tyrans des cités grecques n'avaient en vue que leur intérêt personnel, le souci de leur sauvegarde et celui d'accroître tranquillement et le plus possible leur propre maison; ils habitaient de préférence les villes; rien de mémorable ne fut accompli par eux, sinon quelques expéditions contre leurs voisins; quant aux tyrans de Sicile ils avaient acquis une puissance considérable ¹⁸. Ainsi la Grèce, pendant longtemps, ne put

rien entreprendre de remarquable en commun et chaque ville était dépourvue d'esprit d'initiative.

XVIII. — Finalement les tyrans furent chassés par les Lacédémoniens et d'Athènes et de la plupart des cités grecques, sauf de Sicile; la Grèce en effet a été longtemps et presque partout soumise aux tyrans¹⁹. Lacédémone, après avoir été fondée par les Doriens qui l'habitent encore, fut plus longtemps qu'aucune cité exposée à des séditions; néanmoins elle fut régie par d'excellentes lois dès une haute antiquité et ne connut jamais la tyrannie; à compter à partir de la fin de la présente guerre, il y a environ quatre cents ans et un peu plus que les Lacédémoniens sont soumis au même régime; c'est lui qui a fait leur force et les a poussés à intervenir dans les autres cités. Peu de temps après que les tyrans eurent été chassés de Grèce eut lieu la bataille de Marathon entre les Mèdes et les Athéniens; dix ans après, les Barbares qui voulaient asservir la Grèce lancèrent contre elle une grande expédition; devant l'imminence et l'importance du danger les Lacédémoniens, dont la puissance était grande, furent mis à la tête des Grecs coalisés. Les Athéniens, devant l'invasion des Mèdes, décidèrent d'abandonner leur ville et prenant ce qu'ils pouvaient emporter s'embarquèrent et devinrent ainsi gens de mer. Peu après avoir repoussé ensemble le Barbare, ils prirent le parti, les uns des Athéniens, les autres celui des Lacédémoniens, aussi bien ceux qui s'étaient révoltés contre le Grand Roi que ceux qui avaient combattu avec lui; car Athènes et Lacédémone étaient les plus grandes puissances, l'une sur terre, l'autre sur mer. Pendant quelque temps, leur alliance subsista. Puis Lacédémoniens et Athéniens se brouillèrent et, aidés de leurs alliés, se firent la guerre. Survenait-il une brouille chez les autres Grecs, ils passaient dans un camp ou dans l'autre. Ainsi, depuis les guerres médiques, sans interruption jusqu'à la guerre du Péloponnèse, tantôt en paix, tantôt en guerre entre eux ou avec leurs alliés révoltés, ils acquirent la pratique de la guerre et firent leur apprentissage au milieu des dangers.

XIX. — Les Lacédémoniens n'imposaient pas de tributs à leurs alliés; mais ils avaient soin, dans leur propre intérêt, qu'ils se gouvernassent selon les principes oligarchiques. Les Athéniens, avec le temps, exigèrent des navires de toutes les cités, sauf de Khios et de Lesbos²⁰, et imposèrent à tous un tribut en argent. Et au moment de la guerre du Péloponnèse, les uns et les autres avaient un matériel plus important qu'à l'époque même où ils étaient le plus puissants avec l'aide de leurs alliés.

XX. — Tel était, d'après mes recherches, l'antique état de la Grèce. Car il est difficile d'accorder créance aux documents dans leur ensemble. Les hommes acceptent sans examen les récits des faits passés, même ceux qui concernent leur pays. Ainsi la majorité des Athéniens s'imaginent que c'est Hipparque, qui, parce qu'il était au pouvoir, a péri sous les coups d'Harmodios et d'Aristogiton; ils ignorent que c'est Hippias, l'aîné des fils de Pisistrate, qui était à la tête du gouvernement; Hipparque et Thessalos étaient ses frères. Le jour proposé pour le meurtre et au moment même d'agir, Harmodios et Aristogiton soupçonnèrent que quelques-uns des conjurés avaient prévenu Hippias; aussi ne l'attaquèrent-ils pas, puisqu'ils le supposaient averti; mais ne voulant pas être pris sans avoir rien fait, ils tuèrent Hipparque, qu'ils avaient rencontré près du temple du Léokorion²¹, au moment où il organisait la procession des Panathénées.

Sur bien d'autres questions contemporaines, je dis bien sur des questions que le temps n'a pu faire oublier, le reste de la Grèce n'a pas d'idées exactes : on s' imagine que les rois de Sparte disposent de deux et non d'un seul suffrage; qu'ils ont à leur disposition un corps de troupes formé de la tribu de Pitane; ce qui n'a jamais eu lieu. On voit avec quelle négligence la plupart des gens recherchent la vérité et comment ils accueillent les premières informations venues²².

XXI. — D'après les indices que j'ai signalés, on ne se trompera pas en jugeant les faits tels à peu près que je les ai rapportés. On n'accordera pas la confiance aux

poètes, qui amplifient les événements, ni aux Logographes²³ qui, plus pour charmer les oreilles que pour servir la vérité, rassemblent des faits impossibles à vérifier rigoureusement et aboutissent finalement pour la plupart à un récit incroyable et merveilleux. On doit penser que mes informations proviennent des sources les plus sûres et présentement, étant donné leur antiquité, une certitude suffisante.

Les hommes engagés dans la guerre jugent toujours la guerre qu'ils font la plus importante, et quand ils ont déposé les armes, leur admiration va davantage aux exploits d'autrefois; néanmoins, à envisager les faits, cette guerre-ci apparaîtra la plus grande de toutes.

XXII. — Pour ce qui est des discours tenus par chacun des belligérants, soit avant d'engager la guerre, soit quand celle-ci était déjà commencée, il m'était aussi difficile de rapporter avec exactitude les paroles qui ont été prononcées, tant celles que j'ai entendues moi-même, que celles que l'on m'a rapportées de divers côtés. Comme il m'a semblé que les orateurs devaient parler pour dire ce qui était le plus à propos, eu égard aux circonstances, je me suis efforcé de restituer le plus exactement possible la pensée complète des paroles exactement prononcées.

Quant aux événements de la guerre, je n'ai pas jugé bon de les rapporter sur la foi du premier venu, ni d'après mon opinion; je n'ai écrit que ce dont j'avais été témoin ou pour le reste ce que je savais par des informations aussi exactes que possible. Cette recherche n'allait pas sans peine, parce que ceux qui ont assisté aux événements ne les rapportaient pas de la même manière et parlaient selon les intérêts de leur parti ou selon leurs souvenirs variables. L'absence de merveilleux dans mes récits les rendra peut-être moins agréables à entendre. Il me suffira que ceux qui veulent voir clair dans les faits passés et, par conséquent, aussi dans les faits analogues que l'avenir selon la loi des choses humaines ne peut manquer de ramener, jugent utile mon histoire. C'est une œuvre d'un profit solide et durable plutôt

qu'un morceau d'apparat²⁴ composé pour une satisfaction d'un instant.

XXIII. — Le plus important parmi les événements qui précèdent, fut la guerre contre les Mèdes; elle eut néanmoins une solution rapide en deux combats sur mer et deux combats sur terre²⁵. Mais la longueur de la présente guerre fut considérable; au cours de cette guerre des malheurs fondirent sur la Grèce en une proportion jusque-là inconnue. Jamais tant de villes ne furent prises et détruites, les unes par les Barbares, les autres par les Grecs mêmes en lutte les uns contre les autres, quelques-unes furent prises et changèrent d'habitants; jamais tant de gens ne furent exilés; jamais tant de meurtres, les uns causés par la guerre, les autres par les révolutions. Des malheurs dont on faisait le récit, mais qui n'étaient que bien rarement confirmés par les faits, devinrent croyables : des tremblements de terre qui ravagèrent la plus grande partie de la terre et les plus violents qu'on eût vus; des éclipses de soleil plus nombreuses que celles qu'on avait enregistrées jusque-là; parfois des sécheresses terribles et par suite aussi des famines et surtout cette terrible peste qui atteignit et fit périr une partie des Grecs. Tous ces maux, en même temps que la guerre, fondirent à la fois sur la Grèce²⁶.

Elle commença quand Athéniens et Péloponnésiens rompirent la trêve de Trente Ans qu'ils avaient conclue après la prise de l'Eubée. J'ai commencé par écrire les causes de cette rupture et les différends qui l'amènèrent, pour qu'un jour on ne se demande pas d'où provint une pareille guerre. La cause véritable, mais non avouée, en fut, à mon avis, la puissance à laquelle les Athéniens étaient parvenus et la crainte qu'ils inspiraient aux Lacédémoniens qui contraignirent ceux-ci à la guerre²⁷. Les causes qu'on invoqua des deux côtés pour rompre la trêve et commencer les hostilités furent les suivantes :

XXIV. — Epidamne est une ville qu'on trouve à main droite quand on entre dans la mer Adriatique. Elle touche au pays des Taulausiens barbares de race illyrique; elle

fut fondée par des colons de Corcyre et son fondateur fut Phalios ²⁸, fils d'Eratokleïdes, Corinthien de race, descendant d'Héraklès, que suivant l'antique usage on avait appelé de la métropole. A la fondation d'Epidamne participèrent des Corinthiens et d'autres gens d'origine dorienne. Avec le temps, la ville devint puissante et peuplée; mais des révolutions intérieures s'y produisirent pendant de longues années et, à la suite d'une guerre contre les Barbares du voisinage, les habitants périrent et perdirent une partie de leur puissance. Enfin avant la guerre du Péloponnèse le parti démocratique d'Epidamne exila les aristocrates. Ceux-ci revinrent avec les Barbares et commirent sur terre et sur mer des actes de brigandage contre ceux qui étaient demeurés dans la ville ²⁹. Ces derniers se voyant opprimés envoyèrent à Corcyre, leur métropole, une ambassade; ils demandaient aux Corcyréens de ne pas les laisser périr sans secours, de se joindre aux exilés et de mettre fin à la guerre des Barbares. Voilà la prière qu'ils leur adressèrent, assis en suppliants dans le temple d'Héra ³⁰. Mais les Corcyréens ne prirent pas en grâce leurs supplications et les renvoyèrent sans rien leur accorder.

XXV. — Les Epidamniens, voyant qu'ils n'avaient aucun secours à attendre de Corcyre, ne savaient comment sortir de cette situation. Ils envoyèrent à Delphes demander au dieu s'ils devaient remettre la ville aux Corinthiens, qui en étaient les fondateurs, et tâcher d'obtenir d'eux quelque assistance. Le dieu leur répondit de remettre la ville aux Corinthiens et de se placer sous leur commandement. Les Epidamniens obéirent donc à l'oracle, se rendirent à Corinthe, lui remirent la colonie; ils rappelèrent aux Corinthiens que le fondateur d'Epidamne était corinthien et, leur communiquant l'oracle, ils les supplièrent de ne pas les laisser périr sans secours et de leur venir en aide. Les Corinthiens, eu égard à la justice de la cause des Epidamniens ³¹, promirent assistance : de plus, ils estimaient que la colonie leur appartenait tout autant qu'aux Corcyréens, qu'ils détestaient;

ceux-ci, quoique étant leurs colons, ne s'acquittaient pas de leurs devoirs envers eux; dans les cérémonies publiques, les Corcyréens ne leur accordaient pas les marques d'honneur traditionnelles; dans les sacrifices ils n'offraient pas les prémices à un citoyen de Corinthe, comme le faisaient les autres colonies. Ils dédaignaient leur métropole, car à cette époque leurs richesses les avaient mis sur le même plan que les plus riches cités de la Grèce; leur matériel de guerre les rendait plus puissants qu'eux; ils se vantaient parfois de leur supériorité navale, et du fait que les Phéaciens, qui avaient habité l'île de Corcyre avant eux, étaient réputés par leur marine; aussi s'appliquaient-ils de plus en plus à la navigation qui était très développée chez eux : ils avaient en effet cent vingt navires, lorsqu'ils commencèrent la guerre.

XXVI. — Tels étaient dans l'ensemble les griefs des Corinthiens; aussi envoyèrent-ils volontiers des secours à Epidamne; ils invitèrent ceux d'entre eux qui le voudraient à y aller comme habitants et envoyèrent une garnison composée de citoyens d'Ambrakie, de Leukas et de Corinthe même. Les troupes s'avancèrent par terre dans la direction d'Apollônia, colonie de Corinthe; elles craignaient qu'en prenant la voie de mer les Corcyréens ne leur coupassent le passage. A la nouvelle que colons et garnison étaient arrivés à Epidamne et que la colonie s'était livrée à Corinthe, les Corcyréens s'irritèrent; aussitôt ils firent voile avec vingt-cinq vaisseaux, bientôt suivis d'une autre flotte, menacèrent les Epidamniens de recevoir les exilés d'Epidamne ³². Ceux-ci étaient venus à Corcyre, montrant les tombeaux de leurs ancêtres et, se prévalant de leur origine commune, conjuraient les Corcyréens de les laisser rentrer dans leur patrie. Les Corcyréens demandaient également aux Epidamniens de renvoyer la garnison et les colons venus de Corinthe. Les Epidamniens ne firent droit à aucune de ces demandes. Quarante vaisseaux de Corcyre qui avaient pris un renfort d'Illyriens allèrent attaquer Epidamne pour rétablir les exilés. Les Corcyréens campèrent devant la ville et

firent proclamer que les Epidamniens et les étrangers qui le voudraient pourraient quitter la ville sans subir aucun mal; sinon, ils seraient traités en ennemis. Les Epidamniens refusèrent; alors les Corcyréens assiégèrent la ville qui est bâtie sur un isthme.

XXVII. — Les Corinthiens à la nouvelle du siège d'Épidamne préparèrent une expédition; ils firent proclamer qu'une colonie serait dirigée sur Epidamne; et que les partants auraient l'égalité des droits. Ceux qui ne voulaient pas partir immédiatement, tout en participant à la colonie, pouvaient rester à Corinthe en déposant cinquante drachmes corinthiennes. Nombreux furent ceux qui s'embarquèrent, nombreux ceux qui consignèrent de l'argent³⁶. On demanda aux Mégariens de fournir des vaisseaux, dans la crainte que les Corcyréens n'empêchassent l'expédition. Ceux-ci se préparèrent à envoyer huit vaisseaux et les Paliens de Képhallénie quatre. Ils en demandèrent aux Epidauriens; ceux-ci en fournirent cinq, les Hermioniens un, les Trézéniens deux : les Leukadiens dix et les Ambrakiôtes huit. On demanda de l'argent aux Thébains et aux Phliasiens, tandis qu'aux Eléens on demandait des vaisseaux vides³⁴ et de l'argent. Les Corinthiens eux-mêmes équipèrent trente vaisseaux et trois mille hoplites³⁵.

XXVIII. — A l'annonce de ces préparatifs les Corcyréens vinrent à Corinthe avec des ambassadeurs de Lacédémone et de Sikyônè, qu'ils avaient pris avec eux; ils enjoignirent aux Corinthiens de retirer la garnison et les colons d'Épidamne, sous prétexte qu'ils n'avaient aucun droit sur cette ville; si ceux-ci avaient des revendications à faire valoir, ils consentaient à soumettre la question aux villes du Péloponnèse, qu'on désignerait d'un commun accord; ceux à qui il serait reconnu qu'appartenait la colonie en resteraient les maîtres; ils consentaient aussi à s'en remettre à l'oracle de Delphes, tellement ils voulaient éviter la guerre. Sinon, disaient-ils, puisqu'on leur faisait violence, ils seraient obligés de chercher des alliés qu'ils ne souhaitaient pas autres que

ceux qu'ils avaient actuellement. Les Corinthiens leur répondirent que s'ils retiraient les vaisseaux et les Barbares qui étaient devant Epidamne, ils consentaient à délibérer; mais qu'en attendant il n'était pas juste qu'on fît d'un côté le siège et qu'on acceptât en même temps un arbitrage³⁶. Les Corcyréens ripostèrent que, si les Corinthiens retiraient les troupes d'Épidamne, ils consentaient à ces propositions; ils étaient prêts, à condition que des deux côtés on restât sur ses positions, à faire une trêve jusqu'au jugement des arbitres.

XXIX. — Les Corinthiens n'écouterent aucune de ces propositions; quand les vaisseaux furent équipés et les alliés arrivés, ils commencèrent par envoyer un héraut pour signifier la guerre aux Corcyréens; puis, avec soixante-quinze vaisseaux et deux mille hoplites³⁷, ils mirent le cap sur Epidamne pour livrer bataille aux Corcyréens; l'armée de mer était commandée par Aristeus fils de Pellikhos, Kallikratès fils de Kallias et Timanôr, fils de Timanthès; l'armée de terre était commandée par Arkhétimos fils d'Eurytimos et Isarkhidas fils d'Isarkhos; arrivés près d'Actium, sur le territoire d'Anaktorion, où se trouve le temple d'Apollon, à l'entrée du golfe d'Ambrakie, ils virent venir à leur rencontre monté sur une barque un héraut de Corcyre³⁸; celui-ci leur défendit d'avancer contre eux; en même temps les Corcyréens équipaient leur flotte, consolidaient de baux neufs les vieux vaisseaux pour les mettre en état de tenir la mer et armaient les autres. Le héraut leur rapporta que les Corinthiens ne consentaient à aucune mesure pacifique; quand leurs vaisseaux au nombre de quatre-vingts furent équipés (ils en avaient quarante autres au siège d'Épidamne) ils s'avancèrent et les disposèrent pour la bataille. Les Corcyréens remportèrent une grande victoire et détruisirent quinze vaisseaux corinthiens. Le même jour ceux qui assiégeaient Epidamne, en s'emparant de la ville convinrent de vendre les étrangers et de mettre aux fers les Corinthiens, en attendant qu'on fixât leur sort.

XXX. — Après le combat naval, les Corcyréens élevèrent un trophée à Leukimnè, promontoire de Corcyre, et mirent à mort les prisonniers qu'ils avaient faits, à l'exception des Corinthiens qui furent mis aux fers³⁹. Les Corinthiens vaincus et leurs alliés s'étant retirés, les Corcyréens restèrent maîtres de la mer dans ces parages, firent voile vers Leukas, colonie de Corinthe, et ravagèrent une partie de son territoire; ils brûlèrent Kyllènè, port de radoub des Eléens, pour se venger de ceux-ci qui avaient fourni des vaisseaux et de l'argent aux Corinthiens. La plupart du temps, après la bataille navale, ils demeurèrent maîtres de la mer et, abordant chez les alliés des Corinthiens, ils y commirent des dégâts. Enfin vers la fin de l'été, les Corinthiens, voyant leurs alliés dans une situation critique, envoyèrent des vaisseaux et une armée; ils campèrent près d'Actium et à Kheimérion de Thesprôtide, pour défendre Leukas et les autres villes qui leur étaient dévouées. Les Corcyréens envoyèrent contre eux une flotte et une armée, qui vint s'établir à Leukimnè; mais il n'y eut aucune rencontre sur mer; ils passèrent l'été chacun dans leur camp et avec l'hiver ils se retirèrent tous chez eux.

XXXI. — Pendant tout le reste de l'année qui suivit le combat naval et l'année suivante, les Corinthiens, irrités de la guerre contre les Corcyréens, construisirent des vaisseaux et consacrèrent tous leurs efforts à équiper une flotte; ils rassemblèrent des rameurs provenant du Péloponnèse même et du reste de la Grèce, auxquels ils promettaient une solde. A l'annonce de leurs préparatifs les Corcyréens prirent peur; ils n'étaient liés par traité avec aucun peuple de Grèce et ils n'avaient conclu aucune convention⁴⁰ ni avec les Athéniens, ni avec les Lacédémoniens. Aussi décidèrent-ils d'aller trouver les Athéniens pour obtenir leur alliance et tâcher de trouver auprès d'eux quelque secours. A cette nouvelle, les Corinthiens eux aussi vinrent à Athènes; ils voulaient éviter que la flotte athénienne ne s'unît à la flotte corcyréenne et que les forces combinées ne les empêchassent

de mener la guerre comme ils l'entendaient. L'assemblée fut constituée et ils parlèrent contradictoirement. Voici ce que dirent les Corcyréens :

XXXII. — « Il est juste, Athéniens, que des gens qui ne vous ont rendu aucun service important et ne sont pas vos alliés, en venant demander de l'aide à autrui, comme nous le faisons maintenant, montrent en premier lieu que leur demande est avantageuse, ou tout au moins n'est pas nuisible; ensuite que leur reconnaissance sera certaine. S'ils n'établissent pas nettement chacun de ces points, ils ne doivent pas s'irriter en cas d'échec. Les Corcyréens nous ont envoyés vous demander votre alliance, avec la ferme conviction de vous fournir des raisons solides. Car il se trouve que dans notre nécessité actuelle, la conduite que nous avons tenue à votre égard, pour avoir été inconsidérée, s'avère maintenant défavorable. Nous qui, jusqu'à présent, par notre volonté n'avons été les alliés de personne, nous venons maintenant vous demander votre alliance; c'est précisément ce qui a causé notre isolement dans la présente guerre contre les Corinthiens. Ainsi notre prétendue sagesse d'autrefois, qui nous interdisait d'entrer dans l'alliance d'un autre peuple et de nous associer aux desseins d'autrui, nous paraît maintenant impuissance et faiblesse. Dans le combat naval avec les Corinthiens, nous les avons nous-mêmes repoussés par nos propres forces, mais maintenant qu'ils se disposent à nous attaquer avec des forces plus considérables, rassemblées du Péloponnèse et du reste de la Grèce, nous voyons que nous sommes dans l'impossibilité de vaincre avec nos seuls moyens et que le péril est immense pour nous, si nous succombons. Aussi sommes-nous contraints à vous demander du secours, ainsi qu'à tout autre peuple; et vous devez nous pardonner, si nous renonçons à notre inaction d'autrefois qui fut inspirée moins par mauvais vouloir que par erreur de jugement.

XXXIII. — « La circonstance qui nous fait solliciter votre appui vous sera avantageuse sur bien des points;

tout d'abord vous accorderez de l'aide à un peuple injustement traité et qui ne fait tort à personne; ensuite, en accueillant des gens qui sont très gravement menacés, par ce bienfait inoubliable vous mériterez la plus vive des reconnaissances. De plus nous possédons une marine, qui n'est inférieure qu'à la vôtre. Examinez aussi s'il est un avantage plus rare et plus redoutable pour les ennemis, que de voir une puissance dont vous estimeriez devoir acheter l'alliance au prix de riches trésors et d'une vive reconnaissance, venir s'offrir d'elle-même à vous de son plein gré, se remettre en vos mains, sans risques et sans frais, et vous apporter en outre l'estime publique; ceux que vous défendrez vous en auront de la reconnaissance; vous-mêmes en tirerez une augmentation de votre puissance. Voilà des avantages qui, en tout temps, ont été rarement réunis; il est peu ordinaire que des gens qui sollicitent du secours apportent à ceux qu'ils appellent à leur aide autant de sécurité et d'éclat qu'ils en doivent recevoir ⁴¹.

« Croire que la guerre où nous pourrions vous être utiles n'aura pas lieu, c'est se tromper : c'est ne pas s'apercevoir que les Lacédémoniens feront la guerre précisément parce qu'ils vous redoutent; que les Corinthiens sont puissants auprès d'eux et sont vos ennemis; qu'ils commenceront par nous attaquer, pour se porter ensuite contre vous, car ils craignent dans leur haine commune que nous ne nous unissions contre eux et ils veulent atteindre l'un ou l'autre de ces objectifs : ou nous nuire ou se fortifier eux-mêmes. Il nous faut les devancer : vous en nous accordant votre alliance, nous en la sollicitant; et mieux vaut prévenir leurs attaques que d'avoir à y riposter.

XXXIV. — « S'ils disent qu'il n'est pas juste que vous accueilliez les colons des Corinthiens, qu'ils sachent que toute colonie, lorsqu'elle est bien traitée, honore sa métropole; mais que mal traitée, elle s'en éloigne. Car si des colons émigrent, ce n'est pas pour être les esclaves, mais les égaux des gens de la métropole. Qu'ils nous aient traités injustement, la chose est évidente : quand nous

leur avons offert un arbitrage pour l'affaire d'Epidaune, ils ont mieux aimé obtenir le règlement de leurs griefs par les armes que par les moyens légaux. Que leur conduite envers nous qui sommes leurs parents vous serve de leçon : ne vous laissez pas tromper par eux, ne cédez pas immédiatement à leurs prières. Car c'est en évitant de se créer des regrets pour avoir servi ses ennemis qu'on vit avec le moins de dangers.

XXXV. — « En nous accueillant vous ne rompez pas le traité conclu avec les Lacédémoniens, puisque nous ne sommes les alliés ni des uns ni des autres. Car il est spécifié dans le traité qu'une ville grecque qui n'est l'alliée de personne peut s'unir à ceux à qui il lui plaira et il serait révoltant qu'eux-mêmes pussent équiper leurs vaisseaux non seulement avec les gens compris dans le traité, mais encore avec d'autres pris dans le reste de la Grèce, et même avec vos sujets, alors qu'ils nous empêcheraient d'entrer dans l'alliance dont il s'agit et de recevoir d'où que ce fût du secours; et ils nous feraient un crime d'obtenir de vous ce dont nous avons besoin ! C'est nous qui aurons de bien plus graves griefs, si nous ne l'obtenons pas ! Est-il possible que vous nous repoussiez, quand nous sommes en danger, nous qui ne sommes pas vos ennemis ? Non seulement vous ne vous opposeriez pas à ceux qui sont vos ennemis et qui déjà s'avancent, mais de plus vous les laisseriez sans protester accroître leurs forces même sur les pays qui vous sont soumis; ce serait bien injuste ! Il faut ou les empêcher de tirer des mercenaires de chez vous, ou nous envoyer du secours dans la mesure du possible, et surtout nous admettre dans votre alliance et nous secourir ouvertement. Nous vous l'avons dit dès le début, nombreux sont les avantages que nous vous indiquons : le plus grand, le plus propre à vous décider, c'est que nos ennemis sont les mêmes ⁴², qu'ils sont forts et capables de nuire à ceux qui se détacheront d'eux. C'est une alliance avec une puissance maritime et non avec une puissance continentale qui vous est offerte; la refuser

vous causerait une perte bien plus grande. L'essentiel pour vous est de ne laisser personne acquérir une marine; sinon, d'avoir, si vous le pouvez, l'amitié du peuple le plus puissant sur mer.

XXXVI. — « Que celui qui reconnaît la justesse de ces arguments, mais craint en se laissant convaincre de rompre la trêve, sache que la peur qu'il inspire, appuyée sur la force, effraiera davantage les ennemis, tandis que la sécurité que son refus lui donnera, dénuée de cette force, inspirera moins de crainte à de puissants ennemis. Il faut savoir que c'est davantage sur le sort d'Athènes que sur celui de Corcyre que porte la présente délibération; et c'est ne pas prendre le meilleur parti, si vous ne considérez que le présent, quand il s'agit d'une guerre prochaine et presque commencée et si vous hésitez à vous ranger aux côtés d'une ville dont la situation et l'inimitié sont pour vous de la plus grande importance. Son emplacement est des plus avantageux pour qui se rend en Italie et en Sicile; elle peut empêcher une flotte d'aller de ces pays dans le Péloponnèse et interdire le passage du Péloponnèse dans ces contrées. Sur les autres points elle présente de très grands avantages. Bref, à envisager la question tant dans l'ensemble que dans les détails, sachez pour la raison suivante ne pas nous abandonner : il y a chez les Grecs trois marines importantes : la vôtre, la nôtre et celle des Corinthiens; si vous laissez se joindre les deux dernières, si les Corinthiens tombent sur nous à l'improviste, vous aurez à combattre à la fois contre les Corcyréens et les Péloponnésiens. Mais si vous nous accueillez, vous pourrez les combattre avec des vaisseaux plus nombreux grâce aux nôtres. » Telles furent les paroles des Corcyréens. Les Corinthiens à leur tour parlèrent ainsi :

XXXVII. — « Puisque ces gens de Corcyre ne se sont pas contentés dans leur discours de demander votre alliance; puisqu'ils ont déclaré qu'ils étaient victimes de notre injustice et que c'est à tort que nous leur faisons la guerre, il nous faut d'abord répondre à ces

deux griefs; il nous faut ensuite poursuivre notre discours, afin que vous connaissiez plus sûrement le bien-fondé de notre demande et que vous ne repoussiez pas sans bonnes raisons les prières auxquelles sont réduits les Corcyréens. C'est par sagesse, prétendent-ils, qu'ils n'ont encore accepté l'alliance de personne; mais c'est par scélératesse et non par vertu qu'ils ont gardé cette attitude; ils ne voulaient avoir aucun allié, ni aucun témoin de leurs injustices; ils ne voulaient pas non plus s'abaisser à demander l'aide d'autrui. En même temps, la situation indépendante de leur ville leur permet d'être les arbitres de ceux qu'ils maltraitent, aussi refusent-ils d'avoir envers eux à se conformer à des traités, car ils naviguent très peu chez les autres, tandis que les autres sont forcés de venir aborder chez eux. Voilà l'explication de ce bel isolement dont ils se font gloire; ce n'est pas pour éviter de commettre des injustices avec d'autres, mais pour en commettre seuls; ils veulent, quand ils sont forts, exercer la violence, tirer des avantages en secret, et se montrer impudents quand ils ont exercé leurs rapines. S'ils étaient d'honnêtes gens, comme ils le prétendent, plus ils sont à l'abri des attaques, plus il leur serait possible de montrer leur vertu en recourant à la justice dans leurs différends avec autrui.

XXXVIII. — « Mais ils sont loin de se comporter ainsi envers les autres et envers nous-mêmes. Quoiqu'ils soient nos colons, ils ont fait défection en toute circonstance et maintenant ils nous font la guerre, sous prétexte qu'ils n'ont pas été envoyés en colonie pour subir l'injustice. De notre côté nous ripostons que nous n'avons pas fondé leur colonie pour être insultés par eux, mais pour être leurs chefs et recevoir d'eux les hommages ordinaires. Nos autres colonies nous honorent; bien plus, elles nous aiment. Il serait étrange, que, plaissant à la plupart d'entre elles, nous déplussions à eux seuls. Nous aurions mauvaise grâce à venir les attaquer, si l'offense n'avait pas dépassé la mesure; même si nous

avons des torts, il serait convenable pour eux de céder à notre ressentiment et il serait honteux pour nous d'opposer la violence à leur modération. Mais leur insolence et la licence que leur donnent leurs richesses leur ont fait commettre bien des fautes à notre égard, entre autres celle-ci : quand Epidamne, notre colonie, était dans le malheur, ils ne la revendiquaient pas; mais quand nous sommes venus à son secours, ils l'ont prise de force et veulent la garder.

XXXIX. — « Ils prétendent aussi qu'ils ont consenti tout d'abord à accepter le jugement des arbitres; mais quand on fait appel à l'arbitrage, il ne faut pas commencer par assurer sa supériorité et sa sûreté, il faut avoir mis d'accord, avant d'entamer le procès, ses actes avec ses paroles. Ce n'est pas avant d'assiéger Epidamne qu'ils ont fait cette offre spécieuse d'un arbitrage, mais quand ils ont pensé que nous ne resterions pas indifférents à cet affront. Coupables de cette première faute, ils viennent ici vous demander encore, non pas votre alliance, mais votre complicité et vous supplier de les accueillir, quand ils se sont déjà séparés de nous. C'est quand ils n'avaient rien à redouter, qu'ils auraient dû venir et non au moment où nous sommes victimes de leurs injustices et où ils sont en danger. Vous qui n'avez eu jadis aucune part à leur puissance, vous ne leur accorderez pas maintenant votre secours; vous qui n'avez pas participé à leurs fautes, vous ne vous rendrez pas leurs complices à nos yeux; non, il eût fallu que vous ayez partagé depuis longtemps leur puissance pour avoir le droit aujourd'hui d'être associés aux conséquences.

XL. — « Que les griefs que nous apportons ici sont fondés, que ces gens-là sont coupables de violence et de cupidité, la preuve est faite. Aussi faut-il comprendre que vous ne sauriez les accueillir justement. Car s'il est spécifié dans le traité que chacune des cités qui n'y figurent pas peut se ranger au parti qui lui plaît, cette clause ne s'applique pas à celles qui veulent nuire aux

autres, mais à celles qui, ne refusant pas l'autorité d'autrui, ont besoin d'assurer leur défense, et à celles qui plus sages n'apportent pas à qui les accueille la guerre au lieu de la paix. C'est ce qui vous arriverait, si nous ne parvenions pas à vous persuader; vous ne deviendriez pas seulement leurs auxiliaires, loin d'être nos alliés, vous deviendriez nos ennemis; car si vous prenez leur parti, nécessairement c'est avec vous qu'ils se défendront contre nous. Aussi l'attitude la plus juste pour vous est de vous tenir en dehors des deux partis; sinon, c'est plutôt de venir avec nous. Car vous êtes liés par un traité avec les Corinthiens et vous n'avez même jamais conclu de trêve ⁴⁸ avec les Corcyréens. Vous ne sauriez établir la loi d'accueillir ceux qui se rebellent. Nous-mêmes, quand les Samiens se révoltèrent, quand les Péloponnésiens se trouvèrent divisés sur la question de savoir s'il fallait leur porter secours, nous n'avons pas voté contre vous; nous avons été d'avis que chacun châtiât ses propres alliés. Si vous accueillez, si vous secourez des coupables, on verra autant de vos sujets recourir à notre protection et votre loi tournera plus à votre désavantage qu'au nôtre.

XLI. — « Tels sont les droits que nous avons envers vous : ils sont conformes aux lois de la Grèce; d'autre part, nous avons un juste titre à votre bienveillance. Comme nous ne sommes ni assez vos ennemis pour vous nuire, ni assez vos amis pour abuser de la situation, nous prétendons qu'il faut nous payer de réciprocité. Avant les guerres médiques dans votre lutte contre les Eginètes, au moment où vous manquiez de vaisseaux longs, vous en avez obtenu vingt des Corinthiens. Ce service et celui que nous vous avons rendu contre les Samiens, en empêchant les Péloponnésiens de venir à leur secours, vous ont permis de vaincre les Eginètes et de châtier les Samiens : et cela dans des circonstances, où les hommes marchant contre leurs ennemis négligent toute autre considération que celle de la victoire; où ils comptent parmi leurs amis ceux qui les servent, eussent-

ils été autrefois leurs ennemis, et comme ennemis ceux qui s'opposent à leurs desseins, même s'ils se trouvent être leurs amis, tant ils sacrifient jusqu'à leurs propres intérêts pour satisfaire à la passion de vaincre du moment.

XLII. — « Réfléchissez bien à ces faits; que les jeunes gens les apprennent de leurs aînés et jugent bon de nous traiter comme nous vous avons traités. Qu'on ne s'imagine pas que ces raisons sont justes, mais que votre intérêt est différent, en cas de guerre. L'intérêt est surtout du côté de celui qui commet le moins de fautes. Car les résultats de cette guerre, dont les Corcyréens se servent pour vous effrayer et vous inviter à commettre l'injustice, sont encore incertains; il n'est pas digne de vous de vous laisser emporter par cette crainte, au risque de provoquer la haine manifeste et immédiate des Corinthiens. Mieux vaut effacer la méfiance que vous avez suscitée à propos de Mégare ⁴⁴; car le service qu'on a rendu en dernier lieu, s'il vient à propos, et même s'il est léger, peut effacer un tort plus grand. Ne vous laissez pas entraîner non plus par la considération qu'ils vous apportent un appui naval important. Il vaut mieux ne pas se montrer injuste envers des égaux que se laisser entraîner par l'apparence et avec mille risques obtenir la supériorité.

XLIII. — « Puisque nous sommes tombés dans la situation qui a inspiré notre réponse aux Lacédémoniens que chacun eût à châtier ses propres alliés, nous vous demandons maintenant la même attitude : puisque nous vous avons aidés par notre vote, ne nous faites pas tort par le vôtre. Rendez-nous la pareille. Reconnaissez que c'est maintenant ou jamais que celui qui nous sert paraîtra notre ami et celui qui se dresse contre nous notre ennemi. N'accueillez pas malgré nous les Corcyréens comme alliés; ne favorisez pas leurs injustices. En leur refusant votre aide vous agirez comme il convient et vous prendrez pour vous-mêmes le meilleur parti. »

XLIV. — Telles furent les paroles des Corinthiens. Les Athéniens, après avoir écouté les deux discours, tinrent

deux assemblées. Dans la première ils approuvèrent néanmoins les raisons des Corinthiens, dans la seconde ils revinrent sur leur décision, mais ne voulurent pas conclure avec les Corcyréens une alliance par laquelle ils déclareraient avoir mêmes amis et mêmes ennemis; car si les Corcyréens leur demandaient de s'unir à une expédition contre Corinthe, la trêve conclue avec les Lacédémoniens se serait trouvée rompue; mais par une alliance seulement défensive, ils décidèrent de se porter secours les uns aux autres, au cas où une expédition aurait lieu contre Corcyre, contre Athènes, ou contre les alliés de l'une ou l'autre cité. Car la guerre contre les Péloponnésiens paraissait inévitable et les Athéniens ne voulaient pas abandonner aux Corinthiens une cité possédant une aussi forte marine. On préférait voir les peuples aux prises les uns avec les autres, afin que les Corinthiens et les autres cités ayant une marine fussent affaiblis, quand les Athéniens entreraient en guerre. D'ailleurs l'île de Corcyre leur paraissait bien située sur la route de l'Italie et de la Sicile ⁴⁵.

XLV. — C'est à cette pensée que les Athéniens obéirent en accordant leur alliance aux Corcyréens. Peu de temps après le départ des Corinthiens, ils envoyèrent aux Corcyréens un secours de dix vaisseaux. A leur tête se trouvaient Lakédémonios, fils de Cimon ⁴⁶, et Diotimos, fils de Strombikhos, et Prôtéas, fils d'Epiklès. Les Athéniens leur prescrivirent de ne pas engager la bataille avec les Corinthiens, sauf au cas où ceux-ci voudraient débarquer à Corcyre ou sur quelques-uns des territoires lui appartenant. En ce cas, ils devaient tout faire pour les en empêcher. Cette recommandation avait pour but d'éviter la rupture de la trêve. Les navires arrivèrent à Corcyre.

XLVI. — Les Corinthiens, une fois leurs préparatifs terminés, se dirigèrent vers Corcyre avec cent cinquante vaisseaux. Les Eléens en avaient fourni dix; les Mégariens, douze; les Leukadiens, douze; les Ambrakiôtes, vingt-sept; les habitants d'Anaktorion, un, et les Corinthiens,

quatre-vingt-dix. Il y avait des généraux pour chacun de ces détachements; les Corinthiens en avaient cinq, dont Xénoklèidès, fils d'Euthyklès. Ils se rassemblèrent sur la côte qui regarde Corcyre, puis ils partirent de Leukas et allèrent aborder à Kheimérion⁴⁷ en Thesprôtide. C'est un port que surplombe une ville quelque peu éloignée de la mer, nommée Ephyrè, appartenant à l'Eléatide, district de la Thesprôtide. Le lac Akhérôn vient non loin de là se jeter dans la mer. Le fleuve Akhérôn, qui traverse la Thesprôtide, se jette dans ce lac, qui lui a emprunté son nom. Un autre fleuve, le Thyamis, arrose aussi cette région, séparant la Thesprôtide de la Kestrinè. Entre ces deux fleuves se dresse le cap de Kheimérion; c'est à cet endroit du rivage que les Corinthiens vinrent aborder et établir leur camp.

XLVII. — A l'annonce de leur approche, les Corcyréens équipèrent cent dix vaisseaux sous le commandement de Mikiadès, d'Æsimidès et d'Eurybatos; ils établirent leur camp dans une des fles qu'on appelle Sybota. Ils avaient avec eux les dix vaisseaux athéniens. Leurs troupes de terre, avec mille hoplites de Zakynthe venus à leur secours, étaient installées sur le promontoire de Leukimnè. Les Corinthiens avaient également comme auxiliaires sur le continent un grand nombre de Barbares, car les habitants de cette région ont été de tout temps leurs alliés.

XLVIII. — Leurs préparatifs terminés, les Corinthiens, munis de trois jours de vivres, quittèrent de nuit Kheimérion, avec l'intention de livrer bataille. Au lever du jour, ils aperçurent en pleine mer la flotte de Corcyre, qui s'avancait contre eux. A cette vue les deux flottes se rangèrent en bataille : à l'aile droite des Corcyréens se trouvaient les vaisseaux athéniens; l'autre aile était tenue par les Corcyréens, qui avaient réparti leurs vaisseaux en trois divisions commandées chacune par un stratège. Tel était l'ordre de bataille des Corcyréens. Les navires de Mégare et d'Ambrakie occupaient l'aile droite de la flotte corinthienne; le centre était tenu

par les alliés, chacun à part. Les Corinthiens en personne étaient à l'aile gauche avec les vaisseaux les plus rapides face aux Athéniens et à l'aile droite de la flotte de Corcyre.

XLIX. — Quand les signaux⁴⁸ eurent été hissés de part et d'autre, le combat s'engagea. Des deux côtés, les ponts étaient couverts d'hoplites, d'archers et de gens armés de javelots, disposés selon l'ancienne façon de combattre assez maladroitement. On se battait avec plus de vigueur que d'habileté. La plupart du temps on eût dit un combat sur terre. Une fois aux prises, on ne pouvait se dégager facilement en raison du nombre et de l'entassement des navires; on attendait la victoire principalement des hoplites rangés sur les ponts; au cours du combat les vaisseaux restaient immobilisés. On ne cherchait pas à forcer la ligne ennemie et l'on combattait avec moins de science que de courage et de violence. Sur tous les points le combat n'était que tumulte et confusion extrêmes. Les vaisseaux athéniens chargés d'assister les Corcyréens, au cas où ils seraient en infériorité, causaient de l'effroi aux adversaires, mais les stratèges se conformant aux instructions d'Athènes n'attaquaient pas. C'était surtout l'aile droite des Corinthiens qui se trouvait en danger : les Corcyréens avec vingt vaisseaux la mirent en fuite, la dispersèrent, la poursuivirent dans la direction de la côte jusqu'au camp; puis les hommes débarquèrent, brûlèrent les tentes abandonnées après les avoir pillées. De ce côté donc les Corinthiens étaient vaincus et les Corcyréens victorieux. Mais à gauche où ils se trouvaient en personne, les Corinthiens l'emportaient nettement, car les Corcyréens, déjà en infériorité, se trouvaient affaiblis par l'absence des vingt vaisseaux occupés à la poursuite de l'ennemi. Quand les Athéniens virent les Corcyréens qui succombaient, ils accoururent à leur secours avec moins d'hésitation; tout d'abord, ils s'étaient tenus à quelque distance, évitant l'abordage. Mais, quand ils virent les Corcyréens en fuite et les Corinthiens s'acharnant à leur poursuite, chacun se mit

à l'œuvre; on ne fit plus aucune distinction et Corinthiens et Athéniens furent contraints d'en venir aux mains.

L. — Après la déroute, les Corinthiens ne remorquèrent pas les coques des bâtiments ayant des voies d'eau; mais parcourant le lieu du combat ils cherchaient à massacrer les équipages et non à les faire prisonniers. Ils ne distinguaient pas leurs propres alliés, car ils ignoraient la défaite de l'aile droite. Comme les deux flottes étaient nombreuses et qu'elles couvraient une grande surface, il était difficile, dans la confusion où elles se trouvaient, de distinguer entre vainqueurs et vaincus. Par le nombre des vaisseaux, ce combat entre Grecs fut le plus considérable qui eût été livré jusqu'alors. Les Corinthiens poursuivirent les Corcyréens jusqu'à terre, puis ils rassemblèrent les débris des bâtiments et leurs morts; ils en recueillirent la plus grande partie qu'ils ramenèrent aux îles Sybota, port désert de la Thesprôtide où se trouvait l'armée des Barbares auxiliaires. Après quoi, ils se rallièrent et cinglèrent contre les Corcyréens. Ceux-ci avec les bâtiments en état de tenir la mer et ceux qui leur restaient, renforcés des navires athéniens, partirent à leur rencontre, car ils craignaient une descente sur leur territoire. Il était déjà tard et on commençait à chanter le péan ⁴⁹, comme si la bataille allait s'engager, quand aussitôt les Corinthiens se mirent à ramer sens arrière : ils avaient vu vingt vaisseaux athéniens arriver dans leur direction; c'étaient les vaisseaux qui après le départ des dix premiers avaient été envoyés d'Athènes. On y avait craint, ce que les faits devaient confirmer, la défaite des Corcyréens et l'insuffisance à les secourir des dix premiers navires.

LI. — Les Corinthiens les aperçurent les premiers. Soupçonnant qu'il survenait plus de vaisseaux athéniens qu'ils n'en voyaient, ils se retirèrent lentement. Les Corcyréens ne pouvaient les voir, car ils dérobaient leur marche, aussi furent-ils étonnés de la retraite des Corinthiens. Enfin quelques-uns ayant aperçu ces vaisseaux qui venaient dans leur direction, eux aussi firent demi-

tour. C'était au crépuscule : les Corinthiens virèrent de bord et rompirent le combat. Ainsi chacun se retira de son côté et la bataille prit fin à la tombée de la nuit. Les Corcyréens avaient leur camp à Leukimnè; ces vingt vaisseaux d'Athènes, sous le commandement de Glaukôn fils de Léagros et d'Andokidès fils de Leôgoras, s'avancèrent à travers les morts et les débris de navires et gagnèrent le camp, peu de temps après avoir été aperçus. Les Corcyréens, dans l'obscurité, avaient craint que ce ne fussent des vaisseaux ennemis; ensuite ils les reconnurent et les reçurent dans le port.

LII. — Le lendemain, les trente vaisseaux d'Athènes et tous ceux de Corcyre en état de tenir la mer gagnèrent le large et mirent le cap vers le port des îles Sybota, où mouillaient les Corinthiens; ils voulaient voir si l'adversaire engagerait la bataille. Celui-ci mit les vaisseaux à flot, se rangea au large en ordre de bataille, mais n'engagea pas le combat. Les Corinthiens ne se montraient pas décidés à entamer l'action en raison des bâtiments intacts qui venaient d'arriver d'Athènes; de plus, bien des difficultés les arrêtaient : la garde des prisonniers qu'ils avaient embarqués; l'absence, sur une côte écartée, des moyens de réparer leurs vaisseaux. Ils se préoccupaient davantage de se ménager des possibilités de retraite; car ils craignaient que les Athéniens, qui pour en être venus aux mains devaient estimer la trêve rompue, ne les empêchassent de s'échapper.

LIII. — Les Corinthiens décidèrent d'embarquer sur une chaloupe ⁵⁰ des hommes dépourvus de caducée ⁵¹, de les envoyer aux Athéniens pour sonder leurs intentions. Par leur entremise ils leur dirent : « Vous commettez une injustice, Athéniens, en commençant la guerre et en rompant la trêve. Vous voulez nous empêcher de châtier nos ennemis, vous prenez les armes contre nous. S'il est dans vos intentions de nous empêcher de débarquer à Corcyre ou ailleurs à notre gré, si vous voulez rompre la trêve, commencez par vous emparer de nos personnes et traitez-nous en ennemis. » Telles furent leurs paroles.

Ceux des Corcyréens qui les entendirent du camp s'écrièrent qu'il fallait immédiatement s'emparer d'eux et les mettre à mort. Mais les Athéniens leur firent cette réponse : « Nous ne commençons pas la guerre, Péloponnésiens, et nous ne rompons pas la trêve; nous sommes venus au secours des Corcyréens, que voici et qui sont nos alliés. Si vous voulez aller ailleurs, nous ne vous en empêchons pas. Mais si vous vous dirigez vers Corcyre ou vers quelque autre place qui en dépende, nous ferons tout notre possible pour vous en empêcher. »

LIV. — Telle fut la réponse des Athéniens. Les Corinthiens alors se disposèrent à retourner chez eux et dressèrent un trophée ⁵² à Sybota, mais sur le continent. Les Corcyréens recueillirent les débris de vaisseaux et les morts qui avaient été portés dans leur direction par le courant et le vent; celui-ci s'était élevé pendant la nuit et les avait dispersés. En signe de victoire ils élevèrent, eux aussi, un trophée à Sybota, dans l'île. Ainsi des deux côtés, on s'attribua la victoire; et voici pourquoi : les Corinthiens avaient eu l'avantage dans le combat jusqu'à la nuit; ils avaient pu recueillir la plupart des débris de leurs vaisseaux et de leurs morts; ils avaient fait au moins mille prisonniers; ils avaient coulé environ soixantedix vaisseaux; aussi élevèrent-ils un trophée. Les Corcyréens de leur côté avaient détruit environ trente bâtiments; après l'arrivée des Athéniens, ils avaient recueilli aussi les débris des vaisseaux et leurs morts; la veille les Corinthiens, à la vue des vaisseaux athéniens, avaient fait marche arrière, puis s'étaient retirés; une fois les Athéniens sur le lieu du combat, ils n'avaient pas quitté l'abri de Sybota. Telles furent leurs raisons d'ériger un trophée. Ainsi, des deux parts, on estimait avoir remporté la victoire.

LV. — Les Corinthiens, en s'en retournant chez eux, s'emparèrent par surprise d'Anaktorion, ville située à l'entrée du golfe d'Ambrakie; elle leur appartenait en commun avec les Corcyréens; ils y établirent des colons corinthiens, puis se retirèrent. Ils vendirent huit cents

Corcyréens, qui étaient esclaves, ils gardèrent en prison deux cent cinquante citoyens qu'ils traitèrent avec beaucoup d'égards; ils espéraient qu'une fois rentrés à Corcyre, ils gagneraient la ville à leur cause, car c'étaient pour la plupart les plus riches de la cité. C'est ainsi que Corcyre l'emporta dans la guerre sur les Corinthiens. Les vaisseaux d'Athènes se retirèrent. Voilà la première cause de la guerre entre les Corinthiens et les Athéniens, à qui les premiers reprochaient de s'être joints aux Corcyréens dans le combat naval en pleine paix.

LVI. — Immédiatement après ces événements, d'autres motifs de guerre s'élevèrent entre les Athéniens et les Péloponnésiens. Les Corinthiens cherchaient à se venger; les Athéniens devinaient leur haine; ils donnèrent l'ordre aux habitants de Potidée ⁵³, sur l'isthme de Palléné, qui, tout en étant colons de Corinthe, étaient leurs alliés et leurs tributaires ⁵⁴, de détruire leurs murs du côté de Palléné, de donner des otages, de chasser les Épidémurges ⁵⁵ et de ne plus recevoir à l'avenir ceux que les Corinthiens leur envoyaient chaque année. Les Athéniens craignaient que Perdikkas ⁵⁶ et les Corinthiens ne les poussassent à la révolte et n'entraînaient avec eux leurs alliés de Thrace.

LVII. — Telles furent les dispositions prises à l'égard des Potidéates par les Athéniens aussitôt après la bataille navale de Corcyre. Déjà les Corinthiens ne dissimulaient plus leur hostilité; de plus Perdikkas fils d'Alexandre, auparavant allié et ami des Athéniens, s'était déclaré contre eux. Or, il l'avait fait, parce que Philippos son frère et Derdas, qui s'étaient ensemble révoltés contre lui, avaient obtenu l'alliance des Athéniens. La crainte lui fit envoyer une députation à Lacédémone pour susciter les Péloponnésiens contre Athènes; en même temps il cherchait à gagner à sa cause les Corinthiens pour obtenir la défection de Potidée. Il entamait des négociations pour soulever les Khalkidiens et les Bottiæes de Thrace. Comme leurs territoires étaient limitrophes, il estimait qu'avec leur alliance il lui serait plus facile de conduire la guerre.

Les Athéniens, se doutant de ses intentions, voulurent prévenir la révolte de leurs villes. Comme ils avaient envoyé trente navires, mille hoplites dans cette région avec Arkhestratos, fils de Lykomédès, et quatre autres stratèges, ils donnèrent l'ordre à ces commandants de la flotte de prendre des otages parmi les habitants de Potidée, de faire raser la muraille et de surveiller les villes des alentours pour empêcher leur défection.

LVIII. — Les Potidéates envoyèrent à Athènes une ambassade pour la détourner de faire des changements à leur statut. Ils allèrent aussi à Lacédémone, accompagnés des Corinthiens, pour y obtenir du secours en cas de besoin. Ils étaient depuis longtemps à Athènes qu'ils n'avaient encore rien obtenu; au contraire, les vaisseaux qu'on envoyait contre la Macédoine et contre eux prenaient la mer. En revanche, les autorités de Lacédémone leur promirent, au cas où les Athéniens attaqueraient Potidée, de faire une incursion en Attique; ils saisirent cette occasion de faire défection avec les Khalkidiens et les Bottiæes, en s'engageant par un serment commun. Perdikkas persuada aux Khalkidiens de quitter les villes du littoral, de les détruire⁵⁷, de s'installer dans l'intérieur des terres à Olynthe et de fortifier uniquement cette ville; à ces émigrants Perdikkas accorda des terres lui appartenant en Mygdonie, près du lac Bolbè, pour tout le temps que durerait la guerre contre les Athéniens. Ces peuples rasèrent leurs villes, se transportèrent à Olynthe et se préparèrent à la guerre.

LIX. — Les trente vaisseaux athéniens arrivent sur les côtes de Thrace; la révolte de Potidée et des autres villes est chose accomplie. Les stratèges estiment qu'avec les seules troupes dont ils disposent ils ne peuvent lutter contre Perdikkas et les villes soulevées. Aussi se tournent-ils vers la Macédoine, qui était primitivement leur but. Ils s'y établissent et joignent leurs troupes à celles de Philippos et des frères de Derdas, qui de l'intérieur du pays y avaient pénétré avec leur armée.

LX. — Sur ces entrefaites, les Corinthiens, apprenant

la révolte de Potidée et la présence des vaisseaux athéniens sur les côtes de Macédoine, craignent pour la ville et estiment que le péril les vise directement. Ils envoient des volontaires corinthiens et des mercenaires levés dans le reste du Péloponnèse : en tout seize cents hoplites et quatre cents hommes d'infanterie légère⁵⁸. A leur tête se trouvait Aristeus, fils d'Adeimantos. La plupart des Corinthiens l'avaient suivi comme volontaires par amitié pour lui et lui-même avait de tout temps lié amitié avec les Potidéates. Cette expédition arrive sur les côtes de Thrace quarante jours après la révolte de Potidée.

LXI. — Immédiatement la nouvelle parvint à Athènes que les villes s'étaient soulevées. En apprenant que les troupes commandées par Aristeus étaient arrivées, Athènes envoie contre les villes révoltées deux mille hoplites et quarante vaisseaux. A leur tête se trouvait Kallias, fils de Kalliadès, avec quatre autres stratèges. Arrivés en Macédoine ils rencontrent les mille hoplites qui y étaient déjà et qui, maîtres de Thermè, assiégeaient Pydna. Ils se joignirent à eux et assiégèrent Pydna. Comme l'affaire de Pydna les pressait et qu'Aristeus était arrivé, ils se voient contraints de conclure une convention et une alliance avec Perdikkas. Enfin ils lèvent le camp et évacuent la Macédoine. Ils arrivent à Béroëa, de là marchent sur Strepsa et tentent de s'emparer de cette ville. N'ayant pu la prendre, ils s'avancent par terre vers Potidée, avec les trois mille hoplites athéniens, un grand nombre d'alliés et six cents cavaliers macédoniens, commandés par Philippos et Pausanias; pendant ce temps, soixante-dix vaisseaux longeaient la côte. En marchant à petites étapes, ils parvinrent le troisième jour à Gigônos où ils établirent leur camp⁵⁹.

LXII. — Les Potidéates et les Péloponnésiens sous la conduite d'Aristeus attendaient les Athéniens et campaient près d'Olynthe dans l'isthme. Ils avaient établi un marché hors de la ville. Les alliés avaient nommé Aristeus commandant de toute l'infanterie et Perdikkas de la cavalerie. Ce dernier venait de quitter à nouveau

le parti des Athéniens et s'était joint aux Potidéates, après avoir mis à la tête de ses troupes pour le remplacer Iolaos. Aristeus se proposait, avec les troupes qu'il avait dans l'isthme, de surveiller l'arrivée des Athéniens; les Khalkidéens et les alliés, qui étaient hors de l'isthme, ainsi que les deux cents cavaliers de Perdikkas devaient attendre à Olynthe. Lorsque les Athéniens s'avanceraient, ils les prendraient à revers et les encercleraient. De son côté Kallias, stratège athénien, et ses collègues envoient à Olynthe les cavaliers macédoniens de Philippos avec une petite troupe alliée. Leur mission consistait à empêcher les ennemis d'opérer leur jonction et de secourir Potidée. Ils levèrent le camp et s'avancèrent dans la direction de cette ville. Arrivés à l'isthme, ils virent l'ennemi qui paraissait se disposer à la bataille; eux aussi, ils prirent leurs emplacements de combat. Peu de temps après, on en vint aux mains. L'aile d'Aristeus, les troupes corinthiennes et autres qui étaient à ses côtés, mirent en fuite les ennemis qui leur faisaient face et les poursuivirent au loin. Mais le reste des troupes, composé des Potidéates et des Péloponnésiens, fut vaincu par les Athéniens et se réfugia à l'intérieur de la place.

LXIII. — En revenant de la poursuite, Aristeus, voyant le reste de l'armée vaincu, se demanda avec inquiétude de quel côté il tenterait de s'échapper : du côté d'Olynthe ou dans la direction de Potidée? Il se résolut enfin à former ses troupes en une masse compacte et à foncer au plus court vers Potidée. Il s'avança, mais non sans difficulté, par la côte le long de la digue malgré l'état de la mer : il perdit quelques-uns de ses hommes, mais en sauva le plus grand nombre.

Ceux qui venaient d'Olynthe au secours des Potidéates (la distance est d'environ soixante stades⁶⁰ et le terrain n'est pas accidenté), dès le début du combat et voyant qu'on élevait les signaux⁶¹, s'avancèrent pour leur venir en aide; les cavaliers macédoniens se rangèrent en bataille pour empêcher la manœuvre. Mais bientôt la victoire appartint aux Athéniens; les signaux furent abaissés.

Alors les troupes firent demi-tour dans la direction d'Olynthe et les Macédoniens rejoignirent les Athéniens. D'un côté comme de l'autre la cavalerie ne donna pas. Après le combat les Athéniens dressèrent un trophée et, par une convention, laissèrent les Potidéates enlever leurs morts. Ceux-ci et leurs alliés ne perdirent pas moins de trois cents hommes; les Athéniens en perdirent cent cinquante⁶², parmi lesquels leur stratège Kallias.

LXIV. — Les Athéniens immédiatement élevèrent un mur du côté de l'isthme et y mirent des troupes; mais la partie qui regardait Palléné n'était pas fortifiée. Ils jugeaient qu'ils n'étaient pas en état de garder la région de l'isthme et de jeter en même temps des troupes à Palléné pour y faire des fortifications. Ils craignaient, au cas où ils se diviseraient, d'être attaqués par les Potidéates et leurs alliés. Lorsqu'à Athènes on apprit que du côté de Palléné il n'avait pas été élevé de rempart, on envoya seize cents hoplites athéniens sous le commandement de Phormiôn, fils d'Asopios. Phormiôn arriva à Palléné, prit Aphytis comme base d'opération, puis poussa ses troupes dans la direction de Potidée, en avançant par petites étapes et en dévastant le pays. Personne ne se présentant pour lui livrer combat, il éleva un retranchement pour bloquer Potidée du côté de Palléné. Ainsi le siège de Potidée se poursuivait vivement sur terre des deux côtés et sur mer la flotte était mouillée en face.

LXV. — Potidée se trouvant bloquée, Aristeus ne voyait plus aucun espoir de salut; il eût fallu que contre toute attente quelque secours vint du Péloponnèse ou d'ailleurs. Il fut d'avis, qu'à l'exception de cinq cents hommes, les autres profitassent d'un vent favorable pour quitter la ville par mer. Ainsi les vivres pourraient durer plus longtemps. Il proposait de demeurer avec les assiégés. Son avis ne prévalut pas. Alors prenant ses dispositions à l'intérieur et voulant pourvoir le mieux possible à l'extérieur, il sortit par mer, en réussissant à échapper à la surveillance des Athéniens. Il

demeura en Khalkidique, y fit quelques opérations, tendit près de Sermylè une embuscade, où il fit périr beaucoup d'hommes. Il négocia avec le Péloponnèse pour en obtenir quelques secours.

Par ailleurs quand Phormiôn eut terminé le blocus de Potidée et reçu les seize cents hommes de renfort, il ravagea la Khalkidique et la Bottique, où il s'empara de quelques villes.

LXVI. — Tels furent les griefs qu'avaient les uns contre les autres les Athéniens et les Péloponnésiens; les Corinthiens se plaignaient que les Athéniens bloquassent Potidée, qui était une de leurs colonies et où se trouvaient des Corinthiens et des Péloponnésiens. Les Athéniens, de leur côté, accusaient les Péloponnésiens d'avoir poussé à la révolte une ville qui était leur alliée et qui leur devait tribut; de plus, ils étaient venus ouvertement combattre dans les rangs des Potidéates. Néanmoins la guerre n'avait pas encore éclaté. L'armistice durait toujours, car c'était de leur propre initiative que les Corinthiens avaient agi ⁶³.

LXVII. — Ceux-ci, pendant le siège de Potidée, ne demeuraient pas inactifs, car ils avaient des hommes à l'intérieur de la place et ils craignaient pour la ville. Immédiatement ils convoquèrent à Lacédémone leurs alliés et, une fois arrivés, ils se mirent à accabler de reproches les Athéniens, parce qu'ils avaient rompu la trêve et faisaient tort aux Péloponnésiens. Les Eginètes ⁶⁴, par crainte des Athéniens, n'envoyèrent pas ouvertement une ambassade, mais en secret ils se joignaient aux autres pour pousser à la guerre, disant qu'ils n'avaient plus la liberté que leur garantissait le traité. Les Lacédémoniens convoquèrent leurs alliés et tous ceux qui se prétendaient victimes des Athéniens et, s'étant réunis à la manière habituelle, ils les invitèrent à prendre la parole. Chaque cité formula séparément ses griefs. Les Mégariens firent entendre plusieurs sujets de plaintes importantes, et particulièrement celui-ci : contrairement au traité, ils se trouvaient écartés des ports au pouvoir

des Athéniens et du marché d'Athènes. Les Corinthiens se firent entendre les derniers après avoir laissé les autres exciter la colère des Lacédémoniens et parlèrent ainsi :

LXVIII. — « La bonne foi qu'on reconnaît dans votre administration intérieure et dans vos relations privées vous disposera à accueillir avec une excessive méfiance les griefs que nous pouvons avoir contre autrui. Si vous y gagnez en modération, vous ne montrez pas une grande compréhension des questions extérieures. Souvent nous vous avons prévenus des dangers qui nous menaçaient du fait des Athéniens; chaque fois vous avez refusé de vous instruire sur ce dont nous vous donnions avis; au contraire vous supposiez que c'était des dissentiments personnels qui nous faisaient parler de la sorte. Aussi, loin de prévenir nos maux, avez-vous attendu que nous fussions engagés dans des difficultés pour convoquer les alliés ici présents, et devons-nous faire entendre d'autant plus notre voix, que nous avons de plus graves sujets de plaintes; car, si les Athéniens nous outragent, vous, vous vous désintéressez de nous. S'ils outrageaient en secret la Grèce, il nous faudrait tenir compte de l'ignorance de ceux qui nous écouteront pour les instruire. Mais à quoi bon élever la voix, puisque parmi nous, vous le voyez, les uns sont réduits en esclavage, tandis que les autres et particulièrement nos alliés sont menacés du même sort et que les Athéniens se sont préparés depuis longtemps à une attaque possible. Ils ne se seraient pas emparés malgré nous de Corcyre, ils ne garderaient pas cette ville, ils n'assiégeraient pas Potidée. Potidée est la place la plus propre à des opérations en Thrace, Corcyre est la ville qui eût pu fournir le plus de vaisseaux aux Péloponnésiens.

LXIX. — « C'est vous qui êtes responsables de cette situation, car c'est vous qui les avez laissés fortifier leur ville après les guerres médiques et qui ensuite avez permis qu'ils élevassent les Longs-Murs. C'est vous encore qui avez privé de la liberté non seulement les États qu'ils ont asservis, mais encore vos propres alliés.

Car il faut tenir pour véritables responsables non pas ceux qui imposent l'esclavage à autrui, mais celui qui pouvant empêcher ce malheur néglige de le faire, surtout s'il cherche à s'attribuer le mérite d'être le libérateur de la Grèce. Nous avons eu bien de la peine à nous rassembler ici et maintenant encore le but de notre réunion est-il mal défini. Car ce que nous avons à envisager, ce n'est plus l'injustice que nous subissons, mais la manière dont nous nous défendrons. Les Athéniens nous attaquent injustement et délibérément et, nous, nous ne savons à quel parti nous ranger. Il n'est plus dans leurs intentions de nous attaquer, car déjà ils nous attaquent. Nous savons la tactique des Athéniens : petit à petit ils avancent contre leurs voisins. Tant qu'ils s'imaginent que votre ignorance leur facilite de poursuivre dans l'ombre leurs manœuvres, ils ne déploient pas toute leur audace; mais quand ils auront reconnu que, tout en étant informés de ce qui se passe, vous n'y prêtez aucune attention, ils redoubleront d'efforts énergiques. Seuls, parmi les Grecs, vous demeurez dans l'inaction, Lacédémoniens; ce n'est pas sur la force, mais sur la temporisation que vous comptez pour repousser l'adversaire; seuls vous attendez que l'ennemi ait doublé ses forces pour l'attaquer, au lieu de le faire quand elles sont encore mal assurées. On dit cependant que vous êtes un peuple plein de prudence; mais cette affirmation ne résiste pas aux faits. Car nous savons bien que le Mède s'est avancé des extrémités de la terre jusqu'au Péloponnèse, avant que vous vous décidiez à aller à sa rencontre, comme il eût fallu le faire. Et maintenant, voici les Athéniens qui sont tout près de vous — non pas au loin — comme le Mède! et vous n'ouvrez pas les yeux. Vous n'allez pas à leur rencontre; vous préférez attendre, pour les repousser, qu'ils marchent contre vous. Pour combattre vous attendez que la situation ait beaucoup empiré. Pourtant, vous savez que les échecs du Barbare furent dus, pour la plus grande partie, à ses propres fautes. En ce qui concerne les Athéniens, vous n'ignorez pas

que c'est à leurs erreurs que nous avons dû de l'emporter sur eux et non aux ressources que nous avons tirées de vous-mêmes. Les espérances placées en vous ont déjà fait périr quelques-uns de vos alliés; par excès de confiance ils ont été pris à l'improviste. Nos paroles, croyez-le bien, ne sont pas inspirées par la haine, ce ne sont que de justes reproches. On fait des reproches à des amis qui se trompent, mais on accuse des ennemis qui vous font subir l'injustice.

LXX. — « En outre nous pensons avoir, plus que d'autres, le droit d'adresser un blâme à autrui; car de grands intérêts sont engagés et vous ne paraissez pas vous douter de leur importance; vous ne songez pas non plus à quels adversaires vous avez affaire avec les Athéniens. Quelle différence, quelle différence totale avec vous! Ils aiment les innovations, sont prompts à concevoir et à réaliser ce qu'ils ont résolu; vous, si vous vous entendez à sauvegarder ce qui existe, vous manquez d'invention et vous ne faites même pas le nécessaire. Eux se montrent audacieux, au delà même de leurs forces; hardis, au delà de toute attente, pleins d'espoir même dans les dangers. Votre ligne de conduite consiste à faire moins que vous ne pouvez; vous vous défiez même de ce qui est certain; vous vous imaginez que jamais vous ne pourrez vous tirer des situations difficiles. Ils agissent et vous temporez; ils voyagent à l'étranger et vous êtes les plus casaniers des hommes. Eux, en quittant leur pays, ils pensent tirer quelque profit; vous, en sortant de chez vous, vous imaginez que vous nuirez à votre situation présente. Victorieux, ils vont de l'avant tant qu'ils peuvent. Sont-ils vaincus, ils cèdent le moins de terrain possible. Quand il s'agit de défendre leur ville, ils font abandon complet de leur corps; mais ils ne se laissent pas ébranler dans leurs résolutions, quand il faut agir pour elle. S'ils échouent dans leurs conceptions, ils se croient dépouillés de leurs propres possessions; s'ils acquièrent par la guerre des territoires, c'est peu de chose en comparaison de ce qu'ils espèrent obtenir.

Si l'expérience les déçoit, ils conçoivent d'autres espoirs et se rattrapent de leur insuccès. Pour eux seuls, la réussite et l'espoir sont d'accord avec leurs projets, tant ils les exécutent rapidement. Toutes leurs entreprises, ils les poursuivent à travers des difficultés et des dangers incessants. Ils jouissent très peu du présent, parce qu'ils veulent toujours acquérir davantage; c'est qu'à leurs yeux, il n'y a pas d'autre fête que l'accomplissement du devoir : un repos sans occupation leur pèse plus qu'une activité pénible. Bref, en disant que de leur naturel, ils sont aussi incapables de se tenir tranquilles que de laisser les autres tranquilles, on dirait la stricte vérité⁶⁵.

LXXI. — « Et c'est au moment où une pareille ville se dresse en face de vous, Lacédémoniens, que vous temporez⁶⁶ ! Vous pensez qu'un peuple ne saurait fort longtemps demeurer en paix, quand il prend de justes dispositions militaires et qu'il est résolu, si on l'attaque, à ne pas supporter l'injustice. Ne pas léser les autres et rester sur la défensive sans subir de dommages, voilà où vous mettez l'équité. Vous auriez déjà bien de la peine à obtenir un semblable résultat avec une cité semblable à la vôtre. Mais, comme nous venons de vous le montrer, vos institutions comparées aux leurs sont archaïques. Sur ce point, comme dans les arts, ce sont toujours les nouveautés qui l'emportent. Pour une cité paisible, les lois immuables sont les meilleures; mais, quand on est contraint de faire tête à plusieurs entreprises, il faut faire preuve de beaucoup de souplesse. Aussi, en raison de leur grande expérience, les Athéniens ont-ils renouvelé plus que vous leurs institutions. A partir de maintenant votre lenteur doit prendre fin. Comme vous l'avez promis, portez secours rapidement à vos alliés et principalement aux Potidéates, en faisant une incursion en Attique. N'abandonnez pas à vos pires ennemis des gens, qui sont vos amis et vos frères; ne nous obligez pas nous-mêmes à nous tourner par désespoir vers d'autres alliés. Dans cette extrémité, nous ne serions

repréhensibles ni aux regards des dieux, témoins de nos serments, ni à ceux des hommes de bon sens. La responsabilité de rompre les conventions retombe non sur ceux qui, se voyant abandonnés, se tournent d'un autre côté, mais sur ceux qui ne secourent pas les alliés qu'ils ont juré de défendre. Montrez-nous de l'empressement et nous vous resterons fidèles. Alors nous serions criminels en passant dans l'autre camp et nous ne pourrions trouver d'alliés plus sympathiques. Délibérez avec soin sur ce sujet; tâchez que votre hégémonie dans le Péloponnèse ne soit pas inférieure, entre vos mains, à ce qu'elle était du temps de vos pères⁶⁷. »

LXXII. — Telles furent les paroles des Corinthiens. Il y avait précisément à Lacédémone une ambassade athénienne, qui y était venue traiter d'autres questions. Instruits des paroles des Corinthiens, les Athéniens décidèrent de se présenter devant les Lacédémoniens; leur intention n'était pas de répondre aux griefs qu'avaient formulés les cités, mais de montrer en général aux Lacédémoniens qu'ils ne devaient pas prendre une décision précipitée et sans mûr examen. Ils se proposaient également de montrer la puissance de leur ville, de rappeler aux vieillards ce qu'ils savaient et d'instruire les jeunes gens de ce qu'ils ignoraient. Leurs paroles, pensaient-ils, engageraient les Lacédémoniens au repos plus qu'à la guerre. Ils allèrent donc trouver les magistrats et leur firent part de leur désir de prendre, à moins d'empêchement, la parole devant le peuple. Les magistrats y consentirent et voici comment les Athéniens s'exprimèrent devant l'assemblée :

LXXIII. — « Notre ambassade n'avait pas pour but d'entrer en discussion avec vos alliés, mais de traiter l'objet de notre mission. Cependant comme nous avons appris les clameurs qui s'élèvent contre nous, nous nous sommes présentés devant vous; nous n'entendons pas répondre aux griefs des cités, car nous ne saurions, non plus qu'elles, vous prendre pour juges. Nous voulons éviter que vous ne preniez à la légère et dans une affaire

importante une décision regrettable, à l'instigation de vos alliés. Au sujet de toute l'accusation portée contre nous, nous voulons vous prouver que ce n'est pas à tort que nous détenons nos possessions et que notre ville est digne de considération. A quoi bon rappeler les faits très anciens, sur lesquels nous n'avons que des témoignages oraux sans nuls témoins oculaires? Mais les guerres médiques et les faits que vous connaissez par vous-mêmes, au risque d'être importuns par notre insistance à les évoquer, il faut que nous en parlions. Quand nous combattions, c'était dans l'intérêt de tous, dont vous avez eu votre part; qu'il nous soit donc permis d'en parler, si cela peut nous être utile. Nous le ferons moins pour nous vanter que pour vous montrer et vous prouver la puissance de la ville que vous aurez à combattre, si vous écoutez les mauvais conseils. Oui, nous prétendons qu'à Marathon ⁶⁸ nous avons été les seuls à nous mesurer avec le Barbare; quand il vint pour la seconde fois, comme nous n'étions pas en état de le repousser sur terre, nous sommes montés en masse sur nos navires et nous lui avons livré la bataille de Salamine ⁶⁹. Elle l'a empêché d'atteindre par mer les villes une à une et de dévaster le Péloponnèse dont les habitants étaient impuissants à se porter secours les uns aux autres contre un ennemi disposant d'une flotte nombreuse. La preuve la plus éclatante en a été fournie par le Barbare lui-même : vaincu sur mer, ne disposant plus d'une force égale à la nôtre, il s'est retiré en toute hâte avec la plus grande partie de son armée.

LXXIV. — « Devant de tels événements qui prouvèrent clairement que la puissance des Grecs résidait dans leur marine, nous avons procuré les trois éléments les plus décisifs : le plus grand nombre de vaisseaux, un stratège particulièrement avisé et un courage sans la moindre défaillance. Sur un total de trois cents vaisseaux nous n'en avons pas fourni moins des deux tiers; Thémistocle était à notre tête, à qui revient particulièrement la

décision d'avoir livré la bataille dans un détroit. C'est cette décision qui a sauvé la situation; et c'est la raison qui vous a fait accorder à Thémistocle plus d'honneur qu'à aucun étranger venu à Lacédémone. Bref nous avons montré, plus que quiconque, un courage plein d'audace : nul par terre ne venait à notre aide; jusqu'à notre frontière les autres peuples étaient asservis; néanmoins nous avons décidé de quitter notre ville, nous avons anéanti nos biens, sans vouloir abandonner les alliés qui nous restaient encore, sans nous disperser au risque de leur devenir inutiles. Au contraire, nous nous sommes embarqués et avons affronté le danger; nous ne nous sommes pas irrités de vous voir venir si lentement à notre secours. Aussi affirmons-nous que nous vous avons rendu service tout autant qu'à nous-mêmes. Vos villes étaient encore occupées, vous aviez toute possibilité de les habiter par la suite, quand, craignant pour votre sort plus que pour le nôtre, vous êtes venus à notre secours. Car, tant que notre situation ne fut pas compromise, vous ne vous trouviez pas à nos côtés. Nous, nous sommes partis d'une ville qui n'existait plus; sa situation était presque désespérée, quand nous avons risqué la bataille et que nous vous avons sauvés en nous sauvant nous-mêmes. Si tout d'abord, craignant comme les autres pour notre pays, nous étions passés du côté du Mède; si ensuite considérant la situation comme perdue, nous ne nous étions pas embarqués, il n'eût servi de rien que vous livriez bataille sur mer, car votre flotte n'était pas suffisante et le Mède serait arrivé sans peine à ses fins.

LXXV. — « Pour notre courage d'alors et notre intelligence politique, méritons-nous, Lacédémoniens, la jalousie excessive qu'excite chez les Grecs notre puissance? Nous l'avons acquise sans violence; vous-mêmes vous n'avez pas voulu être à nos côtés contre ce qui restait de Barbares et ce sont les alliés qui vinrent nous trouver et nous demandèrent de prendre le commandement. Par là même nous avons été contraints dès l'abord

d'amener notre empire à son état actuel, conduits par la crainte, puis par l'honneur, enfin par l'intérêt. Nous étions en butte à la haine générale; quelques-uns de nos sujets s'étaient déjà révoltés⁷⁰; vous-mêmes ne nous montriez plus les mêmes sentiments d'amitié qu'auparavant; vous étiez soupçonneux et hostiles⁷¹; dans ces conditions il nous a paru dangereux de nous relâcher de notre pouvoir, car on nous eût abandonnés pour passer de votre côté. Or nul ne saurait trouver mauvais qu'on ait égard à ses intérêts, quand on se trouve au milieu des pires dangers.

LXXVI. — « Vous aussi, Lacédémoniens, vous gouvernez les villes du Péloponnèse où vous êtes établis, en vous inspirant de votre intérêt; mais, si alors vous aviez continué à exercer l'hégémonie et encouru la haine, comme cela nous est arrivé, sachez-le bien, vous vous seriez rendus odieux comme nous à vos alliés et vous auriez été contraints ou de gouverner avec vigueur ou de vous trouver vous-mêmes dans une situation périlleuse. Ainsi nous n'avons rien fait d'extraordinaire ni de contraire à l'humanité, en acceptant le pouvoir qu'on nous donnait et en ne le relâchant pas, dominés que nous sommes par les plus impérieuses nécessités, l'honneur, la crainte et l'utilité. Nous ne sommes pas les premiers non plus à nous être comportés de la sorte, il est courant que de tout temps le plus faible se trouve sous la domination du plus fort. Cette situation nous en sommes dignes et vous l'avez reconnu vous-mêmes, jusqu'au moment où par égard pour vos intérêts vous vous êtes mis à vous parer de ces principes de justice; pourtant nul ne les met en avant et n'y voit un empêchement d'augmenter sa puissance par la force, quand l'occasion s'en présente. On doit louer ceux qui tout en obéissant à la nature humaine, qui veut qu'on impose sa domination aux autres, n'usent pas néanmoins de tous les droits que leur confère leur puissance du moment. Supposons que d'autres disposent de nos moyens, ils feraient éclater alors la modération dont nous avons fait preuve. Pourtant notre dou-

ceur nous a valu moins d'éloges que de blâmes, et bien à tort certainement⁷².

LXXVII. — « Tout en faisant des concessions dans les jugements publics et tout en respectant chez nous l'égalité devant la loi, nous avons la réputation de chercher des querelles. Nul ne considère pourquoi ceux qui détiennent ailleurs le pouvoir, tout en étant moins modérés que nous, n'encourent pas le même reproche; c'est que celui qui peut user de la force n'a pas besoin de recourir à la justice. Mais nos alliés, qui sont habitués à être traités par nous sur un pied d'égalité, s'il leur arrive de subir le moindre dommage, par suite d'une de nos décisions ou de l'autorité attachée à notre puissance, ne nous savent aucun gré de notre modération dans nos exigences, et ils insistent plus que si dès le début nous avions négligé la loi et abusé manifestement de nos avantages. En ce cas ils n'eussent même pas protesté et osé déclarer que le faible ne devait pas céder au fort. C'est que les hommes, semble-t-il, s'irritent plus de subir l'injustice que la violence. L'une, venant d'un égal, semble un abus; l'autre, venant d'un plus fort que soi, semble une nécessité. Quoique les Mèdes fissent subir à nos alliés un traitement beaucoup plus rigoureux que le nôtre, c'est notre autorité qui leur semble pénible. Ne nous en étonnons pas. La domination du moment est toujours lourde pour des sujets. Pour vous, s'il arrivait que sur notre ruine vous puissiez établir votre commandement, vous perdriez plus vite cette bienveillance, que la crainte que nous inspirons vous a permis d'obtenir, surtout si vous gardiez la ligne de conduite qui a été la vôtre, au temps de votre bref commandement contre le Mède. Car vos propres lois sont incompatibles avec celles des autres; de plus chacun de vous, hors de son pays, ne suit même plus les lois de sa patrie ni celles du reste de la Grèce⁷³.

LXXVIII. — « Délibérez donc mûrement; la question en vaut la peine; n'allez pas, pour obéir aux sentiments et aux griefs d'autrui, vous jeter vous-mêmes dans l'embaras. Avant de vous lancer dans la guerre, calculez

l'importance des mécomptes qu'elle réserve. En se prolongeant, elle se plaît à multiplier les hasards; pour l'instant, nous en sommes également éloignés et il est impossible de dire en faveur de qui elle se dénouera. Quand on entreprend une guerre, on commence par où on devrait finir; mais, dès qu'on éprouve des revers, on a recours aux raisonnements. Pour nous, qui n'avons jamais commis ce genre de fautes et qui ne vous voyons pas non plus décidés à le commettre, nous vous recommandons, tant que nous sommes libres d'agir avec prudence, de ne pas rompre la paix, de ne pas transgresser les serments.

« Réglons nos différends à l'amiable, selon nos conventions. Sinon, invoquant les dieux garants des serments, nous tâcherons de repousser les agresseurs selon l'exemple que vous nous avez donné. »

LXXIX. — Tel fut le discours des Athéniens. Les Lacédémoniens, après avoir écouté les griefs formulés à l'adresse des Athéniens et la réponse de ceux-ci, firent retirer chacun et délibérèrent entre eux sur la situation. La majorité inclinait à juger que les Athéniens étaient coupables et qu'il fallait aussitôt entreprendre la guerre. Alors prit la parole Arkhidamos, roi des Lacédémoniens, réputé pour son intelligence et sa modération. Voici comment il s'exprima :

LXXX. — « Moi aussi, Lacédémoniens, j'ai participé à bien des guerres. Bien des gens de mon âge que j'aperçois ici en peuvent dire autant. Ce n'est donc pas faute d'expérience, comme tant d'autres, qu'ils désirent aller à la guerre, la croyant utile et sans danger. A y bien réfléchir, ce qui fait l'objet de vos délibérations actuelles n'est pas de peu d'importance : quand il ne s'agit que des Péloponnésiens dans les États nos voisins, nos forces sont sensiblement égales aux leurs et nous pouvons les atteindre sur tous les points. Mais comment déclarer la guerre à la légère à des gens dont le territoire est éloigné, qui de plus ont une grande expérience des choses de la mer, qui sont abondamment pourvus de richesses particulières et

publiques⁷⁴, de navires, de cavalerie, d'armes de toute sorte, disposent d'une population plus nombreuse qu'aucune contrée de la Grèce et ont beaucoup d'alliés tributaires? Et sur quoi compterions-nous pour les attaquer avant d'être prêts? Sur notre marine? Mais sur ce point nous leur sommes inférieurs. Si nous voulons nous entraîner sur mer et leur opposer une flotte, il faudra du temps. Alors, par nos finances? Mais sur ce point ils ont une grande avance sur nous; nous n'avons pas de trésor fédéral et nul n'est disposé à contribuer de ses deniers aux frais de la guerre.

LXXXI. — « Peut-être se fie-t-on sur le fait que nous l'emportons sur eux par l'armement et par le nombre des combattants; ainsi pourrions-nous ravager leur pays par des incursions répétées? Mais ils ont bien d'autres territoires sous leur domination et ils font venir par mer ce dont ils ont besoin. Si nous cherchons à provoquer la défection de leurs alliés, il nous faudra aussi leur envoyer du secours par mer, puisque ce sont, pour la plupart, des insulaires. Quel genre de guerre aurons-nous donc alors à mener? A moins d'avoir la supériorité maritime, à moins de leur enlever les revenus dont ils disposent, les dommages que nous subirons seront plus élevés que les leurs. Et dans ces circonstances ne nous flattons pas de mettre fin honorablement à la guerre, surtout si nous nous donnons l'air d'avoir commencé les hostilités. Ne nous leurrions pas non plus de l'espoir de mettre rapidement fin au conflit, en dévastant leur territoire. Je crains plutôt que nous ne laissions cette guerre à nos enfants. Car il est bien peu vraisemblable que les Athéniens, étant donné leur orgueil, soient comme des esclaves liés à leur territoire et, par manque d'expérience, soient frappés de stupeur par cette guerre.

LXXXII. — « Ce n'est pas que dépouillant toute sensibilité je vous recommande de laisser l'adversaire attaquer impunément vos alliés et de ne pas tenir compte des attaques dont ils sont l'objet. Je vous recommande seulement de ne pas prendre les armes pour le moment;

il faut envoyer des délégués pour exposer nos griefs, sans montrer ouvertement nos intentions belliqueuses, sans abandonner non plus nos alliés. Pendant ce temps, nous ferons nos préparatifs, en nous adjoignant des alliés, Grecs et Barbares ⁷⁵. Si nous pouvons acquérir ainsi un surcroît de puissance maritime ou financière, qui pourrait en faire un crime à des gens comme nous qui, victimes des attaques préméditées des Athéniens, entendons nous sauver en appelant à notre aide non seulement des Grecs, mais aussi des Barbares? En même temps, procurons-nous ce qui nous est utile. Si l'on veut entendre nos envoyés, tout sera pour le mieux. Dans le cas contraire, au bout de deux ou trois ans, nous serons en meilleure posture pour marcher contre eux, si nous le jugeons bon. Peut-être, lorsqu'ils verront nos préparatifs et nos paroles s'accorder, seront-ils plus disposés à céder, car leur territoire sera encore intact et ils auront à délibérer sans que leurs biens soient atteints. Car il ne faut pas estimer que leur pays soit autre chose pour vous qu'un gage, d'autant plus sûr qu'il est mieux cultivé. Il faut le ménager le plus possible, ne pas réduire les ennemis au désespoir et ne pas les contraindre à une résistance farouche. Si nous cédon aux doléances de nos alliés sans être dans l'état de préparation suffisante et si nous ravageons l'Attique, nous pourrions causer au Péloponnèse bien de la honte et de l'embarras. En effet, il est possible de mettre un terme aux différends des villes et des particuliers. Mais si, pour des intérêts particuliers, nous entreprenons une guerre dont nul ne peut prévoir l'issue, il sera difficile d'y mettre fin honorablement.

LXXXIII. — « Que nul ne s'imagine qu'il y ait de la lâcheté, pour des adversaires nombreux comme vous l'êtes, à ne pas attaquer sur-le-champ une seule ville. Car les Athéniens ont tout autant que nous des alliés et qui payent un tribut. Or la guerre dépend plus de l'argent que des armes; c'est l'argent qui fournit les armes, principalement à des peuples continentaux contre des peuples maritimes. Procurons-nous d'abord de l'argent et ne nous

laissons pas entraîner auparavant par les discours de nos alliés. Puisque c'est nous qui supporterons de toute façon la majeure partie des responsabilités de cette guerre, donnons-nous au moins la possibilité d'examiner à loisir la situation.

LXXXIV. — « Quant à cette lenteur et à cette temporisation qu'on nous reproche, n'en rougissez pas. La hâte à entreprendre la guerre, quand on n'est pas préparé, n'aboutit qu'à une plus grande lenteur à la terminer. De plus nous habitons une ville libre et dont la réputation est tout à fait illustre; et c'est ce qui fait que notre sagesse peut être pleine de raison. C'est par là que seuls nous ne montrons pas d'insolence dans le succès et que nous cédon moins que d'autres à l'infortune. Nous ne nous laissons pas emporter par les flatteries de ceux qui nous poussent au danger contre notre propre sentiment et nous n'obéissons pas davantage à l'irritation que nous procurent les plaintes dont on nous aiguillonne.

Aussi, par la sagesse de notre constitution, sommes-nous à la fois valeureux à la guerre et sages dans nos résolutions, parce que le sentiment de l'honneur prend généralement sa source dans la sagesse et le courage dans l'honnêteté. Nous sommes de bon conseil, parce que nous avons été élevés trop simplement pour mépriser les lois et avec une sévérité trop grande pour leur désobéir; moins versés que d'autres dans les connaissances oiseuses, nous ignorons l'art de critiquer avec de belles phrases les préparatifs d'autrui, sans nous préoccuper de mettre nos actes d'accord avec nos paroles. Nous pensons aussi que l'intelligence des autres vaut sensiblement la nôtre et que ce ne sont pas les paroles qui fixent les incertitudes du hasard. Ne cessons pas d'opposer à des adversaires qu'on doit supposer animés de bonnes résolutions, des préparatifs effectifs. Ne plaçons pas nos espérances dans les fautes qu'ils peuvent commettre, mais dans la sagesse de nos prévisions. Car l'homme, sachez-le, ne diffère pas sensiblement de l'homme, et celui-là l'emporte qui a été formé par les plus rudes circonstances.

LXXXV. — « Ainsi donc, n'abandonnons pas la ligne de conduite que nous ont léguée nos ancêtres et qui nous a servi en toutes occasions. Ne nous hâtons pas de délibérer si rapidement sur une question qui met en jeu le sort de tant de gens, de tant de richesses, de tant de villes, de tant de gloire. Prenons tout notre temps. Nous le pouvons, plus que d'autres, en raison de notre force. Envoyez aux Athéniens une ambassade au sujet de Potidée; envoyez-en une autre s'enquérir des injustices dont les alliés se disent victimes; faites-le d'autant plus volontiers qu'ils se déclarent prêts à accepter un jugement; quand on consent à un arbitrage, il n'est pas juste d'être traité dès l'abord en coupable. En même temps, préparez la guerre. Vous prendrez ainsi la meilleure décision et la plus redoutable pour les adversaires. »

Telles furent les paroles d'Arkhidamos. Sthénélaïdas, qui était un des éphores ⁷⁶ en charge, s'avança le dernier et parla ainsi :

LXXXVI. — « Aux longs discours des Athéniens, je n'entends rien; ils ont fait longuement leur propre éloge, mais ils n'ont rien répondu sur la question des injustices commises à l'endroit de nos alliés et du Péloponnèse. S'ils se sont montrés valeureux contre les Mèdes et s'ils se montrent maintenant coupables envers nous, ils doivent être doublement punis, pour avoir ainsi dégénéré. Pour nous, tels nous avons été, tels nous sommes maintenant encore. Et si nous sommes sages, nous ne laisserons pas maltraiter nos alliés et nous nous empresserons de prendre leur défense. Il ne faut plus qu'on les malmène. Si les autres ont en quantité de l'argent, des navires, de la cavalerie, nous avons de braves alliés, qu'il ne faut pas livrer aux Athéniens. Il ne faut pas non plus trancher la question par des jugements et des discours, car ce n'est pas en paroles que nous sommes attaqués; châtons au contraire nos agresseurs rapidement et avec toutes nos forces. Puisque nous sommes leurs victimes, qu'on ne vienne pas soutenir que c'est à nous qu'il convient de délibérer; c'est à ceux qui se proposent de commettre

l'injustice qu'il convient de délibérer longtemps. Votez donc la guerre, Lacédémoniens, d'une façon digne de Sparte et ne laissez pas les Athéniens développer leur puissance. N'abandonnez pas vos alliés, et, avec l'aide des dieux, marchons contre les coupables. »

LXXXVII. — Telles furent ses paroles. Ensuite, en sa qualité d'éphore, il mit la question aux voix dans l'assemblée des Lacédémoniens. Ceux-ci votent par acclamation et non au scrutin ⁷⁷. Il prétendit qu'il était impossible de décider de quel côté étaient les acclamations les plus nombreuses, et, voulant les pousser davantage à la guerre, en les obligeant à exprimer sans ambiguïté leur avis, il leur dit : « Lacédémoniens, que ceux qui estiment que la trêve est rompue et que les Athéniens sont coupables, se rangent de ce côté » — en même temps il joignait le geste à la parole — « que ceux qui sont d'un avis contraire, se rangent de ce côté-là. » Les Lacédémoniens se levèrent et se partagèrent. Une majorité importante décida que la trêve avait été rompue. On rappela ensuite les alliés pour leur dire que l'assemblée jugeait les Athéniens coupables. Mais on voulut auparavant faire voter chez eux tous les alliés, afin de n'entreprendre la guerre que d'un commun accord, si telle était leur opinion ⁷⁸. Après quoi les alliés retournèrent dans leurs pays respectifs; un peu plus tard, les Athéniens partirent après avoir réglé les affaires qui les avaient amenés à Sparte. La décision de l'assemblée, qui déclarait la trêve rompue, eut lieu la quatorzième année après la paix de Trente Ans, conclue à la suite des événements d'Eubée.

LXXXVIII. — En décidant que la trêve était rompue et qu'il fallait recourir à la guerre, les Lacédémoniens obéissaient moins aux discours de leurs alliés qu'à la crainte de voir augmenter la puissance des Athéniens, car ils s'apercevaient que la majeure partie de la Grèce était déjà sous leur dépendance.

LXXXIX. — Voici maintenant la manière dont les Athéniens étaient parvenus à développer ainsi leur puissance. Quand les Mèdes, vaincus sur mer et sur terre

par les Grecs, eurent quitté l'Europe; quand ceux d'entre eux qui avaient cherché avec leurs navires un refuge à Mykalè eurent péri, Léotykhidès, roi de Lacédémone, qui commandait les Grecs à Mykalè, se retira à Lacédémone avec ses alliés du Péloponnèse. Quant aux Athéniens, aux Ioniens et à leurs alliés de l'Hellespont, révoltés déjà contre le Roi, ils restèrent sous les murs de Sestos, qu'occupaient les Mèdes et l'assiégèrent; ils y passèrent l'hiver et, quand les Mèdes eurent abandonné la ville, ils l'occupèrent, après quoi ils quittèrent l'Hellespont, chacun s'en retournant chez soi. Après le départ des Barbares, le peuple athénien se mit en devoir de faire revenir à Athènes les enfants, les femmes et tous les objets mobiliers qui lui restaient⁷⁹; il se disposa aussi à reconstruire la ville et les remparts. De l'enceinte, il ne subsistait que peu de chose; la plupart des maisons étaient en ruine; il n'en restait que quelques-unes, où avaient cantonné les principaux des Perses.

XC. — Les Lacédémoniens informés de ce projet envoyèrent une ambassade à Athènes. D'un côté ils auraient vu avec satisfaction que ni Athènes ni une autre ville n'eût de murailles. Surtout ils obéissaient aux excitations de leurs alliés; ils redoutaient aussi l'importance de la marine athénienne, qui n'existait pas auparavant, et l'audace qu'Athènes avait montrée dans la guerre contre le Mède. Selon eux, les Athéniens ne devaient pas élever de remparts; ils les invitaient même à détruire avec eux les fortifications construites en dehors du Péloponnèse. Mais ils se gardèrent de laisser voir leurs intentions et leur défiance secrète. Ils prenaient pour prétexte qu'en cas de retour du Barbare, celui-ci ne devait pas trouver une base solide d'opérations, comme la chose s'était produite récemment pour Thèbes. Le Péloponnèse était, pour tous, prétendaient-ils, un refuge et une base suffisante.

Sur le conseil de Thémistocle les Athéniens congédièrent sur-le-champ les Lacédémoniens, en leur disant qu'ils allaient envoyer à Lacédémone une ambassade à

ce sujet. Thémistocle leur conseilla de l'envoyer lui-même le plus rapidement possible à Lacédémone, mais sans faire partir en même temps que lui les envoyés choisis pour être ses collègues. « Il fallait attendre jusqu'au moment où la muraille aurait atteint la hauteur nécessaire pour y organiser la résistance. Tous ceux qui se trouvaient dans la ville, sans distinction, hommes, femmes et enfants, devaient participer à ces travaux; sans épargner aucun édifice privé ou public dont les matériaux pussent servir à la construction du rempart, il fallait les détruire tous. » Telles furent ses instructions; il ajouta que pour les autres questions il les traiterait là-bas, puis il partit. Arrivé à Lacédémone, il ne se rendit pas auprès des autorités; mais il fit traîner les choses en longueur et chercha des prétextes. Chaque fois qu'un personnage en charge lui demandait pourquoi il ne comparaisait pas devant l'assemblée, il alléguait le retard de ses collègues : « quelque affaire avait dû les retenir, mais il attendait sous peu leur arrivée et s'étonnait même qu'ils ne fussent pas encore là ! »

XCI. — Ces paroles de Thémistocle, en raison de l'affection qu'on avait pour lui, n'éveillaient aucune méfiance. Mais des gens survenaient qui accusaient les Athéniens de s'entourer de remparts; ceux-ci atteignaient déjà une certaine hauteur, il n'y avait plus moyen d'en douter. Informé de ces rumeurs, Thémistocle invita les Lacédémoniens à ne pas ajouter foi à ces bruits mensongers et à envoyer plutôt une ambassade composée de gens de confiance qui rapporteraient fidèlement ce qu'ils auraient constaté. Thémistocle prévient en secret les Athéniens de leur arrivée et recommande de retenir les Lacédémoniens de la manière la moins apparente possible et de ne pas les laisser repartir avant son retour et celui de ses collègues. Déjà ceux-ci étaient arrivés à Lacédémone : Abrônikhos, fils de Lysiklès, et Aristidès, fils de Lysimakhos, qui venaient annoncer que les murailles avaient la hauteur nécessaire. Thémistocle en effet redoutait qu'une fois exactement informés, les

Lacédémoniens ne voulussent plus les laisser partir. Les Athéniens, selon sa recommandation, retinrent les Lacédémoniens. Alors Thémistocle s'adressa au peuple et lui dit sans détours qu'Athènes était suffisamment fortifiée pour garantir la vie de ses habitants. « Si les Lacédémoniens et leurs alliés voulaient y envoyer une ambassade, ce devait être comme à des gens qui discernaient aussi bien l'intérêt général de la Grèce que le leur propre. Quand ils avaient jugé que le parti le meilleur consistait à quitter la ville pour monter sur leurs vaisseaux, c'était sans le concours des Lacédémoniens qu'ils avaient pris cette résolution hardie; pour toutes les décisions prises en commun, les Athéniens ne s'étaient montrés inférieurs en intelligence à personne. Maintenant, ils étaient d'avis que le mieux était que leur ville fût fortifiée : c'était la solution la plus avantageuse pour les citoyens en particulier et pour les alliés en général; car il n'était pas possible avec des préparatifs inégaux de prendre des décisions égales ou identiques pour tous. Ou il fallait que tous fussent démunis de murailles pour combattre ou il fallait estimer que la conduite des Athéniens était la bonne ⁸⁰. »

XCII. — A ces paroles, les Lacédémoniens se gardèrent de manifester leur colère aux Athéniens. S'ils avaient envoyé une ambassade, ce n'était pas pour les empêcher de fortifier Athènes, mais soi-disant pour leur donner un conseil inspiré de l'intérêt général; d'autant plus qu'ils étaient alors particulièrement animés de sympathie à leur endroit, en raison de l'ardeur apportée par les Athéniens contre le Mède. Néanmoins ils étaient secrètement irrités de voir leurs désirs trompés. Les délégués des deux pays s'en retournèrent chez eux, sans avoir exprimé de récriminations.

XCIII. — C'est ainsi que les Athéniens arrivèrent en peu de temps à fortifier leur ville. La construction, qui existe encore, montre la précipitation avec laquelle elle a été entreprise; les fondations sont faites de pierres de toute sorte, non assemblées, mais disposées au fur et

à mesure qu'on les apportait. On y entassa en grand nombre des colonnes funéraires et des pierres sculptées ⁸¹; partout l'enceinte de la ville fut élargie; aussi poursuivait-on tous ces travaux à la fois et ne se donnait-on pas de répit. Thémistocle persuada aussi les Athéniens de terminer les fortifications du Pirée, qu'on avait commencé à élever l'année de son archontat. Il estimait que l'endroit était favorable, car il comprenait trois ports naturels; de plus les Athéniens s'étant adonnés à la marine, ils tireraient de cet emplacement un grand avantage pour leur puissance. En effet, c'est lui qui, le premier, osa leur dire qu'ils devaient devenir les maîtres de la mer et qui dès l'abord leur facilita les débuts de cette domination. Telle fut la pensée qui les guida dans la construction de cette épaisse muraille qui à l'heure actuelle est encore visible aux abords du Pirée. Deux chars, qui se croisaient, amenaient les pierres. A l'intérieur, on n'employait ni chaux ni mortier; on assemblait de grandes pierres taillées à angle droit et celles du parement réunies par des crampons de fer et du plomb fondu. La hauteur du mur n'atteignit qu'à la moitié environ de celle que Thémistocle avait projetée. Il eût voulu que la hauteur et la largeur de la muraille permissent de résister aux attaques des ennemis et il estimait qu'un petit nombre d'hommes, les moins valides, suffirait à en assurer la garde, les autres montant sur les vaisseaux. C'était surtout à la marine qu'il consacrait toute sa vigilance, car il avait constaté, me semble-t-il, que l'accès par mer était, pour l'armée du Grand Roi, plus facile que par terre. A ses yeux le Pirée était plus utile que la ville haute. Souvent même il donnait aux Athéniens le conseil, au cas où ils seraient pressés sur terre, de descendre au Pirée, de s'y embarquer pour résister envers et contre tous. C'est ainsi que les Athéniens s'entourèrent de murailles et prirent toutes autres dispositions, aussitôt après la retraite des Mèdes.

XCIV. — Pausanias, fils de Kléombrotos, fut envoyé de Lacédémone comme stratège avec vingt vaisseaux du

Péloponnèse. Trente vaisseaux athéniens et des alliés en grand nombre l'accompagnèrent. Ils se dirigèrent vers Chypre, où ils soumirent la plus grande partie de l'île. De là, ils se rendirent à Byzance, que les Mèdes occupaient et qui fut réduite à la suite d'un siège mené sous les ordres de Pausanias.

XCV. — Déjà Pausanias usait de violence; les Grecs en montrèrent de l'irritation, particulièrement les Ioniens et tous ceux qui venaient de s'affranchir de la domination du Roi. Ils allèrent trouver les Athéniens, auxquels ils proposèrent de se mettre à leur tête, en raison de leur communauté d'origine. Les Athéniens, disaient-ils, ne devaient pas laisser toute latitude à Pausanias pour exercer ses violences. Les Athéniens accueillirent cette demande et prirent leurs dispositions pour parer à cette éventualité et adopter les mesures qui leur paraîtraient les meilleures. C'est alors que les Lacédémoniens rappelèrent Pausanias pour le mettre en jugement au sujet des faits dont ils avaient été informés. Les Grecs qui venaient à Lacédémone l'accusaient de ne commettre que des injustices et d'exercer sa charge de stratège à la manière d'un tyran. Il fut rappelé précisément au moment où les alliés, à l'exception des soldats du Péloponnèse, passaient en haine de sa personne du côté des Athéniens. Arrivé à Lacédémone il fut traduit en justice pour des torts causés à des particuliers, mais fut acquitté sur les accusations les plus importantes. On lui reprochait particulièrement son médisme, grief qui paraissait tout à fait fondé. Par la suite les Lacédémoniens ne lui accordèrent plus de commandement; ils envoyèrent Dorkis et quelques autres avec des troupes peu nombreuses. Les alliés leur refusèrent le commandement en chef, aussi Dorkis et les autres revinrent-ils chez eux. Les Lacédémoniens n'expédièrent plus personne, dans la crainte de voir leurs envoyés se corrompre hors du pays, comme c'était arrivé avec Pausanias. D'ailleurs ils désiraient en finir avec la guerre contre le Mède, estimaient que les Athéniens étaient en état de la conduire

et, pour l'instant, les deux peuples entretenaient de bonnes relations.

XCVI. — C'est ainsi que les Athéniens obtinrent l'hégémonie du consentement des alliés et grâce à l'hostilité que ceux-ci nourrissaient contre Pausanias. Ils fixèrent les villes qui devaient fournir des contributions contre le Barbare et celles qui devaient fournir des vaisseaux. Le prétexte était de se venger, en ravageant les terres du Roi, des maux subis. C'est alors que pour la première fois on institua chez les Athéniens la magistrature des Hellénotames⁸², chargés de percevoir le tribut. C'est de ce nom (phoros) qu'on appela la contribution en argent. Le premier tribut fut fixé à quatre cent soixante talents. Le trésor se trouvait à Délos et les assemblées se tenaient dans le temple.

XCVII. — A la tête des alliés, d'abord autonomes et délibérant en commun à égalité dans les assemblées, les Athéniens, par la guerre et l'administration, affermirent considérablement leur prééminence dans la période comprise entre la guerre contre le Mède et la guerre du Péloponnèse. Ils se trouvèrent aux prises avec le Barbare, avec leurs propres alliés révoltés et avec des Péloponnésiens qui, en maintes affaires, se dressaient contre eux. J'ai raconté ces événements, ainsi amené à faire une digression; la raison en est que ce point a été laissé de côté par tous mes prédécesseurs, qui n'ont rapporté que les événements de la Grèce avant les guerres médiques et les guerres elles-mêmes. Il est vrai qu'Hellánikos⁸³ dans son histoire d'Athènes a abordé la question, mais il l'a traitée rapidement et d'une manière inexacte quant à la chronologie. Du reste ma narration montre la façon dont s'est édifiée la puissance athénienne.

XCVIII. — D'abord sous la conduite de Cimon, fils de Miltiade, les Athéniens assiégèrent et prirent Eiôn, à l'embouchure du Strymôn, ville occupée par les Mèdes et réduisirent en esclavage la population; les habitants de Skyros, île de la mer Egée, qu'habitaient les Dolopes, eurent le même sort et les Athéniens y installèrent une

colonie. Ils firent la guerre aux Karystiens, sans qu'intervint le reste de l'Eubée, finalement conclurent un accord. Les habitants de Naxos, qui voulaient quitter la ligue, eurent à subir une guerre et par un siège furent mis à la raison. Ce fut la première ville alliée qui perdit la liberté, contrairement aux conventions fédérales; chacune des autres par la suite subit le même sort.

XCIX. — Les tentatives de sécession des cités alliées avaient d'autres causes encore : la principale était l'insuffisance des tributs et des vaisseaux fournis, et parfois le refus du service militaire. Car les Athéniens avaient de grandes exigences et par leurs moyens de répression étaient à charge à leurs alliés, qui n'avaient ni l'habitude ni la volonté de supporter un pareil traitement. D'autre part, le commandement des Athéniens était loin de donner la même satisfaction qu'autrefois; ils ne participaient plus sur un pied d'égalité aux expéditions; enfin il leur était facile de réduire les révoltés. Les alliés y furent bien pour quelque chose. La plupart d'entre eux, par répulsion pour le service militaire et pour éviter de quitter leur pays, avaient, au lieu de fournir des vaisseaux, fixé une somme d'argent équivalente. Ainsi la marine athénienne se développait grâce à la contribution des alliés; en revanche, quand ils se révoltaient, ils se trouvaient sans préparatifs et sans expérience pour la guerre ⁸⁴.

C. — Après ces événements, eurent lieu, à l'embouchure du fleuve Eurymédôn, en Pamphylie, un combat sur terre et un combat sur mer, entre les Athéniens et leurs alliés et les Mèdes. Les Athéniens sous le commandement de Cimon, fils de Miltiade, remportèrent le même jour une double victoire, s'emparèrent des trières phéniciennes ⁸⁵ et en détruisirent deux cents. Peu de temps après, les habitants de Thasos firent défection, à la suite de différends au sujet de leurs ports de commerce en Thrace sur la côte opposée et de mines ⁸⁶ qu'ils exploitaient. La flotte athénienne fit route vers Thasos, remporta une bataille navale et opéra un débarquement.

Vers la même époque, les Athéniens envoyèrent dix mille colons, athéniens et alliés, pour occuper l'endroit appelé alors les Neuf-Voies, la ville actuelle d'Amphipolis. Ils s'emparèrent des Neuf-Voies, occupées par les Edoniens; ensuite, ils s'avancèrent dans l'intérieur des terres, mais périrent en grand nombre à Drabeskos d'Edonie sous les coups des Thraces réunis, qui voyaient d'un mauvais œil la fondation de la ville des Neuf-Voies.

CI. — Après quelques défaites les Thasiens assiégés firent appel aux Lacédémoniens; ils les supplièrent de venir à leur aide en envahissant l'Attique. Les Lacédémoniens promirent du secours, à l'insu des Athéniens ⁸⁷, mais ils tardèrent à l'envoyer et furent empêchés par le séisme qui se produisit. C'est alors que les Hilotes ⁸⁸ et, parmi les Périèques ⁸⁹, ceux de Thouria et d'Æthœa se révoltèrent et se réfugièrent au Mont Ithôme. La plupart des Hilotes descendaient des anciens Messéniens qui, jadis, avaient été réduits en esclavage. Aussi les désignait-on tous du nom de Messéniens. Les Lacédémoniens firent la guerre contre ces réfugiés du Mont Ithôme. Les Thasiens étaient assiégés depuis plus de deux ans, quand ils signèrent une convention avec les Athéniens. Ils s'engageaient à détruire leurs murailles, à livrer des vaisseaux, à fournir immédiatement tout l'argent qu'on leur demandait, à payer tribut à l'avenir et à abandonner le continent et les mines.

CII. — Les Lacédémoniens, voyant que les hostilités contre les réfugiés de l'Ithôme se prolongeaient, firent appel à quelques-uns de leurs alliés et particulièrement aux Athéniens. Ceux-ci arrivèrent avec des forces assez considérables, sous le commandement de Cimon. Si on avait fait appel à leurs services, c'est surtout parce qu'ils passaient pour être habiles dans l'art de conduire les sièges ⁹⁰. Mais, comme l'investissement se prolongeait, on douta de leurs capacités. Si l'on eût employé la force, on eût pris la forteresse. Tel fut, à la suite de cette campagne, le premier dissentiment déclaré entre Lacédémoniens et Athéniens. Ne parvenant pas à s'emparer de

force de la place, les Lacédémoniens commencèrent à redouter l'audace et l'esprit révolutionnaire des Athéniens; ils les considéraient aussi comme d'une autre race et craignaient qu'à l'instigation des gens de l'Ithôme ils ne tentassent quelque révolution. Aussi les renvoyèrent-ils seuls parmi les alliés, en se gardant bien de leur montrer la suspicion dans laquelle ils les tenaient et en leur déclarant qu'ils n'avaient plus besoin d'eux. Les Athéniens devinèrent qu'on ne leur donnait pas le motif véritable de leur renvoi et qu'on se défiait d'eux. Ils en furent irrités et estimèrent qu'ils n'avaient pas mérité ce traitement de la part des Lacédémoniens. Aussitôt rentrés chez eux, ils renoncèrent à l'alliance lacédémonienne conclue contre le Mède et s'unirent contre les Lacédémoniens aux Argiens, leurs ennemis. Un traité et une alliance réciproques furent également conclus avec les Thessaliens.

CIII. — Les assiégés de l'Ithôme, voyant qu'ils ne pouvaient prolonger une lutte qui durait depuis dix ans, conclurent une capitulation avec les Lacédémoniens; ils s'engageaient à quitter le Péloponnèse sur la foi d'un traité et à n'y plus jamais mettre le pied; au cas où l'un d'eux y serait pris, il deviendrait l'esclave de celui qui l'aurait arrêté. Avant ces événements un oracle d'Apollon Pythien ⁹¹ avait prescrit aux Lacédémoniens de relâcher le suppliant de Zeus de l'Ithôme. Les révoltés quittèrent donc le Péloponnèse avec femmes et enfants; les Athéniens, par haine des Lacédémoniens, les accueillirent et les établirent à Naupakte, ville qu'ils avaient enlevée récemment aux Lokriens-Ozoles. Les Mégariens, à leur tour, se révoltèrent contre les Lacédémoniens et vinrent grossir le nombre des alliés d'Athènes; la raison de cette défection était qu'ils se trouvaient, pour une question de frontières, en butte aux attaques de Corinthiens. Les Athéniens furent alors maîtres de Mégare et de Pèges; ils construisirent pour les Mégariens les murs qui relient la ville à Nisæa et y montèrent eux-mêmes la garde. C'est de là que naquit principalement la

haine inexpiable des Corinthiens contre les Athéniens ⁹².

CIV. — Le Libyen Inaros, fils de Psammétikhos, roi des Libyens qui confinent à l'Égypte, prenant comme base Marèia qui se trouve au-dessus de la ville de Pharos, souleva la plus grande partie du pays contre le roi Artaxerxès. S'étant mis à la tête des insurgés, il appela les Athéniens. Ceux-ci, qui combattaient contre Chypre avec deux cents vaisseaux ⁹³, tant athéniens qu'alliés, abandonnèrent Chypre pour venir le rejoindre. De la mer, ils remontèrent le Nil, se rendirent maîtres du fleuve et de deux quartiers de Memphis; ils attaquèrent le troisième qu'on appelle le Mur Blanc où se trouvaient les réfugiés Perses et Mèdes et ceux des Egyptiens qui n'avaient pas pris part à la révolte.

CV. — Les Athéniens, qui avaient débarqué sur le territoire d'Halies, livrèrent combat aux Corinthiens et aux Epidauriens; les Corinthiens furent vainqueurs. Ensuite devant Kekryphaleia, la flotte athénienne combattit la flotte péloponnésienne. La victoire resta aux Athéniens. Les Athéniens firent ensuite la guerre aux habitants d'Egine : un grand combat naval eut lieu, en vue d'Egine, entre Athéniens et Eginètes, qu'assistèrent leurs alliés respectifs. Les Athéniens furent vainqueurs; ils capturèrent soixante-dix vaisseaux, débarquèrent et sous le commandement de Léôkratès, fils de Strœbos, assiégèrent la ville.

Les Péloponnésiens, voulant venir au secours des Eginètes, firent passer dans l'île trois cents hoplites qui auparavant avaient combattu à côté des Corinthiens et des Epidauriens; ils s'emparèrent de la position élevée de Géraneia. Puis, les Corinthiens descendirent en Mégare avec leurs alliés; ils pensaient que les Athéniens seraient dans l'impossibilité de venir au secours des Mégariens, car une grande partie de leur armée se trouvait à Egine et en Égypte; ils espéraient au moins, si les Athéniens les secouraient, les voir quitter Egine. Les Athéniens ne firent pas appel à leurs troupes du siège

d'Égine; mais les classes les plus âgées et les plus jeunes restées à Athènes quittèrent la ville et se dirigèrent vers Mégare sous la conduite de Myrônides. La bataille qu'ils livrèrent aux Corinthiens fut indécise et les deux partis se séparèrent, chacun d'eux estimant qu'il avait remporté la victoire. Les Athéniens, qui toutefois avaient eu plutôt l'avantage, élevèrent un trophée après la retraite des Corinthiens. Ceux-ci furent raillés par les vieillards demeurés dans la ville, mirent douze jours environ pour se préparer, puis revinrent élever, en face eux aussi, un trophée, comme s'ils avaient été vainqueurs. Les Athéniens sortirent de Mégare et massacrèrent les ennemis qui cherchaient à élever le trophée, puis en vinrent aux mains avec les autres qui furent défaits.

CVI. — Vaincus, les Corinthiens se retirèrent et un de leurs détachements, assez important, talonné et égaré, fut contraint de s'abriter dans une propriété particulière, entourée d'un fossé profond et sans issue. Les Athéniens s'en aperçurent, fermèrent l'entrée avec des hoplites, disposèrent à l'entour des troupes légères et lapidèrent tous les Corinthiens, quand ils tentèrent de sortir; les Corinthiens furent très affligés de cet échec. Le gros de leur armée regagna ses foyers.

CVII. — Vers cette époque, les Athéniens se mirent à élever les Longs-Murs, qui relient la ville à la mer, l'un dans la direction de Phalère, l'autre dans la direction du Pirée. Les Phôkidiens firent une expédition contre la Doride, berceau des Lacédémoniens, et principalement contre Bœon, Kytinion et Erinéon et s'emparèrent d'une de ces bourgades. Alors, les Lacédémoniens, sous le commandement de Nikomédès, fils de Kléombrotos, tuteur de Pleistoanax, fils de Pausanias, trop jeune pour exercer la royauté, se portèrent au secours des Doriens avec quinze cents de leurs hoplites et dix mille alliés. Ils contraignirent les Phôkidiens à rendre la place par capitulation, puis se retirèrent. Ils se trouvaient bien embarrassés. Car les Athéniens, au cas où ils voudraient faire route par mer à travers le golfe de Krisa, les en

empêcheraient; la route de la Géraneia n'était pas sûre, les Athéniens possédant Mégare et Pèges; la route de la Géraneia est difficilement praticable et les Athéniens y montaient constamment la garde. Ils se rendaient compte que par là aussi ils se heurteraient à l'ennemi. Finalement ils décidèrent de rester en Béotie et d'y attendre le moment favorable pour s'en retourner. Il faut tenir compte aussi qu'à Athènes une faction ⁹⁴ les encourageait en cachette, espérant mettre fin au régime démocratique et empêcher la construction des Longs-Murs. Les Athéniens en masse se portèrent à leur rencontre, avec mille Argiens et avec des contingents de tous les alliés. Au total, ils étaient quatorze mille. Ils avaient justement pensé que les Lacédémoniens se trouveraient embarrassés pour leur retour et ils soupçonnaient aussi quelque machination pour détruire le régime démocratique. Des cavaliers thessaliens vinrent aussi, en vertu du traité, se joindre aux Athéniens, mais au cours de l'action ils passèrent du côté des Lacédémoniens.

CVIII. — Le combat eut lieu à Tanagra de Béotie; les Lacédémoniens et leurs alliés furent vainqueurs; les pertes furent lourdes des deux côtés. Les Lacédémoniens poussèrent une pointe en Mégaride, y abattirent les arbres, puis rentrèrent chez eux par la Géraneia et l'isthme. Soixante-deux jours après ce combat, les Athéniens, sous le commandement de Myronides, marchèrent contre les Béotiens; ils les défirent dans une rencontre aux Œnophytes, s'emparèrent de la Béotie et de la Phôkide. Ils rasèrent les murailles de Tanagra et se firent donner comme otages cent des plus riches citoyens parmi les Lokriens Opuntiens. A Athènes la construction des Longs-Murs fut terminée. Après ces événements, les Athéniens reçurent la capitulation des Eginètes; ceux-ci rasèrent leurs murailles, livrèrent des vaisseaux, s'imposèrent pour l'avenir un tribut. Les Athéniens, sous la conduite de Tolmidès, fils de Tolmæos, firent avec leur flotte le tour du Péloponnèse et vinrent brûler à Gythion l'arsenal des Lacédémoniens; ils prirent

aussi aux Corinthiens Khalkis et au cours d'une descente dans leur pays défirent les Sikyôniens.

CIX. — Les Athéniens et leurs alliés qui se trouvaient en Égypte s'y maintenaient. Ils y connurent maintes vicissitudes. Tout d'abord ils se rendirent maîtres du pays. Le Grand Roi envoya alors à Lacédémone un Perse, Mégabazos, avec de l'argent; il devait amener les Lacédémoniens à se jeter sur l'Attique, ce qui eût contraint les Athéniens à abandonner l'Égypte. Mais il n'y réussit pas; l'argent fut dépensé en vain. Alors Mégabazos, avec les fonds qui lui restaient, s'en retourna en Asie. A la suite de cet échec, le Roi envoya un autre Perse, Méga-byzos, fils de Zopyros, à la tête d'une nombreuse armée. Arrivé dans le pays, il défit les Egyptiens et leurs alliés, chassa les Grecs de Memphis et les enferma dans l'île de Prosôpitis, où il les assiégea pendant dix-huit mois. Finalement, il assécha le canal, détourna l'eau, mettant ainsi à sec les navires et transformant presque entièrement l'île en continent; il y passa à pied et s'en rendit maître.

CX. — C'est ainsi que les Grecs, qui combattaient là depuis six ans, se trouvèrent dans une situation désespérée. De cette nombreuse armée, quelques-uns seulement se sauvèrent en traversant la Libye jusqu'à Cyrène; la plupart périrent. L'Égypte retomba au pouvoir du Roi, à l'exception des plaines basses où régnait Amyrtæos. Les dimensions de cette partie du pays le rendaient imprenable; les habitants y sont aussi les plus belliqueux. Inarôs, ce roi de Libye qui avait mené toute cette affaire, fut pris par trahison et empalé.

Cinquante trières, appartenant aux Athéniens et à leurs alliés, qui venaient relever les troupes d'Égypte, se trouvaient alors près de la bouche Mendésienne : elles ignoraient tout des événements. Des forces d'infanterie sur terre et la flotte phénicienne sur mer les attaquèrent et détruisirent la plupart des vaisseaux; très peu parvinrent à s'échapper. Telle fut la fin de la grande expédition envoyée en Égypte par les Athéniens et leurs alliés⁹⁵.

CXI. — Orestès, fils d'Ekhékratidès, roi de Thessalie, banni de son pays, avait persuadé aux Athéniens de le rétablir sur le trône; avec l'aide des Béotiens et des Phôkidiens, leurs alliés, les Athéniens dirigèrent une expédition contre Pharsale en Thessalie. Contenus par les cavaliers thessaliens, ils ne purent occuper que le pays à proximité de leur camp. La ville ne tomba pas entre leurs mains; aucun de leurs buts de guerre ne se trouva atteint; ils se retirèrent alors, suivis d'Orestès, comme ils étaient venus. Peu après, mille Athéniens s'embarquèrent dans le port de Pèges qui leur appartenait et gagnèrent Sikyônè sous la conduite de Périclès, fils de Xanthippos. Une fois débarqués, ils défirent les troupes ennemies qui en vinrent aux mains. Sans tarder ils s'adjoignirent des Akhéens, passèrent sur la rive opposée et marchèrent contre Œniades en Akarnanie; ils ne réussirent pas à prendre la ville et rentrèrent chez eux.

CXII. — Trois années encore s'écoulèrent. Une trêve de cinq ans fut conclue alors entre Lacédémoniens et Athéniens. Débarrassée de toute guerre en Grèce, Athènes envoya contre Chypre une flotte de deux cents vaisseaux, tant athéniens qu'alliés, sous le commandement de Cimon. Soixante de ces navires cinglèrent vers l'Égypte sur la demande d'Amyrtaeos, roi de la partie basse, les autres assiégèrent Kition. Mais Cimon mourut; la famine survint; les assiégeants se retirèrent de Kition. Ils avaient déjà dépassé Salamine de Chypre, quand les Phéniciens, les Chypriotes et les Kilikiens les attaquèrent sur mer et sur le rivage; victorieux dans ces deux combats, ils rentrèrent chez eux suivis des vaisseaux qui s'en retournaient d'Égypte.

Après ces événements, les Lacédémoniens firent la guerre dite sacrée. Ils s'emparèrent du temple de Delphes qu'ils remirent aux Delphiens; mais ils se retirèrent, les Athéniens survinrent qui, victorieux à leur tour, le rendirent aux Phôkidiens.

CXIII. — Quelque temps après il se trouva que des

exilés béotiens occupèrent Orkhoménois, Khérôneia et quelques autres places de Béotie. Les Athéniens avec mille de leurs hoplites, des contingents de tous leurs alliés, lancèrent une expédition contre ces villes ennemies. Tolmidès, fils de Tolmæos, était à sa tête. On prit Khérôneia, on rendit esclave la population, on y installa une garnison, puis on se retira. L'armée athénienne traversait le territoire de Khérôneia, quand elle fut attaquée par les exilés béotiens d'Orkhoménois, aidés par des Lokriens, par des exilés d'Eubée et par tous ceux qui étaient de leur parti. Ils défirent les Athéniens dont les uns furent massacrés, les autres furent faits prisonniers. Une trêve fut conclue par laquelle les Athéniens abandonnaient la Béotie tout entière, à la condition que leurs prisonniers leur fussent rendus. Les exilés béotiens rentrèrent chez eux et tous les autres recouvrèrent leur liberté.

CXIV. — Peu de temps après, l'Eubée se révolta contre les Athéniens. Périclès avait déjà débarqué dans l'île, avec des troupes athéniennes, quand on vint lui annoncer la défection de Mégare, les préparatifs des Péloponnésiens pour une incursion en Attique, le massacre de la garnison athénienne par des Mégariens à l'exception des hommes qui s'étaient réfugiés à Nisæa. Les Mégariens avaient entraîné dans leur révolte les Corinthiens, les Sikyôniens et les Epidauriens. En toute hâte Périclès retira ses troupes d'Eubée. Après quoi sous la conduite de Pleistoanax, fils de Pausanias, roi de Lacédémone, les Péloponnésiens firent une incursion en Attique jusqu'à Eleusis et à la plaine de Thria, qu'ils ravagèrent; mais ils n'allèrent pas plus loin et se retirèrent. Les Athéniens passèrent de nouveau en Eubée, toujours sous la conduite de Périclès et soumièrent l'île entière. Une convention en régla le sort; mais ils chassèrent les habitants d'Hestiæa et occupèrent leur territoire.

CXV. — Peu après l'évacuation de l'Eubée, ils conclurent avec les Lacédémoniens et leurs alliés une trêve

de Trente Ans. Les Athéniens restituaient Nisæa, Péges, Trézène et l'Akhaïe, ce qu'ils avaient enlevé aux Péloponnésiens.

Six ans plus tard au sujet de Priène, une guerre éclata entre Samiens et Milésiens. En état d'infériorité, les Milésiens vinrent à Athènes et ils clamèrent bruyamment leurs griefs à l'adresse des Samiens. Ils s'étaient fait accompagner par quelques particuliers de Samos, qui voulaient changer la forme du gouvernement. Les Athéniens se décidèrent à envoyer quarante vaisseaux à Samos; ils y établirent le régime démocratique; ils prirent comme otages cinquante enfants samiens et autant d'adultes : ils les établirent à Lemnos, y laissèrent une garnison, puis se retirèrent. Un certain nombre de Samiens, hostiles à la démocratie, se réfugièrent sur le continent; ils se concertèrent avec les plus puissants de la ville et avec Pissouthnès, fils d'Hystaspos, gouverneur de Sardes. Ils levèrent environ sept cents mercenaires et passèrent de nuit à Samos; ils commencèrent par s'élever contre le parti démocratique et se le soumièrent presque entièrement. Puis ils enlevèrent par surprise à Lemnos leurs otages, se révoltèrent ouvertement et livrèrent à Pissouthnès la garnison et les magistrats athéniens qui étaient auprès d'eux. Ils se préparèrent aussitôt à attaquer Milet. Les habitants de Byzance les suivirent dans leur révolte.

CXVI. — A cette nouvelle, les Athéniens, qui avaient pris la mer avec soixante vaisseaux, en détachèrent seize, les uns pour surveiller dans les parages de la Karie la flotte phénicienne, les autres pour demander du secours à Khios et à Lesbos. Ils avaient donc quarante-quatre vaisseaux, quand sous le commandement de Périclès et de neuf autres stratèges, ils livrèrent bataille face à l'île de Tragia à la flotte samienne; celle-ci comprenait soixante-dix unités, dont vingt transportant des troupes, qui étaient parties de conserve de Milet. Les Athéniens furent victorieux. Par la suite, un renfort de quarante vaisseaux athéniens, de vingt-cinq de Khios et de Lesbos

vint les rejoindre; les troupes débarquèrent, défirent l'adversaire et investirent la ville au moyen de trois murs, la bloquant également par mer. A la nouvelle qu'une flotte phénicienne venait à la rescousse, Périclès, avec soixante vaisseaux qui coopéraient au blocus, se porta en toute hâte vers Kaunos et la Karie. Effectivement, Stésagoras et d'autres Samiens étaient partis avec cinq vaisseaux de Samos pour rejoindre la flotte phénicienne.

CXVII. — La flotte des Samiens fit alors une sortie inattendue, tomba sur le camp ennemi non retranché, détruisit les vedettes placées en observation, livra combat à celles qui s'avancèrent à sa rencontre et les défit. Les Samiens, pendant quatorze jours, furent maîtres de la mer aux alentours de l'île; ils importèrent et exportèrent tout ce qu'ils voulurent. Mais, au retour de Périclès, ils furent de nouveau bloqués par la flotte athénienne. De plus Athènes envoya par la suite un renfort de quarante vaisseaux avec Thucydide, Hagnôn et Phormiôn : vingt autres encore avec Tlépolémos et Antiklès; trente vinrent de Khios et de Lesbos. Les Samiens livrèrent un bref combat naval, mais ne pouvant résister ils durent capituler après neuf mois de siège. Ils s'engagèrent par une convention à détruire leurs murailles, à donner des otages, à livrer des vaisseaux, à rembourser à échéances fixées les frais de la guerre. Les Byzantins eux aussi acceptèrent de devenir sujets, comme ils l'étaient auparavant⁹⁶.

CXVIII. — C'est peu d'années après ces événements que se placent les faits que nous avons déjà relatés : les affaires de Corcyre et de Potidée et toutes celles qui servirent de prétexte à la guerre du Péloponnèse. Toutes ces luttes des Grecs entre eux et contre le Barbare se placent dans la période de cinquante années qui va de la retraite de Xerxès au début de la présente guerre. Les Athéniens la mirent à profit pour affermir leur domination et développer leur puissance. Les Lacédémoniens, tout en constatant le fait, ne s'y opposèrent que faiblement; ils demeurèrent la plupart du temps

dans l'inaction, car il était dans leurs habitudes de ne pas se décider facilement à la guerre; ils n'y recouraient que sous la contrainte des événements. De plus, ils étaient empêchés par des guerres intestines. Mais enfin, voyant les Athéniens étendre nettement leur domination et s'attaquer à leurs alliés, ils jugèrent qu'ils n'en pouvaient tolérer davantage et décidèrent d'employer toutes leurs forces à détruire cette puissance, s'il était possible, et ils recoururent à la guerre.

Ainsi les Lacédémoniens eux-mêmes étaient-ils résolus à rompre la trêve et à attaquer les Athéniens. Ils envoyèrent à Delphes demander au dieu si la guerre se termineraiť heureusement pour eux. Le dieu leur répondit, à ce qu'on rapporte, qu'en combattant avec énergie, ils seraient victorieux. Il ajouta que lui-même les aiderait, qu'ils l'invoquassent ou non.

CXIX. — Ils convoquèrent donc de nouveau leurs alliés dans l'intention de les consulter sur la nécessité de la guerre. Les alliés envoyèrent des députations et l'assemblée se réunit. Chacun exprima son avis; la plupart accusèrent les Athéniens et furent d'avis de recourir aux armes. Quant aux Corinthiens, ils avaient déjà demandé à chaque cité en particulier de voter la guerre, car ils craignaient que dans l'intervalle Potidée ne fût anéantie. Arrivés à Lacédémone, ils s'avancèrent les derniers et s'exprimèrent ainsi qu'il suit :

CXX. — « O alliés, nous ne saurions plus reprocher aux Laccédémoniens de ne pas avoir déclaré la guerre, puisque c'est précisément dans cette intention qu'ils nous ont rassemblés aujourd'hui. Ils ont eu raison, car il faut que les chefs, tout en réglant sur un pied d'égalité les intérêts particuliers de chaque cité, veillent à l'intérêt commun, puisque tous s'accordent à les honorer d'une manière spéciale. Tous ceux d'entre nous qui ont déjà eu affaire aux Athéniens n'ont pas besoin de conseils pour se tenir sur leurs gardes. Mais il faut que ceux qui sont installés au milieu des terres et non au bord de la mer sachent bien ceci : en refusant leur aide aux

populations maritimes, ils ne pourront qu'avec des difficultés plus grandes exporter leurs produits et recevoir ceux que la mer fournit au continent. Qu'ils n'aillent pas faire fi de nos avis, sous prétexte qu'ils ne les concernent pas. Au contraire, qu'ils prennent garde : en abandonnant le littoral, ils risquent de voir le danger les atteindre également. Car la délibération présente les intéresse autant que les autres.

« Aussi, doivent-ils, sans hésitation, préférer la guerre à la paix. La sagesse consiste, tant qu'on n'est pas attaqué, à se tenir tranquille; mais la bravoure exige qu'une fois attaqué on renonce à la paix et qu'on recoure à la guerre. D'autre part, quand les circonstances le permettent, il faut arriver à composition, car les succès militaires ne doivent pas nous enorgueillir, non plus que le charme de la paix ne doit nous amollir au point de subir l'injustice.

« L'homme que les plaisirs feraient hésiter se verrait bientôt dépouillé des agréments d'une vie heureuse qui causent son hésitation; et celui qui s'enorgueillit de ses succès ne songe pas qu'il se laisse emporter par une confiance aveugle. Il arrive souvent que des opérations mal engagées se rétablissent par suite de l'imprudence de l'adversaire; il arrive plus souvent encore que des entreprises qui paraissent judicieusement combinées, tournent à une confusion lamentable. Car nul ne met la même ardeur à concevoir et à exécuter; toute notre assurance va à décider, mais la crainte nous fait échouer au moment d'agir.

CXXI. — « Pour nous, qui sommes attaqués, nous avons des motifs suffisants pour prendre aujourd'hui les armes; nous les déposerons au moment opportun, quand nous aurons tiré vengeance des Athéniens. Notre victoire ne fait aucun doute pour plusieurs raisons : d'abord nous l'emportons sur nos adversaires par le nombre de nos troupes et par l'expérience de la guerre : de plus tous sans distinction nous nous soumettons aux ordres donnés. Pour la marine, qui fait la force de nos

adversaires, nous nous en procurerons une en utilisant nos ressources particulières et les trésors de Delphes et d'Olympie⁹⁷. En leur faisant un emprunt, nous sommes en état, par l'offre d'une solde plus élevée, de débaucher les étrangers qui servent sur leur flotte; car la puissance des Athéniens est plus mercenaire que nationale : risque qui ne saurait nous atteindre, la nôtre reposant sur les hommes plus que sur l'argent. Une seule victoire navale permet, selon toute vraisemblance, d'en finir avec eux. Au cas où ils prolongeraient la résistance, nous disposerions de plus de temps pour organiser notre marine; lorsque notre science des choses de la mer égalera la leur, il y a toutes les chances pour que nous l'emportions par le courage. Car nos qualités naturelles, l'instruction ne saurait les leur donner. La supériorité qui leur vient de leurs connaissances, c'est à nous de la réduire à néant par la pratique. Pour arriver à cette fin, nous contribuerons de nos deniers. Car voici qui serait bien étrange : leurs alliés ne se lasseraient point de fournir les fonds pour leur asservissement, et nous, nous reculerions devant la dépense, quand il s'agit de châtier l'ennemi et d'assurer notre salut, quand il s'agit de ne pas nous laisser dépouiller de nos richesses et d'éviter la misère qui suivrait leur perte.

CXXII. — « Nous avons aussi d'autres moyens de faire la guerre : la révolte de leurs alliés, excellente manière de les priver des ressources qui font leur force, la construction de forteresses menaçant leur pays et d'autres procédés qu'on ne saurait envisager pour l'instant. Car la guerre ne se développe pas le moins du monde selon un plan arrêté; c'est elle qui trouve en elle-même bien des ressources pour parer aux surprises du hasard. La mener avec calme, c'est s'assurer la victoire; au contraire, se laisser emporter par elle, c'est commettre d'autant plus de fautes.

« Aussi, il faut bien se le dire, s'il n'y avait pour chacun d'entre nous que des discussions de frontières

avec des adversaires égaux en force, on le supporterait. En réalité les Athéniens sont en état de résister à toutes nos forces réunies; à plus forte raison, l'emportent-ils sur chaque ville isolément. Si donc nous ne formons pas contre eux un bloc de tous les peuples et de toutes les villes, un bloc animé d'une seule pensée, ils triompheront sans la moindre difficulté de nos divisions. Et la défaite, sachez-le bien, quelque pénible que soit cet aveu, nous mène tout droit à l'esclavage.

« Le seul fait d'envisager la chose comme possible est outrageant pour des Péloponnésiens; et il serait honteux que tant de cités fussent, du fait d'une seule, réduites à toute extrémité. Alors cette triste situation paraîtrait méritée; notre lâcheté en serait tenue pour responsable. Nous paraîtrions inférieurs à nos ancêtres qui ont délivré la Grèce. Incapables d'assurer chez nous la liberté, coupables de laisser une cité s'ériger en tyran, nous prétendons briser les tyrannies dans chaque ville. Oui, nous nous le demandons, comment pareille conduite éviterait-elle d'être taxée d'ineptie, de mollesse, de négligence? Ces reproches vous ne les avez pas évités et vous êtes allés jusqu'à ce mépris qui a déjà fait tort à tant de gens et qui, pour avoir égaré bien des hommes, a perdu son nom pour prendre celui de sottise. »

CXXIII. — Mais pourquoi récriminer si longtemps sur le passé, si ce n'est pour le profit du présent? C'est en vue de l'avenir qu'il faut veiller au présent et redoubler nos pénibles efforts; car c'est chez nous une tradition de puiser ses vertus dans les difficultés mêmes. Si vous l'emportez quelque peu sur vos ancêtres par la richesse et la puissance, ce n'est pas une raison pour modifier votre conduite; il n'est pas juste de perdre par l'opulence ce qu'on a gagné par l'indigence. Au contraire, vous avez bien des motifs de partir en guerre avec confiance: l'oracle d'Apollon, qui vous promet de se ranger à vos côtés, tout le reste de la Grèce qui vous assistera, tant par crainte que par intérêt. De plus, vous ne serez pas les premiers à rompre le traité, puisque le dieu, en vous

incitant à la guerre, convient qu'il a été violé; au contraire, vous en vengerez la violation. Celle-ci est le fait, non de ceux qui se défendent, mais de ceux qui attaquent les premiers.

CXXIV. — « Ainsi sur tous les points, les circonstances nous sont favorables pour la guerre; c'est d'un commun accord que nous vous engageons à prendre cette décision, et la condition la plus sûre du succès, c'est que cités et particuliers aient les mêmes intérêts. Aussi ne tardez pas à secourir les Potidéates, qui sont des Doriens et assiégés par des Ioniens: c'était l'inverse autrefois; hâtez-vous en même temps d'assurer la liberté des autres Grecs. Car il n'est plus admissible que par notre temporisation les uns soient déjà maltraités et les autres à la veille de subir le même sort; et c'est ce qui arrivera si l'on s'aperçoit que nous nous sommes réunis, mais sans avoir le courage de leur porter secours. Au contraire, dites-vous bien que la nécessité vous y pousse, ô alliés; décidez la guerre, car c'est la meilleure solution. Oui, votez-la, sans crainte du danger immédiat et avec le désir d'assurer par elle une paix plus durable. Oui, c'est la guerre qui assure la paix, bien mieux que le refus de combattre par amour de la tranquillité. Ayez la conviction que la cité qui s'est faite le tyran de la Grèce nous menace tous également, puisqu'elle a déjà soumis certains peuples et projette de soumettre les autres; marchons contre elle et réduisons-la, vivons désormais à l'abri du danger et délivrons les Grecs actuellement asservis. » Telles furent les paroles des Corinthiens.

CXXV. — Les Lacédémoniens, quand tous leurs alliés eurent exprimé leur avis, firent voter successivement toutes les cités présentes, qu'elles fussent puissantes ou non. Mais comme ils étaient d'avis qu'ils ne pouvaient rien entreprendre pour le moment, en raison de leur manque de préparation, ils décidèrent que chacun se procurerait ce qu'il fallait, et cela sans le moindre retard. En moins d'une année, les pré-

paratifs se trouvèrent terminés, l'Attique envahie et les hostilités ouvertement déclarées.

CXXVI. — Sur ces entrefaites, les Lacédémoniens envoyèrent à Athènes une ambassade pour faire entendre leurs griefs. Ils voulaient avoir ainsi, au cas où l'on ne tiendrait pas compte de leurs réclamations, un prétexte excellent de faire la guerre. Ces envoyés lacédémoniens commencèrent par exiger des Athéniens l'expiation du sacrilège commis à l'égard de la déesse⁹⁸. Voici de quoi il s'agissait. Un certain Kylon, vainqueur aux Jeux Olympiques⁹⁹, Athénien de bonne et ancienne famille, avait épousé une fille de Théagènes, à cette époque tyran de Mégare. Un jour que Kylon consultait l'oracle de Delphes, le dieu lui répondit de s'emparer de l'Acropole d'Athènes lors de la plus grande fête de Zeus; il obtint de Théagènes des hommes et décida des amis à l'aider. Quand arrivèrent les Fêtes Olympiques dans le Péloponnèse, il s'empara de l'Acropole, pour y établir la tyrannie. Il avait cru que c'était la plus grande fête de Zeus et qu'elle le concernait, vu qu'il avait été vainqueur à Olympie. Que la plus grande fête de Zeus eût lieu en Attique ou quelque part ailleurs, voilà à quoi il ne réfléchit pas et d'ailleurs l'oracle ne l'indiquait pas. Or, il y a, à Athènes, les Diasies, qui passent pour la plus grande fête de Zeus Meilikhios¹⁰⁰; elles se célèbrent en dehors de la ville; tout le peuple offre des sacrifices, non pas des victimes sanglantes, mais les produits de la contrée. Bref Kylon, qui s'imaginait interpréter convenablement l'oracle, tenta son coup de force. A cette nouvelle, les Athéniens accoururent en foule de la campagne pour s'opposer à cette tentative, puis se mirent en devoir d'assiéger les occupants de l'Acropole. Comme le siège se prolongeait, les Athéniens fatigués s'en retournèrent pour la plupart, en abandonnant aux neuf archontes¹⁰¹ le soin de la poursuivre et en leur accordant tous pouvoirs de prendre les mesures utiles. Car à cette époque c'étaient les neuf archontes qui traitaient la majeure partie des affaires de l'État. Les assiégés avec Kylon

souffraient beaucoup du manque de vivres et d'eau; Kylon et son frère réussirent à s'enfuir. Les autres se virent réduits à toute extrémité; quelques-uns même étaient déjà morts de faim. Les survivants allèrent s'asseoir en suppliants près de l'autel qui est dans l'Acropole. Ceux des Athéniens à qui était confiée la poursuite du siège, les voyant agoniser dans le temple, les relevèrent et promirent de ne leur faire aucun mal; mais ils les emmenèrent à l'écart pour les massacrer. En passant, ils en exterminèrent aussi quelques-uns qui s'étaient assis au pied des autels des Déesses Vénérables¹⁰². On déclara impies et coupables envers la divinité les meurtriers et leurs descendants; les Athéniens les chassèrent et le Lacédémonien Kléoménès en fit autant par la suite, avec une faction d'Athènes; non seulement les vivants se virent chassés, mais les ossements des morts furent exhumés et jetés hors de l'Attique. Néanmoins, les bannis revinrent à Athènes et leur descendance existe encore dans la ville.

CXXVII. — Les Lacédémoniens, en demandant aux Athéniens l'expiation de ce sacrilège, se donnaient l'apparence de venger les dieux¹⁰³; mais ils savaient bien que Périclès, fils de Xanthippos, y était impliqué par sa mère et ils pensaient que sa chute leur permettrait de réussir plus facilement auprès des Athéniens. Ce qu'ils attendaient de cette manœuvre, c'était moins le dommage personnel qui l'atteindrait, que la déconsidération où il tomberait auprès de ses concitoyens, comme étant par sa naissance une des causes de la guerre. Périclès en effet, qui était le plus influent des Athéniens et qui dirigeait l'État, s'opposait en tout aux Lacédémoniens, ne leur faisait aucune concession et poussait les Athéniens à la guerre.

CXXVIII. — Les Athéniens ripostèrent en demandant aux Lacédémoniens d'expier le sacrilège de Ténare. Ces derniers avaient jadis fait lever les Hilotes suppliants qui se trouvaient dans le sanctuaire de Poseidon, à Ténare¹⁰⁴, puis les avaient entraînés à l'écart et massa-

crés. Selon eux-mêmes, cette impiété avait causé le grand tremblement de terre de Sparte.

Les Athéniens demandaient également l'expiation du sacrilège commis envers Athéna Khalkioekos¹⁰⁵. Voici de quoi il s'agissait :

Le Lacédémonien Pausanias avait été rappelé une première fois de son commandement dans l'Hellespont; mis en jugement, il avait été acquitté. Mais on ne lui confia plus de mission publique; c'est à titre de simple particulier, et sans l'aveu des Lacédémoniens, qu'avec une trière d'Hermionè il arriva dans l'Hellespont, sous prétexte de participer à la guerre des Grecs, en réalité pour nouer des intrigues avec le Roi, comme il avait déjà fait dans son ambition d'établir son pouvoir sur les Grecs.

Voici le premier service qu'il rendit au Roi et l'origine de toute l'affaire. Lors de sa première expédition, après sa retraite de Chypre, Pausanias s'était emparé de Byzance; c'était une ville que tenaient les Mèdes; des parents et des alliés du Roi y furent faits prisonniers. Il les renvoya au Roi, à l'insu des alliés, en déclarant qu'ils s'étaient enfuis. Il avait agi avec la complicité de Gongylos d'Erétrie à qui il avait remis le gouvernement de Byzance et la garde des prisonniers. Bien plus il envoya Gongylos porteur d'une lettre à l'adresse du Grand Roi. Il lui mandait ceci, comme on le sut par la suite :

« Pausanias, général spartiate voulant t'obliger, te renvoie ces prisonniers qu'il a faits. Mon désir, si tu y consens, est d'épouser ta fille et de soumettre à ta domination Sparte et le reste de la Grèce. Je crois être capable d'y parvenir, en m'entendant avec toi. Si ma proposition t'agrée, envoie-moi vers la côte un homme de confiance, par qui désormais je pourrai communiquer avec toi. »

CXXIX. — Voilà ce que contenait la lettre. Xerxès accueillit avec faveur ces propositions. Il envoya jusqu'au littoral Artabazos, fils de Pharnakès, à qui il donna l'ordre de prendre le gouvernement de la satrapie de Daskyleion,

en remplacement du précédent satrape Mégabatès. Il lui remit pour Pausanias, à Byzance, une lettre avec ordre de la faire parvenir le plus tôt possible et de lui montrer le sceau royal. En même temps, il lui recommandait, au cas où Pausanias lui demanderait quelque service, de l'exécuter au mieux et le plus fidèlement possible. Artabazos, arrivé dans sa satrapie, exécuta les ordres reçus et fit passer la lettre à Pausanias. Elle contenait cette réponse :

« Xerxès, Roi des Perses, à Pausanias. Par les prisonniers que tu as sauvés et renvoyés à Byzance par delà la mer, tu t'es acquis une reconnaissance à jamais écrite dans notre maison. Tes propositions me sont agréables. Que ni jour ni nuit ne t'arrêtent dans l'accomplissement de tes promesses. Ne te laisse arrêter ni par la dépense en or et en argent, ni par le nombre des soldats, si tu en as besoin. Aie confiance pour exécuter tes projets en la loyauté d'Artabazos que je t'ai adressé et agis au mieux dans mon intérêt et dans le tien. »

CXXX. — Au reçu de cette lettre, Pausanias, qui était déjà en haute considération auprès des Grecs, en raison de son commandement à Platée, s'enorgueillit encore davantage. Incapable désormais de suivre les coutumes établies, il sortit de Byzance vêtu à la perse¹⁰⁶ et, dans sa traversée de la Thrace, il se faisait suivre par une escorte de Mèdes et d'Égyptiens. Sa table était servie à la mode perse. Bref il s'avérait incapable de contenir ses intentions et, même dans des actes de peu d'importance, il révélait les orgueilleux desseins qu'il se proposait de réaliser. Il se montrait d'un abord difficile et si hautain envers tous que nul ne pouvait l'approcher. Ce ne fut pas la moindre des raisons qui firent passer la plupart des alliés du côté des Athéniens.

CXXXI. — Informés de sa conduite, les Lacédémoniens en avaient pris prétexte pour le rappeler. Quand il fut parti pour la seconde fois sans leur aveu avec un navire d'Hermionè, il ne fut plus possible de douter de ses desseins. Contraint par les Athéniens de sortir de

Byzance, il ne revint pas à Sparte; il s'établit à Kolônes en Troade; on apprit alors qu'il intriguait avec les Barbares et que son retard n'était pas explicable par de bonnes intentions. Les Lacédémoniens n'en purent supporter davantage et lui dépêchèrent un héraut porteur d'un message sur scytale¹⁰⁷ lui enjoignant de suivre le héraut, sinon les Spartiates lui déclareraient la guerre. Pausanias voulant éviter le plus possible la suspicion et confiant dans ses richesses pour dissiper l'accusation, revint une seconde fois à Sparte. D'abord les éphores le firent jeter en prison; car ils ont le droit de condamner le Roi à cette peine¹⁰⁸; puis il obtint sa liberté et s'offrit à comparaître en jugement devant ses accusateurs.

CXXXII. — En fait, les Spartiates, aussi bien ses ennemis que tous ses autres concitoyens, ne possédaient aucune preuve irréfutable pour asseoir leur accusation et punir un homme de race royale et qui, pour l'instant, était revêtu d'une haute dignité : en effet, cousin de Pleistarkhos, fils de Léonidas roi de Sparte, mais trop jeune encore pour gouverner, il était son tuteur. Cependant il autorisait bien des soupçons : par son mépris des lois, par son imitation des Barbares il était suspect de vouloir le renversement de l'ordre actuel. Entre autres choses, on examinait sa conduite pour voir s'il s'était écarté des coutumes établies. On lui reprochait d'avoir fait graver, de sa propre initiative, sur le trépied¹⁰⁹ issu du butin conquis sur les Mèdes et jadis consacré à Delphes le distique ci-dessous :

« Chef des Hellènes, après avoir détruit l'armée des Mèdes, Pausanias a consacré à Phœbos ce monument. »

Ce distique, les Lacédémoniens l'avaient effacé immédiatement du trépied et à la place avaient inscrit nommément toutes les villes qui avaient contribué à la défaite du Barbare et à l'érection du monument. Néanmoins on continuait à incriminer Pausanias de cette action et, maintenant que les soupçons étaient établis, on y voyait une analogie plus frappante avec ses desseins actuels. On apprenait également qu'il intriguait avec les Hilotes

de la manière suivante : il leur promettait la liberté et le droit de cité, s'ils se soulevaient avec lui et l'aidaient dans toutes ses entreprises. En dépit de ces présomptions, en dépit des dénonciations faites par quelques Hilotes, les Lacédémoniens ne voulurent rien innover contre Pausanias. Ils se conformaient à leur attitude traditionnelle, en se refusant à prononcer contre un Spartiate sans preuves incontestables une peine irréparable. Mais enfin, à ce qu'on dit, le messager qui devait porter à Artabazos la dernière lettre pour le Roi, un homme d'Argilos, qui avait été jadis le mignon de Pausanias et qui lui inspirait toute confiance, se fit son dénonciateur. Il constata qu'aucun des messagers qui l'avaient précédé n'était revenu; ce qui l'effraya. Il contrefit le sceau, pour qu'au cas où ses soupçons ne seraient pas fondés et où Pausanias lui redemanderait la lettre pour y ajouter quelque chose, on ne s'aperçût pas de son subterfuge; puis il ouvrit la lettre. Ses pressentiments étaient fondés et il vit qu'on recommandait de mettre à mort le messager.

CXXXIII. — Les éphores, à la vue de cette lettre, furent édifiés; mais ils voulurent encore entendre de leurs propres oreilles les aveux de Pausanias. Ils convinrent que le messager se réfugierait au Ténare comme un suppliant; il y construirait une hutte séparée en deux parties par une cloison. Il dissimula à l'intérieur quelques éphores. Pausanias vint trouver le messager et lui demanda pourquoi il se constituait ainsi suppliant. Rien n'échappa aux éphores : l'Argilien reprocha à Pausanias ce qu'il avait écrit à son sujet, le confondit sur tous les points; à l'occasion des messages adressés au Roi, jamais il n'avait exposé Pausanias et, en récompense, on le jugeait digne de la mort comme le commun des serviteurs. Pausanias dut en convenir, chercha à calmer son irritation présente, lui donna sa parole qu'il pouvait sortir du lieu d'asile et l'invita à se mettre en route le plus tôt possible et à ne pas gêner les affaires en cours.

CXXXIV. — Les éphores, qui n'avaient pas perdu un

mot de la conversation, retournèrent alors en ville; pleinement édifiés, ils se préparèrent à se saisir de la personne de Pausanias dans la ville même. Mais on raconte qu'au moment où on allait l'arrêter sur le chemin Pausanias, à la mine d'un des éphores, devina leurs intentions. L'un d'eux lui adressa par bienveillance un signe d'intelligence. Alors Pausanias se réfugia à toutes jambes dans l'hiéron¹¹⁰ de la Déesse Khalkiœkos échappant ainsi aux poursuites. L'enceinte sacrée n'était pas éloignée. Il pénétra dans un petit édifice, une dépendance du temple, pour éviter de demeurer en plein air et s'y reposa. Les éphores, à qui il avait échappé, se mirent en devoir, après s'être assurés qu'il était à l'intérieur, de détruire la toiture de l'édifice et de l'enfermer. Ils se mirent en faction et le réduisirent par la faim. Quand ils s'aperçurent qu'il était sur le point de rendre l'âme dans l'édifice même, ils le firent emmener hors de l'enceinte sacrée : il respirait encore, mais aussitôt dehors, il expira. On eut d'abord l'intention de le jeter dans le Kæadas où l'on précipite les malfaiteurs. Mais on se ravisa et décida de l'enterrer tout près de là. Le dieu de Delphes prescrivit par la suite aux Lacédémoniens de transférer sa tombe à l'endroit où il était mort : maintenant encore, elle est située à l'entrée de l'enceinte et des stèles ornées d'une inscription la signalent aux regards; il leur recommanda également, en expiation de cet acte sacrilège, de consacrer à Athéna Khalkiœkos deux corps pour un. Ceux-ci élevèrent et consacrèrent deux statues d'airain pour racheter le meurtre de Pausanias.

CXXXV. — Les Athéniens, se basant sur le jugement du dieu qui avait proclamé sacrilège la mort de Pausanias, en réclamèrent de leur côté l'expiation.

Une ambassade lacédémonienne vint accuser, devant les Athéniens, Thémistocle du même crime de médisme que Pausanias. Les Lacédémoniens disaient en avoir trouvé les preuves au cours de l'enquête menée sur Pausanias : il fallait donc que Thémistocle fût puni d'une

manière identique. Celui-ci avait subi l'ostracisme et résidait à Argos, tout en faisant des séjours dans le reste du Péloponnèse. Les Athéniens firent droit à la demande des Lacédémoniens et envoyèrent, de concert avec les gens chargés de cette mission, des hommes pour se saisir de Thémistocle en quelque lieu qu'ils le trouvassent.

CXXXVI. — Thémistocle, informé à temps, quitta le Péloponnèse pour se réfugier chez les Corcyréens, dont il avait reçu le titre d'évergète¹¹¹. Mais ceux-ci prétextèrent qu'en le gardant ils s'attireraient l'inimitié des Lacédémoniens et des Athéniens. Aussi le firent-ils passer sur le continent en face de leur île. Traqué par ses poursuivants toujours à l'affût des lieux de sa retraite, il se vit contraint, dans la situation critique où il se trouvait, de chercher asile auprès d'Admète, roi des Molosses, qui n'était pas de ses amis. Admète était absent. Thémistocle se présenta en suppliant devant sa femme qui lui recommanda de prendre dans ses bras son enfant et de s'asseoir auprès du foyer. Admète revint peu de temps après. Thémistocle se fit connaître et déclara que, même pour s'être opposé autrefois aux demandes adressées par ce prince aux Athéniens, il ne méritait pas qu'on se vengeât d'un exilé; pour l'instant un homme beaucoup moins puissant qu'Admète pouvait lui nuire gravement; mais la générosité consistait à ne se venger que des égaux et sur un pied d'égalité. D'ailleurs lui, Thémistocle, ne s'était opposé aux demandes d'Admète que sur un point important sans doute, mais non capital; mais si le roi le livrait, il risquait de perdre la vie, ajouta-t-il en lui donnant les noms et les raisons de ses poursuivants.

CXXXVII. — A ces mots le roi releva Thémistocle qui continuait à tenir l'enfant dans ses bras; c'est le genre de supplication le plus émouvant. Peu de temps après les Lacédémoniens et les Athéniens arrivèrent et, malgré leur insistance, Admète se refusa à livrer Thémistocle. Comme celui-ci avait manifesté son désir de se rendre auprès du Roi, il le fit conduire par terre jusqu'à

Pydna, ville d'Alexandre située sur l'autre mer. Là Thémistocle trouva un vaisseau marchand qui se rendait en Ionie; il y prit place. Mais la tempête poussa le navire dans la direction du camp des Athéniens, qui assiégeaient Naxos. Craignant d'être pris, il révéla au patron du navire son identité ignorée jusque-là et lui dit les raisons de son exil. Au cas où l'autre le livrerait, ajouta-t-il, il dirait qu'il s'était laissé acheter pour le conduire. La sécurité exigeait que nul ne sortît du navire, jusqu'à ce qu'on pût reprendre la mer. S'il y consentait, Thémistocle n'oublierait pas ce bienfait et le récompenserait dignement.

Le patron s'exécuta, mouilla au large un jour et une nuit, au-dessus du camp athénien, puis atteignit Ephèse. Thémistocle, pour montrer sa gratitude, lui donna une somme d'argent, car il en reçut d'Athènes par l'entremise de ses amis et d'Argos où il en avait déposé. Un Perse de la côte le conduisit dans le haut pays; de là il adressa au Roi Artaxerxès, fils de Xerxès, qui venait de monter sur le trône, une lettre ainsi conçue :

« Moi, Thémistocle, je viens auprès de toi. Plus qu'aucun Grec, j'ai fait du mal à votre maison, tant que j'ai dû combattre ton père qui m'attaquait; mais je lui ai fait encore plus de bien au moment de la retraite, quand je fus en sécurité et lui en danger. Tu me dois de la reconnaissance — il rappelait ainsi l'annonce du départ des Grecs et la destruction des ponts qu'il avait empêchée, après avoir fait semblant de l'exécuter —. Et maintenant je viens auprès de toi avec la conviction de pouvoir te rendre d'importants services, poursuivi par les Grecs en raison de ton amitié. Je désire attendre un an pour te faire connaître de vive voix ce qui m'amène vers toi. »

CXXXVIII. — Le Roi, dit-on, admira la résolution de Thémistocle et accepta ses propositions. Thémistocle, pendant son année d'attente, apprit, autant qu'il put, la langue perse et s'initia aux usages du pays. Un an après, il vint à la cour du Roi et y acquit une consi-

dération et une autorité que n'avait jamais eues aucun Grec; il les devait à l'estime dont il avait joui précédemment, à l'espoir qu'il avait fait naître chez le Roi de lui soumettre le monde grec et surtout aux preuves manifestes de son intelligence. Car Thémistocle, qui avait montré toute la puissance de ses dons naturels, provoquait particulièrement sur ce point l'admiration. Ses qualités d'intuition, sans l'aide d'aucune étude préalable ou subséquente, le mettaient à même de juger excellemment, sans longue réflexion, des circonstances présentes; quant à l'avenir, il en prévoyait merveilleusement les conséquences les plus lointaines. Pour les problèmes qui lui étaient familiers, il excellait à les exposer en détail; pour ceux qui lui étaient étrangers, il était capable d'en juger d'une manière suffisante. Il discernait parfaitement le fort et le faible des questions encore obscures. En bref, par ses dons naturels et la promptitude de son intelligence, il trouvait sur-le-champ, pour tous les sujets, la solution adéquate.

Il tomba malade et mourut. Quelques-uns prétendent même qu'il s'empoisonna volontairement, parce qu'il ne se sentait pas en état d'accomplir les promesses qu'il avait faites au Roi. Son tombeau se trouve à Magnésie d'Asie, sur la place publique. Il gouvernait cette contrée, le Roi lui ayant donné Magnésie pour son pain — ville qui rapportait annuellement cinquante talents —, Lampsakos pour son vin — territoire qui passait alors pour le plus riche vignoble — et Myunte pour sa table. On dit que, selon ses volontés, ses parents rapportèrent ses ossements dans sa patrie et qu'ils furent inhumés, à l'insu des Athéniens, en Attique. L'inhumation en était interdite, car il avait été banni pour trahison. Ainsi finirent le Lacédémonien Pausanias et l'Athénien Thémistocle¹¹², les hommes les plus éminents de leur temps.

CXXXIX. — Telles furent les sommations faites et reçues par les Lacédémoniens au cours de leur première ambassade pour l'expulsion des sacrilèges. Les Lacé-

démoniens revinrent une seconde fois à Athènes et réclamèrent la levée du siège de Potidée et l'indépendance d'Égine. Mais ils mettaient comme condition primordiale et essentielle pour le maintien de la paix l'abrogation du décret relatif aux Mégariens; ce décret leur interdisait l'accès des ports soumis à la domination athénienne et du marché d'Athènes. Les Athéniens ne voulurent ni accepter les autres conditions ni abroger le décret : ils reprochaient aux Mégariens d'exploiter le territoire non borné de la terre sacrée¹¹³ et d'accueillir les esclaves fugitifs. Finalement arriva à Athènes une dernière ambassade, composée de Ramphias, de Mélésippos et d'Agésandros. Ces envoyés n'articulèrent aucun des griefs ordinaires et se contentèrent de dire : « Les Lacédémoniens veulent la paix; elle ne subsistera qu'à la condition que les Athéniens respectent l'indépendance des Grecs. » Les Athéniens convoquèrent l'assemblée¹¹⁴ et purent exprimer leur avis. On décida de donner, une fois pour toutes après délibération, réponse aux Lacédémoniens. Bien des assistants prirent la parole et les avis se trouvèrent partagés : les uns pensaient que la guerre était inévitable; les autres, qu'il ne fallait pas faire du décret un obstacle à la paix et conseillaient son abrogation. Enfin Périclès, fils de Xanthippos, s'avança à la tribune. C'était alors l'homme le plus influent d'Athènes, le plus habile dans la parole et l'action. Voici les conseils qu'il donna aux Athéniens :

CXL. — « Mon opinion, Athéniens, est toujours qu'il ne faut pas céder aux Péloponnésiens. Je sais bien pourtant qu'on n'apporte pas, quand le moment d'agir est venu, le même empressement qu'à décréter la guerre et que les opinions humaines varient selon les circonstances. Aussi les conseils que je dois vous donner sont-ils, je le vois, toujours les mêmes, toujours identiques. Et je me flatte que ceux d'entre vous que je réussirai à convaincre défendront, en cas d'insuccès, nos résolutions communes, à moins qu'ils ne renoncent, en cas de succès, à s'en attribuer le mérite. Car il arrive que

les affaires publiques, aussi bien que les résolutions individuelles, déçoivent les prévisions. Aussi, dans le cas où nos calculs se trouvent en défaut, nous en prenons-nous d'ordinaire à la fortune.

« Les Lacédémoniens nous ont déjà donné des preuves de leur mauvais vouloir; elles sont aujourd'hui particulièrement flagrantes. Il avait été convenu que les uns et les autres nous soumettrions nos différends à l'arbitrage, que nous garderions nos possessions respectives. Mais jusqu'ici ils n'ont encore jamais demandé d'arbitrage et ils n'acceptent pas celui que nous leur offrons; pour régler les différends, ils aiment mieux recourir à la guerre qu'à des discussions juridiques. Les voilà maintenant qui parlent en maîtres, au lieu de formuler des réclamations. En effet, ils nous intiment l'ordre de lever le siège de Potidée, de rendre à Égine son indépendance et d'abroger le décret relatif aux Mégariens. En dernier lieu, leurs députés récemment arrivés nous somment de respecter l'indépendance des Grecs. Que nul d'entre vous ne s'imagine que, si nous refusons d'abroger le décret relatif aux Mégariens, ce serait faire la guerre pour un motif futile, quoiqu'ils aillent partout clamant qu'en l'abrogeant, on éviterait les hostilités. Ne laissez pas subsister en vous le remords d'avoir fait la guerre pour un motif futile. Car c'est de cette affaire soi-disant sans importance que dépendent l'affirmation et la preuve de votre caractère. Si vous faites droit à leur demande, immédiatement ils accroîtront leurs exigences, en se disant qu'en cela aussi vous avez obéi à la crainte. Mais en repoussant leur ultimatum, vous leur ferez voir clairement la nécessité de vous traiter sur le pied d'égalité.

CXLI. — « Décidez-vous donc sur-le-champ à obéir à leurs exigences, avant de subir le moindre dommage : ou bien, si nous faisons la guerre, ce qui me paraît la meilleure solution, refusez de céder à tout prétexte, important ou non; restons sans la moindre crainte maîtres de ce que nous possédons. Car toute revendica-

tion, qu'elle soit de la plus haute ou de la moindre importance, venant de peuples égaux en droit et imposée à des voisins avant tout débat judiciaire, aboutit à un véritable asservissement.

Quant aux ressources des deux partis, écoutez-moi et vous conviendrez que sur tous les points notre situation n'est pas inférieure à celle de nos ennemis. Les Péloponnésiens sont des cultivateurs¹¹⁵ et ne possèdent ni richesses particulières ni richesses publiques. De plus ils n'ont pas l'expérience des guerres qui se prolongent ou se poursuivent au delà des mers; celles qu'ils se font entre eux sont courtes en raison de leur pauvreté. Les peuples qui sont dans cette situation ne peuvent ni équiper des vaisseaux ni envoyer souvent au dehors des armées de terre; c'est qu'il leur faut dans ce cas négliger leurs occupations, alors qu'ils tirent d'eux-mêmes leur subsistance et qu'en outre l'usage de la mer leur est interdit. Ce qui permet de soutenir la guerre, ce sont les richesses plus que les contributions imposées par la force. Or des paysans sont plus disposés à payer de leurs personnes que de leur argent, car ils ont l'espoir de se tirer des dangers, mais ils ne sont pas sûrs de ne pas épuiser leurs ressources, surtout si, comme il est vraisemblable, la guerre se prolonge contre leur attente. Les Péloponnésiens et leurs alliés sont en état de résister, en un seul combat, à tous les Grecs; mais ils sont incapables de soutenir la guerre contre un peuple organisé différemment : ils n'ont pas un conseil unique pour agir sur-le-champ et rapidement, ce qui fait que chez eux d'ordinaire nulle entreprise n'est menée à sa fin. De plus comme ils ont tous les mêmes droits de suffrage, sans être d'un même peuple, chacun pense uniquement à son intérêt. Les uns en effet songent surtout à tirer vengeance d'autrui; les autres à sauvegarder le plus possible leurs propriétés. En outre, lents à s'assembler, ils ne consacrent que peu de temps aux affaires communes; ils en consacrent bien davantage à leurs affaires particulières. Nul ne pense que par sa propre négligence il fait tort

aux intérêts communs; tous attendent que le voisin aise à leur place. Et comme chacun a en particulier la même pensée, ils ne s'aperçoivent pas que tous ensemble ils sacrifient l'intérêt général.

CXLII. — « La principale difficulté pour eux sera le manque d'argent, car ils mettront bien de la lenteur à s'en procurer. Or à la guerre il faut saisir l'occasion favorable. Du reste, ni leurs constructions de forts chez nous, ni leur marine ne peuvent nous effrayer. Pour les premières, il est difficile en pleine paix, à plus forte raison sur un territoire en état de guerre, de les élever capables de résister efficacement; d'autant plus que nous avons déjà, nous aussi, nos moyens de défense tout prêts. Supposons qu'ils établissent un fort dans notre pays; ils pourront sur un point du territoire nous gêner par des incursions et par la désertion des esclaves. Mais cela ne nous empêchera pas de prendre la mer, de construire à notre tour des forteresses menaçant leur pays et de les châtier avec les vaisseaux qui constituent notre puissance. Car la pratique de la guerre sur mer nous vaut plus d'habileté pour le combat sur terre, qu'à eux la pratique de la guerre à terre pour le combat sur mer. Ils n'arriveront pas facilement à devenir des marins habiles. Vous-mêmes n'y êtes pas encore parvenus, tout en vous y étant efforcés dès les guerres médiques. Comment des populations agricoles et nullement maritimes, que nous harçèlerons perpétuellement par nos escadres nombreuses, arriveraient-elles à quelque résultat? Peut-être, malgré leur ignorance, enhardis par le nombre, pourraient-ils risquer le combat contre des vaisseaux peu nombreux; mais nous aurons une flotte en nombre pour les contenir et les contraindre à l'inaction; faute de pouvoir s'exercer, ils seront plus maladroits et par suite moins hardis. La marine est affaire de métier, comme toute autre chose et ne s'improvise pas au gré des circonstances et accessoirement; c'est elle au contraire qui n'admet pas d'être traitée comme un accessoire. »

CXLIII. — « A supposer en outre qu'ils s'emparent

d'une partie des richesses d'Olympie et de Delphes pour tenter de débaucher, par l'appât d'une solde plus élevée, nos matelots ¹¹⁶ étrangers, si nous n'étions pas en état de leur résister, en nous embarquant avec nos métèques, ce serait bien malheureux. Mais en réalité, ce risque n'est pas à craindre et, avantage considérable, nos pilotes sont des citoyens d'Athènes; et nos équipages sont plus nombreux et meilleurs que ceux de tout le reste de la Grèce. Et outre le danger à courir, aucun étranger ne consentirait, pour quelques jours d'une paye plus forte, à combattre à leurs côtés, avec moins de chance de succès et en risquant de perdre ses droits de citoyen.

« Telle me paraît être, ou à peu près, la situation des Péloponnésiens : la nôtre me semble à l'abri des critiques que j'ai formulées; par ailleurs, elle comporte des avantages bien plus importants. S'ils attaquent notre territoire par terre, nous irons les attaquer par mer. Et le ravage d'une partie du Péloponnèse ne sera pas comparable avec celui de l'Attique entière. Ils n'auront pas d'autre territoire à occuper sans combat; tandis que nous pourrons nous installer largement, dans les îles et sur le continent. Tant c'est une chose importante que la maîtrise de la mer! Voyez plutôt : si nous étions des insulaires ¹¹⁷, quel peuple serait plus inexpugnable que nous? Eh bien! il faut que nous nous rapprochions le plus possible de cette situation, que nous abandonnions nos campagnes et nos maisons pour garder seulement la mer et notre ville. Nous ne devons pas nous entêter à défendre nos biens pour livrer une bataille décisive avec les Péloponnésiens. Ils sont bien plus nombreux que nous; victorieux, nous les trouverons devant nous en aussi grand nombre; vaincus, nous perdrons le secours des alliés, qui font notre force; car ils ne se tiendront pas tranquilles, s'ils nous voient hors d'état de marcher contre eux. Ne déplorons pas la perte de nos maisons et de notre territoire, mais bien celle des vies humaines. Car ce ne sont pas les biens qui acquièrent les hommes, mais les hommes qui acquièrent les biens. Si je pensais

pouvoir vous persuader, je vous engagerais à sortir de chez vous et à ravager vos champs pour montrer aux Péloponnésiens que ce n'est pas la considération de ces avantages qui vous fera obéir à leurs injonctions.

CXLIV. — « J'ai encore bien des raisons d'espérer le succès, à condition que vous ne cherchiez pas à acquérir, au cours de la guerre, une domination ¹¹⁸ nouvelle et que vous ne couriez pas volontairement d'autres risques. Car je redoute nos propres fautes plus que les desseins de nos ennemis. Mais cette question sera traitée dans un autre discours, quand nous serons entrés dans l'action. Pour l'instant renvoyons les ambassadeurs en leur répondant ceci : nous permettrons aux Mégariens l'accès du marché et des ports, si les Lacédémoniens renoncent aux expulsions ¹¹⁹ d'étrangers, qui nous frappent ainsi que nos alliés — car il n'y a pas plus d'empêchement dans le traité pour cela que pour ceci; nous laisserons l'autonomie aux villes, si elles la possédaient au moment de la conclusion du traité; pourvu que les Lacédémoniens veuillent laisser les villes sous leur dépendance libres de se gouverner chacune selon son propre intérêt et non selon le leur; nous consentons à comparaître en justice selon les conventions; nous ne commencerons pas la guerre, mais nous repousserons les agresseurs.

« Voilà la réponse juste qu'il faut faire et qui convient à notre cité.

« Mais il faut savoir aussi que nous n'échapperons pas à la guerre; plus nous la ferons volontiers, moins nous serons accablés par nos adversaires. Sachons-le : pour les cités comme pour les individus, les plus grands périls permettent d'acquérir la plus haute gloire. C'est ainsi que nos ancêtres qui n'avaient pas notre puissance pour subir le choc des Mèdes, qui même ont abandonné le peu qu'ils avaient, ont repoussé le Barbare moins par leur chance que par leur intelligence, moins par leur puissance que par leur audace, et développé leur empire jusqu'au point où vous le voyez. Ne leur soyons pas inférieurs, repoussons l'ennemi de toutes nos forces et

tâchons de donner à nos descendants une puissance qui ne soit pas moindre que celle qui nous a été laissée. »

CXLV. — Telle fut la harangue de Périclès. Les Athéniens, convaincus de l'excellence de ses conseils, adoptèrent ses propositions. Leur réponse aux Lacédémoniens fut conforme à l'avis qu'il avait exprimé et libellé dans les termes mêmes dont il s'était servi. Elle portait en substance que les Athéniens ne feraient rien par ordre, qu'ils étaient disposés à régler les différends selon les conventions et sur un pied d'égalité. Les ambassadeurs se retirèrent et cette ambassade fut la dernière.

CXLVI. — Telles furent les causes de la guerre et les différends qui, d'un côté comme de l'autre, la provoquèrent. Ils éclatèrent à partir des affaires d'Épidamne et de Corcyre. Néanmoins toutes relations n'étaient pas interrompues. On allait d'un pays à l'autre, sans ministère de héraut, mais non sans défiance. Car les événements constituaient une violation des traités et un prétexte de guerre.

LIVRE DEUXIÈME

I. — Ici commence la guerre des Athéniens et des Péloponnésiens, aidés respectivement par leurs alliés. Au cours des hostilités, ils n'eurent de rapports que par l'intermédiaire du héraut et la lutte une fois engagée ne connut plus de répit. Les événements sont rapportés dans l'ordre chronologique, par étés et par hivers.

II. — La trêve de Trente Ans, qui avait été conclue après la prise de l'Eubée, ne subsista que pendant quatorze ans. Au cours de la quinzième année, Khrysis étant prêtresse à Argos depuis quarante-huit ans, Ænèsius étant éphore à Sparte et Pythodôros ayant encore à exercer l'archontat à Athènes pendant quatre mois, le sixième mois après la bataille de Potidée et au commencement du printemps, des Thébains au nombre d'un peu plus de trois cents, sous le commandement des béotarques ¹²⁰ Pythangelos fils de Phylidès et Diemporos fils d'Onétoridès, pénétrèrent en armes à l'heure du premier sommeil à Platée de Béotie, ville alliée d'Athènes. Une faction de Platéens les avait appelés et leur avait ouvert les portes; elle comprenait Naukleidès et ses partisans qui, pour établir leur domination personnelle, désiraient anéantir leurs adversaires et soumettre la cité aux Thébains. Leur tentative fut favorisée par Eurymakhos fils de Léontiadès, l'homme le plus influent de Thèbes. Les Thébains, qui voyaient venir la guerre, voulaient, bien que les hostilités ne fussent pas encore déclarées, s'emparer de Platée leur ennemie de toujours. Comme on était en paix, il n'y avait aucun poste de garde, ce qui facilita l'entrée clandestine des Thébains. Ils se rangèrent en armes sur l'agora, refusant d'écouter

ceux qui les avaient introduits; au lieu de se mettre à l'œuvre immédiatement et de pénétrer dans les maisons de leurs ennemis, ils préférèrent user de proclamations conciliantes et amener les habitants à composer à l'amiable : un héraut fit savoir que quiconque voudrait entrer dans la confédération nationale de la Panhétie n'avait qu'à se ranger en armes aux côtés des Thébains. Ils pensaient de cette manière gagner facilement la ville à leur cause.

III. — Les Platéens, voyant les Thébains à l'intérieur des murs et la ville instantanément occupée, furent pris de peur et crurent les occupants beaucoup plus nombreux qu'ils ne l'étaient; rien d'étonnant à cela, car dans la nuit ils ne pouvaient rien distinguer. Aussi se décidèrent-ils à négocier; ils acceptèrent les conditions des Thébains et se tinrent tranquilles, d'autant plus qu'aucune mesure d'exception n'était prise. Mais au cours des pourparlers ils s'aperçurent du petit nombre des Thébains et pensèrent qu'en les attaquant ils en viendraient facilement à bout; en réalité la masse des Platéens ne désirait pas quitter le parti des Athéniens. Ils décidèrent donc de tenter la chance. Pour éviter de se faire repérer dans les rues, ils percèrent les murs des maisons et parvinrent ainsi à se concerter. Ils barrèrent les rues avec des chariots dépourvus de leurs attelages et dressèrent des sortes de barricades; bref ils prirent toutes les mesures que semblait exiger la situation.

Quand tout fut prêt autant qu'il était possible, les Platéens mettant à profit la fin de la nuit, aux approches du petit jour, sortirent des maisons pour attaquer les Thébains. Ils voulaient éviter que le grand jour augmentât leur audace et les mettre ainsi en état d'infériorité. La nuit devait les rendre plus timorés et faciliter leur défaite, parce qu'ils ne connaissaient pas la ville. Ils attaquèrent donc immédiatement et en vinrent tout de suite aux mains.

IV. — Les Thébains, voyant qu'ils étaient tombés dans le panneau, se massèrent en rangs serrés et com-

mencèrent à repousser les attaques, là où les Platéens fonçaient sur eux. Deux fois, trois fois, ils les refoulèrent. Mais le tumulte ne tarda pas à augmenter : les Platéens revenaient à la charge; les femmes et les serviteurs, de l'intérieur des maisons, avec des cris et des hurlements, les canardaient à coups de pierres et de tuiles; bien plus une violente averse survint dans les ténèbres. Bref, les Thébains pris de panique firent demi-tour et s'enfuirent à travers la ville. La plupart dans l'obscurité et la boue ne parvenaient pas à trouver les issues qui auraient facilité leur fuite, de fait on n'y voyait goutte, la lune étant à son déclin. Par contre les poursuivants connaissaient le moyen de leur couper la retraite. Aussi la plupart périrent. Un Platéen ferma la porte de la ville par laquelle les Thébains étaient entrés et qui seule était ouverte. Il utilisa, en guise de pêne, un fer de javelot, qu'il fit entrer dans la gâche. Ainsi par là toute sortie était impossible. Poursuivis à travers la ville, les uns escaladèrent la muraille et se précipitèrent à l'extérieur, la plupart périrent. D'autres parvinrent à une porte qui n'était pas gardée; une femme leur donna en cachette une hache avec laquelle ils firent sauter la barre; ils s'échappèrent, mais en petit nombre, car leur fuite fut bientôt éventée. D'autres périrent en différents endroits de la ville. Le plus grand nombre, principalement ceux qui étaient restés groupés, tomba sur une vaste construction, qui dépendait des remparts et dont la porte la plus voisine était ouverte. Ils s'imaginèrent que cette porte était la porte de la ville et qu'elle donnait directement sur l'extérieur. Les Platéens, les voyant pris dans cette souricière, se demandèrent s'il fallait les brûler sur-le-champ en mettant le feu à l'édifice ou leur réserver un autre traitement. Finalement ceux de ce groupe et tous ceux qui vivaient encore et qui erraient à travers la ville décidèrent de se rendre aux Platéens sans condition. Tel fut le sort de ceux qui entrèrent à Platée.

V. — D'autres Thébains, qui devaient avec toute l'armée être rendus de nuit à Platée en prévision d'un

échec possible des assaillants, apprirent en cours de route ce qui s'était passé et se portèrent au secours de leurs compatriotes. Or Platée se trouve à soixante-dix stades de Thèbes; l'orage de la nuit retarda leur marche; l'Asôpos avait grossi et était difficilement guéable. La pluie, les difficultés de la traversée du fleuve les empêchèrent de suivre leur horaire et à leur arrivée leurs camarades avaient péri ou avaient été pris vivants. A la nouvelle de ce désastre ils se mirent à traquer les Platéens qui étaient en dehors de la ville; il y avait du monde dans la campagne et tout l'attirail qui s'y trouve quand un danger imprévu surgit en pleine paix. Les Thébains voulaient en se saisissant de leurs personnes avoir une monnaie d'échange pour ceux de l'intérieur, au cas où quelques-uns seraient encore vivants. Telles étaient leurs intentions. Ils étaient encore à délibérer, quand les Platéens, soupçonnant leurs desseins et craignant pour ceux du dehors, envoyèrent un héraut aux Thébains : ils dénonçaient l'impiété que ceux-ci avaient commise en essayant de s'emparer de la ville en pleine paix; pour les gens du dehors les Thébains ne devaient leur faire aucun mal, s'ils ne voulaient pas voir les prisonniers massacrés par les Platéens. Si les Thébains évacuaient le territoire de Platée, leurs hommes leur seraient rendus. Telle est la version des Thébains, ces conditions, ils l'affirment, furent faites sous la foi du serment. Les Platéens nient avoir promis la reddition immédiate des prisonniers; des négociations préalables devaient avoir lieu en vue d'un arrangement définitif; ils déclarent n'avoir fait aucun serment. Les Thébains évacuèrent le territoire, sans avoir fait le moindre mal aux habitants. Mais les Platéens en toute hâte firent rentrer dans la ville ce qui se trouvait dans la campagne, puis, sans délai, massacrèrent les prisonniers. Ils étaient cent quatre-vingts : parmi eux se trouvait Eurymakhos, avec qui les traîtres avaient négocié.

VI. — Cela fait, ils envoyèrent à Athènes un messenger, rendirent par traité aux Thébains les cadavres et prirent

dans la ville les dispositions que paraissaient exiger les circonstances. Les Athéniens avaient été informés immédiatement des événements de Platée; ils avaient arrêté sur-le-champ tous les Béotiens qui se trouvaient en Attique, puis avaient envoyé un héraut à Platée; ils recommandaient aux Platéens de ne prendre contre leurs prisonniers aucune mesure d'exception, avant qu'eux-mêmes eussent statué sur le sort des Béotiens. Car ils ignoraient encore la mort des Thébains. En effet le premier messenger était parti, au moment où les Thébains pénétraient dans Platée; et le second, à l'instant où les assaillants venaient d'être vaincus et pris; les Athéniens n'avaient rien su des événements postérieurs. C'est dans cette ignorance qu'ils avaient envoyé le héraut; à son arrivée, les prisonniers avaient péri. Là-dessus les Athéniens envoyèrent un corps de troupe à Platée, y concentrèrent des approvisionnements, y laissèrent une garnison et évacuèrent, avec les femmes et les enfants, toutes les bouches inutiles.

VII. — Après cette affaire de Platée, après cette rupture éclatante de la trêve, les Athéniens se préparèrent à la guerre. Les Lacédémoniens et leurs alliés s'y préparèrent également. Des deux côtés on se disposa à envoyer des ambassades auprès du Roi et dans les pays barbares, partout où l'on espérait obtenir quelque secours. Les deux partis firent entrer dans leur alliance des cités qui jusque-là n'étaient pas soumises à leur domination. Les Lacédémoniens intimèrent l'ordre à leurs congénères d'Italie et de Sicile qui avaient pris leur parti, de fournir, en plus des vaisseaux qui se trouvaient dans le Péloponnèse, et selon l'importance de chaque cité, des bâtiments jusqu'au nombre de cinq cents; de préparer une somme d'argent fixée; pour le reste de se tenir tranquilles, de ne laisser entrer dans les ports qu'un seul navire athénien à la fois, jusqu'à ce que les préparatifs fussent terminés. Les Athéniens, de leur côté, firent le dénombrement de leurs alliés et sollicitèrent plus particulièrement par leurs ambassadeurs les

pays du pourtour du Péloponnèse : Corcyre, Képhallénie, l'Akarnanie et Zakynthe; ils se rendaient compte que, s'ils pouvaient compter fermement sur leur amitié, ils porteraient la guerre tout autour du Péloponnèse.

VIII. — Des deux côtés, on nourrissait de grands desseins, on consacrait toutes ses forces à la préparation de la guerre. Rien de plus naturel : dans les débuts d'une affaire tout le monde montre plus d'ardeur. Les hommes en état de porter les armes, nombreux alors dans le Péloponnèse et à Athènes, se lançaient, faute d'expérience, avec empressement dans la lutte. Tout le reste de la Grèce était surexcité en présence du conflit qui mettait aux prises les cités les plus puissantes. On colportait maintes prédictions : les devins multipliaient les oracles dans les cités qui se préparaient à la guerre, comme dans les autres. Peu de temps avant ces événements, Délos subit un tremblement de terre¹²¹, ce qui de mémoire d'homme n'était jamais arrivé. On dit et on crut qu'il y avait là un présage pour les événements à venir. On recherchait avec soin tous les faits de ce genre qui avaient pu se produire. La sympathie générale inclinait du côté des Lacédémoniens, d'autant plus qu'ils proclamaient leur intention de délivrer la Grèce¹²². Tous, les particuliers comme les villes, déployaient leurs efforts, tant en paroles qu'en action, pour leur venir en aide. Chacun croyait entraver la marche des affaires en n'y participant pas, si vive était l'irritation de la plupart des Grecs contre les Athéniens, les uns voulant secouer leur domination, les autres craignant d'être dominés.

IX. — C'est avec ces préparatifs et dans cet état d'esprit qu'on se jeta tête baissée dans la guerre. Voici les alliés des deux partis au début des hostilités. Aux côtés des Lacédémoniens combattaient : tous les Péloponnésiens qui habitent à l'intérieur de l'isthme, à l'exception des Argiens et des Akhéens dont les sympathies étaient partagées entre les deux camps. Seuls au début parmi les Akhéens, les habitants de Pelléné leur donnèrent leur concours; par la suite, tous les

imitèrent. En dehors du Péloponnèse : les Mégariens, les Phôkidiens, les Lokriens, les Béotiens, les Ambrakiôtes, les Leukadiens, les Anaktoriens. Leur flotte était fournie par les Corinthiens, les Mégariens, les Sikyôniens, les Pelléniens, les Eléens, les Ambrakiôtes, les Leukadiens; la cavalerie par les Béotiens, les Phôkidiens, les Lokriens; les autres villes fournissaient l'infanterie. Tels étaient les alliés des Lacédémoniens.

Ceux des Athéniens étaient les habitants de Khios, de Lesbos, de Platée, les Messéniens de Naupakte, la majorité des Akarnaniens, les habitants de Corcyre, de Zakynthe et d'autres villes tributaires dans les différents pays suivants : la partie maritime de la Karie, les Doriens voisins de la Karie, l'Ionie, l'Hellespont, les villes voisines du littoral de la Thrace, toutes les îles situées au Levant, entre le Péloponnèse et la Crète, toutes les Cyclades, à l'exception de Mélos et de Théra. Leur flotte était fournie par les habitants de Khios, de Lesbos, de Corcyre; d'autres fournissaient l'infanterie et de l'argent. Tels étaient les alliés des deux côtés et les préparatifs de guerre¹²³.

X. — Aussitôt après les événements de Platée, les Lacédémoniens envoyèrent, tant à leurs alliés du Péloponnèse qu'à ceux de l'extérieur, l'ordre d'équiper une armée et de faire les préparatifs nécessaires pour une expédition hors du pays, car ils se disposaient à envahir l'Attique. Quand tout fut prêt, au moment fixé, les deux tiers des troupes alliées se concentrèrent à l'isthme¹²⁴. Puis, au moment où l'armée entière se trouva rassemblée, Arkhidamos, roi de Lacédémone, qui était à la tête de ce corps expéditionnaire, convoqua les généraux de toutes les cités, les officiers supérieurs et tous les hommes les plus considérés et leur dit :

XI. — « Péloponnésiens et alliés ! nos pères eux aussi ont fait bien des expéditions à l'intérieur du Péloponnèse et au dehors; et les plus âgés d'entre nous ne laissent pas d'avoir l'expérience de la guerre. Toutefois aucune de nos expéditions au dehors n'a provoqué de préparatifs

plus importants. C'est que la ville contre laquelle nous marchons maintenant est très puissante et nous-mêmes avons une armée très nombreuse et excellente. Il convient donc que nous nous montrions à la hauteur de nos pères et au niveau de notre propre gloire. Car toute la Grèce est exaltée par cette expédition et la suit avec attention : en haine d'Athènes, elle souhaite le succès de notre entreprise. Il ne faut donc pas, quelque idée qu'on ait de notre supériorité numérique, quelque forte que soit notre assurance que l'ennemi n'en viendra pas aux mains, négliger les précautions dans notre avance : chaque chef, chaque soldat doit, dans la mesure de ses moyens, s'attendre à tomber dans quelque danger. La guerre est pleine d'incertitudes. Très souvent les attaques se produisent à l'improviste et dans un état d'irritation. Souvent aussi des troupes inférieures en nombre, parce qu'elles sont sur leurs gardes, repoussent des forces plus nombreuses, qui par dédain de l'adversaire ne prennent pas de précautions. Il faut donc constamment, en pays ennemi, faire preuve d'audace dans ses desseins, mais de précaution et de prudence dans l'action. C'est ainsi que dans la marche à l'ennemi on est plein d'assurance et plein de sécurité dans la défense.

« La ville contre laquelle nous marchons, loin d'être dans l'impossibilité de se défendre, est mieux équipée que toute autre. Aussi devons-nous nous attendre à voir l'ennemi nous livrer bataille; s'il ne le fait pas maintenant que nous sommes à quelque distance, il le fera quand il nous verra sur son territoire, ravageant et détruisant ses biens. La vue d'un dommage inaccoutumé irrite immédiatement notre colère; moins on réfléchit, plus on agit avec emportement. Il est vraisemblable que telle doit être la conduite des Athéniens : ils ont la prétention de commander aux autres et sont plus habitués à aller ravager le territoire d'autrui qu'à voir le leur saccagé. Puisque telle est la puissance de la ville que nous attaquons, puisque nos succès ou nos revers doivent mesurer la gloire que nous acquerrons

pour nos ancêtres et pour nous-mêmes, suivez vos chefs partout où ils vous conduiront, respectez toujours l'ordre et la discipline et exécutez promptement les commandements. Rien n'est plus beau, rien ne garantit mieux la sécurité qu'une armée nombreuse obéissant à une stricte discipline. »

XII. — Sur ces mots, Arkhidamos congédia l'assemblée. Puis il envoya d'abord à Athènes le Spartiate Méléssippos, fils de Diakritos; il voulait voir si les Athéniens ne feraient pas quelques concessions, maintenant que l'armée péloponnésienne était en marche. Les Athéniens ne le reçurent ni dans l'Assemblée ni même dans la ville. C'est que l'avis de Périclès avait prévalu de ne recevoir ni héraut ni ambassade, une fois que les Lacédémoniens seraient en campagne. Ils le renvoyèrent donc sans l'entendre et lui intimèrent l'ordre de repasser la frontière le jour même : du reste, quand les Lacédémoniens seraient rentrés chez eux, ils pourraient envoyer une ambassade, s'ils le voulaient. On fit accompagner Méléssippos, pour éviter qu'il s'entretînt avec qui que ce fût. Arrivé à la frontière, au moment de prendre congé de ses guides, il prononça en partant ces seules paroles : « Ce jour marquera pour les Grecs le début de grands malheurs. » Par son retour au camp, Arkhidamos fut convaincu que les Athéniens n'étaient pas, plus qu'auparavant, décidés à faire des concessions; il leva le camp et se porta avec son armée dans la direction de l'Attique. Les Béotiens, qui avaient fourni aux Péloponnésiens leur contingent et leurs cavaliers, s'avancèrent avec ce qui leur restait de troupes dans la direction de Platée et ravagèrent le pays.

XIII. — Les Péloponnésiens se rassemblaient encore à l'isthme et déjà se mettaient en route pour envahir l'Attique, quand Périclès, fils de Xanthippos, un des dix stratèges ¹²⁵ d'Athènes, prévoyant l'invasion, conçut ce soupçon : Arkhidamos était son hôte ¹²⁶; il pourrait bien arriver que pour lui faire plaisir et de son initiative personnelle, il épargnât ses domaines et évitât de les

saccager; même il n'était pas impossible qu'il agit ainsi sur l'ordre des Lacédémoniens pour discréditer Périclès, comme on avait demandé naguère pour l'atteindre l'expiation des sacrilèges. Il déclara aux Athéniens dans l'Assemblée¹²⁷ qu'Arkhidamos était son hôte, mais que, pour éviter que ces relations portassent préjudice à la cité, au cas où l'ennemi ne saccagerait pas ses propriétés et ses villas, il en faisait abandon à l'État; ainsi, sur ce point, nul soupçon ne pourrait l'atteindre. Au sujet des événements il répéta les conseils qu'il avait déjà donnés : il fallait se préparer à la guerre, transporter à la ville ce qui se trouvait à la campagne, ne pas faire de sortie pour livrer bataille, au contraire se réfugier à l'intérieur de la ville et la défendre, donner tous ses soins à la flotte, qui faisait la force d'Athènes, tenir en bride les alliés, car « la puissance des Athéniens venait des subsides qu'ils leur versaient; et la victoire à la guerre vient de l'intelligence et de l'argent ». Les Athéniens devaient asseoir leur confiance sur les six cents talents¹²⁸ que, bon an, mal an, la cité percevait du tribut des alliés; mis à part les autres revenus, il y avait encore disponibles à l'Acropole, six mille talents d'argent monnayé; il y en avait en neuf mille sept cents, mais on y avait puisé pour les dépenses des Propylées¹²⁹, de l'Acropole, pour d'autres édifices et pour le siège de Potidée. En outre il y avait de l'or et de l'argent non monnayés constitués par des offrandes¹³⁰ particulières et publiques, les vases sacrés servant aux cortèges¹³¹ et aux jeux¹³², le butin conquis sur les Mèdes, et autres objets analogues; le tout valant bien cinq cents talents. A ce total il ajoutait les richesses qui provenaient des autres temples : elles étaient loin d'être négligeables et on pourrait s'en servir; si l'on était à toute extrémité, on prendrait les ornements d'or d'Athéna; Périclès montra que le revêtement d'or fin ferait quarante talents et qu'on pourrait le détacher entièrement; mais, si on l'utilisait pour le salut de la patrie, il faudrait le remplacer intégralement.

Tels étaient les encouragements qu'il tirait de leurs richesses. Les hoplites étaient au nombre de treize mille, sans compter les seize mille qui tenaient les forts et les remparts. C'était le nombre affecté primitivement lors des invasions ennemies au service de garde. Ils comprenaient les hommes très âgés et les tout jeunes gens et les métèques¹³³ qui servaient comme hoplites. Le mur de Phalère¹³⁴ s'étendait sur trente-cinq stades, jusqu'à l'enceinte de la ville; la partie occupée de celle-ci était de quarante-cinq stades; la partie comprise entre le Long-Mur et celui de Phalère était dépourvue de garnison. Les Longs-Murs jusqu'au Pirée étaient de quarante stades; on ne gardait que la partie extérieure. Toute l'enceinte du Pirée et de Munykhie était de soixante stades¹³⁵; on en gardait la moitié seulement. Les cavaliers, avec les archers à cheval, étaient au nombre de douze cents, les archers de seize cents¹³⁶; les trières en état de prendre la mer au nombre de trois cents. Telles étaient, exactement dénombrées, les ressources des Athéniens, lors de la première invasion des Péloponnésiens au début de la guerre. Périclès ajouta encore d'autres considérations, selon son habitude, pour fortifier la confiance des Athéniens dans la victoire.

XIV. — Les Athéniens furent convaincus par cet exposé et transportèrent de la campagne à la ville femmes et enfants et tous les objets mobiliers; ils enlevèrent même la charpente de leurs maisons. Ils firent passer leurs troupeaux et leurs attelages en Eubée et dans les îles voisines. Ils ne se résolurent qu'à grand'peine à ce déplacement, car la plupart des Athéniens avaient accoutumé de tout temps à vivre aux champs.

XV. — Cette tradition était fort ancienne et plus forte chez les Athéniens que chez tout autre peuple. En effet, au temps de Cécrops et des premiers rois jusqu'à Thésée, les habitants de l'Attique étaient répartis par bourgades, dont chacune avait son prytanée¹³⁷ et ses archontes. En dehors des périodes critiques, on ne se réunissait pas pour délibérer aux côtés du roi; chaque

bourgade s'administrait et prenait des décisions séparément. On en vit même faire la guerre aux rois, comme il arriva aux gens d'Eleusis conduits par Eumolpos contre Erekhthée. Mais quand Thésée fut devenu roi, quand par son habileté il eut conquis le pouvoir, entre autres améliorations il supprima les conseils et les magistratures des bourgades; les concentra dans la ville actuelle où il fonda un conseil et un prytanée uniques et forma avec tous les citoyens une seule cité. Pour ceux qui continuèrent comme devant à cultiver leurs terres, il les contraignit à n'avoir que cette cité. Tous dépendant d'Athènes, la ville se trouva considérablement agrandie, quand Thésée la transmit à ses successeurs. La fête du synœcisme¹³⁸ date de ce moment et les Athéniens maintenant encore la célèbrent aux frais de l'État en l'honneur de la déesse. Auparavant, ce qui est maintenant l'Acropole¹³⁹ était la ville proprement dite; elle comprenait également la partie située à ses pieds, face au sud. En voici la preuve. C'est sur l'Acropole même que se trouvent les temples de plusieurs divinités et de ce côté de la ville s'élèvent la plupart des sanctuaires : celui de Zeus Olympien, ceux d'Apollon Pythien, de la Terre, de Dionysos Limnéen; en l'honneur de ce Dieu l'on célèbre, le douzième jour du mois d'Anthestériôn, les vieilles Dionysies, coutume encore pratiquée par les Ioniens, originaires d'Athènes. Dans cette région se trouvent également d'autres temples anciens; on y voit aussi la Fontaine aux Neuf Bouches que les tyrans ont aménagée; c'était autrefois la Source Kallirhoé, car l'eau coulait à ciel ouvert; comme elle était voisine de l'Acropole, elle servait pour les principaux usages; aujourd'hui encore, selon la tradition, on utilise son eau pour la cérémonie du mariage et pour d'autres lustrations. Du fait des habitations qui s'y trouvaient, les Athéniens ont jusqu'à nos jours conservé l'habitude d'appeler l'Acropole : la Ville.

XVI. — Ainsi donc les Athéniens, pendant longtemps, vécutrent indépendants à la campagne. Même quand ils

formèrent une seule cité, du fait que la plupart d'entre eux, jusqu'à la guerre du Péloponnèse, naissaient à la campagne et y vivaient avec leurs familles, ils acceptaient d'autant moins de quitter leurs foyers qu'ils venaient seulement de réparer les ruines causées par les guerres médiques. Leur peine et leur souffrance étaient grandes d'abandonner leurs demeures et leurs temples qui, en raison de leur ancienne organisation, constituaient des biens consacrés par une longue tradition; il leur fallait changer de genre de vie et chacun croyait dire adieu à sa ville natale.

XVII. — Arrivés à la ville, un petit nombre seulement trouva un abri ou un refuge chez des amis ou chez des parents. La plupart campèrent dans les quartiers inhabités, dans tous les temples ou les sanctuaires des héros, sauf à l'Acropole, dans l'Eleusinion¹⁴⁰ et dans les lieux strictement fermés. Au pied de l'Acropole s'étendait le Pélasgikon. Il était interdit sous peine de malédiction de l'habiter, défense aggravée encore par la fin de vers de l'oracle de Delphes :

Mieux vaut que Pélasgikon reste inoccupé.

Néanmoins, en raison de la nécessité pressante, on y logea du monde. Mon avis est que l'oracle s'accomplit contrairement à ce qu'on avait prévu. Ce n'est pas parce qu'on avait transgressé l'oracle que les malheurs fondirent sur la ville, c'est la guerre qui fit de l'occupation de cet endroit une nécessité; l'oracle ne l'avait pas annoncé, mais avait prédit qu'on n'occuperait le Pélasgikon qu'en cas de malheur. Beaucoup s'installèrent sur les tours des remparts, bref chacun se débrouilla comme il put. Comme la ville ne pouvait contenir les arrivants, on se partagea les Longs-Murs et la plus grande partie du Pirée, et l'on s'y installa. En même temps on poussait les préparatifs de guerre, on rassemblait des alliés, on équipait une flotte de cent vaisseaux contre le Péloponnèse. Telle était la situation du côté des Athéniens.

XVIII. — Cependant, l'armée des Péloponnésiens avançait. Elle arriva d'abord devant Œnoè, bourg d'Attique ¹⁴¹; c'est par là qu'ils se proposaient d'envahir le territoire athénien; elle y établit son camp et se disposa à attaquer le rempart avec des machines ¹⁴² et par tout autre moyen. Car Œnoè, située aux confins de l'Attique et de la Boétie, était fortifiée et servait de place forte aux Athéniens en cas de guerre. En préparant l'attaque, les Péloponnésiens perdirent du temps. On en fit vivement grief à Arkhidamos : on croyait avoir à lui reprocher sa mollesse à réunir les alliés et à diriger les hostilités et ses relations avec les Athéniens, car il avait montré peu d'empressement pour conseiller la guerre. Ce qui le rendit suspect également, ce fut le retard imposé à l'armée rassemblée à l'isthme, la lenteur de sa marche et surtout l'arrêt devant Œnoè. Les Athéniens profitaient de ce répit pour transporter à Athènes ce qui leur appartenait. Les Péloponnésiens, semblait-il, n'eût été l'irrésolution d'Arkhidamos, eussent pu par une attaque brusquée tout saisir hors des murs. L'armée était irritée de cette inaction; mais Arkhidamos qui, dit-on, s'attendait à voir les Athéniens faire des concessions, avant qu'on saccageât leur pays et pensait qu'ils hésiteraient à voir de sang-froid les dévastations, n'en bougeait pas davantage.

XIX. — L'attaque d'Œnoè fut décidée; tous les moyens mis en œuvre ne permirent pas de s'en emparer. Les Athéniens n'envoyant aucun héraut, les Péloponnésiens levèrent le siège, quatre-vingts jours après les événements de Platée, en plein été, au moment de la maturité des blés et envahirent l'Attique. Arkhidamos, fils de Zeuxidamos roi de Lacédémone, était encore à leur tête. Ils établirent leur camp, saccagèrent Eleusis et la plaine de Thria et mirent en fuite la cavalerie athénienne, près d'un endroit appelé les Courants ¹⁴³. Puis ils s'avancèrent en traversant le dème de Krôpia et en laissant sur la droite le mont Ægaléon; ils arrivèrent à Akharnes ¹⁴⁴, le plus important par son territoire des dèmes de l'At-

tique. Ils s'arrêtèrent devant cette ville, établirent leur camp et restèrent longtemps occupés à ravager le pays.

XX. — Voici la raison pour laquelle dit-on, Arkhidamos restait en ordre de bataille aux environs d'Akharnes, sans descendre dans la plaine au cours de cette première invasion. Il comptait que les Athéniens, dont la jeunesse était pleine d'ardeur et dont les préparatifs guerriers n'avaient jamais été aussi importants, ne supporteraient pas de voir ravager leur pays et feraient une sortie. Mais, voyant qu'ils ne s'avançaient pas dans la direction d'Eleusis et dans la plaine de Thria, il s'installa aux environs d'Akharnes, espérant les y décider. En même temps, le pays lui semblait convenir à l'installation de son camp; de plus, les Akharniens, pensait-il, qui formaient une partie importante de la cité — ils ne fournissaient pas moins de trois mille hoplites — ne resteraient pas insensibles à la ruine de leurs biens et pousseraient au combat l'ensemble des Athéniens. Et quand bien même les Athéniens, au cours de cette première invasion, n'effectueraient pas de sortie, les Péloponnésiens éprouveraient moins de crainte à l'avenir à saccager le territoire et à s'avancer jusqu'à la ville. Car les Akharniens, privés de leurs biens, mettraient moins d'ardeur à s'exposer pour la défense du territoire d'autrui et les esprits à Athènes se trouveraient divisés. Tel était le raisonnement qui expliquait le séjour d'Arkhidamos à Akharnes.

XXI. — Tout le temps que l'armée ennemie se tint aux abords d'Eleusis et dans la plaine de Thria, les Athéniens purent espérer qu'elle n'avancerait pas davantage. Ils se rappelaient que quatorze ans avant cette guerre, Pleistoanax, fils de Pausanias roi de Lacédémone, à la tête d'une armée péloponnésienne, ne s'était avancé que jusqu'à Eleusis et à Thria; il avait fait ensuite demi-tour, ce qui lui avait valu d'être banni de Sparte, sous prétexte que l'ennemi avait obtenu sa retraite à prix d'argent. Mais quand ils virent Arkhidamos à Akharnes, à soixante stades d'Athènes, ils n'y purent plus tenir. Tout naturellement, la vue des pays ravagés sous leurs yeux leur fut

intolérable; les plus jeunes n'avaient jamais vu pareil spectacle; les plus vieux non plus sauf à l'époque des guerres médiques. La jeunesse particulièrement voulait effectuer une sortie et mettre un terme à ces dévastations. On formait des rassemblements et l'irritation était extrême; les uns voulaient marcher à l'ennemi, les autres en petit nombre s'y opposaient; des devins colportaient toute espèce d'oracles¹⁴⁵; chacun tendait l'oreille pour les entendre. Les Akharniens, estimant qu'ils formaient une partie importante de la population athénienne, à la vue des ravages opérés sur leur territoire, étaient les plus ardents à conseiller la sortie. Bref la surexcitation de la cité était à son comble. Périclès se trouvait exposé à la haine générale : on avait oublié tous ses conseils antérieurs; on le vilipendait, parce qu'étant stratège, il n'ordonnait pas de sortie; enfin il était regardé comme l'auteur de tous les maux.

XXII. — Irrités, comme ils l'étaient, de la situation actuelle, les Athéniens étaient sur le point de prendre les pires décisions. Ce que voyant et convaincu d'ailleurs qu'il avait raison de s'opposer à toute sortie, Périclès refusait de convoquer l'assemblée¹⁴⁶ et de tenir la moindre réunion, dans la crainte qu'une fois assemblés, ils ne se laissassent guider par la colère plus que par le jugement. Il se contentait de garder la ville et d'y maintenir le calme le plus possible. Néanmoins il envoyait constamment des cavaliers pour empêcher les avant-gardes ennemies d'arriver jusqu'aux propriétés voisines de la ville et d'y causer des dégâts. Un léger engagement eut lieu à Phrygies entre un détachement de cavaliers athéniens renforcé de Thessaliens et la cavalerie béotienne. Les Athéniens et les Thessaliens résistèrent jusqu'au moment où les hoplites vinrent à la rescousse des Béotiens. Ils durent alors battre en retraite; leurs pertes furent minimales, malgré leur infériorité ils purent ce jour même enlever leurs morts sans demande d'armistice. Le lendemain, les Péloponnésiens dressèrent un trophée. C'était en vertu de leur ancienne alliance que les Thes-

saliens avaient porté aide aux Athéniens. Dans leurs rangs se trouvaient des gens de Larissa, de Pharsale, de Peirésies, de Krannôn, de Gyrtôn et de Phères. A la tête des Larisséens se trouvaient Polymédès et Aristonoos¹⁴⁷, envoyés chacun par son parti; à la tête des Pharsaliens, Ménôn. Les contingents des autres cités avaient chacun leur chef.

XXIII. — Comme les Athéniens n'effectuaient pas de sortie, les Péloponnésiens s'éloignèrent d'Akharnes et ravagèrent quelques demeures entre le Parnès et le mont Brilessos. Au moment où l'ennemi était dans le pays, les Athéniens envoyèrent les cent vaisseaux qu'ils avaient équipés faire une croisière autour du Péloponnèse; ils étaient montés par mille hoplites et par quatre cents archers¹⁴⁸. A la tête de cette expédition se trouvait Karkinos fils de Xénotimos, Prôtéas fils d'Epiklès, et Sôkratès fils d'Antigénès. Ce fut avec ces forces qu'ils prirent la mer pour faire le tour du Péloponnèse. Les Péloponnésiens restèrent en Attique, tant qu'ils eurent des vivres, puis se retirèrent par la Béotie, mais sans emprunter la route qu'ils avaient suivie à l'aller. Et passant près d'Orôpos, ils dévastèrent la terre qu'on appelle la Graïque et qui est habitée par les Orôpiens, sujets d'Athènes. Arrivés dans le Péloponnèse, ils se disloquèrent et rentrèrent dans leurs foyers.

XXIV. — Après leur retraite, les Athéniens établirent sur terre et sur mer un service de garde qui devait durer pendant toute la guerre. Ils décidèrent de prélever sur les richesses de l'Acropole mille talents, de les mettre à part et en réserve; le reste serait consacré à la guerre. Quiconque ferait ou mettrait aux voix la proposition d'affecter ces fonds à une autre destination serait puni de mort¹⁴⁹, sauf pour repousser l'ennemi en cas d'attaque de la ville par une expédition navale. En même temps on mit en réserve chaque année les cent meilleures trières, dont on désigna les triérarques; elles ne devaient être utilisées qu'avec l'argent réservé, pour parer au même danger en cas de nécessité.

XXV. — La flotte athénienne de cent vaisseaux qui faisait le tour du Péloponnèse avait été renforcée par cinquante vaisseaux de Corcyre et par quelques alliés de ces régions. Au cours de son périple, elle ravagea certains points du territoire. Elle débarqua à Méthônè de Laconie des troupes qui donnèrent l'assaut à la muraille; celle-ci était faible et dégarnie de défenseurs. Le Spartiate Brasidas fils de Tellis se trouvait aux environs avec un corps de troupes; informé de l'attaque, il se porta au secours des assiégés avec cent hoplites. Il traversa à la course le camp des Athéniens, qui étaient dispersés dans la campagne et occupés aux travaux du siège. Il se jeta dans Méthônè après avoir perdu quelques hommes dans sa course. Il réussit à garder la ville et cet exploit audacieux lui valut d'être le premier, au cours de cette guerre, cité à Sparte. Les Athéniens levèrent l'ancre, poursuivirent leur navigation et ayant mis le cap sur Pheia en Elide, ils ravagèrent le pays pendant deux jours. Trois cents hommes d'élite, venus de l'Elide-Creuse et des régions voisines, qui étaient accourus au secours de Pheia, furent défaits dans une rencontre. Un vent violent se leva; comme la flotte se trouvait dans une situation critique sur cette côte sans ports, la plus grande partie des troupes se rembarqua; elles tournèrent le promontoire appelé Ikthys et gagnèrent le port de Pheia. Sur ces entrefaites, les Messéniens et d'autres troupes qui n'avaient pu embarquer s'étaient avancés par terre et avaient pris Pheia. Ces navires continuant leur route ne tardèrent pas à les reprendre. Ils gagnèrent le large en abandonnant cette place au secours de laquelle venait d'arriver une importante armée éléenne. En suivant la côte, les Athéniens ravagèrent d'autres contrées.

XXVI. — Vers la même époque, les Athéniens envoyèrent trente vaisseaux faire le tour de la Lokride et garder l'Eubée; Kléopompos fils de Klinias les commandait. Il fit plusieurs descentes et ravagea une partie du littoral, prit Thronion, se fit donner des otages

et défit, à Alopè, les Lokriens qui étaient venus au secours de la ville.

XXVII. — Le même été, les Athéniens firent évacuer Egine¹⁵⁰ par toute la population, y compris les femmes et les enfants. Ils reprochaient aux Eginètes d'être une des causes principales de la guerre. De plus Egine étant voisine du Péloponnèse, la possession de cette ville leur semblait devoir être mieux assurée, s'ils y installaient des gens de chez eux. Effectivement, peu de temps après, ils y envoyèrent une colonie. Les Lacédémoniens permirent aux Eginètes expulsés d'habiter Thyréa et de cultiver les campagnes voisines. Ils le firent par ressentiment contre les Athéniens et en souvenir des services que leur avaient rendus les Eginètes à l'époque du tremblement de terre et de la révolte des Hilotes. Le territoire de Thyréa est situé aux confins de l'Argolide et de la Laconie et s'étend jusqu'à la mer. Un certain nombre d'Eginètes s'y établit, tandis que les autres se dispersaient dans le reste de la Grèce.

XXVIII. — Le même été, au moment de la pleine lune, seule époque où le phénomène paraisse possible, on vit une éclipse de soleil après midi¹⁵¹. Le soleil prit la forme d'un croissant de lune; quelques étoiles furent visibles, puis le disque de l'astre reparut ensuite dans son plein.

XXIX. — Le même été, les Athéniens nommèrent proxène¹⁵² et mandèrent à Athènes Nymphodôros, fils de Pythès, citoyen d'Abdère, dont Sitalkès avait épousé la sœur et qui jouissait auprès de ce prince d'un grand crédit; il avait passé jusqu'alors pour leur ennemi. Ils voulaient obtenir l'alliance de Sitalkès, fils de Térès et roi de Thrace. Ce Térès, père de Sitalkès, avait fondé le puissant royaume des Odryses, qu'il avait étendu à la plus grande partie du reste de la Thrace. Cependant une grande région de la Thrace est aussi indépendante. Ce Térès n'a pas le moindre rapport avec Térée¹⁵³, qui avait épousé Procné, fille de Pandiôn, d'Athènes. Ces deux hommes n'étaient pas non plus de la même Thrace.

L'un, Térée, habitait Daulis, ville de la contrée qu'on appelle maintenant la Phôkide et qui était alors occupée par les Thraces, et c'est là que les femmes commirent sur Itys l'attentat que l'on sait. Aussi bien les poètes, en parlant du rossignol, l'appellent-ils l'oiseau de Daulis. Il est vraisemblable du reste que Pandiôn maria sa fille à Térée, en raison de la proximité des deux pays; les deux princes pouvaient se porter réciproquement secours; tandis que plusieurs journées de route le séparaient des Odryses. Térès, dont le nom était différent de celui de Térée, fut le premier roi puissant des Odryses. Les Athéniens obtinrent l'alliance de son fils Sitalkès; ils voulaient qu'il entraînât dans leur parti les villes de Thrace et Perdikkas. Nymphodôros vint à Athènes, négocia l'alliance¹⁵⁴ de Sitalkès, fit donner le droit de cité¹⁵⁵ à son fils Sadokos. Il promit de mettre fin à la guerre de Thrace, d'obtenir de Sitalkès l'envoi d'une armée thrace composée de cavaliers et de peltastes. Il réconcilia aussi Perdikkas avec les Athéniens qu'il décida à lui rendre Thermè. Perdikkas se mit immédiatement en campagne contre les Khalkidiens avec les Athéniens et Phormiôn. C'est ainsi que les Athéniens firent entrer dans leur alliance Sitalkès fils de Térès roi de Thrace et Perdikkas fils d'Alexandros roi de Macédoine.

XXX. — Les hommes qui montaient les cent vaisseaux athéniens, au cours de leur croisière autour du Péloponnèse, s'emparèrent de Sollion, place qui appartenait aux Corinthiens; ils concédèrent aux seuls habitants de Palæros, à l'exclusion des autres Akarnaniens, le droit d'habiter la ville et d'exploiter la terre. Ils s'emparèrent par force d'Astakos, chassèrent Evarkhos, qui y exerçait la tyrannie et firent entrer le pays dans leur alliance. Ils cinglèrent ensuite sur l'île de Képhalénie qu'ils réduisirent sans combat. Cette île, située en face de l'Akarnanie et de Leukas, comprend quatre cités : Palè, Kranies, Samè, Prônies. Peu de temps après les vaisseaux retournèrent à Athènes.

XXXI. — Vers la fin de l'automne, les Athéniens, en corps de nation, citoyens et métèques, envahirent la Mégaride sous le commandement de Périclès, fils de Xanthippos. Les cent vaisseaux affectés à la croisière autour du Péloponnèse, qui se trouvaient à Egine sur le chemin du retour, à la nouvelle que les troupes de la ville étaient à Mégare, firent voile pour les rejoindre et les renforcer. Jamais on ne vit masse plus importante d'Athéniens sous les armes : les forces de la cité étaient dans toute leur puissance; la maladie ne les avait pas encore atteintes. Les citoyens athéniens ne comptaient pas moins de dix mille hoplites, compte non tenu des trois mille qui se trouvaient à Potidée. Trois mille métèques au moins participaient à cette invasion comme hoplites. En outre, le nombre des soldats armés à la légère était considérable. On ravagea la plus grande partie du pays, puis on se retira. Par la suite au cours de cette guerre, les Athéniens recommencèrent chaque année leurs invasions en Mégaride, soit avec de la cavalerie, soit avec l'armée entière, jusqu'à ce qu'ils se fussent rendus maîtres de Nisæa.

XXXII. — A la fin de cet été, les Athéniens firent d'Atalantè un réduit fortifié¹⁵⁶; cette île, voisine du pays des Lokriens-Opuntiens, et jusqu'alors inoccupée, devait protéger l'Eubée contre les incursions des pirates d'Opunte et du reste de la Lokride. Tels furent les événements qui se passèrent au cours de cet été après l'évacuation de l'Attique par les troupes du Péloponnèse.

XXXIII. — L'hiver suivant, l'Akarnanien Evarkhos, qui voulait rentrer à Astakos, obtint des Corinthiens qu'ils l'y ramenassent avec quarante vaisseaux et quinze cents hoplites, renforcés de quelques mercenaires à sa solde. A la tête de cette expédition, se trouvaient Euphmidas fils d'Aristonymos, Timoxénos fils de Timokratès et Evmakhos fils de Khrysis. Ils prirent la mer et rétablirent Euarkhos. Ils tentèrent également de soumettre quelques places fortes maritimes; mais, ayant échoué dans leur tentative, ils reprirent la mer pour rentrer

chez eux. Lors de leur retour, ils mirent le cap sur Képhallénie, opérèrent une descente sur le territoire des Kranéens. Les Kranéens qui étaient entrés en composition avec eux, les trompèrent, leur tuèrent quelques hommes, en les attaquant à l'improviste. Vivement pressés, ils se rembarquèrent pour rentrer chez eux.

XXXIV. — Le même hiver, les Athéniens, conformément à la tradition, célébrèrent aux frais de l'État les funérailles des premières victimes de la guerre. En voici l'ordonnance. On dresse une tente sous laquelle l'on expose trois jours auparavant les restes des défunts. Chacun apporte à son gré des offrandes à celui qu'il a perdu. Lors du convoi, des chars amènent des cercueils de cyprès; il y en a un par tribu, où l'on renferme les restes de tous les membres d'une tribu. Une litière vide et drapée est portée en l'honneur des disparus, dont on n'a pas retrouvé les corps, lors de la relève des cadavres. Tous ceux qui le désirent, citoyens et étrangers, participent au cortège. Les femmes de la parenté se placent près du sépulcre et poussent des lamentations¹⁵⁷. Puis on dépose les restes dans le monument public, qui se dresse dans le plus beau faubourg. C'est là que de tout temps on inhume ceux qui sont morts à la guerre; on a fait néanmoins une exception pour les morts de Marathon; en raison de leur courage éminent on les a inhumés sur le lieu même du combat. L'inhumation terminée, un orateur, désigné par la république parmi les hommes les plus remarquables et les plus considérés, fait l'éloge funèbre qui s'impose. Puis l'on se retire. Tel est le cérémonial des funérailles. Durant toute cette guerre, chaque fois que l'occasion s'en présentait, on respecta cette tradition. Pour faire l'éloge des premières victimes, ce fut Périclès, fils de Xanthippos, qui fut choisi. Le moment venu, il s'éloigna du sépulcre, prit place sur une estrade élevée à dessein, pour que la foule pût l'entendre plus facilement, et prononça le discours suivant :

XXXV. — « La plupart de ceux qui avant moi ont pris ici la parole, ont fait un mérite au législateur d'avoir

ajouté aux funérailles prévues par la loi l'oraison funèbre en l'honneur des guerriers morts à la guerre. Pour moi, j'eusse volontiers pensé qu'à des hommes dont la vaillance s'est manifestée par des faits, il suffisait que fussent rendus, par des faits également, des honneurs tels que ceux que la république leur a accordés sous vos yeux; et que les vertus de tant de guerriers ne dussent pas être exposées, par l'habileté plus ou moins grande d'un orateur à trouver plus ou moins de créance. Il est difficile en effet de parler comme il convient, dans une circonstance où la vérité est si difficile à établir dans les esprits. L'auditeur informé et bienveillant est tenté de croire que l'éloge est insuffisant, étant donné ce qu'il désire et ce qu'il sait; celui qui n'a pas d'expérience sera tenté de croire, poussé par l'envie, qu'il y a de l'exagération dans ce qui dépasse sa propre nature. Les louanges adressées à d'autres ne sont supportables que dans la mesure où l'on s'estime soi-même susceptible d'accomplir les mêmes actions. Ce qui nous dépasse excite l'envie et en outre la méfiance. Mais puisque nos ancêtres ont jugé excellente cette coutume, je dois, moi aussi, m'y soumettre et tâcher de satisfaire de mon mieux au désir et au sentiment de chacun de vous.

XXXVI. — « Je commencerai donc par nos aïeux. Car il est juste et équitable, dans de telles circonstances, de leur faire l'hommage d'un souvenir. Cette contrée, que sans interruption ont habitée des gens de même race¹⁵⁸, est passée de mains en mains jusqu'à ce jour, en sauvegardant grâce à leur valeur sa liberté. Ils méritent des éloges; mais nos pères en méritaient davantage encore. A l'héritage qu'ils avaient reçu, ils ont ajouté et nous ont légué, au prix de mille labeurs, la puissance que nous possédons. Nous l'avons accrue, nous qui vivons encore et qui sommes parvenus à la pleine maturité. C'est nous qui avons mis la cité en état de se suffire à elle-même en tout dans la guerre comme dans la paix.

« Les exploits guerriers qui nous ont permis d'acquérir ces avantages, l'ardeur avec laquelle nous-mêmes ou nos pères nous avons repoussé les attaques des Barbares ou des Grecs, je ne veux pas m'y attarder; vous les connaissez tous, aussi je les passerai sous silence. Mais la formation qui nous a permis d'arriver à ce résultat, la nature des institutions politiques et des mœurs qui nous ont valu ces avantages, voilà ce que je vous montrerai d'abord; je continuerai par l'éloge de nos morts, car j'estime que dans les circonstances présentes un pareil sujet est d'actualité et que la foule entière des citoyens et des étrangers peut en tirer un grand profit.

XXXVII. — « Notre constitution politique n'a rien à envier aux lois qui régissent nos voisins; loin d'imiter les autres, nous donnons l'exemple à suivre. Du fait que l'État, chez nous, est administré dans l'intérêt de la masse et non d'une minorité, notre régime a pris le nom de démocratie. En ce qui concerne les différends particuliers, l'égalité est assurée à tous par les lois; mais en ce qui concerne la participation à la vie publique, chacun obtient la considération en raison de son mérite, et la classe à laquelle il appartient importe moins que sa valeur personnelle; enfin nul n'est gêné par la pauvreté et par l'obscurité de sa condition sociale, s'il peut rendre des services à la cité. La liberté est notre règle dans le gouvernement de la république et dans nos relations quotidiennes la suspicion n'a aucune place; nous ne nous irritons pas contre le voisin, s'il agit à sa tête; enfin nous n'usons pas de ces humiliations qui, pour n'entraîner aucune perte matérielle, n'en sont pas moins douloureuses par le spectacle qu'elles donnent. La contrainte n'intervient pas dans nos relations particulières; une crainte salutaire nous retient de transgresser les lois de la république; nous obéissons toujours aux magistrats et aux lois et, parmi celles-ci, surtout à celles qui assurent la défense des opprimés et qui, tout en n'étant pas codifiées, impriment à celui qui les viole un mépris universel ¹⁵⁹.

XXXVIII. — « En outre pour dissiper tant de fatigues, nous avons ménagé à l'âme des délassements fort nombreux; nous avons institué des jeux et des fêtes qui se succèdent d'un bout de l'année à l'autre, de merveilleux divertissements particuliers dont l'agrément journalier bannit la tristesse. L'importance de la cité y fait affluer toutes les ressources de la terre et nous jouissons aussi bien des productions de l'univers que de celles de notre pays.

XXXIX. — « En ce qui concerne la guerre, voici en quoi nous différons de nos adversaires. Notre ville est ouverte à tous; jamais nous n'usons de Xénélasies ¹⁶⁰ pour écarter qui que ce soit d'une connaissance ou d'un spectacle, dont la révélation pourrait être profitable à nos ennemis. Nous fondons moins notre confiance sur les préparatifs et les ruses de guerre que sur notre propre courage au moment de l'action. En matière d'éducation, d'autres peuples, par un entraînement pénible, accoutument les enfants dès le tout jeune âge au courage viril; mais nous, malgré notre genre de vie sans contrainte, nous affrontons avec autant de bravoure qu'eux des dangers semblables. En voici une preuve; les Lacédémoniens, quand ils se mettent en campagne contre nous, n'opèrent pas seuls, mais avec tous leurs alliés; nous, nous pénétrons seuls dans le territoire de nos voisins et très souvent nous n'avons pas trop de peine à triompher, en pays étranger, d'adversaires qui défendent leurs propres foyers.

De plus, jamais jusqu'ici nos ennemis ne se sont trouvés face à face avec toutes nos forces rassemblées; c'est qu'il nous faut donner nos soins à notre marine et distraire de nos forces pour envoyer des détachements sur bien des points de notre territoire. Qu'ils en viennent aux mains avec une fraction de nos troupes : vainqueurs, ils se vantent de nous avoir tous repoussés; vaincus, d'avoir été défaits par l'ensemble de nos forces. Admettons que nous affrontons les dangers avec plus d'insouciance que de pénible application, que notre courage procède davantage de notre valeur naturelle que des obligations

légales, nous avons au moins l'avantage de ne pas nous inquiéter des maux à venir et d'être, à l'heure du danger, aussi braves que ceux qui n'ont cessé de s'y préparer. Notre cité a également d'autres titres à l'admiration générale. »

XL. — Nous savons concilier le goût du beau avec la simplicité et le goût des études avec l'énergie. Nous usons de la richesse pour l'action et non pour une vaine parade en paroles. Chez nous, il n'est pas honteux d'avouer sa pauvreté; il l'est bien davantage de ne pas chercher à l'éviter. Les mêmes hommes peuvent s'adonner à leurs affaires particulières et à celles de l'Etat; les simples artisans peuvent entendre suffisamment les questions de politique. Seuls nous considérons l'homme qui n'y participe pas comme un inutile et non comme un oisif. C'est par nous-mêmes que nous décidons des affaires, que nous nous en faisons un compte exact : pour nous, la parole n'est pas nuisible à l'action, ce qui l'est, c'est de ne pas se renseigner par la parole avant de se lancer dans l'action. Voici donc en quoi nous nous distinguons : nous savons à la fois apporter de l'audace et de la réflexion dans nos entreprises. Les autres, l'ignorance les rend hardis, la réflexion indécis. Or ceux-là doivent être jugés les plus valeureux qui, tout en connaissant exactement les difficultés et les agréments de la vie, ne se détournent pas des dangers. En ce qui concerne la générosité, nous différons également du grand nombre; car ce n'est pas par les bons offices que nous recevons, mais par ceux que nous rendons, que nous acquérons des amis. Le bienfaiteur se montre un ami plus sûr que l'obligé; il veut, en lui continuant sa bienveillance, sauvegarder la reconnaissance qui lui est due; l'obligé se montre plus froid, car il sait qu'en payant de retour son bienfaiteur, il ne se ménage pas de la reconnaissance, mais acquitte une dette. Seuls nous obéissons à la confiance propre aux âmes libérales et non à un calcul intéressé, quand nous accordons hardiment nos bienfaits.

XLI. — « En un mot, je l'affirme, notre cité dans son ensemble est l'école de la Grèce ¹⁶¹ et, à considérer les individus, le même homme sait plier son corps à toutes les circonstances avec une grâce et une souplesse extraordinaires. Et ce n'est pas là un vain étalage de paroles, commandées par les circonstances, mais la vérité même; la puissance que ces qualités nous ont permis d'acquérir vous l'indique. Athènes est la seule cité qui, à l'expérience, se montre supérieure à sa réputation; elle est la seule qui ne laisse pas de rancune à ses ennemis, pour les défaites qu'elle leur inflige, ni de mépris à ses sujets pour l'indignité de leurs maîtres.

« Cette puissance est affirmée par d'importants témoignages et d'une façon éclatante à nos yeux et à ceux de nos descendants; ils nous vaudront l'admiration, sans que nous ayons besoin des éloges d'un Homère ou d'un autre poète épique capable de séduire momentanément, mais dont les fictions seront contredites par la réalité des faits. Nous avons forcé la terre et la mer entières à devenir accessibles à notre audace, partout nous avons laissé des monuments éternels des défaites infligées à nos ennemis et de nos victoires. Telle est la cité dont, avec raison, ces hommes n'ont pas voulu se laisser dépouiller et pour laquelle ils ont péri courageusement dans le combat; pour sa défense nos descendants consentiront à tout souffrir.

XLII. — « Je me suis étendu sur les mérites de notre cité, car je voulais vous montrer que la partie n'est pas égale entre nous et ceux qui ne jouissent d'aucun de ces avantages et étayer de preuves l'éloge des hommes qui font l'objet de ce discours. J'en ai fini avec la partie principale. La gloire de la république, qui m'a inspiré, éclate dans la valeur de ces soldats et de leurs pareils. Leurs actes sont à la hauteur de leur réputation. Il est peu de Grecs dont on en puisse dire autant. Rien ne fait mieux voir à mon avis la valeur d'un homme que cette fin, qui chez les jeunes gens signale et chez les vieillards confirme la valeur.

« En effet ceux qui par ailleurs ont montré des faiblesses méritent qu'on mette en avant leur bravoure à la guerre; car ils ont effacé le mal par le bien et leurs services publics ont largement compensé les torts de leur vie privée. Aucun d'eux ne s'est laissé amollir par la richesse au point d'en préférer les satisfactions à son devoir; aucun d'eux par l'espoir d'échapper à la pauvreté et de s'enrichir n'a hésité devant le danger. Convaincus qu'il fallait préférer à ces biens le châtement de l'ennemi, regardant ce risque comme le plus beau, ils ont voulu en l'affrontant châtier l'ennemi et aspirer à ces honneurs. Si l'espérance les soutenait dans l'incertitude du succès, au moment d'agir et à la vue du danger, ils ne mettaient de confiance qu'en eux-mêmes. Ils ont mieux aimé chercher leur salut dans la défaite de l'ennemi et dans la mort même que dans un lâche abandon; ainsi ils ont échappé au déshonneur et risqué leur vie. Par le hasard d'un instant, c'est au plus fort de la gloire et non de la peur qu'ils nous ont quittés.

XLIII. — « C'est ainsi qu'ils se sont montrés les dignes fils de la cité. Les survivants peuvent bien faire des vœux pour obtenir un sort meilleur, mais ils doivent se montrer tout aussi intrépides à l'égard de l'ennemi; qu'ils ne se bornent pas à assurer leur salut par des paroles. Ce serait aussi s'attarder bien inutilement que d'énumérer, devant des gens parfaitement informés comme vous l'êtes, tous les biens attachés à la défense du pays. Mais plutôt ayez chaque jour sous les yeux la puissance de la cité; servez-la avec passion et quand vous serez bien convaincus de sa grandeur, dites-vous que c'est pour avoir pratiqué l'audace, comme le sentiment du devoir et observé l'honneur dans leur conduite que ces guerriers la lui ont procurée. Quand ils échouaient, ils ne se croyaient pas en droit de priver la cité de leur valeur et c'est ainsi qu'ils lui ont sacrifié leur vertu comme la plus noble contribution. Faisant en commun le sacrifice de leur vie, ils ont acquis chacun pour sa part une gloire immortelle et obtenu la plus

honorale sépulture. C'est moins celle où ils reposent maintenant que le souvenir immortel sans cesse renouvelé par les discours et les commémorations. Les hommes éminents ont la terre entière pour tombeau. Ce qui les signale à l'attention, ce n'est pas seulement dans leur patrie les inscriptions funéraires gravées sur la pierre; même dans les pays les plus éloignés leur souvenir persiste, à défaut d'épithaphe, conservé dans la pensée et non dans les monuments. Enviez donc leur sort, dites-vous que la liberté se confond avec le bonheur et le courage avec la liberté et ne regardez pas avec dédain les périls de la guerre. Ce ne sont pas les malheureux, privés de l'espoir d'un sort meilleur, qui ont le plus de raisons de sacrifier leur vie, mais ceux qui de leur vivant risquent de passer d'une bonne à une mauvaise fortune et qui en cas d'échec verront leur sort complètement changé. Car pour un homme plein de fierté, l'amointrissement causé par la lâcheté est plus douloureux qu'une mort qu'on affronte avec courage, animé par l'espérance commune et qu'on ne sent même pas.

XLIV. — « Aussi ne m'apitoierai-je pas sur le sort des pères ici présents, je me contenterai de les reconforter. Ils savent qu'ils ont grandi au milieu des vicissitudes de la vie et que le bonheur est pour ceux qui obtiennent comme ces guerriers la fin la plus glorieuse ou comme vous le deuil le plus glorieux et qui voient coïncider l'heure de leur mort avec la mesure de leur félicité. Je sais néanmoins qu'il est difficile de vous persuader; devant le bonheur d'autrui, bonheur dont vous avez joui, il vous arrivera de vous souvenir souvent de vos disparus. Or l'on souffre moins de la privation des biens dont on n'a pas profité que de la perte de ceux auxquels on était habitué. Il faut pourtant reprendre courage; que ceux d'entre vous à qui l'âge le permet aient d'autres enfants; dans vos familles les nouveau-nés vous feront oublier ceux qui ne sont plus; la cité en retirera un double avantage : sa population ne diminuera pas et sa sécurité sera garantie. Car il est impossible de

prendre des décisions justes et équitables, si l'on n'a pas comme vous d'enfants à proposer comme enjeu et à exposer au danger. Quant à vous qui n'avez plus cet espoir, songez à l'avantage que vous a conféré une vie dont la plus grande partie a été heureuse; le reste sera court; que la gloire des vôtres allège votre peine; seul l'amour de la gloire ne vieillit pas et, dans la vieillesse, ce n'est pas l'amour de l'argent, comme certains le prétendent, qui est capable de nous charmer, mais les honneurs qu'on nous accorde.

XLV. — « Et vous, fils et frères ici présents de ces guerriers, je vois pour vous une grande lutte à soutenir. Chacun aime à faire l'éloge de celui qui n'est plus. Vous aurez bien du mal, en dépit de votre vertu éclatante, à vous mettre je ne dis pas à leur niveau, mais un peu au-dessous. Car l'émulation entre vivants provoque l'envie, tandis que ce qui ne fait plus obstacle obtient tous les honneurs d'une sympathie incontestée. S'il me faut aussi faire mention des femmes réduites au veuvage, j'exprimerai toute ma pensée en une brève exhortation : toute leur gloire consiste à ne pas se montrer inférieures à leur nature et à faire parler d'elles le moins possible parmi les hommes, en bien comme en mal.

XLVI. — « J'ai terminé; conformément à la loi, mes paroles ont exprimé ce que je croyais utile; quant aux honneurs réels, déjà une partie a été rendue à ceux qu'on ensevelit : de plus leurs enfants désormais et jusqu'à leur adolescence seront élevés aux frais de l'État¹⁶²; c'est une couronne offerte par la cité pour récompenser les victimes de ces combats et leurs survivants; car les peuples qui proposent à la vertu de magnifiques récompenses ont aussi les meilleurs citoyens.

« Maintenant après avoir versé des pleurs sur ceux que vous avez perdus, retirez-vous¹⁶³. »

XLVII. — Telles furent les funérailles célébrées cet hiver. Avec lui finit la première année de la guerre. Dès le début de l'été, les Péloponnésiens et leurs alliés, avec les deux tiers de leurs troupes, comme la première

fois, envahirent l'Attique, sous le commandement d'Archidamos, fils de Zeuxidamos, roi de Lacédémone. Ils y campèrent et ravagèrent le pays. Ils n'étaient que depuis quelques jours en Attique, quand la maladie se déclara à Athènes; elle s'était abattue, dit-on, auparavant en plusieurs endroits, notamment à Lemnos; mais nulle part on ne se rappelait pareil fléau et des victimes si nombreuses. Les médecins étaient impuissants, car ils ignoraient au début la nature de la maladie; de plus, en contact plus étroit avec les malades, ils étaient plus particulièrement atteints. Toute science humaine était inefficace; en vain on multipliait les supplications dans les temples; en vain on avait recours aux oracles ou à de semblables pratiques; tout était inutile; finalement on y renonça, vaincu par le fléau.

XLVIII. — Le mal, dit-on, fit son apparition en Ethiopie, au-dessus de l'Égypte : de là il descendit en Égypte et en Libye et se répandit sur la majeure partie des territoires du Roi. Il se déclara subitement à Athènes et, comme il fit au Pirée ses premières victimes, on colporta le bruit que les Péloponnésiens avaient empoisonné les puits; car au Pirée il n'y avait pas encore de fontaines. Il atteignit ensuite la ville haute et c'est là que la mortalité fut de beaucoup la plus élevée. Que chacun, médecin ou non, se prononce selon ses capacités sur les origines probables de cette épidémie, sur les causes qui ont pu occasionner une pareille perturbation, je me contenterai d'en décrire les caractères et les symptômes capables de faire diagnostiquer le mal au cas où elle se reproduirait. Voilà ce que je me propose, en homme qui a été lui-même atteint et qui a vu souffrir d'autres personnes.

XLIX. — Cette année-là, de l'aveu général, la population avait été particulièrement indemne de toute maladie; mais toutes celles qui sévissaient aboutissaient à ce mal. En général on était atteint sans indice précurseur, subitement en pleine santé. On éprouvait de violentes chaleurs à la tête; les yeux étaient rouges et

enflammés; à l'intérieur, le pharynx et la langue devenaient sanguinolents, la respiration irrégulière, l'haleine fétide. A ces symptômes succédaient l'éternuement et l'enrouement; peu de temps après la douleur gagnait la poitrine, s'accompagnant d'une toux violente; quand le mal s'attaquait à l'estomac, il y provoquait des troubles et y déterminait, avec des souffrances aiguës, toutes les sortes d'évacuation de bile auxquelles les médecins ont donné des noms. Presque tous les malades étaient pris de hoquets non suivis de vomissements, mais accompagnés de convulsions; chez les uns ce hoquet cessait immédiatement, chez d'autres il durait fort longtemps. Au toucher, la peau n'était pas très chaude; elle n'était pas livide non plus, mais rougeâtre avec une éruption de phlyctènes et d'ulcères; mais à l'intérieur le corps était si brûlant qu'il ne supportait pas le contact des vêtements et des tissus les plus légers; les malades demeuraient nus et étaient tentés de se jeter dans l'eau froide; c'est ce qui arriva à beaucoup, faute de surveillance; en proie à une soif inextinguible, ils se précipitèrent dans des puits. On n'était pas plus soulagé, qu'on bût beaucoup ou peu. L'on souffrait constamment du manque de repos et de sommeil. Le corps, tant que la maladie était dans toute sa force, ne se flétrissait pas et résistait contre toute attente à la souffrance. La plupart mouraient au bout de neuf ou de sept jours, consumés par le feu intérieur, sans avoir perdu toutes leurs forces. Si l'on dépassait ce stade, le mal descendait dans l'intestin; une violente ulcération s'y déclarait, accompagnée d'une diarrhée rebelle qui faisait périr de faiblesse beaucoup de malades. Le mal, qui commençait par la partie supérieure du corps et qui avait au début son siège dans la tête, gagnait ensuite le corps entier et ceux qui survivaient aux accidents les plus graves en gardaient aux extrémités les traces. Il attaquait les parties sexuelles, l'extrémité des mains et des pieds et l'on n'échappait souvent qu'en perdant une de ces parties; quelques-uns même perdirent la vue. D'autres, aussitôt

guéris, n'avaient plus dès lors souvenir de rien, oubliaient leur personnalité et ne reconnaissaient plus leurs proches.

L. — La maladie, impossible à décrire, sévissait avec une violence qui déconcertait la nature humaine. Voici qui montre combien elle différait des épidémies ordinaires: les oiseaux et les quadrupèdes carnassiers ne s'attaquaient pas aux cadavres pourtant nombreux, restés sans sépulture ou, s'ils y touchaient, ils périssaient. Ce qui le prouve, c'est leur disparition avérée; on n'en voyait ni autour des cadavres, ni ailleurs. C'est ce que l'on pouvait constater sur les chiens accoutumés à vivre en compagnie de l'homme.

LI. — Sans parler de bien d'autres traits secondaires de la maladie, selon le tempérament de chaque malade, telles étaient en général ses caractéristiques. Pendant sa durée, aucune des affections ordinaires n'atteignait l'homme; s'il en survenait quelque une, elle aboutissait à ce mal. On mourait, soit faute de soins, soit en dépit des soins qu'on vous prodiguait. Aucun remède, pour ainsi dire, ne se montra d'une efficacité générale; car cela même qui soulageait l'un, nuisait à l'autre. Aucun tempérament, qu'il fût robuste ou faible, ne résista au mal. Tous étaient indistinctement emportés, quel que fût le régime suivi. Ce qui était le plus terrible, c'était le découragement qui s'emparait de chacun aux premières attaques: immédiatement les malades perdaient tout espoir et, loin de résister, s'abandonnaient entièrement. Ils se contaminaient en se soignant réciproquement et mouraient comme des troupeaux. C'est ce qui fit le plus de victimes. Ceux qui par crainte évitaient tout contact avec les malades périssaient dans l'abandon. Plusieurs maisons se vidèrent ainsi faute de secours. Ceux qui approchaient les malades périssaient également, surtout ceux qui se piquaient de courage: mus par le sentiment de l'honneur, ils négligeaient toute précaution, allaient soigner leurs amis; car, à la fin, les gens de la maison eux-mêmes se lassaient, vaincus par l'excès du mal, d'entendre les gémissements des mori-

bonds. C'étaient ceux qui avaient échappé à la maladie qui se montraient les plus compatissants pour les mourants et les malades, car connaissant déjà le mal, ils étaient en sécurité. En effet les rechutes n'étaient pas mortelles. Envies par les autres, dans l'excès de leur bonne fortune présente, ils se laissaient bercer par l'espoir d'échapper à l'avenir à toute maladie.

LII. — Ce qui aggrava le fléau, ce fut l'affluence des gens de la campagne dans la ville : ces réfugiés étaient particulièrement touchés. Comme ils n'avaient pas de maisons et qu'au fort de l'été ils vivaient dans des baraques où on étouffait, ils rendaient l'âme au milieu d'une affreuse confusion; ils mouraient pêle-mêle et les cadavres s'entassaient les uns sur les autres; on les voyait, moribonds, se rouler au milieu des rues et autour de toutes les fontaines, pour s'y désaltérer. Les lieux sacrés où ils campaient étaient pleins de cadavres qu'on n'enlevait pas. La violence du mal était telle qu'on ne savait plus que devenir et que l'on perdait tout respect de ce qui est divin et respectable. Toutes les coutumes auparavant en vigueur pour les sépultures furent bouleversées. On inhumait comme on pouvait. Beaucoup avaient recours à d'inconvenantes sépultures, aussi bien manquait-on des objets nécessaires, depuis qu'on avait perdu tant de monde. Les uns déposaient leurs morts sur des bûchers qui ne leur appartenaient pas, devant ceux qui les avaient construits et y mettaient le feu; d'autres sur un bûcher déjà allumé, jetaient leurs morts par-dessus les autres cadavres et s'enfuyaient¹⁶⁴.

LIII. — La maladie déclencha également dans la ville d'autres désordres plus graves. Chacun se livra à la poursuite du plaisir avec une audace qu'il cachait auparavant. A la vue de ces brusques changements, des riches qui mouraient subitement et des pauvres qui s'enrichissaient tout à coup des biens des morts, on chercha les profits et les jouissances rapides, puisque la vie et les richesses étaient également éphémères. Nul ne montrait d'empressement à atteindre avec quelque

peine un but honnête; car on ne savait pas si on vivrait assez pour y parvenir.

Le plaisir et tous les moyens pour l'atteindre, voilà ce qu'on jugeait beau et utile. Nul n'était retenu ni par la crainte des dieux, ni par les lois humaines; on ne faisait pas plus de cas de la piété que de l'impiété, depuis que l'on voyait tout le monde périr indistinctement; de plus, on ne pensait pas vivre assez longtemps pour avoir à rendre compte de ses fautes. Ce qui importait bien davantage, c'était l'arrêt déjà rendu et menaçant; avant de le subir mieux valait tirer de la vie quelque jouissance¹⁶⁵.

LIV. — Tels furent les maux dont les Athéniens furent accablés : à l'intérieur les morts, au dehors la dévastation des campagnes. Dans le malheur, comme il est naturel, on se souvint de ce vers que les vieillards déclaraient avoir entendu autrefois :

Viendra la guerre doriennne et avec elle la peste.

Mais une contestation s'éleva : les uns disaient que dans le vers ancien il n'était pas question de la peste (loimos), mais de la famine (limos); bien entendu, vu les circonstances présentes, l'opinion qui prévalut fut qu'il s'agissait de la peste. Car les gens faisaient concorder leurs souvenirs avec les maux qu'ils subissaient. A mon sens si jamais éclate une autre guerre doriennne et qu'il survienne une famine, vraisemblablement ils modifieront le vers en conséquence¹⁶⁶. Ceux qui le connaissaient rappelaient également l'oracle rendu aux Lacédémoniens : au moment où ils consultaient le Dieu sur l'opportunité de la guerre, celui-ci leur avait répondu que, s'ils combattaient avec ardeur, ils seraient victorieux et qu'il combattrait à leurs côtés¹⁶⁷. Ils s'imaginaient que les événements confirmaient l'oracle; car aussitôt après l'invasion des Péloponnésiens, la maladie avait commencé et elle n'avait pas sévi sur le Péloponnèse, du moins d'une manière qui vaille la peine qu'on en parle. C'est Athènes surtout qui avait été désolée, puis les parties les plus peuplées du territoire. Telles furent les particularités de la peste.

LV. — Les Péloponnésiens, après avoir ravagé la plaine, s'avancèrent dans la région du littoral ¹⁶⁸ jusqu'au Laurion, où se trouvent les mines d'argent d'Athènes. Ils en dévastèrent d'abord la partie qui regarde le Péloponnèse, puis celle qui est orientée vers l'Eubée et Andros. Périclès, en ce moment encore stratège, se montrait, comme lors de l'invasion précédente, opposé à toute sortie des Athéniens.

LVI. — Les ennemis étaient toujours dans la plaine et n'avaient pas encore pénétré dans la région côtière, quand Périclès fit équiper une escadre de cent vaisseaux pour attaquer le Péloponnèse; dès qu'ils furent prêts, il prit la mer. Il emmenait quatre mille hoplites athéniens et trois cents cavaliers sur des transports aménagés à cet effet, pour la première fois, avec de vieux vaisseaux. Cinquante bâtiments de Khios et de Lesbos participaient à cette expédition. Quand l'escadre athénienne prit la mer, les Péloponnésiens se trouvaient sur le littoral de l'Attique. Arrivés à Epidaure dans le Péloponnèse, les Athéniens ravagèrent une grande partie du pays et attaquèrent la ville dans l'espoir de la prendre, mais ils n'y parvinrent pas.

Ils quittèrent donc Epidaure et ravagèrent le territoire de Trézène, celui d'Halias et celui d'Hermionè; toutes ces contrées du Péloponnèse touchent à la mer. Puis ils levèrent l'ancre et arrivèrent à Prasies, ville forte de Laconie auprès de la mer; ils ravagèrent une partie du territoire, prirent la ville et la mirent à sac. Après quoi ils revinrent chez eux. Ils ne trouvèrent plus en Attique les Péloponnésiens qui s'étaient retirés.

LVII. — Pendant tout le temps de l'invasion péloponnésienne en Attique et de la croisière athénienne, la peste fit des victimes parmi les Athéniens, à l'armée comme à l'intérieur de la ville. Les Péloponnésiens, informés par des transfuges que la peste sévissait à l'intérieur des murs et témoins oculaires des incessantes funérailles prirent peur, à ce qu'on dit, et accélérèrent leur départ. En effet, cette invasion fut la plus longue et

tout le pays fut ravagé par eux. Ils restèrent exactement quarante jours en Attique.

LVIII. — Le même été, Hagnôn fils de Nicias et Kléopompos fils de Klinias, collègues de Périclès, avec le corps d'armée qu'avait commandé ce stratège, se mirent en campagne immédiatement contre les Khalkidiens de Thrace et contre Potidée encore assiégée. Dès leur arrivée ils employèrent des machines et mirent tout en œuvre pour prendre la ville. Néanmoins ils ne parvinrent ni à s'en emparer, ni à obtenir quoi que ce fût qui répondit aux importants moyens mis à leur disposition. La peste éclata dans le pays, sévit avec une violence particulière sur les Athéniens et détruisit leur armée. Même les soldats de la première expédition jusqu'alors en parfaite santé furent contaminés par le corps d'armée d'Hagnôn. Phormiôn avec ses seize cents hommes n'était plus alors en Khalkidique; Hagnôn se vit contraint de revenir à Athènes avec sa flotte. Sur quatre mille hoplites il avait perdu par la peste, en quarante jours, mille cinquante hommes. La première expédition demeura dans le pays et continua le siège de Potidée.

LIX. — Après la seconde invasion des Péloponnésiens, les dispositions des Athéniens, dont le territoire était ravagé et qui souffraient de la peste en même temps que de la guerre, changèrent du tout au tout. Ils accusaient Périclès de les avoir poussés à la guerre et d'être responsable de leurs malheurs. Ils désiraient arriver à un accord avec les Lacédémoniens. Ils leur envoyèrent même des ambassadeurs, mais sans résultat. Dans leur détresse complète ils s'en prenaient à Périclès. Quand il les vit, poussés à bout par leurs maux, réaliser ses prévisions, il convoqua une assemblée extraordinaire, car il était encore stratège. Il voulut leur rendre courage, dissiper leur colère et incliner leurs esprits irrités à plus de bienveillance et de confiance. Il monta donc à la tribune et leur tint ce discours :

LX. — « Je m'attendais bien à voir votre colère se manifester contre moi; j'en connais les raisons. Aussi

ai-je convoqué cette assemblée ici pour faire appel à vos souvenirs et vous adresser des reproches, si votre irritation à mon égard ne repose sur rien et si vous perdez courage dans l'adversité. Mon opinion est qu'il vaut mieux pour les individus voir un État florissant dans son ensemble, qu'un État qui dépérit alors que les particuliers prospèrent. Car un homme dont les affaires réussissent, alors que sa patrie est menacée, n'en est pas moins condamné à périr avec elle; tandis que, s'il éprouve l'infortune au milieu de la fortune commune, il a beaucoup plus de chances de salut. Puisqu'une cité peut supporter les malheurs de ses membres, tandis que chacun d'eux est incapable de supporter les malheurs de la communauté, comment refuser de nous assembler pour sa défense? Ne vous laissez pas ébranler, comme vous le faites maintenant, par vos malheurs individuels, n'abandonnez pas la défense commune et ne m'accusez pas de vous avoir conseillé la guerre, puisque vous m'avez donné votre approbation. Néanmoins c'est ce que vous faites; vous vous irritez contre moi qui ne suis pourtant inférieur à nul autre, quand il s'agit de distinguer l'intérêt public et d'exprimer sa pensée par la parole, contre moi qui suis dévoué à la cité et inaccessible à la corruption. Discerner l'intérêt public, mais ne pas le faire voir nettement à ses concitoyens, c'est exactement comme si l'on n'y avait pas réfléchi. Qu'on ait ces deux talents et que l'on soit malintentionné pour la patrie, c'est être condamné à ne donner aucun conseil utile à l'État. Qu'on ait l'amour de la patrie, mais qu'on soit accessible à la corruption, l'on est capable de tout vendre à prix d'argent. Si vous avez admis que j'avais, ne fût-ce que modérément et plus que d'autres, ces différentes qualités et si en conséquence vous avez suivi mes conseils pour la guerre, vous auriez tort de m'en faire un crime maintenant.

LXI. — « Quand on a le choix et que par ailleurs on est heureux, c'est une grande folie de faire la guerre. Mais lorsque, comme c'était votre cas, on n'a le choix

qu'entre la soumission et l'asservissement immédiats à l'ennemi et la victoire, au prix des dangers, c'est celui qui fuit les périls qui mérite le blâme et non celui qui les affronte. Pour moi, je suis toujours le même, je ne change pas d'opinion. C'est vous qui variez : vous vous êtes laissé convaincre dans la prospérité; vous regrettez vos décisions dans l'adversité. Maintenant dans la débilité de votre pensée, vous me reprochez mes paroles, parce qu'aujourd'hui le mal se fait sentir à chacun, tandis que l'utilité n'est pas encore visible à tous. Un grand malheur, un malheur récent vous a touchés. Vos esprits déconcertés ne savent pas se raidir dans vos résolutions d'autrefois. Ce qui abat le courage, c'est le mal soudain, imprévu, qui déconcerte toutes les prévisions. Voilà ce qui vous est arrivé, quand la maladie est venue s'ajouter à vos autres maux. Vous qui habitez une puissante cité, vous qui avez été nourris dans des sentiments dignes d'elle, vous devez supporter de plein gré les plus grands malheurs et ne pas ternir une telle réputation. Car l'on a autant de mépris pour quiconque, par lâcheté, est inférieur à sa réputation que de haine pour qui impudemment vise à s'arroger celle d'autrui. Oubliez donc vos peines domestiques pour ne vous occuper que du salut public.

LXII. — « Et les fatigues de la guerre, direz-vous? Vous craignez qu'elle ne dure longtemps sans nous apporter la victoire. Qu'il me suffise de vous montrer, comme je l'ai déjà fait, que vos craintes ne sont pas fondées. Je vous ferai voir également un point sur lequel vous n'avez pas suffisamment réfléchi, dont je n'ai pas parlé dans mes précédents discours et fort important pour l'extension de votre empire.

« Aujourd'hui même je ne recourrais pas à cet argument quelque peu ambitieux, si je ne vous voyais pas vous affliger plus qu'il ne convient. Vous pensez ne commander qu'à vos alliés. Pour moi, je vous le déclare, des deux parties du monde utilisables pour l'homme, la terre et la mer, vous êtes les maîtres absolus de l'une

sur toute l'étendue que vous en occupez et davantage aussi, si vous le voulez. Et il n'est ni roi ni peuple qui, actuellement, puisse vous interdire la mer, dans l'état présent de votre marine. Aussi n'est-ce pas dans l'usage de vos maisons et de votre territoire, dont la privation vous est si sensible, que se trouve votre puissance. Il n'est donc pas raisonnable que vous vous affligiez de leur perte; vous devez la juger aussi peu importante par rapport à votre empire que celle d'un jardinet ou d'une riche parure. Au contraire vous devez vous convaincre que la liberté, si par nos efforts nous réussissons à la sauvegarder, nous permettra de les ressaisir facilement, tandis que la sujétion compromet généralement même les autres biens.

« Sur ces deux points ne nous montrons pas inférieurs à nos pères qui, sans avoir hérité cet empire, l'ont avec tant de peines établi, l'ont conservé et nous l'ont transmis. Il y a plus de honte à se laisser dépouiller des biens qu'on possède qu'à échouer en cherchant à les acquérir. Il faut marcher à l'ennemi pleins de confiance et pleins de mépris. Une orgueilleuse présomption naît, quand le succès favorise l'ignorance, dans l'âme du lâche même; le mépris n'appartient qu'à celui qui a conscience de sa supériorité intellectuelle. Nous possédons ce sentiment. A égalité de fortune, l'intelligence qui s'appuie sur la grandeur d'âme inspire plus d'assurance et d'audace; elle repose moins sur l'espérance, qui est chancelante, que sur la connaissance raisonnée des événements, qui permet de connaître plus sûrement l'avenir.

LXIII. — « Ce respect que vaut à notre cité son empire et dont vous êtes si fiers, il vous faut le maintenir et ne pas fuir les fatigues de la guerre, sinon renoncer aux honneurs. Ne pensez pas non plus que la lutte n'ait qu'un seul enjeu : la servitude ou la liberté; il s'agit aussi de la perte de votre empire et du danger des haines qu'a suscitées votre domination. Cet empire vous ne pouvez pas y renoncer, même si actuellement, par crainte et amour du repos, vous accomplissiez cet

acte héroïque. Considérez-le comme la tyrannie : s'en emparer peut paraître une injustice; y renoncer constitue un danger. Inspirer à la cité une semblable conduite, ce serait la ruiner immédiatement, en admettant même que ceux qui vous le conseilleraient pussent garder leur liberté. Le goût du repos ne peut se conserver que s'il s'unit au goût de l'action; il ne convient pas à une cité souveraine et c'est seulement dans une cité sujette que l'on peut jouir d'un esclavage sans danger.

LXIV. — « Pour vous, ne vous laissez pas séduire par des citoyens de cette sorte; ne vous emportez pas contre moi puisque c'est en plein accord avec moi que vous avez décidé la guerre. Les ennemis, en marchant contre nous, n'ont fait que ce à quoi il était raisonnable de s'attendre, puisque vous refusiez de leur céder. Un seul événement a déconcerté nos prévisions : ce mal terrible, qui est venu s'ajouter à nos autres maux, ce mal, qui, je le sais, est pour beaucoup dans la haine que vous me montrez. Mais ce n'est pas juste, ou alors il faudra m'attribuer tous les événements heureux que vous n'aurez pas prévus. Supportez donc avec résignation les maux qui nous viennent des dieux et avec courage ceux qui nous viennent des hommes. Telle était auparavant la règle de conduite de notre cité; n'y renoncez pas. Songez au renom immense qu'elle a acquis partout, pour avoir résisté aux malheurs et sacrifié dans la guerre plus de vies et plus d'efforts qu'aucune autre. C'est ainsi qu'elle a acquis jusqu'à ce jour une puissance considérable et dont le souvenir — même si aujourd'hui nous montrons quelque relâchement, car la nature veut que tout décroisse — persistera éternellement chez nos descendants. Grecs, nous avons commandé à la plus grande partie des Grecs; nous avons résisté à des ennemis très puissants, soit réunis, soit séparés; nous sommes citoyens de la ville la plus opulente et la plus puissante. Tous ces avantages, l'ami du repos pourrait y voir une raison de dénigrement; mais celui qui aime à agir, y verra un sujet d'émulation; celui qui ne les possède pas,

un sujet d'envie. La haine et l'hostilité sont toujours le lot sur le moment de ceux qui prétendent commander aux autres. Mais s'exposer à la haine pour un noble but est bien inspiré. Car la haine ne subsiste pas longtemps, tandis que l'illustration dans le présent et la gloire dans l'avenir dureront éternellement. Acquérir la gloire pour l'avenir, éviter le déshonneur dans le présent, voilà le double avantage qu'il faut vous assurer avec ardeur. Cessez d'envoyer des hérauts aux Lacédémoniens; ne vous montrez pas accablés des maux présents. Ceux-là qui, peuples ou particuliers, résistent le plus énergiquement à l'adversité, avec tous les moyens de la pensée et de l'action, sont assurés d'être les premiers. »

LXV. — Périclès, par ces paroles, tentait de dissiper la colère dont il était l'objet et de détourner des maux présents la pensée des Athéniens. En ce qui concerne les affaires publiques, ils se rendirent à ses raisons. Ils n'envoyèrent plus désormais d'ambassades aux Lacédémoniens et mirent plus d'ardeur à poursuivre la guerre. Mais les particuliers s'affligeaient de leurs souffrances : le peuple se voyait privé des maigres ressources qu'il possédait; les riches avaient perdu leurs beaux domaines de la campagne, leurs constructions et installations dispendieuses; on se plaignait surtout d'avoir la guerre au lieu de la paix¹⁶⁹. Leur colère à tous ne cessa que lorsqu'ils eurent infligé une amende à Périclès¹⁷⁰. Pourtant peu de temps après, par un revirement dont le peuple est coutumier, ils le réélurent stratège en lui confiant la direction suprême des affaires; le sentiment des maux particuliers s'émuoussait quelque peu et on l'estimait le plus capable de remédier à la situation critique de l'État. Tout le temps que, pendant la paix, il fut à la tête des affaires, il avait fait preuve de modération et de fermeté dans la conduite de l'État, qui sous lui parvint au comble de la puissance : la guerre une fois déclarée, on constata qu'il avait évalué exactement la puissance d'Athènes. Il ne survécut que deux

ans et six mois. Après sa mort on vit mieux encore l'exactitude de ses prévisions. Il avait prédit le succès aux Athéniens s'ils se tenaient en repos, s'ils donnaient tous leurs soins à la marine, s'ils renonçaient à augmenter leur empire pendant la guerre et s'ils ne mettaient pas l'État en danger. Mais sur tous ces points on fit juste le contraire. D'autres entreprises, qui paraissaient sans rapport avec la guerre, furent menées avec la seule préoccupation de la gloriole et de l'intérêt personnels; elles furent désastreuses pour les Athéniens et leurs alliés. En cas de succès, elles eussent procuré gloire et profit aux particuliers; leur échec faisait tort à l'État et gênait la conduite des hostilités. Voici la cause de ce changement : Périclès avait de l'influence en raison de la considération qui l'entourait et de la profondeur de son intelligence; il était d'un désintéressement absolu sans attenter à la liberté; il contenait la multitude qu'il menait, beaucoup plus qu'elle ne le menait. N'ayant acquis son influence que par des moyens honnêtes, il n'avait pas à flatter la foule. Grâce à son autorité personnelle, il pouvait lui tenir tête et même lui montrer son irritation. Chaque fois que les Athéniens s'abandonnaient à contretemps à l'audace et à l'orgueil, il les frappait de crainte : s'ils s'effrayaient sans motif, il les ramenait à la confiance. Ce gouvernement portait le nom de démocratie, en réalité c'était le gouvernement d'un seul homme. Mais ses successeurs, dont aucun n'avait sa supériorité et qui voulaient tous se hisser au premier rang étaient portés, pour flatter le peuple, à lui abandonner les affaires. De là tant de fautes, explicables dans un État puissant et possesseur d'un empire étendu; de là surtout l'expédition de Sicile. Elle échoua moins parce qu'on avait évalué inexactement les forces de l'ennemi que parce que les inspireurs de l'expédition ne discernèrent pas ce qui dans la suite était nécessaire aux troupes; préoccupés qu'ils étaient de leurs intrigues, aspirant au premier rang, ils affaiblirent les opérations de l'armée et, pour la première fois, ils provoquèrent des troubles dans le

gouvernement intérieur de la ville. Malgré l'échec de Sicile et principalement la perte presque totale de leur marine, malgré la sédition qui régnait à l'intérieur de la ville, ils résistèrent pendant trois ans à leurs ennemis du début, auxquels s'étaient joints les Siciliens et la majorité de nos alliés révoltés, enfin à Cyrus, fils du Roi, qui joignit ses forces aux leurs et fournit aux Péloponnésiens de l'argent pour l'équipement de leur flotte. Ils ne cédèrent qu'une fois abattus par leurs dissensions intestines, tant étaient considérables les ressources qui permettaient à Périclès de prévoir pour les Athéniens une victoire facile sur les seuls Péloponnésiens ¹⁷¹.

LXVI. — Le même été, les Lacédémoniens et leurs alliés firent une expédition avec cent vaisseaux contre l'île de Zakynthe, située en face de l'Elide. C'est une colonie des Akhéens du Péloponnèse, dont les habitants étaient alors les alliés d'Athènes. Mille hoplites lacédémoniens s'étaient embarqués sur cette flotte que commandait comme navarque ¹⁷² le Spartiate Knémos. Ils débarquèrent et saccagèrent la majeure partie du pays; mais leur tentative de soumettre l'île échoua et ils rentrèrent chez eux.

LXVII. — A la fin du même été, le Corinthien Aristéus, des ambassadeurs lacédémoniens : Anéristos, Nikolaos, Pratodémos, le Tégéate Timagoras, l'Argien Pollis, qui les accompagnait à titre de simple particulier, se mirent en route pour aller en Asie trouver le Roi. Ils voulaient obtenir de l'argent et son alliance. Ils allèrent d'abord en Thrace trouver Sitalkès, fils de Térès, pour qu'il abandonnât l'alliance athénienne et envoyât des troupes délivrer Potidée dont les Athéniens continuaient à faire le siège. Ils voulaient aussi qu'il leur facilitât la traversée de l'Hellespont pour se rendre auprès de Pharnakès, fils de Pharnabazos; celui-ci à son tour devait les acheminer à travers le haut pays vers le Roi. Justement il se trouvait auprès de Sitalkès des ambassadeurs athéniens : Léarkhos fils de Kallimakhos et Ameiniadès fils de Philémôn. Ceux-ci obtinrent du fils de Sitalkès,

Sadokos, devenu citoyen d'Athènes, qu'il leur livrât les ambassadeurs ennemis; en leur coupant la route pour se rendre auprès du Roi, on les mettrait hors d'état de nuire à Athènes, sa ville adoptive. Sadokos se laissa persuader et, dans leur passage en Thrace pour se rendre à bord du navire sur lequel ils devaient traverser l'Hellespont, il les fit arrêter avant leur embarquement par des gens envoyés à leur poursuite avec Léarkhos et Ameiniadès. Ces ambassadeurs furent donc remis par son ordre aux députés athéniens qui les conduisirent à Athènes. Dès leur arrivée, les Athéniens craignaient qu'Aristéus ne leur fit plus de mal encore s'il parvenait à s'échapper, car il était à leurs yeux l'auteur de tout ce qui s'était passé auparavant à Potidée et en Thrace. Aussi firent-ils mettre à mort, sans jugement, le jour même, les ambassadeurs sans leur permettre de se défendre. Ils jetèrent leurs corps dans des précipices, estimant de bonne guerre d'user ainsi de représailles envers les Lacédémoniens qui, les premiers, avaient mis à mort et jeté dans des précipices les marchands athéniens et alliés qu'ils avaient pris sur des bâtiments de commerce autour du Péloponnèse. Dès le début de la guerre, les Lacédémoniens massacrèrent comme ennemis tous ceux qu'ils arrêtaient en mer, qu'ils fussent alliés des Athéniens ou neutres ¹⁷³.

LXVIII. — Vers le même temps, à la fin de l'été, les Ambrakiotes avec un grand nombre de Barbares, qu'ils avaient soulevés, firent une expédition contre Argos d'Amphilokhie et tout le reste de l'Amphilokhie. L'origine de leur hostilité contre les Argiens était la suivante. Argos d'Amphilokhie et toute l'Amphilokhie avaient été colonisées après la guerre de Troie par Amphilokhos qui, de retour dans sa patrie et mécontent de ce qui se passait à Argos, s'était établi dans le golfe d'Ambrakie et y avait fondé une ville nommée Argos, du nom de sa patrie. Cette ville devint la plus puissante de l'Amphilokhie et sa population était très riche. Plusieurs générations après, les Argiens, accablés par le malheur,

invitèrent leurs voisins, les Ambrakiôtes, à venir s'établir avec eux dans leur ville. Vivant avec les Ambrakiôtes, ils commencèrent à faire usage de la langue grecque; car les autres Amphilokhiens sont barbares. Avec le temps, les Ambrakiôtes chassèrent les Argiens et se rendirent maîtres de la ville. Ainsi traités, les Argiens se mirent entre les mains des Akarnaniens, puis les deux peuples appelèrent à leur secours les Athéniens. Ceux-ci envoyèrent Phormiôn comme stratège avec trente vaisseaux. Avec l'aide de Phormiôn, ils reprirent Argos, réduisirent les Ambrakiôtes en esclavage et Amphilokhiens et Akarnaniens habitèrent en commun la ville. Pour la première fois, à la suite de ces événements, une alliance se noua entre Athéniens et Akarnaniens. C'est ainsi que débuta la haine des Ambrakiôtes contre les Argiens, auxquels ils ne pardonnaient pas leur esclavage; elle leur fit entreprendre, au cours de la guerre, cette expédition à laquelle s'associèrent les Khaones et quelques autres Barbares du voisinage. Ils arrivèrent aux environs d'Argos, se rendirent maîtres du pays, mais, n'ayant pu prendre la ville d'assaut, ils se retirèrent. Chaque peuplade rentra chez elle. Tels furent les événements de l'été.

LXIX. — L'hiver suivant, les Athéniens envoyèrent vingt vaisseaux croiser autour du Péloponnèse sous le commandement de Phormiôn. Il partit de Naupakte pour empêcher que nul n'entrât à Corinthe ou dans le golfe de Krisa ou n'en sortît. On envoya six vaisseaux sur les côtes de la Karie et de la Lykie, sous le commandement de Méléсандros. Ils avaient mission de lever les tributs et d'empêcher les pirates péloponnésiens de quitter ces régions pour donner la chasse aux bâtiments de commerce venant de Phasélis, de Phénicie et de cette partie du continent ¹⁷⁴. Méléсандros, avec une troupe composée des Athéniens embarqués sur ses vaisseaux et d'alliés, pénétra à l'intérieur de la Lykie, mais il fut vaincu et tué et une partie de son armée périt avec lui.

LXX. — Le même hiver, les Potidéates assiégés se trouvèrent dans l'impossibilité de prolonger leur résistance. Les invasions des Péloponnésiens en Attique n'empêchaient pas les Athéniens de poursuivre le siège. Les vivres manquaient et la disette était si complète que quelques habitants en vinrent à se nourrir de chair humaine. Réduits à cette extrémité ils firent aux stratèges athéniens qui commandaient devant la place, Xénophôn fils d'Euripidès, Hestiodôros fils d'Aristokleidès et Phanomakhos fils de Kallimakhos, des propositions de reddition. Ceux-ci les accueillirent, eu égard à la souffrance de leur propre armée, sous ce climat rigoureux et aux deux mille talents qu'avait coûté le siège ¹⁷⁵. Les Potidéates capitulèrent aux conditions suivantes : les assiégés, leurs enfants, leurs femmes et leurs mercenaires sortiraient de la ville, les hommes avec un seul vêtement, les femmes avec deux, et n'emporteraient qu'une somme d'argent déterminée pour le voyage. En vertu de cette convention, ils se retirèrent en Khalkidique et partout où ils purent trouver un asile. Les Athéniens reprochèrent à leurs stratèges d'avoir accordé cette capitulation sans les consulter; à leur avis, ils auraient pu, s'ils l'avaient voulu, réduire la ville sans conditions. Par la suite, ils envoyèrent des colons d'Athènes repeupler Potidée. Ainsi finit la seconde année de la guerre que Thucydide a racontée.

LXXI. — L'été suivant, les Péloponnésiens et leurs alliés n'envahirent pas l'Attique : ils marchèrent contre Platée, sous le commandement d'Arkhidamos, fils de Zeuxidamos, roi de Lacédémone. Il établit son camp et se disposait à ravager leur territoire, quand les Platéens lui dépêchèrent des députés qui lui parlèrent ainsi :

« Arkhidamos et vous Lacédémoniens, vous vous conduisez d'une manière injuste et indigne de vous-mêmes et de vos ancêtres, en attaquant le pays de Platée. Quand le Lacédémonien Pausanias, fils de Kléombrotos, eut délivré la Grèce de l'invasion des Mèdes, avec l'aide des Grecs qui consentirent à partager les risques du

combat livré sur notre territoire, il sacrifia sur l'agora de Platée à Zeus Eleuthérios¹⁷⁶ et, en présence de tous les alliés, il remit aux Platéens leur pays et leur ville pour les habiter, en toute liberté, interdisant à quiconque de les attaquer injustement et de tenter de les asservir. Dans ce cas, tous les alliés présents devraient les défendre, dans la mesure de leurs forces. Voilà ce que vos ancêtres nous ont garanti, en récompense de notre valeur et de notre empressement dans ces heures critiques. Et vous, vous faites juste le contraire ! Avec l'appui des Thébains, nos pires ennemis, vous venez pour nous asservir. Nous prenons à témoin les dieux qui furent alors les garants de ce serment, les dieux de vos pères et les dieux de notre pays et nous vous disons de ne pas attaquer le territoire de Platée, de ne pas violer les serments, de nous laisser vivre en toute liberté, suivant la juste décision de Pausanias. »

LXXII. — Telles furent les paroles des Platéens. Arkhidamos leur répondit :

« Ce que vous dites est juste, Platéens, à condition que vos actes répondent à vos paroles. Conformément aux engagements de Pausanias, gardez votre indépendance et joignez vos forces aux nôtres pour délivrer les autres Grecs qui, après avoir partagé alors vos dangers et s'être liés par le même serment, se trouvent maintenant sous la domination d'Athènes. Leur défense, la libération des autres, voilà l'objet d'un si grand armement et de cette guerre. Vous qui vous êtes rangés avec tant d'empressement à nos côtés, restez fidèles à vos serments. Sinon, ainsi que nous vous y avons déjà engagés, tenez-vous en repos, jouissez de vos biens, gardez la neutralité, ne renoncez à l'amitié ni des uns ni des autres et ne prenez part à la guerre ni d'un côté ni de l'autre. Telle est la conduite qui nous suffira. »

Telle fut la réponse d'Arkhidamos. Les députés platéens rentrèrent dans la ville et la communiquèrent au peuple. Ils furent chargés de répondre qu'ils ne pouvaient se conformer à ces conditions qu'avec l'aveu des Athéniens.

Leurs enfants et leurs femmes se trouvaient à Athènes; ils craignaient aussi pour la ville entière, soit qu'après le départ des Lacédémoniens, les Athéniens ne survinsent et ne les empêchassent de tenir leur parole; soit que les Thébains, compris dans l'obligation imposée à Platée de recevoir les deux partis, ne cherchassent à occuper une seconde fois leur ville.

Arkhidamos tenta de les rassurer et leur dit : « Eh bien ! remettez votre ville et vos maisons aux Lacédémoniens; indiquez les limites de votre territoire; faites le dénombrement de vos arbres et de tout ce qui peut se compter. Retirez-vous, vous-mêmes où vous voulez, jusqu'à la fin de la guerre. A la paix, nous vous rendrons ce que nous aurons reçu de vous; jusqu'à ce moment, nous considérerons vos biens comme un dépôt; nous travaillerons la terre; nous vous payerons une contribution en rapport avec vos besoins¹⁷⁷. »

LXXIII. — Les députés rentrèrent de nouveau dans la ville et confèrent avec le peuple. Leur réponse fut que les Platéens désiraient communiquer aux Athéniens les propositions d'Arkhidamos; ils y souscriraient ensuite avec leur aveu. En attendant ils demandaient aux Lacédémoniens de leur accorder une trêve et d'épargner leur territoire. Arkhidamos conclut un armistice, pour le temps que devait raisonnablement exiger l'envoi d'une délégation à Athènes et ne ravagea pas le pays. Les députés platéens se rendirent à Athènes, confèrent avec les Athéniens; à leur retour ils firent part à leurs concitoyens de la déclaration suivante :

« Platéens, les Athéniens disent que jamais, depuis le moment où vous êtes devenus leurs alliés, ils ne vous ont abandonnés, quand on vous attaquait; ils ne vous abandonneront pas non plus maintenant et vous secourront dans la mesure de leurs forces. Ils vous adjurent, par les serments de vos pères, de ne rien innover en ce qui concerne l'alliance. »

LXXIV. — Sur ce rapport des députés, les Platéens décidèrent de ne pas trahir les Athéniens, de supporter,

s'il le fallait, le ravage de leur territoire et d'endurer plutôt tous les maux. Personne ne devait désormais sortir et l'on répondrait du rempart qu'il était impossible de se conformer aux conditions posées par les Lacédémoniens. Alors Arkhidamos prit d'abord à témoin les dieux et les héros du pays et parla ainsi :

« Dieux protecteurs du pays de Platée ¹⁷⁸ et vous héros, soyez témoins que ces gens ont commencé par violer leur serment et que c'est sans injustice que nous avons pénétré sur leur territoire où nos pères, avec votre secours, ont vaincu les Mèdes et dont vous avez fait pour les Grecs un champ de bataille favorable. Rien de ce que nous ferons maintenant ne constituera une injustice. Nous leur avons fait maintes fois de justes propositions, mais sans succès. Souffrez que les agresseurs soient punis et que ceux qui exercent de justes représailles satisfassent leur vengeance. »

LXXV. — Après cette invocation, Arkhidamos fit ses préparatifs d'attaque ¹⁷⁹. Il commença par faire abattre les arbres et par entourer la ville d'une palissade pour empêcher toute sortie. Puis les assiégeants élevèrent face au rempart une terrasse, espérant se rendre maîtres de la place en peu de temps, car le nombre des travailleurs était considérable. Ils coupèrent sur le Kithérôn des troncs d'arbres qu'ils disposèrent en long et en large en guise de mur des deux côtés de la terrasse, pour empêcher la terre de s'ébouler au loin. On combla l'intérieur avec du bois, des pierres, de la terre et tout ce qui était susceptible d'en accroître la hauteur. Ce travail dura soixante-dix jours et soixante-dix nuits sans interruption, les hommes étant répartis par équipes, dont les uns apportaient les matériaux, pendant que les autres dormaient ou mangeaient. Les Lacédémoniens commandant les troupes alliées et les officiers de chaque contingent pressaient le travail. Quand les Platéens virent la terrasse s'élever, ils ajoutèrent à leur muraille primitive une superstructure en bois, du côté où l'ennemi dressait sa terrasse. Ils emplirent les intervalles de cette

charpente avec des briques enlevées aux maisons voisines. Les pièces de bois donnaient à l'ensemble de la consistance et empêchaient qu'en s'élevant la construction ne s'effondrât. Ils en recouvrirent la partie extérieure de peaux et de cuirs pour mettre à l'abri des traits enflammés les travailleurs et la charpente. Cette construction s'élevait à une hauteur considérable et la terrasse avançait avec tout autant de rapidité. Les Platéens alors imaginèrent le stratagème suivant : ils percèrent la muraille du côté de la terrasse et se mirent à soutirer la terre du remblai.

LXXVI. — Les Péloponnésiens s'en aperçurent et remplirent d'argile des gabions de roseaux avec lesquels ils comblèrent les vides pour que la terrasse ne s'éboulat pas, à mesure que la terre était enlevée. Devant cet échec, les assiégés renoncèrent à leur tentative; mais à partir de la ville ils creusèrent une sape et au juger la prolongèrent jusqu'à la terrasse, en recommençant à tirer la terre. Les assiégeants ne s'aperçurent que longtemps après de cette manœuvre; plus ils entassaient de matériaux, moins la terrasse s'élevait; la terrasse minée s'effondrait, les vides déterminant des affaissements. Les Platéens craignaient néanmoins, en raison de leur petit nombre, de ne pouvoir résister à des adversaires si nombreux; ils recoururent à un autre moyen. Ils renoncèrent à travailler à la haute construction qu'ils opposaient à la terrasse. Entre les deux extrémités où la grande muraille était surélevée par rapport à l'ancienne enceinte, ils se mirent à construire, à l'intérieur de la ville, un mur en forme de croissant; au cas où la grande muraille serait prise, on pourrait résister sur celui-là; les assaillants devraient élever une seconde terrasse, se donner en s'avançant double peine et se mettre dans une situation bien plus défavorable. Cependant, les Péloponnésiens, tout en poursuivant leurs travaux, firent avancer des machines de guerre. L'une d'elles amenée sur la terrasse provoqua une brèche énorme dans la grande muraille, au grand effroi des

Platéens; d'autres s'attaquèrent à d'autres points de la muraille; mais les Platéens les saisissaient avec des nœuds coulants et les brisaient en les attirant à eux. Ils attachaient aussi par les deux extrémités de gros madriers à de longues chaînes en fer qu'ils faisaient glisser transversalement sur deux mâtereaux en saillie sur le mur. Quand la machine allait frapper quelque partie de la muraille, ils lâchaient les chaînes, et les madriers, ainsi lancés, brisaient la tête du bélier.

LXXVII. — Les Péloponnésiens, voyant qu'ils n'arrivaient pas à leurs fins avec leurs machines et qu'un mur s'élevait face à leur terrasse, jugèrent impossible au milieu des difficultés actuelles de prendre la ville. Ils se préparèrent donc à l'entourer d'une ligne de circonvallation. Mais auparavant ils voulurent tenter de l'incendier, s'ils le pouvaient, par un vent favorable, car la ville était petite. Ils recouraient à tous les moyens pour s'en emparer sans dépense et sans recourir à un siège en règle. Du haut de la terrasse, ils jetèrent des fascines dans l'espace compris entre la muraille et la terrasse. Comme ils disposaient de beaucoup de bras, cet intervalle fut bientôt comblé et ils en entassèrent encore. De cette hauteur, ils en jetèrent sur tous les points de la ville qu'ils purent atteindre; puis ils lancèrent un mélange de soufre et de poix enflammés pour mettre le feu à tout ce bois. Une flamme s'éleva, si haute qu'on n'en avait jamais vu de pareille, du moins allumée par la main des hommes. Car il arrive que dans les montagnes les arbres battus des vents s'embrasent spontanément et que les chocs répétés produisent des flammes. L'embrasement était immense et peu s'en fallut que les Platéens, qui avaient échappé aux autres dangers, ne périssent dans celui-ci. Bien des quartiers de la ville étaient inaccessibles. Et si le vent eût activé l'incendie, comme l'espérait l'ennemi, nul n'eût survécu. Mais on dit qu'il survint une pluie violente accompagnée de tonnerre qui éteignit le feu et mit fin au danger.

LXXVIII. — Après ce nouvel échec, les Péloponnésiens

ne gardèrent qu'une partie de leurs troupes et congédièrent le reste. Ils investirent alors la ville d'une circonvallation; le travail fut réparti entre les divers contingents. De chaque côté, on creusa un fossé, d'où l'on tirait l'argile pour faire des briques. Quand l'ouvrage fut achevé, vers le lever d'Arkourous (mi-septembre), ils laissèrent des hommes pour garder la moitié du rempart, l'autre moitié étant tenue par les Béotiens; le reste de l'armée se retira et chaque peuple rentra dans ses foyers.

Dès avant le siège, les Platéens avaient envoyé à Athènes les enfants, les femmes, les vieillards et toutes les bouches inutiles. Il n'était demeuré dans la ville pour soutenir le siège que quatre cents Platéens, quatre-vingts Athéniens, cent dix femmes pour faire le pain. Tel était, en tout, le nombre des défenseurs au début du siège. Il n'y avait à l'intérieur de l'enceinte, aucune personne de plus, ni homme libre ni esclave. Telles furent les dispositions prises au siège de Platée.

LXXIX. — Le même été, pendant le siège de Platée, les Athéniens, avec deux mille hoplites athéniens et deux cents cavaliers, firent campagne contre les Khalkidiens du littoral de Thrace et les Bottiæes. On était à l'époque de la maturité des blés. Xénophôn, fils d'Euripidès, les commandait avec deux autres stratèges. Ils parvinrent aux abords de Spartolos, ville de Bottie, et anéantirent les moissons. Ils s'attendaient à voir la ville se rendre grâce aux complicités qu'ils y avaient. Mais la faction opposée demanda de l'aide à Olynthe, qui envoya une garnison de quelques troupes parmi lesquelles des hoplites. Celle-ci fit une sortie et les Athéniens livrèrent une bataille sous les murs mêmes de Spartolos. Les hoplites khalkidiens, renforcés de mercenaires, vaincus par les Athéniens se réfugièrent dans la place. Par contre les cavaliers khalkidiens et les troupes légères furent victorieux des cavaliers et des troupes légères des Athéniens. Aux côtés des Khalkidiens combattaient également quelques peltastes du pays appelé

Krousis. Peu de temps après le combat, il leur arriva d'Olynthe un renfort de peltastes. A cette vue les troupes légères de Spartolos, ainsi renforcées et fières de leur premier succès, prononcèrent aussitôt une seconde attaque contre les Athéniens, avec les cavaliers khalkidiens et les renforts. Les Athéniens reculèrent jusqu'aux deux détachements qu'ils avaient laissés à la garde des bagages. Chaque fois que les Athéniens s'avançaient, l'ennemi cédaît du terrain; quand ils se retiraient, il les poursuivait et les criblait de traits. Les cavaliers khalkidiens chargeaient, partout où leur intervention était opportune. Ce furent eux surtout qui jetèrent l'effroi dans les rangs athéniens; ils les mirent en déroute et les poursuivirent au loin. Les Athéniens se réfugièrent à Potidée et en vertu d'une convention ils enlevèrent leurs morts, puis retournèrent à Athènes avec le reste de l'armée. Dans cette rencontre, quatre cent trente Athéniens et tous les stratèges avaient péri¹⁸⁰. Les Khalkidiens et les Bottæes élevèrent un trophée, recueillirent leurs morts et rentrèrent chez eux.

LXXX. — Le même été peu de temps après ces événements, les Ambrakiôtes et les Khaones, qui voulaient soumettre toute l'Akarnanie et la détacher d'Athènes, demandèrent aux Lacédémoniens d'équiper une flotte levée chez leurs alliés et d'envoyer mille hoplites en Akarnanie. Ils assuraient qu'ainsi soutenus sur mer et sur terre, ils mettraient les Akarnaniens du littoral dans l'impossibilité d'aider ceux de l'intérieur et qu'une fois maîtres du pays, ils réduiraient facilement Zakynthe et Képhallénie; les Athéniens ne pourraient plus aussi facilement croiser autour du Péloponnèse; on pouvait même espérer s'emparer de Naupakte. Les Lacédémoniens se laissèrent convaincre et envoyèrent aussitôt sur quelques bâtiments leurs hoplites sous le commandement de Knémos, encore navarque à cette date. Tous les vaisseaux alliés en état de tenir la mer reçurent l'ordre de rallier Leukas au plus vite. Les Corinthiens étaient les plus ardents à soutenir les Ambrakiôtes,

leurs colons. La flotte de Corinthe, de Sikyônè et des villes de cette région se disposait à appareiller; les escadres de Leukas, d'Anaktorion et d'Ambrakie, qui avaient pris la mer les premières, les attendaient à Leukas. Knémos, avec ses mille hoplites, échappa dans sa traversée à Phormiôn qui, à la tête des vingt vaisseaux athéniens, surveillait les parages de Naupakte; il prépara immédiatement son expédition par terre. Parmi les Grecs que comptait son armée, il y avait des Ambrakiôtes, des Leukadiens, des Anaktoriens et les mille hoplites qu'il avait amenés; parmi les Barbares, mille Khaones, qui ne reconnaissaient pas de roi, et que commandaient, en vertu d'un pouvoir annuel, deux chefs appartenant à la famille dominante, Phôtios et Nikanôr. Avec les Khaones marchaient également des Thesprôtes, eux aussi ne reconnaissant pas de rois. Les Molosses et les Atintanes étaient commandés par Sabylinthos, tuteur du roi Tharypas, encore enfant; les riverains du fleuve Auos par leur roi Orœdos. Mille Orestes, dont Antiokhos était le roi, faisaient campagne avec les gens d'Orœdos à qui Antiokhos les avait confiés. Perdikkas avait envoyé, à l'insu des Athéniens, mille Macédoniens, mais qui n'arrivèrent pas à la date fixée.

Tels furent les effectifs avec lesquels Knémos se mit en marche, sans attendre la flotte de Corinthe. En traversant le pays des Argiens d'Amphilokhie, les troupes ravagèrent le bourg non fortifié de Limnæa et se portèrent dans la direction de Stratos, la ville la plus importante de l'Akarnanie. Knémos pensait que, s'il parvenait à la prendre, le reste du pays se rendrait sans résistance.

LXXXI. — Les Akarnaniens, à l'annonce qu'une puissante armée avait envahi leur territoire et que, du côté de la mer, les vaisseaux ennemis allaient arriver, ne réunirent pas leurs forces; chacun se contenta de tâcher de sauver ce qui lui appartenait. En même temps ils pressaient Phormiôn de venir à leur secours; il répondit qu'il lui était impossible d'abandonner Naupakte, d'où il guettait la venue de la flotte de Corinthe.

Les Péloponnésiens et leurs alliés répartirent leurs troupes en trois corps¹⁸¹ et s'avancèrent dans la direction de la ville de Stratos. Ils se proposaient de camper sous ses murs et de lui donner l'assaut, si par des négociations ils n'apportaient pas sa reddition. Au centre se trouvaient les Khaones et les autres Barbares; à droite les Leukadiens, les Anaktoriens et leurs alliés; à gauche, Knémos, les Péloponnésiens et les Ambrahiôtes. Les intervalles entre ces colonnes étaient considérables et à certains moments elles étaient sans liaison. Les Grecs avançaient en bon ordre, toujours sur leurs gardes, n'installant leur camp que dans des endroits propices. Mais les Khaones, pleins de confiance en eux-mêmes et réputés d'ailleurs pour leur vaillance parmi les peuples de cette contrée, ne voulurent pas perdre de temps à installer leur camp; ils s'avancèrent impétueusement avec les autres Barbares, s'imaginant prendre la ville du premier coup et recueillir la gloire de ce haut fait. Informés de leur approche, les Stratiens se dirent que, s'ils défaisaient ces troupes isolées, les Grecs montreraient moins d'ardeur dans l'attaque. Ils dressèrent donc des embuscades aux environs de la ville et quand l'ennemi fut proche, ils sortirent de la place, lui marchèrent sus et s'élançèrent des endroits où ils s'étaient embusqués. Les Khaones pris de peur périrent en grand nombre. Les autres Barbares, les voyant céder, cessèrent toute résistance et prirent la fuite. Les Grecs des deux autres colonnes ne s'aperçurent pas de ce combat, car ils étaient fort loin des Khaones et pensaient que ceux-ci avaient accéléré leur marche pour établir leur camp. Mais quand les Barbares reflurent sur eux en désordre, ils les recueillirent; ils formèrent un seul camp et se tinrent en repos le reste de la journée. Les Stratiens n'en vinrent pas aux mains, car ils n'avaient pas encore reçu les renforts des autres Akarnaniens; ils se bornèrent à les harceler de loin à coups de fronde¹⁸², les mettant ainsi en un grand embarras, car on ne pouvait plus circuler qu'avec son armure;

or les Akarnaniens passent pour être de très redoutables frondeurs.

LXXXII. — La nuit venue, Knémos se hâta de se replier avec ses troupes sur le fleuve Anapos, qui coule à quatre-vingts stades de Stratos. Le lendemain, il fit enlever ses morts en vertu d'une convention. Puis, comme les Œniades étaient venus le rejoindre en qualité d'amis, il se retira sur leur territoire avant l'arrivée des renforts ennemis. Puis chacun s'en retourna dans ses foyers. Les Stratiens élevèrent un trophée pour commémorer leur combat avec les Barbares.

LXXXIII. — La flotte des Corinthiens et des autres alliés, qui devait sortir du golfe de Krisa pour se porter au secours de Knémos et empêcher les Akarnaniens du littoral d'unir leurs forces à ceux de l'intérieur, ne put exécuter ce plan. Environ le moment que se livrait la bataille de Stratos, elle fut contrainte de livrer combat à Phormiôn, qui avec ses vingt vaisseaux athéniens gardait la mer aux environs de Naupakte. Phormiôn épiait pour attaquer la flotte ennemie en pleine mer le moment où elle sortirait du golfe en longeant la côte. Les Corinthiens et leurs alliés, cinglant vers l'Akarnanie, n'étaient pas disposés à livrer un combat naval, mais bien un combat sur terre; ils ne croyaient pas que l'escadre athénienne, forte seulement de vingt vaisseaux, aurait l'audace d'attaquer leur flotte qui en comprenait quarante-sept. Ils suivaient donc la côte et de Patras en Akhaïe ils tâchaient d'atteindre la rive opposée de l'Akarnanie, quand ils aperçurent la flotte athénienne qui longeait la côte opposée et de Khalkis et de l'embouchure de l'Événos s'avançait sur eux. Comme la nuit ne pouvait empêcher l'ennemi de les voir jeter l'ancre, ils furent contraints d'accepter le combat au milieu du détroit.

Les stratèges de chaque côté leur firent prendre leurs formations de combat : c'étaient Makhaôn, Isokratés et Agatharkhidas pour les Corinthiens. Les Péloponnésiens prirent une formation circulaire, la plus étendue

possible, impénétrable aux navires ennemis, proues au dehors, poupes au dedans; quant aux bâtiments légers, qui naviguaient de conserve, ils les disposèrent à l'intérieur avec cinq de leurs navires les plus rapides pour qu'ils fussent à portée de venir rapidement à la rescousse sur les points les plus menacés.

LXXXIV. — Les vaisseaux athéniens, en ligne de file, tournaient autour du cercle, qu'ils rétrécissaient sans cesse, en serrant de près l'ennemi et en donnant continuellement l'impression qu'ils allaient fondre sur lui. Phormiôn leur avait recommandé de n'engager le combat qu'à un signal donné par lui. Il comptait que la flotte ennemie ne pourrait garder son ordre de bataille, comme le fait une armée de terre, que les vaisseaux se gêneraient réciproquement, que les bâtiments légers leur causeraient de l'embarras et que, si le vent se mettait à souffler de la direction du golfe, comme cela se produit d'ordinaire au lever du jour, le trouble serait complet dans leurs rangs. Il attendait donc cette éventualité, en continuant à tourner autour de la flotte lacédémonienne. Comme ses navires étaient meilleurs manœuvriers, il pensait que l'initiative du combat lui appartiendrait à son heure et qu'elle serait tout à son avantage. Le vent s'éleva; les vaisseaux ennemis sans espace pour manœuvrer se trouvèrent gênés, à la fois par le vent et par les bâtiments légers; ils se bousculaient, se repoussaient les uns les autres avec les gaffes, ce n'étaient que cris de « gare à vous », qu'injures qui empêchaient d'entendre les commandements et la voix des kéleustes¹⁸³. Les équipages, sans expérience et incapables de soulever leurs rames dans cette agitation, empêchaient les vaisseaux d'obéir aux ordres des pilotes. C'est alors que Phormiôn, saisissant le moment opportun, donna le signal¹⁸⁴. Les Athéniens s'élancèrent et commencèrent par couler un des vaisseaux amiraux; tous ceux qu'ils purent atteindre furent détruits; le trouble fut tel qu'aucun ne put essayer de résister et que la flotte corinthienne s'enfuit vers Patras et Dymè d'Akhaïe.

Les Athéniens les poursuivirent, prirent douze vaisseaux, firent prisonniers la plupart des équipages et mirent le cap sur Molykreion. Ils élevèrent un trophée sur le promontoire de Rhion et consacrèrent un navire à Poseidôn. Puis ils se retirèrent à Naupakte. Les Péloponnésiens, avec les vaisseaux qui leur restaient, s'empresèrent de quitter Dymè et Patras pour Kylléné, l'arsenal¹⁸⁵ des Eléens; Knémos et les navires, qui auraient dû se joindre aux Corinthiens venant de Leukas, arrivèrent à Kylléné après la bataille de Stratos.

LXXXV. — Les Lacédémoniens envoyèrent alors à Knémos, comme conseillers dans les opérations navales, Timokratès, Brasidas et Lykophrôn. Ils leur donnèrent l'ordre de préparer dans de meilleures conditions un autre combat naval et de ne pas se laisser interdire la mer par une flotte si peu nombreuse. Comme c'était là leur premier combat sur mer, cet échec leur semblait extraordinaire; au lieu de l'attribuer à l'insuffisance de leur marine, ils l'imputaient à la mollesse des équipages, sans mettre en parallèle l'expérience de longue date des Athéniens et leur propre et récente pratique de la mer. Ces conseillers, qu'ils avaient envoyés dans un moment de colère, dès leur arrivée, enjoignirent, d'accord avec Knémos, aux différents États de fournir des vaisseaux, et équipèrent ceux qui leur restaient, avec l'intention de livrer bataille.

De son côté, Phormiôn¹⁸⁶ informa Athènes de ces préparatifs et y fit connaître la victoire qu'il venait de remporter. Il demandait qu'on lui envoyât le plus grand nombre possible de vaisseaux, et cela incontinent, car on s'attendait d'un jour à l'autre à un combat naval. On lui envoya vingt vaisseaux, en ordonnant à leur commandant de gagner d'abord la Crète. C'était un Crétois de Gortyne, nommé Nikias, proxène¹⁸⁷ des Athéniens, qui les avait engagés à aborder à Kydônia, leur promettant de gagner à leur cause cette ville leur ennemie. La raison de cette expédition était qu'il voulait complaire aux Polikhnites, voisins de Kydônia. Il

conduisit donc la flotte en Crète et, avec l'aide des Polikhnites, il ravagea le territoire de Kydônia. Mais les vents et l'état défavorable de la mer le retinrent longtemps.

LXXXVI. — Pendant que les Athéniens étaient retenus en Crète, la flotte péloponnésienne de Kylléné faisait ses préparatifs pour un nouveau combat naval. Elle se dirigea en longeant la côte vers Panormos d'Akhaïe où se trouvait l'armée de terre des Péloponnésiens, accourue à leur secours. De son côté Phormiôn, en suivant le rivage, se dirigea à Rhion de Molykrie et jeta l'ancre, à quelque distance du promontoire, avec les vingt vaisseaux qui avaient livré la précédente bataille. Les habitants de ce Rhion étaient bienveillants pour les Athéniens : tandis que l'autre, Antirhion, situé en face, appartient au Péloponnèse. Un bras de mer de sept stades ¹⁸⁸, qui forme l'entrée du golfe de Krisa, les sépare. Ce fut donc au Rhion d'Akhaïe, à peu de distance de Panormos, où se trouvait leur armée de terre, que les Péloponnésiens mouillèrent avec cinquante-sept vaisseaux, dès qu'ils eurent aperçu les Athéniens. Pendant six ou sept jours les deux flottes restèrent à l'ancre, face à face, s'entraînant et faisant leurs préparatifs de combat. Les Péloponnésiens, effrayés par leur précédente défaite, redoutaient de s'éloigner des promontoires et de s'aventurer en haute mer ; les Athéniens de s'engager dans le bras de mer, pensant qu'une rencontre dans le détroit tournerait à l'avantage de l'ennemi. Enfin Knémos, Brasidas et les autres stratèges péloponnésiens, décidés à livrer promptement bataille, avant que les Athéniens eussent reçu des renforts, réunirent leurs soldats. Comme la majorité d'entre eux était sous le coup de la défaite et manquait de mordant, ils les encouragèrent comme il suit :

LXXXVII. — « Péloponnésiens, si l'issue du combat précédent vous fait redouter celle du combat qui va avoir lieu, votre crainte est tout à fait injustifiée. Nos préparatifs étaient insuffisants, vous le savez, et notre objectif était, non pas de livrer bataille sur mer, mais

de faire une expédition sur terre. Bien des circonstances imputables au hasard nous ont été contraires. C'était notre premier combat naval et notre inexpérience nous a été en quelque mesure fatale. Aussi n'est-ce pas à notre lâcheté qu'il faut attribuer notre défaite. Il ne faut pas qu'un courage, que la force n'a pas réussi à abattre et qui trouve en lui-même sa justification, se laisse ému par des circonstances accidentelles. Songez au contraire que la fortune peut trahir tous les hommes, que les vrais braves sont toujours d'une fermeté inébranlable et que devant un tel courage l'inexpérience ne saurait être un prétexte suffisant pour excuser la lâcheté. Votre manque de pratique est largement compensé par votre audace. Le savoir de l'adversaire que vous redoutez si fort, s'il s'alliait au courage, le mettrait en état de se rappeler dans le danger ce qu'il a appris ; mais sans courage, aucun savoir ne résiste au danger. Car la crainte trouble la mémoire et la science sans force d'âme ne mène à rien. A la supériorité que leur confère leur expérience, opposez la supériorité de votre courage, et à la crainte, que vous inspire votre défaite, l'insuffisance de votre préparation. Ce qui vous assure l'avantage, pour une bataille navale, c'est le nombre de nos vaisseaux et la proximité d'une rive qui nous appartient et que tiennent nos hoplites. En général, la supériorité du nombre et de la préparation assure la victoire. Ainsi, de quelque côté que nous cherchions, nous ne trouvons pas un seul point sur lequel vos craintes soient justifiées. Toutes nos fautes précédentes nous serviront maintenant de leçons. Ayez donc confiance ; que chacun, pilote ou matelot, fasse son devoir sans jamais abandonner le poste où il aura été placé. Nos dispositifs seront pris par nous avec autant de soin que par vos chefs de naguère et nul n'aura de prétexte de se montrer lâche. Si quelqu'un est tenté de l'être, il sera châtié comme il convient ; les braves recevront le juste prix de leur valeur ¹⁸⁹. »

LXXXVIII. — Telles furent les exhortations adressées

par leurs chefs aux Péloponnésiens. Phormiôn redoutait lui aussi le découragement de ses marins; il était informé que se rassemblant par groupes ils s'effrayaient du nombre des vaisseaux ennemis. Il résolut de les convoquer pour leur donner confiance et, vu les circonstances, de les rassurer. Déjà auparavant, il ne manquait aucune occasion de raffermir leurs âmes et de les habituer à l'idée qu'il n'était aucune flotte, si nombreuse fût-elle, dont ils ne dussent soutenir l'attaque. D'ailleurs ses soldats, depuis longtemps avaient conçu l'opinion que des Athéniens comme eux ne devaient pas céder devant des vaisseaux péloponnésiens, quel qu'en fût le nombre. Néanmoins les sentant découragés à la vue de cet ennemi, il voulut rappeler leur courage; il les rassembla donc et leur dit :

LXXXIX. — « Je vois, soldats, que vous vous effrayez du nombre des ennemis; aussi vous ai-je réunis pour vous montrer que votre crainte ne repose sur rien. C'est à cause de leur défaite précédente, c'est à cause du sentiment de leur infériorité qu'ils ont armé tant de vaisseaux, n'osant pas vous attaquer à forces égales. Ce qui leur donne surtout confiance, comme s'ils avaient le monopole du courage, c'est simplement leur habitude du combat sur terre. Ils y ont souvent réussi et ils espèrent avoir sur mer la même supériorité. Il est juste que l'avantage nous appartienne sur mer, puisqu'ils ont le leur sur terre. Pour le courage, ils n'en ont pas plus que nous et l'audace croît avec l'expérience. Les Lacédémoniens, qui doivent le commandement suprême à leur réputation, mènent au péril des alliés qui les suivent, pour la plupart, bien malgré eux; ils n'auraient pas accepté de leur plein gré de livrer une bataille navale, aussitôt après une si rude défaite. Vous n'avez donc pas à redouter leur audace. C'est vous qui leur inspirez une crainte bien plus vive et plus fondée : d'abord vous les avez vaincus et ils pensent que nous n'accepterions pas la lutte, si nous ne devions pas nous surpasser encore. Au combat, ceux qui ont la supériorité du nombre,

comme nos ennemis, mettent leur confiance dans ce nombre plutôt que dans leur valeur. Ceux qui, disposant de moyens beaucoup plus faibles n'agissent pas par contrainte, s'appuient sur quelque grand sentiment pour oser résister. Voilà ce que se disent nos ennemis : l'invraisemblance de notre résolution les effraie plus qu'un armement convenable. Bien des armées ont succombé sous les coups d'adversaires bien moins nombreux, soit par impéritie, soit aussi par lâcheté; nous sommes à l'abri de ces deux reproches. De mon plein gré je n'accepterai pas le combat dans le golfe, je me garderai même d'y entrer. Je sais parfaitement que des vaisseaux peu nombreux, exercés et meilleurs manœuvriers se trouvent dans un détroit dans de mauvaises conditions pour attaquer une flotte nombreuse aux équipages peu exercés. Si l'on ne voit pas l'ennemi de loin, on est dans l'impossibilité de l'aborder à l'éperon et de lui échapper au besoin, si l'on est serré de près. On ne peut alors ni percer la ligne ennemie, ni virer de bord, tactique qui convient à des bâtiments plus maniables; on est amené à substituer au combat naval une lutte comme à terre; et dans ce cas la supériorité du nombre assure la victoire. J'aurai soin, dans la mesure du possible, que ces conditions soient réalisées. Pour vous, restez en bon ordre à vos postes à bord; exécutez ponctuellement les commandements; cela sera d'autant plus facile que le mouillage de la flotte ennemie est tout près. Dites-vous que l'ordre et le silence au combat sont indispensables sur mer plus encore que sur terre. Montrez-vous dignes de vos précédents exploits. La lutte est décisive : ou les Péloponnésiens perdront toute espérance maritime, ou les Athéniens craindront de perdre sous peu leur empire sur la mer. Je vous le rappelle encore, vous avez déjà vaincu la plupart d'entre eux. Or des vaincus n'ont plus la même assurance pour aborder les mêmes dangers. »

XC. — Telles furent les exhortations de Phormiôn. Les Péloponnésiens, voyant que les Athéniens refusaient de s'engager à leur rencontre dans le golfe et le détroit,

voulurent les y attirer malgré eux. Ils appareillèrent à l'aurore, formés en quatre colonnes, dans la direction de leur littoral et vers l'intérieur du golfe. L'aile droite était en tête, selon l'ordre du mouillage. A cette aile ils avaient placé leurs vingt vaisseaux les plus rapides; leur plan consistait, au cas où Phormion croirait Naupakte menacée et voudrait se porter au secours de cette place, à empêcher les Athéniens d'éviter leur attaque débordant leur aile et à les encercler avec ces vingt navires. C'est ce qui arriva. Phormion fut effrayé à la pensée que la place était déserte, et, dès qu'il les vit appareiller, malgré lui et en toute hâte, il fit embarquer ses troupes et se mit à longer le rivage. L'infanterie des Messéniens suivait la côte, prête à intervenir. A la vue de la flotte athénienne qui s'avancait sur une seule ligne, était déjà à l'intérieur du golfe et rasait la côte, les conditions que les Péloponnésiens avaient tant souhaitées se trouvèrent réalisées. Soudain, à un signal unique, ils virèrent de bord et avancèrent de front à toute vitesse sur les Athéniens. Ils espéraient s'emparer de toute cette flotte. Mais les onze vaisseaux qui étaient en tête, évitèrent cette conversion de l'aile droite des Péloponnésiens et purent gagner le large. Les autres vaisseaux se laissèrent surprendre, furent poussés à la côte dans leur fuite et détruits. Les Athéniens qui ne purent se sauver à la nage furent massacrés. Déjà les Péloponnésiens remorquaient quelques navires vides et ils en avaient même capturé un avec son équipage, quand les Messéniens arrivèrent à la rescousse, avancèrent dans l'eau tout armés, se hissèrent sur quelques-uns de ces navires que l'ennemi remorquait déjà et, combattant du haut des ponts, réussirent à les reprendre.

XCI. — Sur ce point, les Péloponnésiens étaient donc victorieux : ils avaient détruit les vaisseaux athéniens. Les vingt vaisseaux de leur aile droite continuèrent à poursuivre les onze unités athéniennes, qui, en se dirigeant au large du golfe, avaient échappé à leur mouvement de conversion. Tous parvinrent à les gagner de vitesse,

à l'exception d'un seul, et à se réfugier à Naupakte. Devant le temple d'Apollon¹⁰⁰, ils virent de bord, font face à l'ennemi et arrêtés se préparent à le repousser, s'il faisait mine d'approcher du rivage. Les Péloponnésiens arrivèrent plus tard et tout en naviguant ils chantaient le péan, comme s'ils étaient déjà victorieux. Le seul vaisseau athénien resté à la traîne fut poursuivi par un vaisseau de Leukas, qui avait poussé fort en avant des autres. Un bâtiment de commerce se trouvait tranquillement à l'ancre au large. Le vaisseau athénien a le temps d'en faire le tour, fonce sur le navire de Leukas qui le poursuivait, l'éperonne dans le flanc et le coule. Cet événement inattendu emplit d'effroi les Péloponnésiens. Déjà confiants en leur victoire, ils s'étaient lancés sans ordre à la poursuite; sur quelques vaisseaux on abaisse les rames et l'on s'arrête pour attendre le gros de la flotte, manœuvre périlleuse vu la proximité de l'ennemi; d'autres qui ne connaissaient pas la plage s'échouèrent sur des hauts fonds.

XCII. — A cette vue les Athéniens reprirent confiance; tous à un seul commandement foncèrent à grands cris sur les vaisseaux ennemis. Les fautes que ceux-ci venaient de commettre, le désordre qui régnait dans leurs rangs les empêchèrent de résister longtemps. Ils virèrent de bord en direction de Panormos, d'où ils étaient partis. Lancés à leur poursuite, les Athéniens capturèrent les six vaisseaux les plus proches et reprirent leurs bâtiments que les Péloponnésiens avaient mis hors de combat et qu'ils avaient remorqués sur la rive. La plupart des hommes furent tués, quelques-uns faits prisonniers. Le Lacédémonien Timokratès¹⁰¹ était à bord du vaisseau de Leukas qui coula près du bâtiment de commerce. Au moment où le navire sombrait, il se frappa de son épée et la mer rejeta son cadavre dans le port de Naupakte.

Les Athéniens rebroussèrent chemin et élevèrent un trophée à l'endroit d'où ils étaient partis pour remporter la victoire. Ils recueillirent les cadavres et les

débris sur la rive, où ils se trouvaient. Une convention permit à l'ennemi d'en faire autant. Les Péloponnésiens, de leur côté, élevèrent un trophée pour marquer la victoire qu'ils avaient remportée en obligeant l'ennemi à fuir et la destruction des navires sur le rivage. Ils consacèrent sur le Rhion d'Akhaïe, près de leur trophée, le vaisseau qu'ils avaient capturé. Puis par crainte de la venue des renforts athéniens, ils profitèrent de la nuit pour rentrer tous, à l'exception des Leukadiens, dans le golfe de Krisa et à Corinthe. Les vingt vaisseaux athéniens venant de Crète, qui auraient dû se joindre à ceux de Phormiôn avant la bataille, arrivèrent à Nau-pakte peu après la retraite de l'ennemi. L'été prit fin.

XCIII. — Avant que la flotte qui s'était retirée dans le golfe de Krisa et à Corinthe se séparât, Knémos, Brasidas et les autres commandants péloponnésiens voulurent, au début de l'hiver et à l'instigation des Mégariens, tenter un coup de force sur le Pirée, le port d'Athènes. Il n'était ni gardé ni fermé, ce qui n'est pas surprenant, étant donné la supériorité manifeste sur mer des Athéniens. Ils décidèrent que chaque matelot prendrait sa rame, son coussin, sa courroie et irait par terre¹⁹³ de Corinthe jusqu'au rivage de la mer orientée vers Athènes; ils se rendraient en toute hâte à Mégare, mettraient à la mer quarante vaisseaux qui étaient sur les chantiers de Nisæa, leur port de radoub et cingleraient immédiatement sur le Pirée. Aucune escadre n'y montait la garde et nul ne s'attendait à subir une attaque par mer aussi soudaine. Les Athéniens ne présumaient pas que l'ennemi eût l'audace de déclencher une agression au grand jour sans qu'on l'en empêchât et que, s'il y songeait, on n'en fût pas informé. Le plan fut aussitôt mis à exécution. Les Péloponnésiens arrivèrent de nuit à Nisæa et tirèrent à flot leurs vaisseaux, mais renonçant à leur premier objectif, le Pirée, ils mirent le cap sur le promontoire de Salamine, qui regarde Mégare. Le danger de l'entreprise les avait effrayés et l'on prétend aussi que le vent les avait empêchés d'exé-

cuter leur dessein. Il y avait là un fort et une station de trois vaisseaux qui bloquaient la ville de Mégare. Ils attaquèrent le fort, s'emparèrent des trois vaisseaux vides, tombèrent à l'improviste sur Salamine et la pillèrent.

XCIV. — En direction d'Athènes, on faisait des signaux nocturnes¹⁹⁴ pour annoncer l'approche de l'ennemi. Jamais au cours de la guerre on ne vit pareille consternation. Dans la ville on croyait déjà l'ennemi au Pirée; au Pirée on croyait qu'il était maître de Salamine et qu'il n'allait pas tarder d'atteindre le port. La chose eût été facile, s'il eût agi sans retard et n'eût pas été gêné par le vent. Dès la pointe du jour les Athéniens se portèrent en masse au secours du Pirée, ils mirent les vaisseaux à flot, s'embarquèrent en toute hâte au milieu d'un grand désordre et cinglèrent vers Salamine. Ils laissèrent des troupes de terre pour garder le Pirée. Les Péloponnésiens, avertis de leur approche, après maintes incursions en différentes parties de l'île, au cours desquelles ils prirent des hommes, du butin et les trois vaisseaux du fort de Boudoron, firent force de rames vers Nisæa. Il faut dire qu'ils n'étaient pas rassurés du tout sur leurs vaisseaux, qui ayant été longtemps à sec, faisaient eau de toutes parts. Ils arrivèrent à Mégare, puis regagnèrent Corinthe par terre. Les Athéniens, ne les trouvant pas aux environs de Salamine, rebroussèrent chemin eux aussi. Désormais la garde du Pirée fut mieux assurée; on ferma les ports et on prit les autres dispositions qui s'imposaient¹⁹⁴.

XCV. — Vers la même époque au commencement de l'hiver, l'Odryse Sitalkès, fils de Térès roi des Thraces, se mit en campagne contre Perdikkas, fils d'Alexandros, roi de Macédoine et contre les Khalkidiens de Thrace. Il s'agissait de deux promesses; il voulait faire remplir l'une et exécuter l'autre. Perdikkas, qui se trouvait dans une situation critique au début de la guerre, avait pris envers lui certains engagements, s'il le réconciliait avec les Athéniens et ne remettait pas sur le trône son frère Philippos avec lequel il était brouillé. Mais ces promesses

n'avaient pas été tenues. D'un autre côté, il avait convenu avec les Athéniens, en contractant avec eux une alliance, de mettre fin à la guerre en Khalkidique. Telles étaient les deux raisons de son expédition. Sitalkès emmenait avec lui Amyntas, fils de Philippos, qu'il avait l'intention de mettre sur le trône de Macédoine; des ambassadeurs athéniens se trouvaient à ses côtés pour faire exécuter ce projet et Hagnôn en qualité de général. Les Athéniens devaient l'aider dans son expédition contre les Khalkidiens en lui fournissant des vaisseaux et une armée aussi nombreuse que possible.

XCVI. — Parti de chez les Odryses, il lève des troupes d'abord chez les Thraces qui habitent entre les monts Hæmos et du Rhodope et qui se trouvaient sous sa domination jusqu'au Pont-Euxin et à l'Hellespont. Ensuite chez les Gètes, au delà de l'Hæmos et chez tous les autres peuples qui habitent en deçà de l'Istros dans le pays orienté vers le Pont-Euxin. Les Gètes et les peuples de cette contrée confinent aux Scythes; tous sont semblablement équipés et sont des archers à cheval. Il appela également un grand nombre de montagnards de la Thrace, tribus indépendantes et armées du coutelas¹⁹⁶; ils portent le nom de Dies et habitent pour la plupart le Rhodope. Il décida les uns en leur promettant une solde; les autres l'accompagnaient comme volontaires. Il leva également des troupes chez les Agrianes, les Lææes et les autres peuples de la Pæonie qu'il commandait. C'étaient les derniers peuples soumis à sa domination qui s'étendait jusqu'aux Lææes de Pæonie et au Strymôn. Ce fleuve prend sa source au mont Skombros, coule à travers le pays des Agrianes et des Lææes; il sert de limite à l'empire de Sitalkès qui confine, de ce côté, à la Pæonie indépendante. Du côté des Triballes, également indépendants, sa domination s'arrête aux Trères et aux Tilatæes, qui habitent au nord du mont Skombros et s'étendent à l'occident jusqu'au fleuve Oskios. Ce fleuve a sa source dans la même montagne que le Nestos et l'Hèbre. Cette montagne, qui appar-

tient à la chaîne du Rhodope, est déserte et fort élevée.

XCVII. — Le royaume des Odryses s'étendait, sur le rivage de la mer, de la ville d'Abdère au Pont-Euxin jusqu'à l'embouchure de l'Istros. A prendre au plus court et à condition d'avoir le vent en poupe, il faut à un navire rond quatre jours et quatre nuits pour longer cette côte. Par terre, en prenant au plus court, d'Abdère à l'embouchure de l'Istros, un bon marcheur fait le trajet en onze jours¹⁹⁶. Telle est l'étendue de la côte. En remontant de la côte à l'intérieur, de Byzance jusqu'au pays des Lææes et jusqu'au Strymôn, c'est-à-dire dans le sens de la plus grande largeur, un bon marcheur accomplit le trajet en treize jours. Le tribut fourni par tous les Barbares et les villes grecques, tel que l'a établi Seuthès, successeur de Sitalkès, s'élevait en numéraire à quatre cents talents tant en or qu'en argent. Les présents en or et en argent n'étaient pas inférieurs à cette somme, sans compter les étoffes brodées ou non et les autres cadeaux. Ces présents étaient faits non seulement au roi, mais aussi aux grands et aux nobles. Contrairement à ce qui se passe dans le royaume de Perse, c'est une coutume établie chez les Odryses, comme chez les autres Thraces, que les grands reçoivent plus qu'ils ne donnent¹⁹⁷. Il est plus déshonorant de ne pas donner ce qu'on vous demande que de ne pas obtenir ce que vous demandez. Chez les Odryses néanmoins chacun selon son pouvoir use de cette coutume; il n'y a moyen de rien faire, si l'on n'apporte pas de cadeau. C'est ainsi que cette royauté avait augmenté si fort son pouvoir. De tous les peuples qui habitent en Europe, entre le golfe Ionien et le Pont-Euxin, c'est de beaucoup le plus puissant par ses revenus et les biens de toutes sortes. Il est vrai que, pour la puissance guerrière et le nombre des soldats, il ne vient que loin après les Scythes. Sur ce point nul peuple d'Europe ne peut leur être comparé; même en Asie, il n'est pas un peuple qui, isolément, soit en état de résister à tous les Scythes réunis; mais pour l'habileté et la conduite à tenir dans

les diverses circonstances de la vie, ils sont loin d'être sur le même pied que les autres peuples¹⁹⁹.

XCVIII. — Tel était l'immense empire que gouvernait Sitalkès quand il prépara son expédition. Quand ses troupes furent prêtes, il se mit en marche en direction de la Macédoine. Il traversa d'abord son territoire, puis franchit la Kerkinè, montagne déserte qui sert de frontière aux Sintes et aux Pæoniens. Pour la passer, il emprunta la route qu'il avait fait construire lui-même en abattant la forêt, lors de son expédition contre les Pæoniens. Venant du pays des Odryses, il avait, en franchissant la montagne, à sa droite les Pæoniens, à sa gauche les Sintes et les Mædes. Ses troupes arrivèrent ensuite à Dobéros de Pæonie. Dans sa marche il ne perdit que quelques hommes par suite de maladie. Bien plus ses forces s'accrurent : les Thraces indépendants le suivirent spontanément en grand nombre, attirés par l'espoir du pillage. Aussi évalue-t-on l'ensemble de son armée à cent cinquante mille hommes au moins. Les fantassins en constituaient la plus grande partie; le tiers au plus était formé de cavaliers. Cette cavalerie était fournie en majorité par les Odryses et après eux par les Gètes. Parmi les fantassins, les plus belliqueux étaient les montagnards indépendants armés du cou-telas qui étaient descendus du Rhodope. Suivait une foule composite redoutable surtout par le nombre.

XCIX. — Les troupes, rassemblées à Dobéros, se préparèrent à descendre dans la plaine et à fondre sur la Basse-Macédoine, où régnait Perdikkas. A la Macédoine appartiennent également les Lynkestes, les Elimiôtes et d'autres peuples de l'intérieur, qui sont ou ses alliés ou ses sujets, mais qui ont leurs rois à eux. La région qu'on appelle aujourd'hui la Macédoine Maritime avait été conquise d'abord par Alexandros, père de Perdikkas, et par ses aïeux, descendants de Téménos et venus d'Argos. Ils établirent leur domination en défaisant et en chassant de la Piérie ses habitants qui allèrent s'établir au pied du Pangæon, de l'autre côté du Strymôn,

à Phagrès et dans d'autres places. Aujourd'hui encore la contrée qui est au pied du Pangæon, le long de la mer, porte le nom de golfe de Piérie. Ils expulsèrent de la Bottie les Bottiæes, qui sont maintenant limitrophes des Khalkidiens. Ils s'approprièrent également, sur les gens de Pæonie, le long du fleuve Axios, une étroite bande de terre qui s'étend des montagnes jusqu'à Pella et jusqu'à la mer. Ils occupent de l'autre côté de l'Axios jusqu'au Strymôn la contrée appelée la Mygdonie, d'où ils chassèrent les Edôniens. Du pays appelé maintenant l'Eordie ils expulsèrent les Eordes qui périrent en masse et dont quelques-uns se sont établis autour de Physka, et de l'Almôpie les Almôpes. Enfin ces Macédoniens ont établi leur pouvoir sur des populations qui aujourd'hui encore leur appartiennent, sur Anthémunthe, la Grestonie et la Bisaltie et une grande partie des Macédoniens eux-mêmes. Le tout forme la Macédoine dont le roi était Perdikkas, fils d'Alexandros, lors de la marche en avant de Sitalkès.

C. — A l'approche d'une armée si considérable, les Macédoniens se sentant hors d'état de lui résister se retirèrent sur toutes les positions naturelles et dans toutes les citadelles du pays. Celles-ci étaient peu nombreuses. Mais par la suite Arkhelaos, fils de Perdikkas, quand il devint roi, fit bâtir les forteresses actuellement existantes, traça des routes en ligne droite et prit toutes les mesures concernant la guerre relatives à la cavalerie et à l'infanterie lourde; par tous ces préparatifs il s'assura une puissance comme n'en avaient jamais eu les huit rois ensemble, qui l'avaient précédé.

L'armée des Thraces venant de Dobéros envahit d'abord l'ancien royaume de Philippos, prit de force Eidoméné; Gortynia et Atalanté et quelques autres places se soumièrent par amitié pour Amyntas, fils de Philippos, qui était aux côtés de Sitalkès. Elle assiégea Eurôpos, mais ne put s'en emparer. Puis elle s'avança à travers la partie de la Macédoine située à la gauche de Pella et de Kyrrhos. Elle ne pénétra pas plus avant,

jusqu'à la Bottie et la Piérie, mais ravagea la Mygdônie, la Grestônie et Anthémunthe. Les Macédoniens ne songèrent pas à opposer à l'ennemi de l'infanterie. Mais à leurs alliés de l'intérieur qui pouvaient leur en fournir ils demandèrent de la cavalerie; et, malgré leur infériorité numérique, ils attaquaient à l'improviste le camp des Thraces. Là où ils fonçaient, nul ne pouvait soutenir le choc de ces cavaliers hardis et cuirassés. Mais, cernés par la foule des ennemis bien supérieurs en nombre, ils se trouvaient dans une situation critique. Finalement ils renoncèrent à leurs attaques, à cause de la disproportion de leurs forces.

CI. — Cependant, Sitalkès entamait avec Perdikkas des pourparlers pour lui exposer les motifs de son expédition. La flotte athénienne n'arrivait pas; car les Athéniens, qui comptaient peu sur l'entrée en guerre de Sitalkès, ne lui avaient envoyé que des présents et une députation. Il expédia seulement une partie de son armée contre les Khalkidiens et les Bottiæes, les bloqua dans leurs forts, en même temps qu'il ravageait leur pays. Pendant qu'il campait dans ces régions, les Thessaliens du Sud, les Magnètes, les autres sujets de la Thessalie, les Grecs jusqu'aux Thermopyles craignirent que cette armée ne s'avancât contre eux; aussi se préparaient-ils à la repousser. La crainte n'était pas moins vive chez les Thraces qui habitent de l'autre côté du Strymôn les plaines septentrionales, à savoir les Panæes, les Odomantes, les Drôes et les Dersæes, tous peuples indépendants. Le bruit courut même chez les Grecs, ennemis d'Athènes, que ces troupes appelées par les Athéniens en qualité d'alliés pourraient bien marcher contre eux. Sitalkès occupa et ravagea simultanément la Khalkidique, la Bottie et la Macédoine. Néanmoins, il n'atteignit aucun des buts de son expédition. Son armée n'avait plus de vivres et souffrait de l'hiver; aussi se laissa-t-il convaincre par Seuthès, fils de Sparadokos, son neveu et l'homme après lui le plus puissant du royaume, de revenir sur ses pas. Seuthès avait été gagné

en secret par Perdikkas, qui avait promis de lui donner sa sœur en mariage et de grandes richesses.

Sitalkès se laissa convaincre, et après une campagne de trente jours pleins, dont huit en Khalkidique, il revint en toute hâte avec son armée dans ses États. Plus tard Perdikkas tint sa promesse et donna sa sœur Stratonikè en mariage à Seuthès. Telle fut l'expédition de Sitalkès.

CII. — Cet hiver après le licenciement de la flotte péloponnésienne, les Athéniens qui étaient à Naupakte sous le commandement de Phormiôn se mirent en campagne. Ils longèrent la côte jusqu'à Astakos. Là, ils débarquèrent, pénétrèrent à l'intérieur de l'Akarnanie avec quatre cents hoplites athéniens fournis par la flotte et quatre cents Messéniens. Ils expulsèrent de Stratos, de Korontes et d'autres places les gens dont la fidélité était douteuse; à Korontes, ils rétablirent Kynès, fils de Théolytos; puis ils regagnèrent leurs vaisseaux. Mais en raison de l'hiver, ils ne crurent pas possible de marcher contre les Œniades, seul peuple d'Akarnanie qui ait été de tout temps leur ennemi. En effet le fleuve Akhelôos, qui prend sa source dans le Pinde, traverse le pays des Dolopes, des Agræes et des Amphilokhiens, coule dans la plaine d'Akarnanie, passe au pied de la ville de Stratos, va se jeter dans la mer près de la ville des Œniades qu'il entoure de marais et dont il rend en hiver les abords inaccessibles. En face des Œniades se trouvent la plupart des îles Ekhinades, à peu de distance des embouchures de l'Akhelôos, si bien que les crues du fleuve les ensablent perpétuellement. Quelques-unes de ces îles se trouvent reliées au continent et l'on peut s'attendre que, dans peu de temps, toutes les îles le seront¹⁹⁹; le courant est violent, abondant et bourbeux. Ces îles rapprochées les unes des autres, forment une barre qui empêche la vase de s'écouler dans la mer; elles sont disposées irrégulièrement et non en ligne droite, ce qui gêne l'écoulement direct de l'eau dans la mer. De plus elles sont désertes et de médiocre étendue. On

rapporte qu'Alkméon, fils d'Amphiaraos, lorsqu'il errait après le meurtre de sa mère, reçut de l'oracle d'Apollon le conseil d'habiter cet endroit; il laissait entendre qu'Alkméon ne serait délivré de ses terreurs, que le jour où il trouverait à s'établir dans un pays que le soleil n'eût jamais éclairé et qui ne fût pas une terre, comme si son crime eût souillé le reste de la terre. Alkméon, dit-on, eut bien de la peine à découvrir qu'il s'agissait de ces alluvions de l'Akhelôos. Il lui sembla que depuis le meurtre de sa mère et pendant la durée de ses longues pérégrinations, la terre avait dû prendre assez de consistance pour qu'il pût y vivre. Il se fixa donc aux environs des Cœniades, y fonda un royaume et donna à toute la contrée le nom d'Akarnan, son fils.

Telle est la tradition que nous avons recueillie au sujet d'Alkméon.

CIII. — Les Athéniens, qui sous la conduite de Phormion avaient quitté l'Akarnanie et gagné Naupakte, reprirent au début du printemps la route d'Athènes. Ils y amenèrent tous les hommes libres qu'ils avaient faits prisonniers dans les combats sur mer et les vaisseaux qu'ils avaient capturés. Les prisonniers furent échangés, homme pour homme.

Là-dessus se termine cet hiver, en même temps que la troisième année de la guerre racontée par Thucydide.

LIVRE TROISIÈME

I. — L'été suivant, au moment de la maturité des blés, les Péloponnésiens et leurs alliés firent une expédition en Attique. Arkhidamos, fils de Zeuxidamos, roi de Lacédémone, les commandait. Ils établirent leur camp et ravagèrent le pays. La cavalerie athénienne, à son habitude, ne manquait pas une occasion de les attaquer et empêchait la plupart des troupes légères de s'éloigner de leur camp et de dévaster les environs de la ville. Ils demeurèrent en Attique, tant que leur ravitaillement fut assuré; ils se retirèrent ensuite et chacun rentra chez soi.

II. — Immédiatement après l'invasion péloponnésienne, l'île de Lesbos, à l'exception de la ville de Méthymne, fit défection aux Athéniens. Les Lesbiens dès avant la guerre auraient voulu exécuter ce dessein, mais comme les Lacédémoniens ne les avaient pas accueillis dans leur alliance, ils se virent contraints d'opérer cette défection plus tôt qu'ils n'auraient voulu. Ils désiraient n'entrer en jeu qu'après avoir obstrué leurs ports, élevé des fortifications, construit des vaisseaux et reçu du Pont-Euxin²⁰⁰ ce qu'ils avaient demandé, à savoir des approvisionnements et des archers. Mais des habitants de Ténédos, qui étaient leurs ennemis, des gens de Méthymne et même quelques particuliers de Mytilène, hommes du parti adverse et proxènes d'Athènes, firent savoir aux Athéniens que l'on forçait les Lesbiens à se concentrer dans Mytilène et que, d'accord avec les Lacédémoniens et les Béotiens, de même origine que les Lesbiens, on prenait toutes les

mesures pour la défection; si l'on ne les devançait pas, Athènes perdrait Lesbos.

III. — Les Athéniens souffraient de la peste et de la guerre, qui même à ses débuts était déjà dans toute sa force. C'était à leurs yeux une grosse entreprise que d'entrer en guerre avec Lesbos, qui possédait une flotte et dont les forces étaient intactes. D'abord ils ne voulurent pas prêter l'oreille à ces accusations, par la raison majeure qu'ils ne voulaient pas qu'elles fussent fondées. Mais une députation fut envoyée aux Mytiléniens; elle n'obtint pas qu'ils cessassent de réunir dans leur ville les gens du dehors et missent fin à leurs préparatifs. Saisis de peur, les Athéniens voulurent prendre les devants : ils firent partir soudain quarante vaisseaux, qui se trouvaient prêts à appareiller pour une croisière autour du Péloponnèse. A leur tête se trouvait Kleippidès, fils de Deinias, avec deux autres stratèges. On lui avait fait savoir que les Mytiléniens, en corps de nation, se préparaient à célébrer en dehors de la ville une fête en l'honneur d'Apollon Malocis²⁰¹; en se hâtant on pouvait espérer les surprendre. Si la tentative réussissait, rien de mieux; si elle échouait, on intimait l'ordre aux Mytiléniens de livrer leur flotte et de raser leurs murailles; en cas de refus ce serait la guerre. Les vaisseaux prirent la mer. Les Athéniens mirent l'embargo sur dix trières de Mytilène qui se trouvaient dans leurs ports, en vertu de l'alliance, comme navires auxiliaires et gardèrent à vue les équipages. Mais un homme passa d'Athènes en Eubée, gagna à pied Geræstos, où il eut la chance de trouver un bâtiment de commerce qui²⁰² levait l'ancre; favorisé par le vent il arriva le troisième jour à Mytilène et put avertir les Mytiléniens de l'expédition qui se préparait. Ils se gardèrent bien de se rendre au temple d'Apollon Malocis; ils mirent en état de défense les parties encore inachevées des murailles et des ports et y établirent des postes de surveillance.

IV. — Les Athéniens arrivèrent peu de temps après et virent les dispositions prises par la ville. Leurs stra-

tèges firent part aux Mytiléniens des instructions dont ils étaient porteurs; comme ceux-ci refusaient de s'y conformer, ils se préparèrent à la guerre. Les Mytiléniens, qui n'avaient pas terminé leurs préparatifs et qui tout soudain se voyaient contraints à combattre, firent avancer leurs vaisseaux à quelque distance du port, comme pour livrer bataille. Les Athéniens les prirent en chasse. Alors les Mytiléniens entrèrent en pourparlers avec les stratèges, voulant, s'il était possible, obtenir à des conditions avantageuses l'éloignement immédiat de la flotte athénienne. Les généraux y consentirent, car eux-mêmes craignaient de ne pouvoir lutter contre toutes les forces de Lesbos. Un armistice fut conclu. Les Mytiléniens envoyèrent à Athènes avec d'autres députés un des dénonciateurs, qui déjà regrettait son acte. Ils devaient obtenir le départ de la flotte, en protestant qu'ils ne méditaient pas un soulèvement. En même temps, comme ils attendaient peu de succès du côté des Athéniens, ils envoyèrent à Lacédémone une autre députation. La trière qui la portait échappa à la surveillance de la flotte athénienne qui mouillait au cap Maléa, au nord²⁰³ de la ville. Cette députation arriva à Lacédémone après une navigation pénible et se mit en devoir d'obtenir du secours.

V. — A Athènes en revanche les Mytiléniens n'étaient arrivés à aucun résultat. Aussi à Mytilène, dans toute l'île de Lesbos, à l'exception de Méthymne, se préparait-on à la guerre. Les habitants de Méthymne, ceux d'Imbros et de Lemnos et quelques autres alliés étaient déjà venus renforcer les Athéniens²⁰⁴. Les Mytiléniens firent une sortie en masse contre le camp athénien; sans avoir eu le dessous, ils n'osèrent pas bivouaquer; ils ne se firent pas suffisamment à leurs forces et se retirèrent. Dès lors, ils se tinrent en repos, ne voulant se hasarder qu'après avoir reçu du Péloponnèse ou d'ailleurs des renforts et d'autres moyens d'action.

Le Laconien Méléas et le Thébain Hermæōnda venaient d'arriver à Lesbos; bien qu'envoyés avant la

défection ils n'avaient pu devancer la flotte athénienne et étaient entrés secrètement dans le port sur une trière après le combat. Ils conseillèrent aux Mytiléniens de faire partir avec eux pour Lacédémone, sur une autre trière, une députation; ce qui fut fait.

VI. — Les Athéniens, vivement encouragés par l'inaction des Mytiléniens, appelèrent à leur aide une partie de leurs alliés; ceux-ci répondirent à leur appel avec d'autant plus d'empressement qu'ils ne voyaient aucune sécurité du côté des Lesbiens. Leur flotte bloqua la partie sud de la ville; ils établirent au sud et au nord des deux ports deux camps fortifiés et firent le blocus.

Mais si l'accès de la mer était interdit aux Mytiléniens, ceux-ci renforcés des autres Lesbiens, restèrent maîtres de la terre. Les Athéniens ne disposaient que d'un faible rayon autour des deux camps et avaient à Maléa la base navale de leurs navires et un marché. Voilà comment se déroulaient les opérations autour de Mytilène.

VII. — Environ la même époque de cet été, les Athéniens envoyèrent encore trente vaisseaux dans le Péloponnèse, sous le commandement d'Asópios, fils de Phormiôn. C'étaient les Akarnaniens qui avaient demandé qu'on leur donnât un fils ou un parent de Phormiôn. La flotte longea la côte et ravagea quelques places maritimes de la Laconie. Asópios renvoya ensuite à Athènes la majeure partie de ses vaisseaux. Il en garda douze avec lesquels il gagna Naupakte. Un peu plus tard il fit lever en masse les Akarnaniens et marcha contre les Eniades; lui-même remonta l'Akhéloos²⁰⁵, tandis que ses troupes de terre ravageaient le pays. Néanmoins ne parvenant pas à prendre la ville, il licencia son infanterie et mit le cap sur Leukas. Il fit une descente à Nérikos; mais lors de son retour il périt avec une partie de ses troupes, sous les coups des gens du pays renforcés de quelques soldats de la garnison. La flotte se retira à quelque distance de l'île et les Athéniens obtinrent des Leukadiens une trêve pour enlever leurs morts.

VIII. — Les députés de Mytilène, qui s'étaient embarqués sur le premier vaisseau, se rendirent à Olympie sur le conseil des Lacédémoniens pour que le reste des alliés pût les entendre et prendre les décisions convenables. C'était l'Olympiade où Dôrieus le Rhodien²⁰⁶ fut vainqueur pour la seconde fois. Après la fête ils obtinrent audience; voici le discours qu'ils prononcèrent :

IX. — « Lacédémoniens et alliés, l'usage commun des Grecs nous le connaissons. Quand on accueille un peuple, qui en pleine guerre fait défection et abandonne ses premiers alliés, on éprouve de la satisfaction, dans la mesure où il vous vient en aide; mais comme on estime qu'il a trahi ses alliés d'autrefois, on le juge fort mal. Cette manière de voir serait fondée, si les transfuges et ceux qu'ils abandonnent se trouvaient les uns envers les autres animés des mêmes pensées et de la même bienveillance et possesseurs de forces et de moyens égaux, bref si leur défection n'avait aucun prétexte avouable. Mais ce n'était pas notre cas envers les Athéniens. Personne ne peut être en droit de nous mal juger, si après avoir été bien traités par eux en temps de paix, nous les abandonnons au moment du danger.

X. — « Nous parlerons d'abord du bien-fondé de notre défection et de notre honnêteté, avec d'autant plus de raison que nous sollicitons votre alliance. Car nous savons qu'il n'existe entre les individus aucune amitié solide, ni aucune union durable entre des villes, si l'on ne fait pas preuve, les uns à l'égard des autres, d'une honnêteté éprouvée et si, par ailleurs, il n'y a pas identité de mœurs. Du désaccord dans la pensée naissent les divergences dans l'action.

« Notre alliance avec les Athéniens a commencé, quand vous vous êtes retirés de la guerre contre les Mèdes, alors que les Athéniens la menaient jusqu'au bout. Mais si nous sommes devenus leurs alliés, ce n'était pas pour contribuer à leur asservir les Grecs²⁰⁷, mais bien pour délivrer les Grecs des Mèdes. Tant que dans leur commandement ils nous ont traités sur un pied d'éga-

lité, nous avons été pleins d'empressement pour les suivre. Quand nous avons constaté qu'ils se relâchaient de leur haine contre le Mède et qu'ils s'empressaient d'asservir leurs alliés, notre crainte fut grande. Mais les alliés se trouvèrent dans l'impossibilité de s'unir pour se défendre, en raison de la grande extension du droit de suffrage, aussi furent-ils asservis à l'exception de nous-mêmes et des habitants de Khios. Désormais nous ne fûmes plus indépendants et libres que de nom, quand nous participâmes à leurs expéditions. Instruits par les exemples antérieurs, nous perdîmes confiance dans cette hégémonie des Athéniens. Car il ne fallait pas s'attendre qu'après avoir réduit à leur domination ceux qui étaient leurs alliés comme nous, ils n'en fissent pas autant à notre endroit, si l'occasion leur en était offerte.

XI. — « Si nous étions encore tous indépendants, nous serions plus assurés qu'ils ne tenteront rien contre nous; mais, comme ils avaient assujéti la plupart des alliés et que nous étions les seuls à nous maintenir sur un pied d'égalité avec eux, cette situation ne pouvait manquer de leur être pénible : le reste leur avait cédé, et seuls nous traitions encore de pair avec eux. De plus leur puissance augmentait en même temps que notre isolement. Or la crainte réciproque est la seule garantie d'une alliance fidèle. Car celui qui est tenté de se soustraire aux conditions d'une alliance ne résiste à cette tentation que par la crainte de n'être pas le plus fort, s'il attaque. Ils nous ont laissé notre liberté, c'est entendu; mais la seule raison en est qu'ils ont cru pouvoir se saisir de la domination en usant d'arguments spécieux et en employant la prudence plutôt que la force. De plus ils invoquaient en leur faveur notre conduite; des alliés comme nous qui étions leurs égaux n'eussent pas participé, malgré eux, à des expéditions contre des peuples qui n'auraient pas été coupables. En même temps nous étions les plus forts et c'est nous qu'ils entraînaient contre les alliés les plus faibles. Ils nous réservaient pour la fin avec l'idée que, quand tout leur

serait soumis, nous nous trouverions affaiblis. S'ils avaient commencé par nous, comme tous auraient encore disposé de leurs forces et de leurs moyens, ils n'auraient pas si bien triomphé. Ajoutez que notre flotte n'était pas sans leur inspirer quelque crainte : elle pouvait s'unir à la vôtre ou à une autre et les mettre en danger. Enfin, ce n'est que par les attentions prodiguées par leur gouvernement et par leurs chefs sans cesse renouvelés, que nous avons pu rester nos maîtres. Cependant, à voir ce qui arrive aux autres, il ne semble pas que cette situation eût pu durer longtemps, si cette guerre n'eût pas éclaté.

XII. — « Étaient-ce là une amitié sûre et une liberté solide? Nos relations n'avaient rien de sincère. Pendant la guerre, ils nous craignaient et nous accablaient de prévenances. Pendant la paix nous les payions de la même monnaie. Tandis que chez les autres c'est l'affection qui est surtout le garant de la sûreté, chez nous c'était la peur; la crainte plus que l'amitié nous retenait dans leur alliance. Ceux qui les premiers seraient enhardis par la sécurité devaient être les premiers à rompre cette alliance. Aussi qu'on ne nous fasse pas un crime de notre conduite, si nous avons fait défection, sans attendre qu'ils aient manifesté par des faits leurs mauvais desseins à notre égard; c'est mal juger de la situation. Car si nous avons pu comme eux préparer ou différer l'attaque, pourquoi aurions-nous dû, étant leurs égaux, leur rester soumis? Puisqu'ils étaient à tout moment maîtres de nous assaillir, pourquoi ne l'eussions-nous pas été de nous défendre?

XIII. — « Voilà, Lacédémoniens et alliés, les raisons et les causes de notre défection; elles vous font voir nettement que nous avons eu raison d'agir comme nous l'avons fait, qu'il y avait de quoi nous effrayer et nous inciter à garantir notre sûreté. Notre dessein était arrêté depuis longtemps : en pleine paix, nous vous avons envoyé des députés pour traiter de notre défection, c'est votre refus qui nous a retenus. Aujourd'hui sollicités

par les Béotiens ²⁰⁸, nous nous sommes montrés aussitôt prêts à les entendre. Nous avons cru devoir faire une double défection, d'abord nous séparant des Grecs, non pour aider les Athéniens à les asservir, mais pour leur conquérir la liberté, puis des Athéniens, afin de les prévenir pour ne pas périr un jour sous leurs coups. Néanmoins notre défection s'est produite plus tôt que nous ne voulions et avant que nous fussions prêts. Aussi est-ce une raison de plus pour que vous nous accueilliez et nous envoyiez promptement du secours. Ainsi l'on verra que vous protégez ceux qui le méritent et qu'en même temps vous êtes capables de nuire à vos ennemis. L'occasion est plus favorable que jamais. Les Athéniens sont à toute extrémité par suite de la peste et des dépenses de la guerre; une partie de leurs vaisseaux est employée contre votre pays, l'autre nous menace. Il est probable qu'il leur en restera peu de disponibles, si au cours de l'été vous déclenchez contre eux une nouvelle attaque par mer et par terre. Dans ce cas, ou ils ne pourront repousser votre invasion, ou ils devront quitter notre pays et le vôtre. Et que nul d'entre vous ne s' imagine qu'il exposera sa personne pour la défense d'un pays étranger. Tel qui croit Lesbos éloignée en recevra un proche secours. Car la décision de la guerre ne s'obtiendra pas en Attique, comme on le pense, mais dans les pays qui fournissent aux Athéniens leurs ressources. Les revenus d'Athènes, ce sont ses alliés qui les lui procurent; ils s'accroîtront encore, si les Athéniens nous assujettissent. Dès lors, aucun allié n'osera plus essayer une sécession : notre fortune ira accroître la fortune d'Athènes et nous serons exposés à un traitement plus redoutable que ses plus anciens sujets. Au contraire si vous accourez promptement à notre aide, vous vous trouverez renforcés de ce qui vous manque le plus, d'une marine puissante, et vous viendrez plus facilement à bout des Athéniens, en détachant d'eux leurs alliés, car tous alors se rangeront plus hardiment à vos côtés. Vous éviterez aussi le reproche qui vous a été

fait : celui de ne pas secourir ceux qui passent dans votre parti. En vous faisant les champions de leur liberté, vous vous assurerez une victoire définitive.

XIV. — « Respectez donc les espérances que les Grecs ont placées sur vous. Respectez le Zeus Olympien ²⁰⁹, dans le temple de qui nous sommes assis en suppliants. Devenez les alliés des Mytiléniens; loin de nous abandonner, portez-vous à notre secours, à nous qui mettons notre vie en danger, mais dont les succès et plus encore les revers, au cas où nous serions voués à l'échec par votre refus, rejailliront sur tous les Grecs. Montrez-vous tels que les Grecs vous supposent et tels que nos craintes le réclament. »

XV. — Telles furent les paroles des Mytiléniens. Les Lacédémoniens et leurs alliés, après les avoir entendus, se rendirent à leurs raisons et accordèrent leur alliance aux Lesbiens. Ils préparèrent une invasion de l'Attique et engagèrent les alliés présents à se concentrer en hâte, à l'Isthme, avec les deux tiers de leurs forces pour y participer. Eux-mêmes y arrivèrent les premiers et y préparèrent cabestans et madriers pour transborder les navires du golfe de Corinthe dans celui d'Athènes, car leur intention était d'attaquer Athènes à la fois par mer et par terre. Ils exécutèrent ces travaux avec ardeur, mais les autres alliés ne se concentraient qu'avec lenteur, occupés qu'ils étaient à rentrer leurs moissons et déjà las de la guerre.

XVI. — Les Athéniens savaient que ces préparatifs n'étaient inspirés que par l'opinion qu'on avait de leur faiblesse. Ils voulurent prouver que rien ne justifiait cette opinion et qu'ils étaient en état, tout en laissant leur flotte devant Lesbos, de repousser facilement celle qui venait du Péloponnèse. Ils armèrent cent vaisseaux, qu'ils montèrent eux-mêmes, citoyens et métèques, à l'exception de deux classes, les chevaliers et les riches ²¹⁰. Ils levèrent l'ancre, longèrent l'Isthme, faisant montre de leurs forces; ils opérèrent à leur gré des descentes sur quelques points du Péloponnèse. Les Lacédémoniens,

déconcertés par cette offensive, s'imaginèrent que les Lesbiens leur avaient caché la vérité et jugèrent leur tentative impossible. D'ailleurs leurs alliés n'arrivaient toujours pas et ils étaient informés que les trente vaisseaux athéniens, en croisière autour du Péloponnèse, ravageaient les campagnes voisines de leur ville. Ils s'en retournèrent. Plus tard ils équipèrent une flotte pour l'envoyer à Lesbos et ordonnèrent aux villes alliées de leur fournir quarante vaisseaux. Ils mirent à la tête de cette expédition Alkidas, en qualité de navarque.

Les cent vaisseaux athéniens firent eux aussi leur retraite, en voyant les Lacédémoniens se retirer.

XVII. — Au temps de cette expédition, le nombre des vaisseaux athéniens en service autour du Péloponnèse et ailleurs était des plus considérables : il atteignait et même dépassait celui de la flotte au début de la guerre; cent vaisseaux gardaient l'Attique, l'Eubée et Salamine; cent autres croisaient autour du Péloponnèse, sans compter ceux qui étaient à Potidée et en d'autres endroits. Dans ce seul été, la flotte athénienne compta au total deux cent cinquante unités. Après les dépenses causées par le siège de Potidée, ce fut l'entretien de cette flotte qui épuisa surtout les ressources d'Athènes. Chaque hoplite qui participait au siège recevait deux drachmes ²¹¹ par jour, une pour lui, une pour son valet. Or les hoplites étaient trois mille à l'origine; ce nombre fut maintenu tout le temps du siège. Phormion avait amené un renfort de seize cents hoplites, mais ils partirent avant la fin du siège. La même solde était payée à tous les vaisseaux. C'est ainsi que les ressources s'épuisèrent, étant donné le nombre considérable des bâtiments.

XVIII. — Au moment où les Lacédémoniens se trouvaient à l'Isthme, les Mytiléniens avec leurs troupes auxiliaires marchèrent contre Méthymne, dont ils comptaient s'emparer par trahison. Ils attaquèrent la ville, mais ne réussissant pas à la prendre de la façon qu'ils escomptaient; ils revinrent par Antissa, Pyrrha et Eréso. Ils améliorèrent les moyens de défense de ces villes, ren-

forcèrent les remparts, puis regagnèrent promptement leurs foyers. Après leur retraite, les habitants de Méthymne marchèrent contre Antissa. Mais au cours d'une sortie ils furent défaits par les Antisséens et leurs mercenaires; un grand nombre d'entre eux périt; les autres se retirèrent précipitamment. Les Athéniens, à la nouvelle que les Mytiléniens étaient maîtres du pays et que leurs troupes à eux étaient incapables de les contenir, firent partir à la fin de l'automne, avec Pakhès fils d'Epikouros comme stratège, mille de leurs hoplites. Ceux-ci firent office de rameurs ²¹² pendant la traversée. Une fois arrivés, ils investirent Mytilène d'un mur simple et des forteresses furent établies sur divers points des hauteurs. Déjà Mytilène était étroitement cernée des deux côtés, par terre et par mer, quand l'hiver commença.

XIX. — Les Athéniens avaient besoin de ressources supplémentaires pour poursuivre le siège. Ils fournirent eux-mêmes pour la première fois une contribution de deux cents talents ²¹³. Ils envoyèrent aussi, pour lever le tribut chez les alliés, douze vaisseaux sous le commandement de Lysiklès et de quatre autres stratèges. Lysiklès fit une tournée pour faire rentrer l'argent. Puis il s'avança en Karie, à travers la plaine du Méandre, depuis Myunte jusqu'à la colline Sandios; mais les Kariens et les gens d'Anæes l'attaquèrent et il périt avec une grande partie de ses troupes.

XX. — Le même hiver, les Platéens toujours assiégés par les Péloponnésiens et les Béotiens, souffrant de la disette et n'espérant plus aucun secours d'Athènes ni d'ailleurs, firent de concert avec les Athéniens enfermés avec eux dans la ville le projet suivant : Ils sortiraient tous ensemble, en franchissant de force s'ils le pouvaient les murailles de l'ennemi. C'étaient le devin Théænétos fils de Tolmidas et Eumolpidas fils de Daïmakhos un de leurs stratèges, qui avaient conçu ce dessein. Par la suite la moitié de la garnison, effrayée des difficultés de l'entreprise, y renonça. Deux cent vingt volontaires

acceptèrent les risques de la sortie. Voici comment ils s'y prirent. Ils fabriquèrent des échelles ayant la hauteur de la muraille ennemie. Ils calculèrent cette hauteur en dénombrant les rangées de briques sur la partie de la muraille qui leur faisait face et qu'on n'avait pas recouverte de crépi. Plusieurs hommes à la fois compaient les rangées et, en admettant que quelques-uns se trompassent, la plupart devaient trouver le nombre exact; d'ailleurs ce calcul fut répété fréquemment; la distance étant peu considérable, l'on pouvait facilement apercevoir la partie du mur à examiner. C'est ainsi qu'ils déterminèrent la hauteur des échelles en la calculant d'après l'épaisseur des briques.

XXI. — Voici maintenant comment était construite la muraille des Péloponnésiens; elle comportait une double ligne, l'une faisant face à la ville, l'autre destinée à arrêter une attaque venant de l'extérieur. Entre ces deux lignes s'étendait un espace de seize pieds²⁴⁴; cet intervalle était affecté à des constructions contiguës pour le logement des troupes de siège et l'ensemble donnait l'impression d'une seule muraille épaisse avec des créneaux sur ses deux faces. De dix en dix créneaux s'élevaient de hautes tours, de même épaisseur que la muraille et occupant tout l'intervalle entre les deux lignes; on ne pouvait passer le long des tours, il fallait les traverser par le milieu. Pendant la nuit, par le mauvais temps et la pluie, les veilleurs abandonnaient les créneaux et montaient la faction dans les tours, qui avaient l'avantage d'être peu distantes les unes des autres et couvertes. Telle était la muraille qui formait la circonvallation de Platée.

XXII. — Une fois leurs préparatifs terminés, les Platéens attendirent une nuit, où le mauvais temps, la pluie, le vent et l'absence de lune devaient les favoriser. A leur tête se trouvaient les promoteurs de l'entreprise. Ils commencèrent par franchir le fossé qui les entourait; puis ils abordèrent la muraille sans être aperçus des sentinelles ennemies, qui ne pouvaient les voir à cause de

l'obscurité ni les entendre, car le vent couvrait le bruit de leur marche. De plus, les Platéens avançaient à une longue distance les uns des autres pour éviter que le choc des armes les trahît. Enfin ils étaient équipés légèrement et n'étaient chaussés que du pied gauche pour affermir leur marche dans la boue. Ils abordèrent une des courtines qui reliait deux tours et était démunie de sentinelles aux créneaux. Ceux qui portaient les échelles les appliquèrent contre la muraille; ensuite montèrent douze hommes armés à la légère d'une épée courte et d'une cuirasse, sous les ordres d'Amméas fils de Korœbos qui fit le premier l'escalade. Après lui vinrent ses douze compagnons, répartis en deux groupes de six hommes, qui s'avancèrent vers chacune des deux tours. Vinrent ensuite d'autres soldats armés à la légère et munis de javelines. Pour faciliter leur marche, d'autres les suivaient portant leurs boucliers, qu'ils devaient leur passer, au moment où on en viendrait aux mains. La plupart avaient déjà atteint la courtine, quand les gardes des tours donnèrent l'alarme. Un des Platéens, en s'agrippant à une brique d'un créneau, l'avait fait tomber. La chute fit du bruit. Aussitôt on cria : « Aux armes ! ». Tous les assiégeants accoururent à la muraille, mais nul ne savait où était le danger, en raison de l'obscurité et du mauvais temps. En même temps, ceux des Platéens qui étaient restés dans la ville firent un simulacre d'attaque contre la partie du mur opposée à celle que les autres étaient en train d'escalader; ils voulaient ainsi égarer l'attention de l'ennemi. Chez celui-ci le désordre était à son comble, mais il restait immobile. Personne n'osait quitter son poste dans l'incertitude de ce qui arrivait. Trois cents hommes qui avaient l'ordre, en cas d'alerte, de se porter aux points menacés, accoururent en avant de la muraille du côté d'où partaient les cris. Dans la direction de Thèbes on éleva des torches pour signaler l'ennemi. Mais les Platéens en élevèrent du haut de la muraille d'autres qu'ils avaient préparées à l'avance. Leur dessein était, en brouillant les signaux, de donner

le change pour empêcher l'ennemi d'accourir, avant que les leurs eussent effectué leur sortie et se fussent mis en sûreté.

XXIII. — Pendant ce temps les Platéens exécutaient leur escalade. Les premiers qui arrivèrent au sommet de la muraille tuèrent les sentinelles qui gardaient les deux tours dont ils s'emparèrent; ils occupèrent les issues et empêchèrent tout secours d'y arriver. Du haut de la muraille, ils disposèrent des échelles au flanc des tours et y firent monter un grand nombre des leurs. Du pied et du sommet des tours, les uns empêchaient par leurs traits l'ennemi d'arriver à la rescousse, cependant que la plupart d'entre eux dressaient nombre d'échelles, arrachaient les créneaux et faisaient l'escalade de la courtine. A mesure qu'ils passaient de l'autre côté, les Platéens s'arrêtaient sur le bord du fossé et de là criblaient de flèches et de javelots tous ceux qui le long de la muraille accouraient pour leur barrer le passage. Quand tous eurent passé, ceux qui étaient sur les tours descendirent les derniers; mais ce ne fut pas sans mal qu'ils atteignirent le fossé. En cet instant le poste des trois cents Péloponnésiens vint à leur rencontre, des torches à la main. Mais les Platéens dans l'obscurité les voyaient mieux du bord du fossé où ils se trouvaient. Ils accablaient de flèches et de traits l'ennemi qui n'était pas muni de boucliers, tandis que les Péloponnésiens, éblouis par les torches, ne pouvaient les voir distinctement dans les ténèbres. Ainsi les Platéens, jusqu'au dernier, purent les devancer et franchir le fossé. Mais cela n'alla pas sans peine ni difficulté. Car il s'était formé une couche de glace mince et peu consistante, mais par le vent d'est l'humidité déjà plus grande et quelques chutes de neige pendant la nuit avaient tellement rempli d'eau le fossé que c'est tout juste s'ils ne perdirent pas pied en le traversant. Ainsi leur fuite fut favorisée par le mauvais temps.

XXIV. — Les Platéens, le fossé une fois franchi, prirent en rangs serrés la route de Thèbes, en laissant

sur leur droite le sanctuaire d'Androkratès²¹⁵. Ils pensaient bien qu'on ne les soupçonnerait pas d'avoir pris cette route, qui menait dans la direction de l'ennemi. Ils voyaient les Péloponnésiens munis de torches les poursuivre sur le chemin qui par le Cithéron et les Têtes de Chêne conduit à Athènes. Les Platéens suivirent sur six ou sept stades la direction de Thèbes, puis ils revinrent sur leurs pas pour prendre la route qui en direction d'Erythres et d'Hysies gagne la montagne. Ils s'y engagèrent et parvinrent à atteindre Athènes au nombre de deux cent douze. Ils étaient davantage au départ, mais quelques-uns, avant d'escalader la muraille, avaient fait demi-tour et un archer avait été pris sur le fossé extérieur. Les Péloponnésiens abandonnèrent la poursuite et rejoignirent leur poste. Le reste des assiégés de Platée, ignorant tout de ces événements et croyant sur la foi de ceux qui avaient fait demi-tour que les fugitifs avaient été massacrés jusqu'au dernier, envoyèrent dès le lever du jour un héraut aux Péloponnésiens; ils demandaient une trêve pour l'enlèvement des morts. Mieux informés, ils y renoncèrent. C'est ainsi que les Platéens réussirent à franchir les lignes ennemies et s'évadèrent.

XXV. — A la fin du même hiver, les Lacédémoniens envoyèrent à Mytilène, sur une trière, un des leurs, Salathos. Il aborda à Pyrrha, de là il poursuivit sa route à pied et empruntant le lit d'un torrent il réussit à franchir la circonvallation sans attirer l'attention de l'ennemi et pénétra dans Mytilène. Il y informa les magistrats de la prochaine invasion de l'Attique combinée avec l'envoi à leur secours de quarante vaisseaux. Lui-même, ajoutait-il, avait été envoyé en avant pour leur porter ce message et prendre d'autres dispositions utiles. Les Mytiléniens reprirent confiance et se montrèrent moins disposés à traiter avec les Athéniens. Ainsi se termina l'hiver et avec lui la quatrième année de la guerre racontée par Thucydide.

XXVI. — L'été suivant, les Péloponnésiens dépêchèrent à Mytilène leurs quarante vaisseaux, sous le

commandement d'Alkidas, qui avait le titre de navarque²¹⁶. Avec leurs alliés ils envahirent l'Attique, dans l'espoir que les Athéniens, sous cette double pression, se trouveraient moins en situation d'attaquer les vaisseaux voguant vers Mytilène. Kléoménès était à la tête de cette expédition en qualité d'oncle paternel, à la place de son neveu Pausanias, fils de Pleistoanax roi de Lacédémone, mais trop jeune pour exercer le commandement. Ils ravagèrent tout ce qui avait repoussé dans les parties de l'Attique antérieurement saccagées et tout ce qu'ils avaient épargné au cours de leurs précédentes incursions. Celle-ci fut pour les Athéniens la plus ruineuse après la seconde. Car les ennemis, attendant sans cesse des nouvelles sensationnelles de leur flotte qu'ils croyaient arrivée à Lesbos, avancèrent en exerçant leurs ravages sur la majeure partie du pays. Mais trompés dans leurs espérances et manquant de ravitaillement, ils s'en retournèrent et chacun regagna ses foyers.

XXVII. — Cependant les Mytiléniens ne voyaient pas arriver les vaisseaux du Péloponnèse, qui se faisaient attendre. Déjà les vivres manquaient. Aussi furent-ils contraints de traiter avec les Athéniens. Le fait suivant hâta leur capitulation : Salæthos lui-même renonça à attendre l'arrivée des vaisseaux et voulut faire une sortie contre les Athéniens. Il donna au peuple, qui jusqu'alors n'avait eu que des armes légères, des armures d'hoplites. Mais ainsi équipés les Mytiléniens cessèrent d'obéir à leurs chefs, formèrent des rassemblements, exigèrent que les riches missent en commun pour le distribuer le blé qu'ils tenaient caché, faute de quoi ils traiteraient avec l'ennemi et lui livreraient la ville²¹⁷.

XXVIII. — Les magistrats, impuissants à les empêcher et redoutant le pis, s'ils étaient exclus du traité, s'associèrent à la convention passée avec Pakhès et avec son armée. Les Mytiléniens se rendraient à la discrétion des Athéniens; ils recevraient l'armée dans la ville et enverraient à Athènes une députation pour qu'on décidât

de leur sort; jusqu'à leur retour Pakhès ne mettrait ni aux fers, ni en esclavage, ni à mort aucun habitant de Mytilène. Telles furent les conditions de la capitulation. Ceux qui avaient traité avec les Lacédémoniens furent remplis d'effroi à l'entrée du corps expéditionnaire; ils ne se fièrent pas à la parole des Athéniens et allèrent s'asseoir en suppliants au pied des autels. Pakhès les releva, leur promit de ne pas leur faire de mal et les fit interner à Ténédos, jusqu'à ce que les Athéniens eussent prononcé sur leur sort. Il envoya également des trières à Antissa, se rendit maître de la ville et prit toutes les mesures militaires qui lui parurent opportunes.

XXIX. — Les Péloponnésiens des quarante vaisseaux, qui devaient faire diligence, avaient été retardés en faisant le tour du Péloponnèse et poursuivirent leur navigation avec lenteur. Leur expédition ne fut connue de la flotte athénienne que lorsqu'ils eurent abordé à Délos. Ensuite ils touchèrent à Mykonos et à Ikaros; c'est alors qu'ils apprirent la capitulation de Mytilène. Voulant s'assurer du fait, ils gagnèrent Embatos du territoire d'Erythres et y abordèrent juste sept jours après la prise de la ville. Informés de la situation, ils délibérèrent sur la conduite à tenir.

Teutiaplos d'Elis prononça les paroles suivantes :

XXX. — « Alkidas et vous commandants péloponnésiens, mes collègues, je suis d'avis que nous mettions sans délai le cap sur Mytilène, avant que notre arrivée soit signalée. Vraisemblablement comme l'ennemi vient de s'emparer de la ville, nous trouverons le service de garde fort négligemment assuré, sur mer principalement; l'ennemi ne s'attend pas du tout à nous y voir surgir et nous sommes sur ce point particulièrement en forces. Il est vraisemblable aussi que ses troupes de terre sont égaillées négligemment dans les maisons, comme c'est la coutume des vainqueurs. J'ai bon espoir qu'une attaque inopinée, faite de nuit et avec le concours de ceux qui peuvent nous être dévoués, nous permettra de nous rendre maîtres de la situation. N'hésitons pas devant le danger : disons-

nous qu'il y a là, comme jamais, une belle occasion de surprise. Un général qui se tient sur ses gardes, observe et attaque l'ennemi au moment opportun, s'assure généralement la victoire. »

XXXI. — Teutiaplos ne réussit pas à convaincre Alkidas. Quelques exilés ioniens et les Lesbiens qui étaient à bord lui conseillèrent, puisqu'il n'osait courir ce risque, de mettre la main sur une ville d'Ionie ou sur Kymè en Éolie, afin d'avoir un point d'appui pour soulever l'Ionie. Ce n'était pas impossible, déclaraient-ils : tous avaient vu avec joie leur arrivée. Si l'on privait les Athéniens de cette source principale de revenus et si en même temps on leur imposait les frais d'un blocus, ce serait tout profit pour les Péloponnésiens. On pouvait espérer, ajoutaient-ils, amener Pissouthnès à joindre ses forces aux leurs. Cet avis n'agréa pas non plus à Alkidas; du moment qu'il avait été surpris par la prise de Mytilène, il penchait pour un retour aussi rapide que possible dans le Péloponnèse.

XXXII. — Il leva donc l'ancre d'Embatos, longea la côte d'Ionie et aborda à Myonésos qui dépend de Téôs; là il fit égorger la plupart des prisonniers capturés au cours de sa navigation²¹⁸. Il mouilla ensuite à Éphèse; une députation des Samiens d'Anæes y vint lui reprocher sa conduite: c'était bien mal s'y prendre pour donner la liberté à la Grèce que de mettre à mort des gens qui n'avaient pas pris les armes contre lui et qui n'étaient pas des ennemis, puisque la nécessité seule en avait fait des alliés des Athéniens. Une pareille conduite était de nature à lui concilier peu d'ennemis, à lui aliéner au contraire beaucoup d'amis. Il comprit le bien-fondé de ces reproches et relâcha les prisonniers de Khios et d'ailleurs qu'il avait encore entre les mains. C'est qu'à la vue de ses vaisseaux nul n'avait cherché à fuir; bien au contraire tous s'en étaient approchés pensant avoir affaire à des vaisseaux d'Athènes. Nul ne pouvait penser que jamais, tant que les Athéniens seraient maîtres de la mer, des navires péloponnésiens aborderaient en Ionie.

XXXIII. — Alkidas partit en toute hâte d'Éphèse; son retour eut l'allure d'une véritable fuite. Il était encore au mouillage dans les eaux de Klaros, quand la Salaminienne et la Paralienne²¹⁹ venant d'Athènes l'avaient aperçu. Craignant d'être pris en chasse, il gagna le large, résolu à ne toucher terre qu'au Péloponnèse, sauf le cas d'absolue nécessité. Pakhès et les Athéniens apprirent d'Erythres l'arrivée de la flotte péloponnésienne; cette nouvelle fut ensuite confirmée de partout. Comme l'Ionie n'était pas fortifiée, on craignait vivement que les Péloponnésiens, en longeant les côtes et même sans avoir l'intention de s'y arrêter, n'attaquassent les villes et ne les missent à sac. La Salaminienne et la Paralienne annoncèrent qu'elles avaient vu elles-mêmes la flotte ennemie mouillée à Klaros. Pakhès pressa la poursuite et ne l'abandonna qu'à la hauteur de l'île de Patmos. Voyant alors l'ennemi hors d'atteinte, il fit demi-tour. Du moment qu'il n'avait pas rencontré ses vaisseaux au large, il se félicitait de ne pas avoir eu à les enfermer dans leur camp, ce qui l'eût contraint à les assiéger et sur mer à les bloquer.

XXXIV. — Pakhès, à son retour, longea la côte et relâcha à Notion, place appartenant aux Kolophôniens. C'est là sur le rivage que les habitants s'étaient établis après la prise de leur ville haute par Itamanès et les Barbares qu'une faction avait appelés. Cet événement avait coïncidé avec la deuxième invasion des Péloponnésiens en Attique. Ceux qui s'étaient réfugiés et installés à Notion avaient recommencé leurs luttes de parti. Une faction obtint de Pissouthnès des mercenaires arcadiens et barbares et les installa dans la partie de la ville servant de citadelle; les Kolophôniens de la ville haute, qui étaient du parti mède, vinrent se joindre à eux et s'emparèrent du pouvoir. L'autre parti qui avait fui et vivait en exil appela Pakhès. Celui-ci proposa une entrevue à Hippias, chef des Arcadiens de la citadelle, avec promesse, si l'on ne parvenait pas à un accord, de le faire reconduire sain et sauf à l'intérieur des murs. L'autre vint le

trouver. Pakhès le retint sous bonne garde, mais sans l'emprisonner. Puis il lança une attaque inopinée contre le rempart et s'empara par surprise de la citadelle. Il fit mettre à mort tous les Arcadiens et les Barbares qui s'y trouvaient. Il y ramena ensuite Hippias, comme il l'avait promis. Puis, une fois entré, il le fit immédiatement appréhender et percer de traits. Il remit alors la place aux Kolophôniens, à l'exclusion des gens du parti mède. Plus tard les Athéniens envoyèrent à Notion des colons qui y introduisirent leurs lois et ils rassemblèrent tous les Kolophôniens dispersés dans les différentes villes.

XXXV. — Dès son arrivée à Mytilène, Pakhès soumit Pyrrha et Erésos. Il fit saisir le Lacédémonien Salæthos caché dans la ville et le dirigea sur Athènes avec les Mytiléniens qu'il avait mis dans un camp de concentration à Ténédos et tous ceux qui lui parurent avoir participé à la défection. Il renvoya la plus grande partie de son armée. Avec les troupes qui lui restaient, il prit à Mytilène et dans tout le reste de Lesbos les mesures qui lui parurent opportunes.

XXXVI. — A l'arrivée des Mytiléniens et de Salæthos, celui-ci fut mis à mort sur-le-champ par les Athéniens, bien qu'il promît, entre autres choses, de faire abandonner par les Péloponnésiens le siège de Platée. Ils délibérèrent sur le sort des autres prisonniers. Sous le coup de la colère, ils votèrent la mort non seulement des prisonniers, mais de toute la population adulte de Mytilène et l'esclavage pour les femmes et les enfants. Ils leur reprochaient d'avoir fait défection, alors qu'ils avaient été mieux traités que le reste des alliés; mais ce qui augmentait leur irritation ²²⁰, c'est que des vaisseaux péloponnésiens aient eu l'audace de se porter à leur secours et de se risquer sur les côtes de l'Ionie. Cette défection leur faisait l'effet d'avoir été préparée de longue date. Ils envoyèrent une trière pour faire part à Pakhès de la décision prise et lui donner l'ordre de passer par les armes immédiatement les Mytiléniens.

Mais, dès le lendemain, ils changèrent d'avis et se mirent à réfléchir sur la cruauté et l'énormité d'une décision qui faisait périr une ville entière et non pas les seuls coupables.

Informés de cette volte-face, les députés mytiléniens et leurs partisans d'Athènes intervinrent auprès des magistrats pour qu'eût lieu une nouvelle consultation. Ils arrivèrent d'autant plus facilement à leurs fins que la majorité des citoyens souhaitait une nouvelle délibération. L'assemblée fut immédiatement convoquée. Après d'autres orateurs, Cléon fils de Kléanétos qui l'avait emporté en faisant décider la mort, l'homme le plus violent de tous les citoyens et en même temps l'orateur alors le plus écouté du peuple, monta de nouveau à la tribune et parla ainsi :

XXXVII. — « J'ai déjà eu maintes fois l'occasion de constater qu'un État démocratique est incapable de commander à d'autres; votre repentir actuel sur l'affaire de Mytilène me le prouve une fois de plus. Parce que dans vos relations quotidiennes, vous n'usez ni d'intimidation ni d'intrigue, vous vous comportez de la même manière envers vos alliés. Les fautes que vous commettez en vous laissant séduire par leurs belles paroles, les concessions que la pitié vous fait leur accorder, sont là autant de marques de faiblesse que vous pensez sans danger pour vous, mais qui ne vous attirent pas leur reconnaissance. Vous ne songez pas que votre pouvoir est en réalité une tyrannie sur des gens prêts à la révolte; vous ne songez pas qu'ils acceptent de mauvais gré votre domination, que ce ne sont pas vos complaisances, dangereuses pour vous, qui vous valent leur obéissance; ce qui assure votre supériorité, c'est votre force et non leur déférence. La chose la plus redoutable, c'est l'incertitude perpétuelle de vos décisions; c'est l'ignorance de ce principe : il vaut mieux pour un État avoir des lois mauvaises mais inflexibles, que d'en avoir de bonnes qui n'aient aucune efficacité; l'ignorance qui s'accompagne de juste mesure vaut mieux que

l'habileté qui s'accompagne de licence. Un gouvernement de gens médiocres est préférable en général à un gouvernement d'esprits supérieurs. Ces derniers veulent se montrer plus sages que les lois et l'emporter perpétuellement dans les délibérations politiques; ils se disent qu'ils n'ont pas de plus belles occasions de montrer leurs capacités. Voilà ce qui perd surtout les États. Les premiers au contraire se défont de leur intelligence et ne croient pas en savoir plus que les lois. Incapables de critiquer les paroles d'un orateur éloquent, ils sont des juges équitables plutôt que des rivaux de tribune et le plus souvent ils gouvernent mieux. Voici ce que nous devons faire nous aussi : renonçant à des luttes propres à faire briller notre talent oratoire et notre génie, il nous faut éviter de vous donner à vous, la masse, des conseils contraires à l'opinion généralement approuvée.

XXXVIII. — « Pour moi, je maintiens l'avis que j'ai déjà exprimé. Je m'étonne qu'on vous propose de délibérer à nouveau sur l'affaire de Mytilène et qu'on vous fasse perdre ainsi votre temps, pour l'avantage des coupables. Car la colère de la victime contre l'offenseur s'émousse à la longue et, si la riposte à l'offense est immédiate, elle lui est proportionnée et a toutes les chances de tenir sa vengeance. J'admire quiconque voudra me contredire et prétendra soutenir que les crimes des Mytiléniens nous sont profitables et que nos malheurs sont préjudiciables à nos alliés. Evidemment, l'orateur confiant dans son éloquence, déploiera tous ses efforts pour montrer que ce qui a été communément approuvé ne l'a pas été; ou bien, guidé par l'appât du gain, il mettra en œuvre toutes les subtilités de langage pour vous donner le change. Si l'État distribue des prix pour ces sortes de combat, lui-même n'en récolte que des dangers. La faute en est à vous qui arbitrez mal ces compétitions, à vous qui êtes d'ordinaire spectateurs de paroles et auditeurs d'actions, à vous qui conjecturez l'avenir d'après les beaux parleurs, comme si ce qu'ils disent devait se réaliser. Vous croyez moins vos yeux

que vos oreilles, éblouis que vous êtes par les prestiges de l'éloquence. Vous excellez à vous laisser tromper par la nouveauté des discours, vous refusez de suivre une opinion généralement approuvée. Sans cesse esclaves de toutes les étrangetés et dédaigneux de ce qui est commun; tous ambitionnant uniquement de briller par le talent oratoire; sinon rivalisant avec ceux qui le possèdent pour ne pas avoir l'air de suivre l'opinion; pleins d'empressement à louer les premiers une saillie, prompts à deviner ce qu'on vous dit; mais bien lents à en prévoir les conséquences; vous lançant, pour ainsi dire, à la poursuite d'un monde irréel, sans jamais porter un jugement raisonné sur la réalité, bref, victimes du plaisir de l'oreille, vous ressemblez davantage à des spectateurs assis pour contempler des sophistes qu'à des citoyens qui délibèrent sur les affaires de l'État.

XXXIX. — « Pour tâcher de vous garantir de ce travers, je vais vous montrer que les Mytiléniens vous ont infligé le pire outrage qu'un État ait jamais reçu. Que des alliés fassent défection, parce qu'ils ne peuvent supporter votre domination ou parce qu'ils agissent sous la contrainte de l'ennemi, j'éprouve pour eux quelque indulgence. Mais des insulaires défendus par des murailles, qui ne redoutent nos ennemis que du côté de la mer, qui ont en même temps pour se défendre une marine de guerre suffisante; des gens qui se gouvernent selon leurs propres lois et que vous avez comblés de marques d'honneur particulières, en agissant ainsi ne se rendent-ils pas coupables de complot et d'insurrection plutôt que de défection? Car une défection ne convient qu'à un peuple opprimé. Qu'ont-ils cherché sinon, avec la complicité de nos pires ennemis, à nous détruire? Leur crime est plus abominable que si, appuyés sur leurs seules forces, ils vous eussent fait une guerre ouverte. Rien ne leur a servi d'exemple : ni les malheurs de leurs voisins qui après leur défection sont retombés sous notre domination, ni leur propre prospérité qui aurait dû les empêcher de se lancer dans cette périlleuse aventure. Au contraire,

pleins d'audace pour l'avenir, pleins d'une espérance au-dessus de leur puissance, mais en dessous de leurs prétentions, ils se sont décidés pour la guerre préférant la force à la justice. Ainsi, escomptant la victoire, ils nous ont attaqués sans avoir reçu d'injures. Les États tombent volontiers dans la démesure, quand ils sont parvenus à une prospérité subite et inattendue. Généralement un bonheur raisonnable que l'on attend est plus stable que celui qui vient inopinément. Et il est, pour ainsi dire, plus facile de repousser l'infortune que de sauvegarder la félicité. Vous auriez donc dû depuis longtemps traiter les Mytiléniens sur le même pied que les autres alliés; ils ne se seraient pas portés à cet excès d'insolence. Car il est dans la nature humaine de dédaigner qui la flatte et d'admirer quiconque ne lui cède pas. Châtiez donc les Mytiléniens comme le mérite leur crime; que leur faute ne retombe pas sur les seuls aristocrates, mais sur le peuple entier. Car tous ont la même part dans l'agression, alors que, s'ils s'étaient tournés vers nous, ils jouiraient maintenant à nouveau de leurs droits de citoyens. Mais non, ils ont cru plus sûr de risquer l'aventure avec les aristocrates et leur complicité est manifeste. Songez-y bien, si vous infligez les mêmes peines aux alliés qui font défection sous la pression de l'ennemi et à ceux qui spontanément se révoltent contre vous, croyez-vous que tous ne saisiront pas le moindre prétexte pour les imiter, puisqu'en cas de succès ce sera pour eux l'affranchissement et en cas d'échec un traitement sans aucune rigueur. Pour nous, chaque ville nous obligera à risquer notre fortune et notre vie. Vainqueurs, nous rentrerons en possession d'une ville détruite et nous serons à l'avenir privés de revenus qui font notre force; vaincus, d'autres ennemis viendront se joindre à nos ennemis actuels et le temps qu'il nous faut consacrer à la lutte contre nos adversaires présents, nous devons le consacrer à la guerre contre nos propres alliés.

XL. — « Aussi ne faut-il pas leur laisser entrevoir l'espérance qu'ils se procureront par des discours ou

qu'ils achèteront à prix d'argent le pardon d'une faute, sous prétexte qu'elle est imputable à la nature humaine. C'est de leur plein gré qu'ils nous ont fait tort; c'est en pleine conscience qu'ils ont comploté contre nous; seul mérite le pardon ce qui est involontaire. Aussi, maintenant comme naguère, je lutte de toutes mes forces pour que vous ne reveniez pas sur notre précédente décision et que vous ne vous laissiez pas égarer par trois choses particulièrement préjudiciables à la domination : la pitié, le charme des discours et l'indulgence. Il est juste de n'accorder sa pitié qu'à ceux qui sont pitoyables et non à des gens qui ne vous paient pas de retour et qui de toute nécessité seront vos éternels ennemis. Quant aux orateurs si habiles à user du charme des paroles, ils auront d'autres occasions moins importantes pour rivaliser entre eux. Qu'ils y renoncent dans une affaire où l'État, pour un bref plaisir, subira un important dommage, tandis qu'eux-mêmes tireront de gros avantages de leurs beaux discours. Enfin l'indulgence s'accorde à ceux qui vous resteront attachés à l'avenir et non à ceux qui ne changeront pas et n'en demeureront pas moins vos ennemis.

« Je me résume. Si vous suivez mes conseils, vous agirez justement avec les Mytiléniens et en même temps vous sauvegarderez vos intérêts. Sinon, loin d'obtenir leur reconnaissance, vous vous ferez tort à vous-mêmes. Si leur défection est juste, c'est votre domination qui ne l'est pas. Si, même contre la justice, vous croyez bon de la conserver, il faut aussi contre la justice et dans votre intérêt les châtier; ou alors force vous est de renoncer à votre empire et de vous montrer héroïques à l'abri des dangers. Infligez-leur la peine même qu'ils vous auraient infligée. Échappés au danger, ne vous montrez pas moins sensibles à l'outrage que ceux qui ont conspiré contre vous. Songez au traitement que vraisemblablement ils vous auraient imposé, s'ils avaient été victorieux, surtout après avoir été les premiers à vous faire injure. Quand on n'a aucun prétexte pour attaquer autrui, on

prouve qu'on veut la perte complète de l'adversaire, parce qu'on prévoit le danger qui vous menace, si on l'épargne. Celui qui subit une offense gratuite se montre plus redoutable, s'il échappe, qu'un ennemi loyal. Ne vous trahissez donc pas vous-mêmes. Reportez-vous par la pensée, le plus près possible, du moment où vous avez été attaqués. Vous auriez tout fait pour les réduire. Eh bien ! maintenant, payez-les de la même monnaie, sans vous laisser attendrir par leur état présent, sans oublier le danger qui était naguère suspendu sur vos têtes. Punissez-les comme ils le méritent. Vos autres alliés seront intimement convaincus que quiconque fera défection sera puni de mort. S'ils en ont l'assurance, vous aurez moins souvent à négliger vos ennemis pour combattre vos propres alliés. »

XL I. — Telles furent les paroles de Cléon. Après lui Diodotos, fils d'Eukratès, s'avança à la tribune. C'était lui qui dans la précédente assemblée avait combattu le plus vivement la sentence de mort votée contre les Mytiléniens. Voici à peu près son discours :

XL II. — « Je me refuse à blâmer ceux qui ont mis à l'ordre du jour une nouvelle délibération sur l'affaire de Mytilène et à approuver ceux qui critiquent la remise en discussion de décisions de la plus grande importance ²²¹. Pour moi, j'estime que deux choses s'opposent essentiellement à une sage décision : la hâte et la colère.

« La première s'accompagne ordinairement de sottise, la seconde d'obstination et d'insuffisance d'esprit. Pré-tendre que les paroles n'éclairent pas les actes, c'est faire montre d'inintelligence ou d'intérêt personnel ; d'inintelligence, si l'on s'imagine qu'il est un autre moyen de mettre à la portée des esprits l'avenir et les questions obscures ; d'intérêt personnel, si voulant faire adopter une turpitude et se sentant impuissant à appuyer sur de bonnes raisons une mauvaise cause, on s'imagine par des calomnies habiles réussir à frapper l'esprit des contradicteurs et des auditeurs. Mais les pires adversaires sont ceux qui, avant que vous ayez

pris la parole, vous accusent de trafiquer de votre talent. S'ils n'incriminaient que votre ineptie, vous vous en tireriez en cas d'échec, en passant plutôt pour inintelligent que pour injuste ; mais quand vous êtes accusé de corruption, en cas de succès, vous demeurez suspect ; si vous perdez la partie, on vous juge à la fois dépourvu d'habileté et d'honnêteté. L'État ne peut que perdre à de semblables procédés ; la crainte le prive de conseillers. Souvent il aurait tout avantage, si des citoyens de ce genre n'avaient pas le don de la parole : ils lui feraient commettre moins de fautes. Le bon citoyen, et c'est son devoir, n'a pas pour habitude d'effrayer ses contradicteurs ; il ne doit montrer sa supériorité qu'en luttant à armes égales. Sans doute un État bien gouverné n'a pas à accorder un surcroît d'honneur au meilleur conseiller ; mais il n'a pas non plus à diminuer ceux dont il jouit. Loin de frapper d'une amende l'orateur en cas d'insuccès, il doit éviter de le frapper d'atimie ²²². Dans ces conditions l'orateur dont l'avis l'emporte n'aura pas parlé dans son désir d'obtenir de plus hautes distinctions, contre sa conviction et pour complaire au peuple et celui dont l'avis est rejeté n'aura pas recherché, lui non plus, à se faire bien voir de la multitude et à se la concilier.

XL III. — « Nous faisons juste le contraire. Qu'un citoyen nous donne les meilleurs conseils, mais qu'on le soupçonne de parler par intérêt, sur la foi de ce vague soupçon de vénalité, nous privons l'État de l'avantage manifeste de ses conseils. C'est un fait assuré que des suggestions données en toute simplicité sont aussi suspectes que des suggestions funestes. D'où il résulte que celui qui veut faire adopter les mesures les plus dangereuses trompe le peuple pour se le concilier et que celui qui défend une opinion excellente emploie le mensonge pour se faire écouter. Notre État est, avec toutes ses finasseries, le seul où on ne puisse franchement se rendre utile sans avoir recours à la tromperie. Faire carrément une proposition avantageuse, c'est se faire soupçonner

secrètement de cupidité. Quand les plus grands intérêts sont en jeu et dans une circonstance comme celle-ci, vous devriez trouver bon que les orateurs montrent plus de prévoyance que vous-mêmes, qui ne donnez aux affaires qu'une courte attention. Et cela d'autant mieux que nous sommes responsables de nos avis et que vous ne l'êtes pas de vos résolutions. Si l'orateur qui vous persuade et ceux qui adoptent son opinion étaient exposés aux mêmes risques, vos décisions seraient plus sages; mais il arrive au premier échec qu'obéissant à un mouvement de colère vous mettiez à l'amende uniquement celui qui vous a donné l'avis, sans vous en prendre à vous-mêmes, quoique la faute soit celle de la majorité.

XLIV. — « Pour moi, je ne suis monté à la tribune ni pour contredire ni pour accuser qui que ce soit au sujet des Mytiléniens. A juger sainement ce n'est pas sur les offenses que porte le débat; mais sur le meilleur parti à prendre. Admettons que je vous montre en eux des monstres d'injustice, je n'en tirerai pas argument pour conclure à la mort, à moins que ce ne soit là notre avantage; qu'ils aient droit à quelque clémence, je n'en conclurai pas qu'il faut leur faire grâce, si ce n'est pas notre intérêt. Mon opinion est la suivante : c'est sur l'avenir et non sur le présent que porte notre délibération. Cléon affirme que la peine de mort aura l'avantage de diminuer à l'avenir les défections des alliés; pour moi, relativement à vos intérêts futurs, j'affirme et je soutiens le contraire. Et je vous invite à ne pas vous laisser séduire par ce qu'il peut y avoir de spécieux dans son discours, pour repousser ce qu'il peut y avoir d'utile dans le mien. Ses arguments plus conformes à une justice sévère et à votre colère contre les Mytiléniens sont de nature à vous convaincre; mais nous ne sommes pas des juges; nous n'avons pas à rechercher le droit strict, mais à délibérer sur ce que réclame à leur sujet notre intérêt.

XLV. — « Dans les États la peine de mort est instituée pour de nombreux crimes moins graves que celui des Mytiléniens; néanmoins le coupable s'y laisse emporter

par l'espérance du succès et court le risque. Nul, en tramant un complot, ne s'expose avec l'idée qu'il ne s'en tirera pas. Et de même quelle est la cité qui s'est rebellée avec l'idée que ses forces ou celles de ses auxiliaires complices ne l'autorisaient pas à tenter cette défection? La nature incite les États comme les particuliers à commettre des fautes. Aucune loi ne les en empêchera. On a pourcouru toute la série des peines, en en ajoutant toujours de nouvelles pour réduire le nombre des crimes. Vraisemblablement autrefois les peines étaient plus douces pour les plus grands crimes. Mais comme on finissait à la longue par les affronter, elles ont presque toutes abouti à la peine de mort. Et celle-ci même on la brave. Force donc est de trouver quelque châtement qui cause plus d'effroi à l'homme; ou bien, il faut avouer que la peine de mort n'empêche aucun crime. La misère, sous la pression de la nécessité, inspire l'audace; l'abondance, par l'effet de l'orgueil et de la présomption, fait naître des appétits insatiables; les autres situations provoquent des passions; bref chacun est poussé par quelque passion irrésistible et dominante, qui le fait s'exposer au danger. Ajoutez l'espérance et la convoitise; celle-ci précède, l'autre suit; l'une formant des projets, l'autre suggérant le concours de circonstances favorables, toutes deux causent les plus grands maux et quoique invisibles sont plus redoutables que les dangers manifestes. Enfin la fortune joint ses excitations tout aussi vives. Il arrive que, survenant à l'improviste, elle pousse l'homme à agir même avec les moyens les plus réduits. C'est particulièrement le cas des États, d'autant plus que les plus grands intérêts, la liberté et la volonté de puissance y sont en jeu; et que chacun sans raison, et tous les autres avec lui, s'estiment au-dessus de leur propre valeur. En un mot il est impossible, il est d'une extrême naïveté de croire que l'homme, quand il se porte avec ardeur à quelque entreprise, peut être arrêté par la force des lois ou par quelque autre crainte.

XLVI. — « Gardez-vous donc de penser que la peine

de mort soit une sûre garantie et de prendre une résolution désastreuse; gardez-vous également d'enlever aux insurgés tout espoir de repentir et toute possibilité de racheter à bref délai leur faute. Songez-y : dans l'état actuel des choses, une ville qui a fait défection et qui prévoit sa défaite peut venir à composition, quand elle est encore capable de solder les frais de la guerre et de payer tribut à l'avenir. Dans l'autre supposition, pensez-vous qu'un État quel qu'il soit ne se préparerait pas avec plus de soin, ne prolongerait pas sa résistance jusqu'aux dernières limites, si l'on devait lui réserver un sort identique, que sa soumission soit prompte ou tardive? Et comment ne serait-ce pas une perte pour nous, que de poursuivre à grands frais le siège d'une ville qui se refusera à se rendre? de nous emparer enfin d'une ville dont la ruine nous privera à l'avenir des subsides qu'elle nous fournissait? Or ce sont ces subsides qui font notre force militaire. Évitez donc, en nous montrant des juges rigoureux des fautes d'autrui, de nous faire tort à nous-mêmes. Ayons soin plutôt, en infligeant aux Mytiléniens un châtement proportionné à leurs fautes, de laisser ces villes disposant de ressources pécuniaires nous être utiles. Ne fondons pas notre sauvegarde sur la rigueur des lois, mais sur notre sage et prévoyante activité. Mais nous faisons actuellement le contraire, quand nous croyons devoir châtier impitoyablement un peuple libre, assujéti de force à notre domination et qui, après une tentative bien naturelle pour recouvrer son indépendance, retombe sous nos lois. Renonçons donc à punir sévèrement des peuples libres qui se révoltent; gardons-les avec soin avant qu'ils se rebellent; prenons toutes dispositions pour qu'ils n'en aient pas le désir et, une fois soumis, n'imputons leur crime qu'au plus petit nombre possible de leurs concitoyens.

XLVII. — « Et vous voyez quelle serait votre faute, si vous suiviez les conseils de Cléon. A l'heure actuelle, le populaire, dans tous les États, est bien disposé à notre

endroit; il refuse de s'associer aux aristocrates pour abandonner votre parti; ou bien, s'il y est contraint, il se retourne immédiatement contre les rebelles; et dans les villes soulevées, vous trouvez dans le peuple un auxiliaire, lorsque vous vous avancez pour les réduire. Si vous faites périr le peuple de Mytilène, ce peuple qui n'a pas participé à la rébellion et qui, une fois armé, vous a spontanément remis la ville, d'abord vous commettez une injustice en mettant à mort vos bienfaiteurs, ensuite vous rendez aux grands le service qu'ils désirent le plus ardemment. Chaque fois qu'ils pousseront une cité à faire défection, ils auront immédiatement le concours du peuple, puisque vous leur aurez montré que vous réservez le même châtement aux coupables et aux innocents. Même s'ils vous ont attaqués injustement, encore faut-il fermer les yeux, pour ne pas vous aliéner les seuls alliés qui vous restent. Pour maintenir votre domination, il vaut beaucoup mieux vous résigner à subir l'injustice que punir justement des gens que vous devez épargner. Quoi qu'en dise Cléon, la justice et l'utilité ne peuvent se trouver réunies dans le châtement qu'on vous propose.

XLVIII. — « Reconnaissez que c'est là le plus sage parti et sans accorder plus qu'il ne faut à la pitié et à l'indulgence, — sentiments contre lesquels je vous mets en garde — n'écoutez d'autres conseils que les miens. Jugez de sang-froid les Mytiléniens que Pakhès vous a envoyés comme coupables; mais laissez aux autres la libre disposition de leur cité. Voilà ce qui pour l'avenir est avantageux et présentement redoutable pour vos ennemis. Contre des adversaires de sages résolutions ont plus de poids que la déraison appuyée sur la force ²²³. »

XLIX. — Telles furent les paroles de Diodotos. Ces deux discours contradictoires et d'équale habileté laissèrent les Athéniens indécis. On passa au vote et les deux avis recueillirent un nombre de voix à peu près égal. Ce fut pourtant celui de Diodotos qui l'emporta. On envoya donc en toute hâte une nouvelle trière, de peur que

l'autre, qui avait un jour et une nuit d'avance, n'arrivât la première et ne donnât l'ordre de détruire la ville. Les députés de Mytilène approvisionnèrent le vaisseau de vin et de farine et promirent à l'équipage une bonne récompense s'il arrivait le premier. La chiourme fit telle diligence que les hommes continuaient à ramer tout en mangeant leur portion de farine délayée dans du vin et de l'huile; ils dormaient et ramaient par bordées. Par bonheur aucun vent ne vint les retarder et le premier bâtiment, chargé d'une funeste mission, ne se pressa pas, tandis que le second faisait force de rames. Le premier devança le second juste assez pour permettre à Pakhès de lire le décret. On se préparait à exécuter les ordres, quand le second vaisseau aborda, épargnant ainsi la ruine à Mytilène. Voilà à quoi tint que la ville ne fut pas détruite.

L. — Quant aux citoyens que Pakhès avait envoyés à Athènes comme fauteurs de la révolte, ils furent mis à mort par les Athéniens, suivant l'avis de Cléon. Ils étaient un peu plus de mille. On rasa les remparts de Mytilène; on s'empara des vaisseaux. Par la suite on n'imposa aux Lesbiens aucun tribut; mais on divisa leur territoire, à l'exception de celui de Méthymne, en trois mille lots. Trois cents de ces lots furent réservés aux dieux. Le reste fut tiré au sort et occupé par des colons d'Athènes²²⁴. Les Lesbiens s'engagèrent à payer, chaque année, une redevance de deux mines par lot et à exploiter eux-mêmes le sol. Les Athéniens s'emparèrent également de toutes les villes du continent que possédaient les Mytiléniens et les soumirent à leur domination. Tels furent les événements de Lesbos.

LI. — Le même été, après la prise de Lesbos, les Athéniens, sous la conduite de Nicias fils de Nikératos, firent une expédition contre Minoa, île située en face de Mégare. Les Mégariens, qui y avaient bâti une tour, l'utilisaient comme fortin; Nicias voulait en faire une redoute, qui, en raison de la proximité d'Athènes, eût remplacé avantageusement Boudoron et Salamine. Son

objectif était d'empêcher les Péloponnésiens d'en faire une base pour leurs trières, qui échappaient ainsi à la surveillance comme cela s'était déjà produit, et pour les incursions des pirates; en même temps il entendait interdire aux Mégariens toute importation. Il commença par s'emparer avec ses machines sur la côte de Nisæa de deux tours avancées du côté de la mer, il rendit libre le passage entre l'île et le continent et fortifia à terre l'endroit où, par un pont jeté sur le pertuis, on pouvait faire passer des secours dans l'île toute proche. Tous ces travaux furent exécutés en peu de jours. Ensuite, il laissa dans l'île une garnison et se retira avec son armée.

LII. — Environ la même période de cet été, les Platéens acculés par la disette et hors d'état de soutenir le siège se rendirent aux Péloponnésiens dans les conditions suivantes : Les Péloponnésiens prononcèrent une attaque que les assiégés ne purent repousser. Le stratège lacédémonien, tout en constatant leur épuisement, décida de ne pas prendre la ville d'assaut. C'est qu'il avait reçu de Lacédémone des instructions spécifiant qu'au cas où une trêve serait signée avec les Athéniens et qu'on s'engageât à rendre les places prises pendant la guerre, Platée ne devait pas être comprise dans ce nombre, sous prétexte que les habitants se seraient rendus volontairement. Il leur envoya donc un héraut pour leur signifier que s'ils consentaient à rendre leur ville et s'en remettaient au jugement des Lacédémoniens, les coupables seraient punis, mais nul ne serait condamné sans jugement. Le héraut n'en dit pas davantage. Les Platéens, qui étaient aux abois, livrèrent la ville. Pendant quelques jours les Péloponnésiens nourrirent la ville, jusqu'à l'arrivée des juges appelés de Lacédémone, au nombre de cinq. A leur arrivée, on ne formula contre les Platéens aucune accusation; on se contenta de les convoquer pour leur demander si, dans la guerre présente, ils avaient rendu quelques services aux Lacédémoniens et à leurs alliés²²⁵. Ils demandèrent

à s'expliquer plus longuement et désignèrent pour parler en leur nom Astymakhos fils d'Asôpolaos et Lakôn fils d'Æimnêstos, proxène des Lacédémoniens. Ils s'avancèrent et prononcèrent à peu près le discours suivant.

LIII. — « Lacédémoniens, nous nous en sommes remis à votre bonne foi, quand nous vous avons livré notre ville. Le jugement que nous escomptions était plus conforme aux lois que celui que vous nous imposez. C'est devant vous et non devant d'autres juges que nous avons accepté de comparaître, comptant ainsi sur une justice plus entière. Mais nous craignons de nous être trompés sur ces deux points. Car nous avons toutes raisons de croire que, dans le présent débat, il y va de notre tête et que vous n'êtes pas pour nous des juges dépourvus de partialité. Ce qui nous le fait supposer, c'est que nous ne nous trouvons pas en présence d'une accusation, à laquelle il nous faut répondre; mais c'est nous-mêmes qui avons demandé la parole. D'autre part on nous pose une courte question; y répondre franchement, c'est porter notre propre condamnation; y répondre mensongèrement, c'est nous exposer à être convaincus d'imposture. Embarrassés de toutes parts nous nous voyons obligés de prendre le parti qui nous paraît plus sûr, celui de risquer quelques paroles. Dans la situation où nous sommes, refuser de parler c'est s'exposer au reproche d'avoir laissé se perdre le moyen de nous sauver. En plus des autres difficultés il est fort embarrassant pour nous de vous persuader. Si nous ne nous connaissions pas réciproquement, nous pourrions vous apporter des témoignages inconnus de vous et qui serviraient notre cause. En fait tout ce que nous dirons s'adressera à des gens avertis. Et notre crainte n'est pas que vous jugiez de parti pris notre valeur inférieure à la vôtre et que vous nous en fassiez un grief, mais bien que, dans votre désir d'être agréables à d'autres, vous ne nous placiez devant un jugement déjà rendu en votre for intérieur.

LIV. — « Néanmoins nous exposerons la justice de

notre cause dans nos différends avec les Thébains; nous rappellerons les services que nous avons rendus à vous-mêmes et au reste de la Grèce; voilà comment nous tâcherons de vous convaincre.

« A votre brève question, si dans cette guerre nous avons rendu quelque service aux Lacédémoniens et à leurs alliés, nous répondons ceci : si vous nous interrogez comme ennemis, nous ne vous avons fait aucun tort, puisque vous ne nous avez pas obligés; si vous nous considérez comme amis, nous avons commis une faute beaucoup moins grave que ceux qui nous ont attaqués. Pendant la paix et contre le Mède nous avons montré notre droiture; pendant la paix, nous n'avons pas été les premiers à la rompre; contre le Mède, seuls parmi les Béotiens, nous avons concouru en le combattant à la libération de la Grèce. Peuple continental, nous avons participé au combat naval d'Artémision; dans la bataille qui s'est livrée sur notre territoire, nous avons été à vos côtés et avons porté aide à Pausanias. A tous les dangers qu'à cette époque ont connus les Grecs nous avons participé au delà même de nos forces. A vous, Lacédémoniens, en particulier, nous avons envoyé le tiers de nos troupes quand, après le tremblement de terre, la retraite des Hilotes dans l'Ithôme vous plongea dans la pire terreur ²²⁶. Il est juste que ces faits soient présents à votre mémoire.

LV. — « Voilà ce que nous nous vantons d'avoir été autrefois dans des circonstances critiques. Il est vrai que nous sommes devenus vos ennemis; mais c'est vous qui êtes responsables de ce changement. Nous avons sollicité votre alliance ²²⁷, quand les Thébains nous ont fait violence. Et vous nous avez repoussés, en nous invitant à nous adresser aux Athéniens, sous prétexte qu'ils étaient tout près de nous et que vous étiez loin. Néanmoins au cours de la guerre, nous ne vous avons infligé aucun mauvais traitement. Nous n'y avons même pas songé. Si, malgré vos instances, nous avons refusé de quitter le parti d'Athènes, nous n'avons rien fait

d'injuste. Car ce sont les Athéniens qui étaient venus à notre aide contre les Thébains, alors que vous-mêmes hésitez à le faire. C'eût été une honte de les trahir, surtout quand nous avons reçu d'eux de bons offices, que dans le besoin ils nous avaient accordé leur alliance et reconnu le droit de cité²²⁸; il était juste au contraire que nous exécutions leurs ordres avec empressement. Tel était notre devoir. Quant aux entreprises auxquelles les uns et les autres vous avez conduit vos alliés, celles qui sont blâmables ne sont pas imputables aux troupes qui ne faisaient que suivre, mais aux chefs qui les entraînaient.

LVI. — « Les Thébains ont commis envers nous bien des injustices. Vous connaissez la dernière qui nous a mis dans cette triste situation : Ils se sont emparés par surprise de notre ville, pendant la trêve et qui pis est, en un jour de fête²²⁹. Nous n'avons fait qu'user de notre droit en tirant d'eux vengeance; car c'est un devoir sacré de repousser l'agresseur. Donc maintenant il ne serait pas équitable de nous sacrifier aux Thébains. Si vous ne vous inspirez dans votre jugement que de vos intérêts présents et de la haine qu'ils nous portent, on verra en vous non des juges impartiaux, mais des gens uniquement préoccupés de l'utile. Pourtant, si leur concours vous paraît actuellement avantageux, le nôtre jadis et celui des autres Grecs vous l'ont été bien davantage, quand le péril qui vous menaçait était bien plus grave. Maintenant c'est vous qui vous montrez redoutables et qui attaquez d'autres peuples; jadis dans ces terribles circonstances, quand le Barbare nous menaçait tous de la servitude, les Thébains étaient dans ses rangs. Aussi la justice exige-t-elle qu'en regard de notre faute actuelle — si tant est que ce soit une faute — on place notre empressement d'alors. Et vous conviendrez que l'un compense largement l'autre. Nous dirons plus : il était alors rare de voir un Grec s'opposer courageusement à la puissance de Xerxès. Alors, on prodiguait des éloges, non à ceux qui poursuivaient leur intérêt en se mettant à

l'abri de l'invasion, mais à ceux qui au milieu des dangers montraient de l'audace pour une noble cause. C'est au nombre de ceux-là que nous nous sommes rangés et, après avoir reçu les plus hautes marques d'honneur, voici que nous sommes exposés à périr pour avoir poursuivi la justice avec les Athéniens et non notre intérêt avec vous. Pourtant vos sentiments doivent demeurer les mêmes sur des hommes qui sont demeurés les mêmes. Vous devez penser que votre véritable intérêt se trouve là seulement où l'avantage du moment se concilie avec la reconnaissance due à des alliés qui n'ont pas démérité.

LVII. — « Réfléchissez en outre que vous passez aux yeux de la plupart des Grecs pour des exemples vivants de vertu. Si vous ne portez pas sur nous un jugement équitable, votre décision ne sera pas ensevelie dans les ténèbres, car si l'on vous comble d'éloges, nous sommes loin d'être méprisés. Prenez garde qu'on ne s'indigne de voir des gens valeureux subir un traitement ignominieux de la part de gens plus valeureux encore; évitez que nos dépouilles, à nous les bienfaiteurs de la Grèce, ne soient exposées dans les temples communs à tous les Grecs. Ce sera un spectacle odieux de voir les Lacédémoniens détruire Platée et de voir que notre cité, qui a par sa valeur mérité que son nom figurât sur le trépied de Delphes, soit rayée de la communauté hellénique pour complaire aux Thébains. Voilà à quelle extrémité nous en sommes réduits. Pourtant c'est nous qui périssions sous les coups des Mèdes victorieux! nous voilà maintenant en train de perdre notre procès, au profit des Thébains devant vous qui autrefois nous témoigniez la plus vive amitié. Deux dangers atroces nous ont menacés : naguère, en ne livrant pas notre ville, nous avons risqué de mourir de faim; maintenant nous risquons d'être condamnés à mort. Nous autres, Platéens, nous sommes repoussés par tous, nous qui pour sauver les Grecs avons montré une ardeur sans limites, nous voici abandonnés, privés de secours. Aucun de nos anciens alliés ne se porte

à notre aide, et vous-mêmes, Lacédémoniens notre seul espoir, nous craignons de vous voir nous refuser votre appui.

LVIII. — « Cependant, au nom des dieux qui ont combattu jadis avec nous, au nom de notre dévouement pour la Grèce, nous vous conjurons de vous laisser fléchir, de revenir sur les décisions que vous ont inspirées les Thébains. Obtenez comme preuve de reconnaissance qu'ils renoncent à la mort de gens dont le trépas serait déshonorant pour vous. Au lieu d'une reconnaissance honteuse, ménagez-vous une reconnaissance honorable. Pour faire plaisir à d'autres, n'allez pas vous couvrir d'infamie. Un instant suffit pour faire périr nos corps, mais notre mort sera pour vous une tache ineffaçable. Nous ne sommes pas des ennemis qu'il vous est permis de châtier, mais des amis que la nécessité a contraints à vous combattre. Aussi en nous laissant la vie, vous remplirez un devoir sacré. Songez-y : c'est volontairement que nous avons fait notre soumission; nous vous avons tendu les mains; or la loi des Grecs interdit qu'on mette à mort des suppliants. Bien plus dans toutes les circonstances nous avons été vos bienfaiteurs. Jetez aussi un coup d'œil sur les tombeaux de vos ancêtres : ils sont tombés sous les coups des Mèdes; ils ont été ensevelis dans notre pays; chaque année ²³⁰ nous leur fournissons aux frais de l'État un tribut de vêtements, d'autres offrandes, les fruits de notre terre et des prémices de toute sorte; frères d'armes, nous restons fidèles à ceux qui ont été nos camarades de combat. Par un jugement inique vous mettriez fin à ces traditions ! Songez-y : Pausanias, en les enterrant ici, entendit les confier à un pays ami, à des gens qui leur ressemblaient. En nous mettant à mort, en faisant de cette terre platéenne une terre thébaine, qu'advient-il ? Vous remettrez vos pères à leurs meurtriers, vous priveriez des gens de votre race des honneurs qu'actuellement on leur accorde. En outre vous asservirez le pays qui a vu l'affranchissement des Grecs, vous condamnerez

à l'abandon les temples des dieux, qui cédant à vos prières vous ont donné la victoire sur les Mèdes; vous enlèverez la charge de célébrer ces sacrifices traditionnels à ceux-là qui ont fondé et construit ces sanctuaires.

LIX. — « Lacédémoniens, une pareille conduite serait indigne de votre gloire; non, vous ne pouvez commettre une pareille faute envers les lois communes de la Grèce et envers vos ancêtres; vous ne pouvez faire périr, pour obéir à la haine d'autrui, des gens qui ont été vos bienfaiteurs et qui ne vous ont fait aucun tort. Votre devoir est de les épargner, de vous laisser attendrir par la pitié et de leur témoigner une sage commisération. Songez à l'atrocité du supplice que vous nous infligerez; bien plus songez à la qualité de vos victimes et aussi à l'incertitude du sort qui accable souvent ceux qui le méritent le moins. Pour nous, comme le devoir et la nécessité nous y contraignent, nous supplions à grands cris les dieux communs à toute la Grèce et adorés sur les mêmes autels ²³¹; nous leur demandons en grâce de vous toucher; nous invoquons les serments que vos pères ont prêtés de ne pas oublier nos services; nous nous réfugions en suppliants auprès des tombes de vos ancêtres. Par nos défunts communs, nous vous conjurons de ne pas nous livrer à nos pires ennemis, les Thébains, nous qui vous sommes tout dévoués. Rappelez-vous cette journée où nous avons accompli avec vos ancêtres de si magnifiques exploits, tandis que celle d'aujourd'hui nous menace du sort le plus redoutable. Il faut enfin conclure, chose particulièrement pénible dans une situation comme la nôtre, puisque nous risquons de perdre la vie en même temps que la parole. Nous terminons en disant que ce n'est pas aux Thébains que nous avons livré notre ville; plutôt que de nous y résoudre, nous aurions préféré la mort la plus épouvantable, la mort par la faim; c'est en vous que nous avons mis notre espoir, à vous que nous nous sommes remis. Si vous ne vous laissez pas convaincre, il est juste de nous rétablir dans notre situation ancienne et de nous laisser exposés aux dangers qui

se présenteront. Bref, nous vous adjurons, nous, citoyens de Platée, qui avons montré jadis tant d'ardeur pour la défense des Grecs, de ne pas nous abandonner, nous qui avons reçu votre foi et qui, Lacédémoniens, sommes devenus vos suppliants, pour nous livrer aux Thébains, nos pires ennemis. Sauvez-nous et quand vous affranchissez les autres Grecs, ne nous faites pas périr. »

LX. — Telles furent les paroles des Platéens. Les Thébains craignant qu'à la suite de leur discours, les Lacédémoniens ne leur fissent des concessions, se présentèrent en disant qu'ils voulaient eux aussi être entendus. Ils arguèrent que les Platéens avaient, contrairement à l'avis commun, eu toute latitude de répondre longuement à la question posée. On leur accorda la parole. Voici leur discours :

LXI. — « Nous n'aurions pas demandé la parole, si les Platéens avaient répondu succinctement à la question posée, s'ils ne s'étaient pas tournés contre nous pour nous accuser et si, en dehors de la question, sur des points que l'on ne contestait pas et où ils n'encouraient aucun blâme, ils n'avaient pas présenté longuement leur défense et leur éloge. Nous voilà maintenant en devoir de leur répondre et de nous défendre, pour éviter qu'ils ne tirent parti de notre crime prétendu et de leur propre gloire. Quand vous aurez entendu la vérité sur ces deux points, vous pourrez juger en connaissance de cause. Nos premiers différends datent de l'époque où nous avons fondé Platée et quelques autres places : ce fut là notre dernière fondation en Béotie; nous chassâmes alors les populations mêlées qui habitaient ces villes et nous les occupâmes. Mais les Platéens ne voulurent pas, suivant les conventions primitives, reconnaître notre domination. Seuls de tous les Béotiens, ils violèrent les lois anciennes, qu'ils s'étaient engagés à respecter et passèrent au parti des Athéniens. Avec eux, ils nous ont fait bien du mal et à notre tour nous le leur avons fait payer.

LXII. — « Ils prétendent que, lorsque le Barbare menaçait la Grèce, ils furent les seuls des Béotiens à ne

pas médiser. Voilà ce dont ils s'enorgueillissent tout particulièrement et ce dont ils nous font grief. Or nous prétendons que, s'ils n'ont pas suivi le parti des Mèdes, c'est parce que les Athéniens ne l'ont pas fait. De même, plus tard, quand les Athéniens menaçaient les Grecs, ils ont été les seuls des Béotiens à suivre le parti d'Athènes. Pourtant songez à la situation respective des deux peuples, quand ces événements se produisirent. Notre cité n'était alors gouvernée, ni selon un régime oligarchique²³⁸ assurant l'égalité, ni selon un régime démocratique. Elle présentait la forme de gouvernement la plus illégale, la plus contraire à un sage équilibre, la plus voisine de la tyrannie : une minorité toute-puissante la dirigeait. Ce parti compta sur la victoire des Mèdes pour fortifier davantage encore sa domination particulière; il contint le peuple de force et fit appel au Barbare. La cité dans son ensemble, qui ne pouvait disposer d'elle-même, suivit cette faction. Aussi n'est-il pas équitable de lui reprocher comme une faute un acte que les lois n'ont pas sanctionné. Mais après le départ des Mèdes, la loi nous gouverna à nouveau. Plus tard, quand les Athéniens marchèrent contre la Grèce, tentèrent de soumettre le pays et notre territoire avec lui et profitèrent de nos divisions pour en occuper une bonne part, considérez qu'en les combattant et en remportant la victoire à Korônée, nous avons délivré la Béotie; maintenant encore nous coopérons avec zèle à la libération des autres Grecs, en fournissant de la cavalerie et un matériel plus important que tous les autres alliés. Voilà ce que nous avons à répondre à propos du reproche de médisme.

LXIII. — « C'est vous, Platéens, qui êtes particulièrement coupables envers la Grèce; c'est vous qui méritez plus que nous toute espèce de châtement. Nous allons tâcher de le démontrer.

« Selon vous, c'est pour nous punir que vous êtes devenus les alliés et les citoyens d'Athènes. En ce cas c'était contre nous seuls qu'il fallait les lancer et non vous allier à eux pour attaquer d'autres peuples. Car vous pouviez,

au cas où malgré vous vous auriez été entraînés par les Athéniens, vous rappeler l'alliance que vous aviez conclue autrefois avec les Lacédémoniens contre le Mède et dont vous vous vantez sans cesse. Elle était susceptible de vous garantir contre nos attaques et — chose essentielle — de vous permettre de délibérer sans crainte. Mais non, c'est spontanément, sans subir aucune violence que vous avez pris le parti des Athéniens. Et vous invoquez l'honneur qui vous interdisait de trahir des bienfaiteurs ! Mais la honte est beaucoup plus vive, l'injustice beaucoup plus grande de trahir tous les Grecs — car des serments vous liaient à eux — que les seuls Athéniens : ceux-ci ²³³ projetaient l'asservissement de la Grèce, les autres sa libération. Vous leur témoigniez une reconnaissance inégale, disproportionnée au bienfait que vous en aviez reçu et entachée de honte. Car, d'après vous, c'est pour avoir été injustement traités que vous les avez appelés et vous êtes devenus les complices des injustices dont d'autres sont victimes ! Il est moins honteux de ne pas reconnaître un bienfait que de payer d'injustice ses bienfaiteurs, pour des services loyalement rendus.

LXIV. — « Vous avez bien montré que ce n'était pas en faveur des Grecs que, seuls autrefois, vous n'avez pas pris le parti des Mèdes, mais bien parce que les Athéniens ne l'avaient pas pris, à l'encontre de ce que nous faisons. Vous avez voulu imiter les uns et faire le contraire des autres. Et maintenant encore vous trouvez bon de tirer parti des hauts faits accomplis pour complaire à d'autres. Vous avez choisi le parti des Athéniens, continuez à combattre à leurs côtés. N'invoquez pas les serments d'autrefois, en vous flattant qu'ils doivent aujourd'hui vous sauver. Vous les avez violés et ainsi, loin de vous y opposer, vous avez collaboré à l'asservissement des Eginètes et de quelques autres peuples. Vous ne pouvez invoquer la nécessité; vous étiez soumis au gouvernement qui vous régit encore; nul ne vous a contraints, comme cela a été notre cas. Notre dernière

sommation avant l'investissement de votre ville d'avoir à vous tenir tranquilles et de rester neutres, vous l'avez repoussée. Qui donc plus que vous, qui vous parez de votre valeur pour leur nuire, mériterait davantage la haine de tous les Grecs ? Jadis, selon vous, vous leur avez rendu service; mais vous venez de montrer que vos bienfaits ne vous étaient pas imputables. Quant à votre constant naturel, il s'est révélé indubitablement : chaque fois que les Athéniens ont pris le chemin de l'injustice, vous les avez suivis. Voilà ce que nous avons voulu mettre en lumière : notre médisme involontaire et votre atticisme volontaire.

LXV. — « Reste la dernière question. Vous prétendez avoir été victimes de notre injuste attaque contre votre ville en pleine paix et en un jour de fête. Là encore nous estimons n'être pas plus coupables que vous. Si de nous-mêmes nous avons fait acte d'hostilité en marchant contre votre ville, en vous livrant bataille et en ravageant votre territoire, certes nous aurions commis un crime. Mais du moment que les premiers de votre cité par la situation et par la naissance nous ont appelés spontanément pour faire cesser une alliance étrangère et pour vous faire reprendre votre place dans la confédération nationale de tous les Béotiens, quel est notre crime ? Ceux qui donnent l'impulsion sont plus coupables que ceux qui suivent le mouvement. A vrai dire, ni eux, ni nous, ne sommes fautifs. Tel est notre avis. Ils étaient citoyens tout comme vous; ils risquaient plus que vous : ils nous ont ouvert leurs portes; ils nous ont accueillis non en ennemis, mais en amis dans leur ville. Ils voulaient que les pires, d'entre vous ne se pervertissent pas davantage et que les meilleurs fussent mis à la place qu'ils méritaient. Leur but était de donner de sages conseils et, sans priver la ville de ses habitants, de vous rattacher comme autrefois à ceux de votre race. Ils ne vous faisaient aucun ennemi et vous comprenaient dans l'entente commune ²³⁴.

LXVI. — « Voulez-vous la preuve de nos sentiments

pacifiques? Nous n'avons fait tort à personne. Nous avons invité à se joindre à nous tous ceux qui voulaient se gouverner selon les lois traditionnelles de tous les Béotiens. Vous-mêmes vous avez répondu avec empressement à cet appel; vous avez conclu une convention et vous avez commencé par vous tenir tranquilles; mais bientôt vous vous êtes aperçus de notre petit nombre. Admettons que nous ayons eu tort d'entrer dans vos murs sans l'assentiment de la majorité, vous n'avez pas suivi la même ligne de conduite, qui eût consisté à ne rien tenter par la violence et à nous engager par des pourparlers à évacuer la ville. Au contraire, vous avez violé la convention en nous attaquant. Et ce que nous vous reprochons le plus vivement, ce n'est pas tant d'avoir mis à mort ceux qui se trouvaient entre vos mains — leur triste sort était en quelque mesure légitime! — que d'avoir fait ensuite périr au mépris des lois ceux que vous aviez faits prisonniers, qui vous tendaient les mains et à qui vous aviez promis la vie sauve. N'est-ce donc pas un crime? Oui, à trois reprises, coup sur coup, vous vous êtes conduits indignement : vous avez rompu la trêve, vous avez massacré ensuite nos gens, vous avez été infidèles à votre promesse de leur laisser la vie, si nous n'endommagions pas vos campagnes. Et vous avez le front de dire que c'est nous qui avons enfreint les lois et vous prétendez ne pas être punis! Cela ne sera pas, si du moins les Lacédémoniens ici présents jugent avec équité. Pour tous vos crimes, vous serez châtiés!

LXVII. — « Lacédémoniens, si nous avons poursuivi dans le détail cette discussion, c'est dans votre intérêt et dans le nôtre. Dans le vôtre afin que vous sachiez que vous les condamnerez justement; dans le nôtre afin de justifier davantage encore la vengeance que nous poursuivons. Ne vous laissez pas attendrir au récit de leurs anciennes vertus, si tant est qu'ils en ont montré. Elles peuvent constituer une circonstance atténuante pour les victimes innocentes; mais pour de honteux criminels,

elles doivent leur valoir un double châtiment, parce que leurs crimes démentent leur conduite passée. Que leurs lamentations, leurs appels à la pitié, ne leur soient d'aucun secours, non plus que leurs adjurations aux tombeaux de vos ancêtres et à leur abandon! Car, en retour, nous vous montrons les souffrances bien plus terribles de cette jeunesse massacrée par eux. Ce sont ses pères à elle qui vous ont apporté l'aide de la Béotie et sont morts à Koronée²⁸⁵, ou qui, vieux et seuls dans leur maison vide, vous supplient avec plus de raison de tirer vengeance des Platéens. Ceux-là méritent la pitié qui souffrent injustement. La souffrance des criminels justement punis, comme ils le sont, comble au contraire tout le monde de joie. Leur isolement actuel n'est imputable qu'à eux-mêmes. Spontanément, ils ont repoussé les meilleurs alliés; ils ont violé les lois sans aucune provocation de notre part; ils ont obéi à la haine et non à la justice; le châtiment même qu'ils subiront ne compensera pas exactement leur crime. Ils seront punis conformément aux lois, et non comme des suppliants qui à la fin du combat tendent les mains, quoique ce soit là ce qu'ils prétendent; en réalité c'est en vertu d'une convention qu'ils se sont remis à votre justice. Venez donc au secours, Lacédémoniens, des lois des Grecs qu'ils ont violées; montrez-nous, à nous qui avons souffert de ce mépris des lois, une juste reconnaissance pour le zèle que nous avons déployé. Que leurs paroles ne vous engagent pas à nous repousser! Montrez aux Grecs que les mots ont pour vous moins de poids que les actes. Une belle conduite, brièvement mentionnée, suffit : mais des discours, soigneusement polis, ne sont que le voile d'une conduite honteuse. Si des chefs, comme vous l'êtes présentement, rendent en toute circonstance des jugements expéditifs, on cherchera moins à justifier des crimes par de beaux discours. »

LXVIII. — Ainsi parlèrent les Thébins. Les juges lacédémoniens furent d'avis qu'il fallait s'en tenir à la question : à savoir si les Platéens avaient rendu aux

Péloponnésiens quelque service pendant la guerre. Ils estimèrent apparemment que les Platéens auraient dû se tenir tranquilles en vertu du traité qu'avait conclu Pausanias, après la défaite du Mède; que tout particulièrement, ils eussent dû le faire, quand on leur avait proposé de demeurer neutres, conformément au traité, avant l'investissement de la ville et qu'ils avaient refusé. Ils pensaient qu'en n'acceptant pas leurs justes propositions, les Platéens s'étaient mis en dehors des traités et s'étaient odieusement comportés à leur égard. De nouveau, ils firent comparaître tous les Platéens et leur demandèrent si, pendant la guerre, ils avaient rendu quelque service aux Lacédémoniens et à leurs alliés. Sur leur réponse négative, on les conduisit à la mort, sans en épargner aucun. Il n'y eut pas moins de deux cents Platéens qui furent ainsi exécutés; vingt-cinq Athéniens, qui avaient subi avec eux le siège, partagèrent leur sort. On réduisit les femmes en esclavage. On permit aux Mégariens, qu'une faction avait chassés, et à ceux des Platéens de leur parti qui avaient survécu, d'habiter la ville pour une année environ. Puis les Thébains la rasèrent entièrement. Avec les matériaux ils édifièrent près du temple d'Héra une hôtellerie de deux cents pieds sur toutes ses faces, avec des chambres au rez-de-chaussée et à l'étage. Ils utilisèrent pour cet édifice les charpentes et les portes des maisons des Platéens et avec les matériaux, bronze et fer, provenant du rempart, ils fabriquèrent des lits qu'ils consacrèrent à Héra²³⁶ et lui élevèrent un temple de pierre de cent pieds. Les terres furent déclarées propriété de l'État; on les afferma pour dix ans et ce furent des Thébains qui les cultivèrent. La raison la plus probable et même la seule de la rigueur des Lacédémoniens envers les Platéens fut le désir de complaire aux Thébains, dont ils estimaient que le concours leur serait utile pour la guerre qui commençait. Telle fut la fin de Platée, quatre-vingt-treize ans après l'entrée de cette ville dans l'alliance athénienne.

LXIX. — Les quarante vaisseaux péloponnésiens qui

s'étaient portés au secours de Lesbos avaient gagné, comme nous l'avons dit, la haute mer, poursuivis par la flotte athénienne. Aux abords de la Crète, surpris et dispersés par la tempête, ils avaient rallié en désordre le Péloponnèse. A Kyllénè, ils rencontrèrent treize trières de Leukas et d'Ambrakie, sous le commandement de Brasidas fils de Tellis envoyé comme conseiller à Alkidas.

Les Lacédémoniens, après leur échec de Lesbos, voulaient renforcer leur flotte et mettre le cap sur Corcyre, alors en pleine révolution. Les Athéniens n'ayant que douze vaisseaux à Naupakte, ils voulaient les prévenir, avant qu'il leur fût arrivé du renfort d'Athènes. Brasidas et Alkidas se préparèrent donc à cette entreprise.

LXX. — Les troubles de Corcyre avaient éclaté au retour des citoyens faits prisonniers dans les batailles navales autour d'Epidaune. Les Corinthiens les avaient relâchés en prétendant que leurs proxènes avaient fourni une caution de huit cents talents²³⁷. En fait, ces prisonniers s'étaient engagés à livrer Corcyre aux Corinthiens. C'est ce qu'ils tentèrent en effet; ils intriguèrent auprès de tous les citoyens pour soulever la ville contre les Athéniens. Sur ces entrefaites, arrivèrent un vaisseau athénien et un de Corinthe qui amenaient des députés : des pourparlers eurent lieu. Les Corcyréens décidèrent par un vote de demeurer dans l'alliance offensive et défensive avec Athènes conformément aux traités. Néanmoins ils entendaient rester amis des Péloponnésiens comme auparavant. Il y avait alors à Corcyre un nommé Peithias, proxène volontaire des Athéniens, et un des chefs du parti démocratique. Des citoyens du parti adverse le citèrent en justice, l'accusant de vouloir asservir Corcyre aux Athéniens. Acquitté il attaqua à son tour cinq des plus riches Corcyréens, qu'il accusait de couper des branches pour faire des échelas dans l'enceinte sacrée de Zeus et d'Alkinoos²³⁸. L'amende pour chaque échelas était d'un statère²³⁹. Ils furent con-

damnés et se réfugièrent en suppliants dans les temples, effrayés par l'énormité de l'amende et demandant qu'on échelonnât le paiement de cette somme. Mais Peithias qui était membre du conseil fit décider qu'on appliquerait la loi. Les accusés, mis en demeure de s'exécuter et informés que Peithias voulait profiter du moment où il était encore au conseil pour déterminer les Corcyréens à conclure avec les Athéniens une alliance défensive et offensive, formèrent un complot, s'armèrent de poignards et firent irruption dans le conseil. Peithias fut tué et avec lui d'autres membres de l'assemblée et des particuliers, au nombre d'environ soixante. Quelques partisans de Peithias se réfugièrent sur la trière athénienne qui se trouvait encore à Corcyre.

LXXI. — Après cette exécution, les conjurés convoquèrent les Corcyréens; ils déclarèrent que tout était pour le mieux et que les Corcyréens avaient pris le meilleur parti pour éviter l'asservissement d'Athènes; pour l'avenir il fallait se tenir tranquille; ne recevoir qu'un vaisseau à la fois et traiter en ennemis les bâtiments qui viendraient en plus grand nombre. Après cette déclaration, ils forcèrent le peuple à ratifier cette décision. Aussitôt ils envoyèrent à Athènes une députation pour faire aux Athéniens un récit des événements favorable à leur cause et pour inviter les Corcyréens réfugiés à Athènes à ne rien tenter imprudemment, s'ils voulaient éviter un soulèvement.

LXXII. — Dès leur arrivée à Athènes, ces députés furent appréhendés comme des factieux. Avec tous ceux qu'ils avaient gagnés, ils furent internés à Egine. Sur ces entrefaites les Corcyréens qui détenaient le pouvoir profitèrent de l'arrivée d'une trière corinthienne et d'envoyés lacédémoniens pour attaquer le parti démocratique. Ils en virent aux mains et furent vainqueurs. Mais à la tombée de la nuit, le peuple se retira à l'Acropole et sur les hauteurs de la ville; une fois rassemblé, il s'y fortifia; il occupa également le port Hyllaïkos. L'autre parti occupa l'agora, où la plupart de ses membres

avaient leurs maisons et le port qui l'avoisine orienté vers le continent.

LXXIII. — Le lendemain quelques escarmouches se produisirent. Ces deux partis envoyèrent des messagers dans la campagne pour soulever les esclaves en leur promettant la liberté; la plupart se rangèrent au parti du peuple; l'autre parti reçut du continent un renfort de huit cents auxiliaires.

LXXIV. — Après un jour d'accalmie, le combat reprit; le peuple, qui avait la supériorité des positions et du nombre, fut victorieux. Les femmes en le secondant firent preuve de beaucoup d'audace; elles lançaient des tuiles du haut des maisons et affrontaient la mêlée avec un courage tout viril. Sur le soir les aristocrates furent mis en déroute; comme ils craignaient que le peuple d'un seul élan ne s'emparât de l'arsenal maritime et ne les massacrât eux-mêmes, ils mirent le feu aux maisons et aux magasins qui entouraient l'agora, sans épargner les leurs plus que les autres; ils voulaient ainsi fermer tout accès au peuple. Des richesses considérables appartenant aux commerçants furent détruites; la ville entière eût été anéantie, si le vent eût soufflé dans cette direction et activé la flamme. Le combat fut interrompu; les deux partis ne bougèrent pas pendant la nuit, tout en se tenant sur leurs gardes. Après la victoire du parti démocratique le vaisseau de Corinthe se retira furtivement. La plupart des mercenaires regagnèrent le continent sans être aperçus.

LXXV. — Le jour suivant, Nikostratos fils de Diitréphès, stratège athénien, arriva de Naupakte au secours des Corcyréens, avec douze vaisseaux et cinq cents hoplites messéniens. Il conclut un arrangement et engagea les deux partis à se réconcilier; dix citoyens particulièrement compromis passeraient en jugement. Mais ils prirent la fuite aussitôt. Les autres feraient la paix entre eux et rentreraient dans la ville; un traité d'alliance offensive et défensive serait conclu avec les Athéniens. Après avoir pris ces dispositions, il se préparait à reprendre la mer.

Mais les chefs du parti démocratique obtinrent qu'il leur laissât cinq de ses vaisseaux pour contenir leurs adversaires; ils s'engagèrent à équiper à leur tour cinq vaisseaux qui devaient partir avec Nikostratos. Il y consentit. Alors les démocrates firent choix de leurs adversaires pour constituer les équipages. Les aristocrates, qui craignaient qu'on ne les envoyât à Athènes, s'assirent en suppliants dans le temple des Dioscures²⁴⁰. Nikostratos les releva et voulut les rassurer, mais il n'y parvint pas. Le peuple en profita pour s'armer : il prétextait que leur refus de s'embarquer cachait quelque mauvais dessein. Il s'empara même des armes qui se trouvaient dans les maisons des riches et, sans l'intervention de Nikostratos, eût massacré ceux qui lui tombaient sous la main. A cette vue, les aristocrates allèrent s'asseoir en suppliants dans le temple d'Héra²⁴¹ au nombre d'au moins quatre cents. Craignant une révolte, le peuple obtint qu'ils quittassent cet asile, les fit transporter dans l'île située en face de ce temple et leur fournit les vivres nécessaires.

LXXVI. — La sédition en était à ce point, quand, quatre ou cinq jours après le transfert dans l'île des aristocrates, on vit arriver cinquante-trois vaisseaux péloponnésiens venant de Kyllénè, où ils se trouvaient au mouillage après l'expédition d'Ionie. Ils étaient commandés comme naguère par Alkidas assisté de Brasidas comme conseiller. Ils mouillèrent au port de Sybota, qui se trouve sur le continent et dès le lever du jour ils mirent le cap sur Corcyre.

LXXVII. — A Corcyre, le trouble fut extrême. On redoutait à la fois l'agitation intérieure et l'arrivée de la flotte ennemie. On arma soixante vaisseaux et, à mesure qu'ils étaient équipés, on les envoya contre l'ennemi. Pourtant les Athéniens avaient conseillé aux Corcyréens de les laisser sortir eux-mêmes d'abord et de venir les soutenir avec la flotte au complet. Comme les vaisseaux corcyréens abordaient l'ennemi isolément, deux d'entre eux en profitèrent pour passer immédiatement dans les rangs adverses. Sur d'autres les troupes embarquées se

battaient entre elles; ce n'était partout que confusion. A la vue de ce désordre, les Péloponnésiens opposèrent vingt vaisseaux à ceux des Corcyréens et avec le reste firent front contre les douze vaisseaux d'Athènes, parmi lesquels se trouvaient la Salaminienne et la Paralienne.

LXXVIII. — Les Corcyréens, qui attaquaient maladroitemment et avec des forces trop faibles, subissaient des pertes sévères. Les Athéniens de leur côté effrayés par le nombre redoutaient l'encercllement. Ils n'osèrent pas attaquer de front l'adversaire qui restait groupé ni tenter d'enfoncer le centre de la ligne ennemie qui leur faisait face. Ils se dirigèrent donc sur une des ailes et coulèrent un vaisseau. Là-dessus les Péloponnésiens ayant pris une formation circulaire, ils tâchèrent de les déborder par une des ailes et de jeter le désordre dans leurs rangs. Les vaisseaux qui faisaient face aux Corcyréens déjouèrent cette manœuvre; craignant ce qui était arrivé à Naupakte, ils se portèrent au secours des leurs. Une fois rassemblés, les vaisseaux ennemis foncèrent sur les Athéniens; ceux-ci aussitôt se retirèrent, faisant marche arrière la proue en avant. Ils voulaient par cette manœuvre faciliter le repli des Corcyréens, tandis qu'eux-mêmes reculant avec lenteur contiendraient l'ennemi. Tel fut le combat naval qui prit fin au coucher du soleil.

LXXIX. — Les Corcyréens craignaient que l'ennemi, exploitant sa victoire à fond, ne vînt attaquer la ville, ou qu'il ne s'emparât des aristocrates déposés dans l'île; bref qu'il ne provoquât une nouvelle agitation. Ils transportèrent donc à nouveau dans le temple d'Héra les citoyens détenus dans l'île et mirent la ville en état de défense. L'ennemi, malgré la victoire qu'il venait de remporter, n'osa pas l'attaquer; avec les treize vaisseaux corcyréens dont il s'était emparé il regagna le point de la côte d'où il était parti. Le lendemain, aucune attaque ne fut prononcée contre la ville, malgré le trouble et l'effroi extrêmes qui y régnaient et malgré l'avis de Brasidas qui, dit-on, conseillait cette tentative à Alkidas. Mais Brasidas n'avait pas les mêmes pouvoirs qu'Alkidas.

Les Péloponnésiens firent une descente au promontoire de Leukimné et ravagèrent le pays.

LXXX. — Cependant le parti démocratique de Corcyre, qui appréhendait vivement l'arrivée de la flotte ennemie, traita avec les suppliants et les autres aristocrates pour tâcher de sauver la ville. Il décida quelques-uns d'entre eux à prendre du service sur les vaisseaux; malgré la défaite on en équipa trente. Les Péloponnésiens ravagèrent la campagne jusqu'à la mi-journée; ensuite ils reprirent la mer. Il faut dire que les signaux par feux les avaient avertis, pendant la nuit, du départ de Leukas de soixante vaisseaux athéniens. A la nouvelle du soulèvement de Corcyre et de l'envoi de la flotte péloponnésienne avec Alkidás, ils les avaient expédiés sous le commandement d'Eurymédôn fils de Thouklès.

LXXXI. — Les Péloponnésiens profitèrent de la nuit pour retourner chez eux rapidement en serrant la côte. Ils transportèrent leurs vaisseaux par-dessus l'isthme de Leukas, pour éviter d'être aperçus s'ils doubaient le cap et rentrèrent dans leurs foyers. Les Corcyréens, à la nouvelle que les vaisseaux athéniens arrivaient et que la flotte ennemie s'éloignait, introduisirent en cachette dans la ville les Messéniens, qui jusque-là étaient hors des murs; ils donnèrent l'ordre aux vaisseaux qu'ils venaient d'équiper de passer du port de l'agora dans le port Hylalkos. Pendant ce court trajet, ils massacrèrent tous les ennemis, qui leur tombèrent entre les mains. Quant à ceux qu'ils avaient décidés à s'embarquer, ils les firent descendre à terre et les mirent à mort. Ils pénétrèrent dans le téménos d'Héra, décidèrent environ cinquante suppliants à se présenter devant la justice et les condamnèrent tous à mort. La plupart d'entre eux ne voulurent rien entendre et, quand ils virent le sort réservé à leurs compagnons, ils se tuèrent les uns les autres dans l'enceinte consacrée. Quelques-uns se pendirent à des arbres. Bref chacun se donna la mort comme il put. Pendant les sept jours qu'Eurymédôn demeura à Corcyre avec ses soixante vaisseaux, les Corcyréens massacrèrent ceux

qu'ils considéraient comme leurs ennemis; accusant les uns d'être hostiles au régime démocratique; en mettant à mort quelques-uns pour assouvir des vengeances privées; d'autres furent massacrés par leurs débiteurs. La mort parut sous mille formes; comme il arrive en de pareilles circonstances, on commit tous les excès, on dépassa toutes les horreurs. Le père tuait le fils. Des suppliants étaient arrachés aux temples des dieux et massacrés sur les autels mêmes; il en est qui périrent murés dans le temple de Dionysos.

LXXXII. — A quel point fut cruelle cette sédition! Elle le parut davantage encore, parce qu'elle fut la première. Plus tard tout le monde grec, pour ainsi dire, fut ébranlé. Partout des discordes : les chefs du parti populaire appelant à leur aide les Athéniens, les aristocrates, les Lacédémoniens. Pendant la paix, on n'aurait eu aucun prétexte, aucun moyen pour les appeler, mais une fois en guerre ceux qui voulaient bouleverser l'ordre établi avaient toute facilité de se chercher des alliés à la fois pour abattre leurs adversaires et accroître du même coup leur puissance. Les cités en proie à ces dissensions souffrirent des maux innombrables et terribles, qui se produisent et se produiront sans cesse, tant que la nature humaine sera la même, mais qui peuvent varier d'intensité et changer de caractère selon les circonstances. Car pendant la paix et dans la prospérité, États et particuliers ont un meilleur esprit, parce qu'ils ne sont pas victimes d'une nécessité impitoyable. Mais la guerre, en faisant disparaître la facilité de la vie quotidienne, enseigne la violence et met les passions de la multitude en accord avec la brutalité des faits.

Les dissensions déchiraient donc les villes. Celles qui en furent victimes les dernières, instruites par l'exemple qu'elles avaient sous les yeux, portèrent bien plus loin encore l'excès dans ce bouleversement général des mœurs; elles montrèrent plus d'ingéniosité dans la lutte et plus d'atrocité dans la vengeance. En voulant justifier des actes considérés jusque-là comme blâmables, on changea

le sens ordinaire des mots. L'audace irréfléchie passa pour un courageux dévouement à l'hétairie²⁴²; la précaution prudente pour une lâcheté qui se couvre de beaux dehors. Le bon sens n'était plus que le prétexte de la mollesse; une grande intelligence qu'une grande inertie. La violence poussée jusqu'à la frénésie était considérée comme le partage d'une âme vraiment virile; les précautions contre les projets de l'adversaire n'étaient qu'un honnête prétexte contre le danger. Le violent se faisait toujours croire; celui qui résistait à ces violences se faisait toujours soupçonner. Dresser des embûches avec succès était preuve d'intelligence; les prévenir, d'habileté plus grande. Quiconque s'ingéniait à ne pas employer ces moyens était réputé trahir le parti et redouter ses adversaires. En un mot devancer qui se disposait à commettre un mauvais coup, inciter à nuire qui n'y songeait pas, cela valait mille éloges. Les relations de parti étaient plus puissantes que les relations de parenté, parce qu'elles excitaient davantage à tout oser sans invoquer aucune excuse. Les associations n'avaient pas pour but l'utilité conformément aux lois, mais la satisfaction de la cupidité en lutte contre les lois établies. La fidélité aux engagements était fondée non sur le respect de la loi divine du serment, mais sur la complicité dans le crime. On n'adoptait les conseils honnêtes de l'adversaire que par précaution, si cet adversaire était le plus fort, nullement par générosité. On aimait mieux se venger d'une offense que de ne pas l'avoir subie. Les serments de réconciliation que l'on échangeait n'avaient qu'une force transitoire, due à l'embarras des partis et à leur impuissance à les enfreindre; mais qu'une occasion se présentât, celui qui voyait son rival sans défense et osait l'attaquer le premier abusait de sa confiance et aimait mieux exercer sa vengeance en secret qu'ouvertement. Il assurait ainsi sa sécurité et en triomphant par la ruse se faisait une réputation d'intelligence; car, en général, l'homme est plus satisfait d'être appelé habile en se conduisant en coquin que maladroit en étant honnête. On

rougit de la maladresse, on s'enorgueillit de la méchanceté.

Tous ces vices avaient pour source la recherche du pouvoir, inspirée soit par la cupidité, soit par l'ambition. Les passions engendrèrent d'ardentes rivalités. Dans les cités, les chefs de l'un et l'autre parti se paraient de beaux principes; ils se déclaraient soit pour l'égalité politique du peuple, soit pour une aristocratie modérée. En paroles ils n'avaient pour but suprême que l'intérêt public; en fait ils luttaient par tous les moyens pour obtenir la suprématie; leur audace était incroyable; les vengeances auxquelles ils recouraient, pires encore et en suscitant sans cesse de nouvelles, sans respect de la justice et de l'intérêt général; on proportionnait les vengeances uniquement au plaisir que chacune procurait à l'une ou à l'autre des factions; s'emparant du pouvoir soit par une condamnation injuste, soit de vive force, ils s'empressaient de donner satisfaction à leurs haines du moment. Ni les uns ni les autres ne s'astreignaient à la bonne foi; quand l'envie leur faisait commettre quelque crime, leur réputation n'en était que plus assurée par les noms pompeux dont ils le paraient. Les citoyens, qui entendaient rester neutres, périssaient sous les coups des deux partis, pour refus d'entrer dans la mêlée ou parce qu'ils excitaient la jalousie par leur abstention.

LXXXIII. — C'est ainsi que ces dissensions développèrent dans le monde grec toute espèce de crimes. La simplicité, qui inspire en général les sentiments généreux, devint un sujet de dérision et disparut, pour laisser toute la place à une hostilité et à une méfiance générales. Rien n'était capable de ramener la paix, car aucune parole n'était sûre, aucun serment respecté. Pour éviter de tomber dans les embûches tendues par l'habileté de ses ennemis, on était plus préoccupé de se mettre à l'abri du mal que de compter fermement sur autrui. Le plus souvent les gens d'une intelligence vulgaire se trouvaient favorisés. Comme ils redoutaient leur propre insuffisance et l'habileté de leurs adversaires, pour n'être pas dupes

des belles paroles ni devancés dans leurs projets criminels par l'ingéniosité de leurs ennemis, ils se lançaient carrément dans l'action. Mais les habiles qui dédaignaient de prévoir le danger, qui ne prenaient pas effectivement ces précautions, comptant sur leur adresse du moment, restaient sans défense et succombaient d'autant mieux.

LXXXIV. — Ce fut à Corcyre que commencèrent la plupart de ces attentats. On y commit les crimes que se permettent des gens jusque-là gouvernés avec insolence au lieu de modération et qui trouvent l'occasion de se venger; tous les crimes qu'inspire une longue misère aux gens qui veulent la secouer; tous ceux que suggère le désir de s'emparer injustement du bien du voisin; ceux enfin auxquels se portent, sans même avoir la cupidité pour mobile, des citoyens qui s'attaquent à d'autres citoyens et que mènent des passions aveugles, cruelles, inexorables. Dans de telles conditions la vie des citoyens de cette ville était complètement bouleversée; la nature humaine qui aime à enfreindre les lois, les viola, prit plaisir à montrer son impuissance à réfréner ses passions, son mépris des lois, son hostilité pour toute supériorité. Si l'envie n'avait pas tant de force nuisible, on n'eût pas préféré la vengeance à la pitié, la richesse mal acquise à la justice. C'est que les hommes n'hésitent pas pour assouvir leur vengeance à enfreindre et à violer les lois, qui leur garantissent à eux-mêmes comme aux autres le salut dans les circonstances critiques, dussent-ils même dans le danger avoir besoin un jour de leur aide.

LXXXV. — Telles furent les passions qui dressèrent d'abord les Corcyréens les uns contre les autres. Entre temps Eurymédôn et les Athéniens avec l'escadre reprirent la mer. Dans la suite les Corcyréens fugitifs, qui au nombre de cinq cents environ avaient échappé à la mort, s'emparèrent des forts construits sur le continent, se rendirent maîtres de la côte qui fait face à Corcyre et lui appartenait. Ils partaient de là pour piller les habitants de l'île. Ils causaient des dommages considérables et provoquèrent

dans la ville une disette terrible. Ils envoyèrent à Lacédémone et à Corinthe des députés pour qu'on facilitât leur retour. Mais ces négociations échouèrent; aussi se procurèrent-ils des embarcations et des troupes auxiliaires et opérèrent-ils dans l'île un débarquement au nombre de six cents. Ils brûlèrent leurs embarcations pour n'avoir d'autre ressource que de s'emparer de Corcyre. Ils s'établirent sur le mont Istônè, le fortifièrent, causèrent des pertes aux habitants de la ville et se rendirent maîtres de la campagne.

LXXXVI. — A la fin du même été, les Athéniens envoyèrent en Sicile vingt vaisseaux sous le commandement de Lakhès fils de Mélanôpos et de Kharœadès fils d'Euphilétos. La guerre avait éclaté entre les Syracusains et les Léontins²⁴³. Les Syracusains avaient pour alliées toutes les villes doriennes, sauf Kamarina; ces villes, qui dès le début de la guerre s'étaient alliées aux Lacédémoniens, n'avaient pourtant pas pris part avec eux aux hostilités. Les villes khalkidiennes et Kamarina étaient alliées des Léontins. En Italie les Lokriens tenaient pour Syracuse; les habitants de Rhegion, en raison de leur commune origine, pour Léontion. Les alliés des Léontins envoyèrent une députation à Athènes où ils invoquèrent l'alliance autrefois conclue²⁴⁴ et leur qualité d'Ioniens. Ils décidèrent les Athéniens à leur envoyer des vaisseaux, car les Syracusains leur fermaient la terre et la mer. Les Athéniens en intervenant mirent en avant les liens d'amitié qui les unissaient aux Léontins; en réalité ils voulaient empêcher les Syracusains d'exporter leur blé dans le Péloponnèse et tenter de soumettre la Sicile à leur domination. Ils s'installèrent donc à Rhégion en Italie et menèrent la guerre avec leurs alliés. L'été prit fin.

LXXXVII. — L'hiver suivant, la peste fondit une seconde fois sur Athènes. A vrai dire elle n'avait jamais disparu complètement, mais avait quelque peu diminué d'intensité. Cette seconde attaque ne dura pas moins d'une année; la première avait duré deux ans. Rien

n'affaiblit davantage la puissance militaire d'Athènes. Il périt au moins quatre mille quatre cents hoplites inscrits sur les rôles et trois cents cavaliers; il est impossible d'évaluer le nombre des autres victimes. Il y eut à la même époque nombre de tremblements de terre à Athènes, en Eubée, en Béotie et principalement dans la ville béotienne d'Orkhoménos.

LXXXVIII. — Le même hiver, les troupes athéniennes qui se trouvaient en Sicile, renforcées par celles de Rhégion, lancèrent une attaque avec trente vaisseaux contre les îles d'Eole²⁴⁵. Le manque d'eau interdisait toute attaque pendant l'été. Elles appartiennent aux Lipariens, colons de Knide, mais ils n'habitent qu'une de ces îles, de peu d'étendue, appelée Lipara. C'est de là qu'ils partent pour aller cultiver les autres : Didymè, Strongylè et Hiéra. Les gens du pays pensent que Héphaïstos a ses forges à Hiéra, parce que de nuit on y voit s'élever des jets de flammes et de jour des colonnes de fumée. Ces îles qui se trouvent en face du pays des Sicules et des Messéniens étaient alliées des Syracusains. Les Athéniens ravagèrent le territoire, mais ne pouvant s'en rendre maîtres ils reprirent la mer pour regagner Rhégion. L'hiver finit et avec lui la cinquième année de la guerre racontée par Thucydide.

LXXXIX. — L'été suivant, les Péloponnésiens et leurs alliés, sous la conduite d'Agis fils d'Arkhidamos et roi de Lacédémone, s'avancèrent jusqu'à l'Isthme avec l'intention d'envahir l'Attique. Mais il survint plusieurs tremblements de terre qui détournèrent les Péloponnésiens de ce dessein; l'invasion n'eut pas lieu. Vers l'époque de ces multiples secousses, à Orobies dans l'île d'Eubée, la mer se retira du rivage, puis provoqua un raz de marée qui submergea une partie de la ville; une portion du territoire fut engloutie par les eaux, une autre resta émergée, si bien que la mer couvre ce qui était jadis découvert. Beaucoup d'habitants périrent; seuls échappèrent ceux qui se réfugièrent à la course sur les hauteurs. L'île d'Atalantè, proche des Lokriens-Opuntiens,

subit un raz de marée analogue, qui détruisit en partie le fort des Athéniens; deux navires étaient à sec sur le rivage, l'un d'eux fut fracassé. A Péparéthos, la mer se retira également, mais sans provoquer d'inondation; le tremblement de terre détermina l'effondrement d'une partie de la muraille, du prytanée²⁴⁶ et de quelques maisons. A mon avis, la cause de ce phénomène est que, là où les secousses furent les plus fortes, la mer se trouva chassée en arrière; puis revenant soudain en avant, elle détermina de violentes inondations; il me semble que ces catastrophes ne peuvent se produire que par l'effet d'un tremblement de terre.

XC. — Le même été, divers combats eurent lieu en Sicile, livrés soit par les Siciliens entre eux, soit par les Athéniens aidés de leurs alliés. Je me bornerai à rapporter l'essentiel de ces rencontres entre les Athéniens et leurs alliés et leurs adversaires. Kharœadès, le stratège athénien, avait péri dans un combat sous les coups des Syracusains. Lakhès, qui avait le commandement de toute l'escadre, se porta avec les alliés contre Myles, ville qui appartenait à Messénie. Deux corps de troupes de Messéniens y tenaient garnison. Ils dressèrent une embuscade aux troupes athéniennes qui avaient débarqué. Celles-ci avec leurs alliés mirent en fuite les gens de l'embuscade, en tuèrent un grand nombre, attaquèrent les murailles et forcèrent les habitants à leur livrer la ville haute et à participer à une expédition contre Messénie. Après quoi les Messéniens, dès l'arrivée des Athéniens et de leurs alliés, se rendirent à leur tour; ils donnèrent des otages et toutes les garanties exigées.

XCI. — Le même été, les Athéniens envoyèrent trente vaisseaux croiser autour du Péloponnèse. A leur tête se trouvait Démosthénès fils d'Alkisthénès et Proklès fils de Théodôros. Soixante autres vaisseaux et deux mille hoplites furent envoyés contre Mélos, sous le commandement de Nicias fils de Nikératos.

Les Athéniens voulaient réduire les Méliens²⁴⁷, qui, tout en étant insulaires, n'entendaient ni se soumettre

à Athènes, ni entrer dans l'alliance athénienne. Ils eurent beau ravager le pays, ils ne purent les amener à composition. Ce que voyant ils quittèrent Mélos et mirent le cap sur Orôpos, ville de la région de Græa. Ils abordèrent de nuit et immédiatement après leur débarquement les hoplites se dirigèrent par terre vers Tanagra en Béotie. A un signal, les Athéniens de la ville, sous le commandement d'Hipponikos fils de Kallias et d'Eury-médôn fils de Thouklès vinrent par terre les rejoindre en masse. Ce jour-là ils établirent leur camp sur le territoire de Tanagra, ravagèrent le pays et bivouaquèrent. Le lendemain ils défirent les Tanagréens, qui, renforcés d'un certain nombre de Thébains, avaient opéré une sortie. Avec les armes de ceux qui étaient tombés ils élevèrent un trophée, puis se retirèrent; les uns rentrèrent dans la ville, les autres regagnèrent leurs vaisseaux. Nicias, suivant la côte avec ses soixante navires, saccagea le littoral de la Lokride, puis revint à Athènes.

XCII. — Vers la même époque, les Lacédémoniens fondèrent la colonie²⁴⁸ d'Hérakleia en Trakhinie. En voici la raison. Les Méliens sont répartis en trois groupes : les Paraliens, les Hières et les Trakhiniens. Ces derniers se trouvaient exposés aux attaques des gens de l'Œta leurs voisins. D'abord ils avaient songé à se ranger dans le parti des Athéniens; mais ils n'eurent pas suffisamment confiance en leur fidélité. Ils adressèrent donc à Lacédémone une députation conduite par Tisaménos. Des habitants de Doriées, la métropole des Lacédémoniens, se joignirent à eux pour faire la même demande. Eux aussi étaient exposés aux attaques des Œtéens. A cet appel les Lacédémoniens décidèrent d'envoyer une colonie. Tout en secourant les Trakhiniens et les gens de Doriées, ils jugèrent que l'emplacement de la ville était avantageux pour la guerre contre les Athéniens : ils pourraient armer contre l'Eubée une flotte qui n'aurait qu'un court trajet à effectuer et ils posséderaient un passage commode pour aller en Thrace. En somme, on déploya beaucoup d'ardeur à la fondation de cet établis-

sement. On consulta l'oracle de Delphes et sur son ordre on envoya des colons, tant lacédémoniens que périèques. Ils invitèrent les autres Grecs qui le voudraient à se joindre à eux, à l'exclusion des Ioniens et des Akhéens et de quelques autres peuples. Trois Lacédémoniens, Leôn, Alkidas et Damagôn dirigèrent la fondation de cette colonie. Une fois arrivés ils relevèrent les murailles de la ville qui maintenant porte le nom d'Hérakleia, quarante stades au plus la séparent des Thermopyles, vingt de la mer. Ils établirent un arsenal, dont ils fermèrent l'accès du côté des défilés des Thermopyles afin d'en faciliter la défense.

XCIII. — Les Athéniens, à la vue de cette ville qui se peuplait, éprouvèrent des inquiétudes. Ils pensaient bien que l'Eubée se trouvait particulièrement menacée, car il n'y a qu'un étroit bras de mer pour la séparer du cap Kénæon. Néanmoins rien ne vint confirmer leurs craintes; ils n'éprouvèrent de ce fait aucun dommage. En voici la raison : les Thessaliens étaient maîtres des régions voisines et de celle où s'élevait la ville. Dans la crainte que leurs voisins ne devinssent trop puissants, ils les tourmentèrent et saisirent toutes les occasions d'entrer en conflit avec ces nouveaux venus. Ils en épuisèrent les forces, bien que le nombre de ces colons eût été au début considérable. Comme c'étaient les Lacédémoniens qui fondaient cette colonie, tous y venaient avec confiance et avec l'assurance que cette cité serait florissante. Mais les chefs arrivés de Lacédémone compromirent eux aussi la situation et contribuèrent à dépeupler la ville par l'effroi qu'ils inspirèrent au peuple et la dureté de leur administration. Toutes ces causes firent que les voisins d'Hérakleia prirent plus facilement l'avantage.

XCIV. — Le même été, vers l'époque où les Athéniens étaient retenus à Mélos, les troupes appartenant aux trente vaisseaux en croisière autour du Péloponnèse débarquèrent à Elloménon, ville appartenant à Leukas²⁴⁹. Elles tendirent une embuscade au cours de

laquelle furent tués quelques soldats de la garnison. Puis elles attaquèrent Leukas avec des forces plus considérables composées de tous les Akarnaniens, en corps de nation, à l'exclusion des Cœniades. Avec elles se trouvaient des Zakynthiens, des Képhalléniens et quinze vaisseaux de Corcyre. Le pays des Leukadiens fut ravagé, tant au delà qu'en deçà de l'isthme où s'élèvent Leukas et le temple d'Apollon. Néanmoins devant la violence et le nombre de l'ennemi, les habitants se tinrent tranquilles. Les Akarnaniens pressaient Démosthènes le stratège athénien d'investir leur ville; ils pensaient ainsi n'avoir aucune difficulté à la forcer et être débarrassés d'une cité qui leur avait toujours été ennemie. Mais les Messéniens réussirent à convaincre Démosthènes en lui représentant qu'il serait glorieux, avec une armée telle que la sienne, d'attaquer les Étoliens, ennemis de Naupakte : une fois victorieux il lui serait facile de soumettre aux Athéniens toute cette partie du continent. Le peuple étolien ²⁵⁰ était puissant et belliqueux, il habitait dans des bourgades non fortifiées, très distantes les unes des autres; il n'avait que des armes légères; bref, il ne serait évidemment pas difficile de soumettre les Étoliens, avant qu'ils se fussent portés au secours les uns des autres. Les Messéniens engageaient Démosthènes à attaquer d'abord les Apodôtes, puis les Ophionées, finalement les Eurytanes. Ces derniers forment le groupe le plus important des Étoliens. Leur langue est tout à fait inintelligible et ils pratiquaient l'omophagie ²⁵¹. Une fois qu'ils seraient réduits, les autres se soumettraient sans difficulté.

XCV. — Démosthènes, pour complaire aux Messéniens, se laissa convaincre. Surtout il pensait, avec l'aide des alliés du continent et des Étoliens et sans demander de renforts à Athènes, pouvoir s'avancer par terre jusqu'en Béotie. Son plan consistait à traverser le pays des Lokriens-Ozoles jusqu'à Kytinion en Doride et en laissant à droite le Parnasse à descendre en Phôkide. Les Phôkidiens, en raison de l'alliance qui depuis longtemps

les unissait aux Athéniens, s'associeraient volontiers, croyait-il, à son expédition; sinon on pourrait les contraindre. D'ailleurs la Phôkide confine à la Béotie. Démosthènes, malgré l'opposition des Akarnaniens, quitta Leukas avec toutes ses troupes et arriva à Sollion en rangeant la côte. Il fit part de son projet aux Akarnaniens, qui refusèrent de le suivre, parce qu'il n'avait pas procédé à l'investissement de Leukas; il partit avec le reste de ses troupes et se dirigea vers l'Étolie, avec les Képhalléniens, les Messéniens, les Zakynthiens et trois cents soldats de marine embarqués sur sa flotte, car les quinze vaisseaux de Corcyre s'étaient retirés. Il partit d'Enéôn en Lokride; ces Lokriens-Ozoles alliés d'Athènes devaient, avec toutes leurs forces, s'avancer à la rencontre des Athéniens jusqu'à l'intérieur du pays. Voisins des Étoliens, armés de la même manière, connaissant la tactique de ces peuples et le terrain, on attendait beaucoup de leur concours.

XCVI. — Démosthènes bivouaqua avec son armée dans l'enceinte du temple de Zeus Néméen ²⁵²; c'est là que, dit-on, fut tué par des gens du pays le poète Hésiode à qui un oracle avait prédit qu'il mourrait à Némée. Au lever du jour il se mit en marche dans la direction de l'Étolie. Le premier jour il s'empara de Potidania, le second de Krokylion, le troisième de Teikhion. Là, il fit halte et envoya à Eupalion ville de Lokride le butin qu'il avait fait. Il avait l'intention de soumettre d'abord le pays, puis, si les Ophionées refusaient de se rendre, de retourner à Naupakte pour revenir plus tard les combattre. Les Étoliens avaient eu vent dès le début des dispositions qu'il prenait contre eux; quand son armée envahit leur pays, ils se prêtèrent mutuellement assistance; même les plus éloignés des Ophionées, à savoir les gens des Bômes et de Kallion qui habitent près du golfe Maliaque, arrivèrent à la rescousse.

XCVII. — Les Messéniens continuaient à donner à Démosthènes les mêmes conseils que naguère; ils ne cessaient de répéter qu'il était facile de réduire les Éto-

liens; ils l'invitaient à se jeter au plus vite sur leurs bourgades, à s'emparer chemin faisant de toutes celles qu'il trouverait sur son passage, sans attendre qu'ils se fussent rassemblés pour lui résister. Démosthènes les écoute et, se fiant à sa bonne fortune qui ne l'avait jamais déçu, il s'avança dans la direction d'Ægition²⁵³, sans attendre les Lokriens qui devaient se joindre à lui (or il avait justement grand besoin de gens de trait armés à la légère). Il enleva d'assaut Ægition. Les habitants s'étaient enfuis avant son arrivée et s'étaient établis sur les hauteurs qui dominent la ville. Elle est située dans une région montagneuse, à quatre-vingts stades au plus de la mer. Mais déjà les Étoliens s'étaient portés au secours d'Ægition; ils foncèrent sur les Athéniens et leurs alliés de toutes parts en dévalant à la course des hauteurs et les criblèrent d'une grêle de traits. Quand les Athéniens avançaient, ils reculaient; quand les Athéniens reculaient, ils fonçaient sur eux. Le combat se prolongea avec ces alternatives d'avance et de recul, au cours desquelles les Athéniens se trouvaient perpétuellement en état d'infériorité.

XCVIII. — Tant que les archers athéniens eurent des traits et furent en état de s'en servir, ils résistèrent; car les Étoliens légèrement armés étaient refoulés par les traits. Mais quand le chef des archers eut succombé, ceux-ci se débandèrent; les autres soldats de la troupe athénienne, exténués par la tactique sans cesse renouvelée de l'ennemi, se trouvèrent à bout de souffle. Pourchassés par les Étoliens, exposés à une grêle de traits, ils lâchèrent pied, tombèrent dans des ravins impraticables, dans des lieux pour eux inconnus où ils périrent. Car l'homme qui devait les guider, le Messénien Khromôn, avait été tué. Les Étoliens, agiles et légèrement armés, en atteignirent un grand nombre dans leur débandade et les tuèrent à coups de traits. Un plus grand nombre encore s'égara, se perdit dans une forêt qui n'avait pas d'issue; les ennemis la cernèrent et y mirent le feu. Pour l'armée athénienne la fuite et la mort prirent

les formes les plus diverses. Les survivants dans leur fuite gagnèrent avec peine la mer et la ville d'Œnéon en Lokride, d'où ils étaient partis. Les alliés perdirent beaucoup de monde; les Athéniens eux-mêmes environ cent vingt hoplites : c'était la fleur et l'élite de la jeunesse. Tel fut le bilan des pertes d'Athènes dans cette campagne. Proklès, l'un des deux stratèges, trouva également la mort. On traita avec les Étoliens et l'on obtint une trêve pour relever les morts. Ensuite on revint à Naupakte, d'où l'on regagna Athènes par mer. Démosthènes, lui, demeura à Naupakte et dans la région, craignant après sa défaite le ressentiment des Athéniens.

XCIX. — Vers la même époque, les Athéniens, qui étaient en Sicile, firent voile vers la Lokride. Au cours d'une descente, ils défirent les Lokriens, qui s'étaient portés à leur rencontre et prirent une forteresse située sur les bords de l'Halex.

C. — Le même été, les Étoliens, avant même l'expédition athénienne, avaient envoyé à Corinthe et à Lacédémone une députation avec Tolophos du pays des Ophionées, Boriadès l'Eurytane et Teisandros l'Apodôte. Ils obtinrent l'envoi d'un corps de troupe contre Naupakte, qui avait fait appel aux Athéniens. Les Lacédémoniens, à la fin de l'automne, dépêchèrent trois mille hoplites fournis par leurs alliés. Sur ce nombre, il y en avait cinq cents d'Hérakleia Trakhinienne, dont la fondation était toute récente. A la tête de cette armée se trouvait le Spartiate Eurylokhos, assisté des Spartiates Makarios et Ménédaeos.

CI. — L'armée se rassembla à Delphes. De là, Eurylokhos envoya un héraut aux Lokriens-Ozoles, dont il fallait traverser le pays pour se rendre à Naupakte et qu'il voulait détacher d'Athènes. Les habitants d'Amphissa, Lokriens eux aussi, furent les plus empressés à leur accorder leur concours; la haine qu'ils éprouvaient pour les Phôkidiens leur inspirait mille craintes. Ils furent les premiers à donner des otages²⁵⁴; effrayés par la venue de l'armée lacédémonienne, ils engagèrent

les autres populations à en faire autant; d'abord leurs voisins ceux de Myonia maîtres des défilés qui mènent en Lokride; puis les Ipnéens, les Messapiens, ceux de Tritées, de Khalæon, ceux de Tolophôn, les Hessies, ceux d'Æantheia. Tous ces peuples se joignirent à l'expédition. Les habitants d'Olpè, tout en donnant des otages, n'y participèrent pas. Les Hyæes ne donnèrent d'otages qu'après la prise de leur bourgade nommée Polis.

CII. — Ces préparatifs terminés et les otages déposés à Kytinion en Doride, Eurylokhos avec son armée marcha contre Naupakte, en traversant le pays des Lokriens. Au cours de son avance, il s'empara d'Ænéôn, ville qui leur appartenait, et d'Eupalion. Ces deux villes avaient refusé de se joindre à lui. Arrivé à Naupakte, où les Étoliens étaient venus le renforcer, il ravagea la campagne et s'empara du faubourg dépourvu de muraille. Il s'empara également de Molykreion, colonie de Corinthe, mais sujette d'Athènes. Démosthènes le stratège athénien était demeuré aux environs de Naupakte après sa défaite en Etolie; prévoyant l'expédition et craignant pour Naupakte, il alla trouver les Akarnaniens; il obtint d'eux, avec peine à cause de sa retraite de Leukas, qu'ils se portassent au secours de Naupakte. Ils lui envoyèrent par mer mille hoplites qui pénétrèrent dans la ville et la sauvèrent. On craignait, vu la longueur de la muraille et le petit nombre de défenseurs, qu'elle ne pût résister. Eurylokhos et ses officiers, apprenant l'arrivée dans la ville de ce renfort et jugeant impossible de la prendre de vive force, opérèrent leur retraite, non pas dans la direction du Péloponnèse, mais dans l'Eolide, qu'on appelle maintenant territoire de Kalydôn et de Pleurôn, dans les villes des environs et à Proskhion d'Étolie. C'est que les Ambrakiôtes qui les accompagnaient lui avaient demandé de les aider à soumettre Argos Amphilokhienne, le reste de l'Amphilokhie et de l'Akarnanie. Ils lui avaient affirmé qu'en cas de mainmise sur ces régions, tout le continent entrerait dans l'alliance de Lacédémone. Eurylokhos se laissa convaincre, renvoya les Étoliens,

et se tint en repos dans cette région, attendant le moment de se joindre aux Ambrakiôtes pour attaquer Argos. Là-dessus l'été prit fin.

CIII. — L'hiver suivant, les Athéniens de Sicile aidés de leurs alliés grecs et des Sicules, qui s'étaient révoltés et joints à eux pour secouer la domination brutale des Syracusains, attaquèrent ensemble la place d'Inessa. Les Syracusains en occupaient la citadelle; mais n'ayant pu s'en emparer les assaillants se retirèrent. Au moment où s'effectuait leur retraite, les Syracusains de la citadelle firent une sortie et attaquèrent les alliés formant l'arrière-garde de l'armée athénienne. Assaillis à l'improviste, ceux-ci lâchèrent pied et perdirent beaucoup de monde.

Après ces événements, Lakhès et les Athéniens de l'escadre opérèrent plusieurs descentes en Lokride, le long du fleuve Kaïkinos; ils défirent les Lokriens, qui au nombre d'environ trois cents, étaient venus les attaquer, sous le commandement de Proxénos fils de Kapatôn. Ils s'emparèrent des armes de l'ennemi, puis se retirèrent.

CIV. — Le même hiver, pour obéir à un oracle, les Athéniens procédèrent également à la purification de Délos²⁶⁵. Jadis Pisistrate, tyran d'Athènes, l'avait purifiée, mais seulement en partie, sur l'étendue de l'île que l'on découvre du temple. Alors on la purifia entièrement. Voici comment l'on procéda. On enleva de Délos toutes les tombes et l'on interdit à l'avenir dans l'île tout décès et toute naissance; les moribonds et les femmes en mal d'enfant devaient être transportés à Rhéneia. Cette île est si peu distante de Délos que Polycrate, tyran de Samos et, pendant quelque temps, à la tête d'une puissante marine, établit sa domination sur plusieurs îles et s'empara de Rhéneia, la réunit par une chaîne à Délos et la consacra à Apollon Délilien. C'est alors que pour la première fois, après les purifications, les Athéniens célébrèrent les Délies quinquennales. Dans l'antiquité il se faisait à Délos un concours énorme d'Ioniens et des habi-

tants des îles voisines. Ils y venaient en pèlerins avec leurs femmes et leurs enfants, comme le font encore actuellement à Ephèse les Ioniens. On donnait des luttes gymniques et des concours de musique; les villes envoyaient des chœurs. C'est ce qu'on peut déduire de ces vers épiques d'Homère extraits de son Hymne à Apollon :

*C'est parfois à Délos, ô Phœbos, que ton cœur se complait,
C'est là sur la route qu'en ton honneur s'assemblent les Ioniens aux
traînantes tuniques,
Accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants.
C'est là qu'en ton honneur ils instituent des jeux
Et qu'ils charment ton cœur par la lutte et les danses et les chants.*

Dans ces fêtes si suivies il y avait des concours de musique et l'on y disputait le prix; quelques vers extraits du prélude du même hymne en témoignent. Le poète, après avoir célébré les chœurs des femmes, termine sa louange par ces vers, où il fait mention de lui-même :

*Eh bien! qu'Apollon et Artémis nous soient propices!
Et vous toutes, bénédiction sur vous! A l'avenir
Souvenez-vous de moi, lorsque quel que mortel
Après de longues souffrances abordera dans votre île et vous demandera :
Jeunes filles, quel est parmi ceux qui fréquentent ici
L'aède le plus doux à entendre et dont vous êtes le plus charmées?
Vous, toutes en chœur, répondez avec bienveillance :
C'est l'aveugle qui demeure dans la rocheuse Khios.*

Ces vers d'Homère confirment qu'autrefois il y avait à Délos de grands concours de peuples et de grandes fêtes. Par la suite, les Insulaires et les Athéniens y envoyèrent des chœurs, y célébrèrent des sacrifices; quant aux jeux et au reste ils furent interrompus, comme il est naturel, par suite du malheur des temps. Ils ne furent rétablis qu'à l'époque dont nous parlons par les Athéniens, qui instituèrent aussi pour la première fois des courses de chevaux.

CV. — Le même hiver les Ambrakiôtes, selon la promesse faite à Eurylokhos pour retenir son armée, marchèrent avec trois mille hoplites contre Argos Amphilokhienne. Ils envahirent le pays d'Argos et s'emparèrent d'Olpè, ville fortifiée située sur une hauteur au bord de

la mer. C'étaient les Akarnaniens, à qui elle servait de tribunal commun, qui l'avaient fortifiée. Vingt stades²⁵⁶ la séparent de la ville d'Argos, située elle aussi au bord de la mer.

Parmi les Akarnaniens les uns se portèrent au secours d'Argos; les autres se postèrent dans un endroit de l'Amphilokhie, qu'on appelle Les Sources, pour empêcher les Péloponnésiens d'Eurylokhos d'opérer à leur insu leur jonction avec les Ambrakiôtes; c'est là qu'ils établirent leur camp. Ils firent également demander à Démosthènes, qui avait commandé l'expédition d'Étolie, de se mettre à leur tête; ils appelèrent à leur aide les vingt vaisseaux athéniens qui se trouvaient autour du Péloponnèse, sous le commandement d'Aristoklès fils de Timokratès et d'Hiérophôn fils d'Antimnestos. De leur côté les Ambrakiôtes qui se trouvaient aux abords d'Olpè dépêchèrent un messenger dans la ville, pour enjoindre aux habitants de se porter en masse à leur secours; ils craignaient que les troupes d'Eurylokhos ne pussent traverser le pays des Akarnaniens; ils redoutaient aussi d'avoir à supporter seuls le poids du combat et en cas de retraite d'être exposés à de grands dangers.

CVI. — Informés de l'arrivée des Ambrakiôtes à Olpè, les troupes péloponnésiennes, commandées par Eurylokhos, quittèrent immédiatement Proskhion et se portèrent en toute hâte à leur secours. Elles traversèrent le fleuve Akhelôos et s'avancèrent à travers l'Akarnanie déserte, car ses habitants s'étaient portés au secours d'Argos. A leur droite, elles avaient la ville de Stratos et sa garnison; à leur gauche le reste de l'Akarnanie. Elles traversèrent le pays des Stratiens, passèrent par Phytie, les lisières de Médéôn, enfin par Limnes. Elles sortirent ensuite de l'Akarnanie, atteignirent le pays des Agræes, leurs alliés, traversèrent le mont Thyamos sur le territoire des Agræes et descendirent dans le territoire d'Argos. Il faisait déjà nuit. Elles réussirent, sans attirer l'attention de l'ennemi, à passer entre la

ville d'Argos et le camp des Akarnaniens de Krènes (Les Sources), et opérèrent leur jonction avec les Ambrakiotes qui se trouvaient à Olpè.

CVII. — Leur jonction opérée, elles allèrent dès le jour prendre position à l'endroit appelé Métropolis et y établirent leur camp. Les vingt vaisseaux athéniens envoyés au secours des Argiens ne tardèrent pas à rallier le golfe d'Ambrakie. Démosthènes arriva également avec deux cents hoplites messéniens et soixante archers athéniens. La flotte athénienne bloqua du côté de la mer la hauteur où se trouve Olpè. Les Akarnaniens et quelques Amphilokhiens — la plupart de ceux-ci se trouvant retenus de force par les Ambrakiotes — avaient opéré leur jonction à Argos et se préparaient à combattre. Ils avaient choisi Démosthènes comme général en chef de toute la confédération, concurremment avec leurs propres stratèges. Il s'avança près d'Olpè et établit son camp. Un ravin profond séparait les deux armées. Pendant cinq jours on ne bougea ni d'un côté ni de l'autre; le sixième jour chacun prit ses emplacements de combat. L'armée péloponnésienne était supérieure en nombre et débordait la ligne athénienne. Aussi Démosthènes, craignant d'être enveloppé, établit-il en embuscade dans un chemin creux masqué d'épais buissons des hoplites et des soldats d'infanterie légère, quatre cents hommes en tout. Leur mission était la suivante : au cours du combat ils devaient se démasquer et prendre l'ennemi à revers du côté où il déborderait l'aile athénienne. Les dispositions prises, on en vint aux mains. Démosthènes commandait l'aile droite, formée de Messéniens et de quelques Athéniens. A l'autre aile se trouvaient les Akarnaniens, rangés en corps séparés et les archers amphilokhiens. Du côté de l'ennemi, les Péloponnésiens et les Akarnaniens avaient confondu leurs rangs; les Mantinéens, eux, se trouvaient surtout à l'aile gauche, en rangs serrés, mais n'en occupaient pas l'extrémité. C'est là que se trouvait Eurylokhos et ses troupes, face aux Messéniens et à Démosthènes.

CVIII. — Déjà on en était venu aux mains; les Péloponnésiens débordaient l'aile droite de l'adversaire et cherchaient à la tourner. Alors les Akarnaniens en embuscade les prennent à revers à l'improviste et les mettent en fuite. Les Péloponnésiens évitent le corps à corps et leur désarroi entraîne dans leur retraite la plus grande partie de l'armée. Voyant anéanties les troupes d'élite d'Eurylokhos, leur effroi n'en fut que plus vif. C'est aux Messéniens de l'aile droite avec Démosthènes que revint surtout le mérite de cette victoire. Les Ambrakiotes et les gens de l'aile droite défrent les troupes qui leur étaient opposées et les poursuivirent dans la direction d'Argos. De fait, ce sont les gens les plus belliqueux de ce pays. Mais à leur retour, quand ils virent la défaite du gros de leurs troupes et qu'eux-mêmes étaient attaqués par les Akarnaniens, ils s'enfuirent dans la direction d'Olpè et ne se sauvèrent qu'à grand'peine. Beaucoup d'entre eux périrent en se jetant sur l'ennemi dans une confusion et un désordre complets. Seuls dans toute l'armée les Mantinéens se retirèrent en bon ordre. Le combat se termina vers le soir.

CIX. — Eurylokhos et Makarios avaient succombé. Le lendemain Ménédaïos prit le commandement. Le désastre avait été complet; il était cerné par terre et bloqué du côté de la mer par la flotte athénienne. Aussi ne voyait-il aucune possibilité de soutenir un siège, s'il demeurait, ou de sauver ses troupes, s'il opérait sa retraite. Il entra donc en pourparlers avec Démosthènes et les stratèges akarnaniens pour obtenir une trêve, la possibilité de se retirer et la permission d'enlever ses morts. Sur ce dernier point, on lui accorda ce qu'il demandait. Les Athéniens et leurs alliés élevèrent un trophée et recueillirent les cadavres des leurs au nombre de trois cents. Ostensiblement on refusa à tous les ennemis la possibilité d'effectuer leur retraite; mais, secrètement, Démosthènes d'accord avec les stratèges akarnaniens stipula que les Mantinéens, Ménédaïos, les autres chefs péloponnésiens et les hommes les plus marquants de

l'armée ennemie pourraient se retirer en toute hâte. Son intention était de réduire à l'isolement les Ambrakiôtes et la foule des mercenaires. Il voulait surtout discréditer auprès des peuples de ces régions les Lacédémoniens et les Péloponnésiens, en publiant qu'ils avaient trahi leurs alliés et songé uniquement à leur propre intérêt. Les Péloponnésiens relevèrent donc leurs morts, les enterrèrent à la hâte, comme ils purent et ceux qui en avaient reçu permission se disposèrent à se retirer secrètement.

CX. — On avertit Démosthènes et les Akarnaniens que les Ambrakiôtes de la ville, à la première nouvelle des événements d'Olpè, se portaient en masse au secours de la ville, à travers l'Amphilokhie, dans le dessein de se joindre à ceux d'Olpè, sans rien d'ailleurs savoir de ce qui s'était passé. Immédiatement il envoie une partie de son armée pour tendre des embuscades sur les chemins et pour occuper les hauteurs. Avec le reste il se porte en avant.

CXI. — C'est alors que les Mantinéens et ceux qui se trouvaient compris dans la convention sortirent de la ville, sous prétexte de faire provision de légumes et de rassembler du bois mort et s'esquivèrent par petits groupes pour effectuer cette prétendue corvée. Mais arrivés à quelque distance d'Olpè, ils s'éloignèrent rapidement. Dès qu'ils eurent constaté leur départ, les Ambrakiôtes et ceux qui devaient rester dans la ville se rassemblèrent, s'élancèrent à leur tour et se mirent à courir pour les rejoindre. Tout d'abord les Akarnaniens pensèrent que tous, en partant, avaient violé la convention; ils se mirent à poursuivre les Péloponnésiens; comme quelques-uns de leurs stratèges voulaient s'y opposer et protestaient que telle était la lettre de la convention, un soldat, convaincu qu'ils trahissaient, leur lança des traits. On finit néanmoins par laisser passer les Mantinéens et les Péloponnésiens; mais on mit à mort les Ambrakiôtes. Il y eut de grandes contestations et de grandes discussions pour distinguer les Ambrakiôtes des Péloponnésiens. Deux cents hommes environ furent massa-

crés. Les autres s'enfuirent sur le territoire voisin des Agræes et furent recueillis par Salynthios, roi des Agræes, leur ami.

CXII. — Les Ambrakiôtes de la ville arrivèrent à Idoméne. Ce nom désigne deux collines élevées. Les troupes prises sur l'armée de Démosthènes et envoyées en avant réussirent, à la faveur de la nuit tombante, à s'emparer de la plus haute de ces collines. Mais la plus petite était déjà occupée par les Ambrakiôtes, qui y bivouaquèrent. Démosthènes fit prendre à ses troupes le repas du soir et, à la tombée du jour, se mit en marche. Avec la moitié de ses effectifs, il s'avança vers le défilé, tandis que l'autre moitié prenait par les montagnes de l'Amphilokhie. Dès le petit jour il surprend les Ambrakiôtes encore couchés et si peu au courant de ce qui s'était passé qu'ils croyaient avoir affaire à des gens de chez eux : Démosthènes avait mis à dessein les Messéniens en première ligne et leur avait recommandé d'aborder les Ambrakiôtes en employant le dialecte dorien, pour n'inspirer aucune méfiance aux avant-postes. Du reste on ne pouvait se reconnaître, car il faisait encore nuit. Dès le premier contact les Ambrakiôtes prirent la fuite et perdirent un grand nombre d'hommes. Les survivants s'enfuirent dans les montagnes. Mais les chemins avaient été occupés; les Amphilokhiens avaient l'avantage de connaître parfaitement leur pays et armés à la légère de poursuivre les hoplites. Leurs adversaires étaient désorientés et ne savaient de quel côté se tourner; ils tombèrent dans des ravins et dans les embuscades qui leur avaient été tendues et furent massacrés. Cherchant tous les moyens de fuir, quelques-uns se sauvèrent dans la direction de la mer peu distante de là. A la vue des vaisseaux athéniens, qui au moment de leur défaite seraient la côte, ils s'élancèrent à la nage pour les atteindre aimant mieux, dans l'effroi qu'ils éprouvaient, mourir sous les coups des marins d'Athènes, s'il le fallait, que de la main des Barbares et de leurs pires ennemis les Amphilokhiens. Tels furent les maux dont les Ambrakiôtes

furent accablés; ils étaient nombreux au début de l'action, quelques-uns seulement purent échapper en regagnant leur ville. Les Akarnaniens dépouillèrent les morts, élevèrent des trophées et rentrèrent à Argos.

CXIII. — Le lendemain, les Ambrakiôtes, qui d'Olpè s'étaient réfugiés sur le territoire des Agræes, leur envoyèrent un héraut. Il était chargé de demander la permission d'enlever les morts tués après le combat, au moment où, sans y être autorisés par la convention, ils étaient sortis avec les Mantinéens et ceux qui étaient compris dans l'accord. A la vue des armes des Ambrakiôtes de la ville, le héraut demeura stupéfait de leur nombre : il ignorait le désastre et croyait que c'étaient celles de ses compagnons. Quelqu'un lui demanda les raisons de son étonnement et le nombre des morts de son armée. Celui qui posait cette question croyait le héraut envoyé par les troupes d'Idoménè : « Deux cents environ »; répondit le héraut.

L'homme reprit : « Ce ne sont pas là apparemment les armes de deux cents hommes, mais de plus de mille. » — « Alors ce ne sont pas celles des nôtres ! »

L'autre riposta : « Pardon, ce sont elles, si vous avez combattu hier à Idoménè.

« — Mais nous n'avons livré hier aucun combat. C'est avant-hier que nous nous sommes battus en nous retirant.

« — Eh bien ! nous, c'est hier que nous avons combattu contre ces gens-ci qui venaient porter secours d'Ambrakie. »

A ces mots, le héraut comprit que les troupes de secours qui venaient de la ville avaient été anéanties. Il gémit et terrassé par l'immensité du désastre retourna aussitôt sur ses pas, sans avoir accompli sa mission et sans réclamer les morts. Aucune ville grecque, au cours de cette guerre, ne subit en si peu de jours des pertes supérieures. Si je n'ai pas donné le nombre des morts, c'est que le total couramment indiqué est incroyable par rapport à l'importance de la ville. Ce que je sais, c'est que, s'ils

l'eussent voulu, comme le leur conseillaient les Athéniens, les Akarnaniens eussent pris d'emblée la ville d'Ambrakie. Mais ils craignirent qu'une fois en sa possession, les Athéniens ne fussent pour eux des voisins bien gênants.

CXIV. — Après la victoire, on attribua aux Athéniens le tiers des dépouilles; le reste fut réparti entre les villes alliées. La part des Athéniens leur fut prise sur mer. Quant aux trophées de trois cents panoplies consacrées dans les temples de l'Attique, ils constituèrent la part de Démosthènes, qui les ramena lui-même par mer à Athènes. Ce haut fait, survenant après sa défaite d'Étolie, lui permit de rentrer sans crainte à Athènes²⁵⁷. Les vingt vaisseaux athéniens retournèrent à Naupakte. Après le départ des Athéniens et de Démosthènes, les Akarnaniens et les Amphilokhiens décidèrent les Ambrakiôtes et les Péloponnésiens réfugiés auprès de Salythios chez les Agræes à abandonner pour retourner chez eux le pays des Cœniades, qui eux aussi avaient trouvé un abri auprès de Salythios. Par la suite les Akarnaniens et les Amphilokhiens conclurent avec les Ambrakiôtes un traité d'alliance offensive et défensive pour cent ans. En voici les conditions : les Ambrakiôtes s'engageaient à ne pas prendre les armes avec les Akarnaniens contre le Péloponnèse; les Akarnaniens de leur côté ne prendraient pas les armes avec les Ambrakiôtes contre les Athéniens; ils se garantissaient mutuellement leurs territoires; les Ambrakiôtes restitueraient les places et les otages amphilokhiens en leur possession et ne fourniraient aucune aide à Anaktorion, cité ennemie des Akarnaniens. Cette convention mit fin à la guerre.

Par la suite les Corinthiens envoyèrent à Ambrakie une garnison composée d'environ trois cents hoplites, sous le commandement de Xénokleidès fils d'Euthyklès. Ils s'y rendirent par terre, mais n'arrivèrent qu'au prix de grandes difficultés. C'est ainsi que se termina l'affaire d'Ambrakie.

CXV. — Le même hiver, les Athéniens de Sicile opé-

rèrent un débarquement à Himéra, en liaison avec les Sicules, qui de l'intérieur du pays firent une incursion sur les frontières de cette ville, puis l'escadre mit le cap sur les îles d'Eole. Ensuite elle revint à Rhégion où elle trouva Pythodôros fils d'Isolokhos stratège athénien, venu remplacer Lakhès dans le commandement de la flotte. Les alliés de Sicile avaient obtenu qu'Athènes vînt à leur aide avec un plus grand nombre de vaisseaux; sur terre les Syracusains étaient les maîtres; mais privés de l'usage de la mer par l'insuffisance de leur flotte, ils se disposaient pour remédier à la situation à armer une flotte plus considérable. Les Athéniens équipèrent quarante vaisseaux, pour les envoyer au secours de leurs alliés; ils pensaient ainsi sur ce théâtre terminer plus rapidement la guerre; c'était également pour eux un moyen de tenir en haleine leurs équipages²⁵⁸. Pythodôros, un des stratèges, partit d'abord avec quelques vaisseaux. Ils se disposèrent ensuite à envoyer une escadre plus nombreuse avec Sophoklès fils de Sôstratidès et Eurymédôn fils de Thouklès. A la fin de l'hiver, Pythodôros, à qui Lakhès avait déjà passé le commandement de l'escadre, fit voile vers le fortin des Lokriens d'Italie, que Lakhès avait pris antérieurement. Il fut défait par les Lokriens et se retira.

CXVI. — Le même printemps eut lieu une nouvelle éruption de l'Etna, dont le courant de lave ravagea une partie du territoire des Katanéens. Ceux-ci habitent au pied de l'Etna, la plus haute montagne de Sicile. La précédente éruption²⁵⁹ s'était, dit-on, produite cinquante ans auparavant. Depuis que la Sicile est colonisée par les Grecs on a vu en tout trois éruptions.

Tels furent les événements de cet hiver. Ainsi prit fin la huitième année de la guerre racontée par Thucydide.

LIVRE QUATRIÈME

I. — L'été suivant vers le temps où le blé monte en épis, dix vaisseaux de Syracuse et autant de Lokres prirent la mer et abordèrent à Messénè ville de Sicile. Les Messéniens les avaient appelés : ils quittaient le parti d'Athènes. En procédant à cette occupation de Messénè, les Syracusains voyaient surtout dans cette ville la clef de la Sicile; ils craignaient que les Athéniens n'en fissent une base d'opérations pour les attaquer avec des forces supérieures. Quant aux Lokriens, ils agissaient en haine de Rhégion²⁶⁰, qu'ils voulaient attaquer par terre et par mer. Effectivement ils se portèrent avec toutes leurs forces contre cette ville, pour l'empêcher de secourir les Messéniens. En même temps ils étaient excités par les bannis de Rhégion réfugiés chez eux. C'est que depuis longtemps Rhégion était en proie aux séditions qui la mettaient dans l'impossibilité de résister aux Lokriens : raison de plus pour eux d'attaquer cette ville. Ils ravagèrent son territoire, puis se retirèrent. Pendant ce temps leurs vaisseaux croisaient devant Messénè. D'autres vaisseaux en armement devaient venir mouiller dans le port pour poursuivre la guerre.

II. — Vers la même époque du printemps et avant la maturité des blés, les Péloponnésiens et leurs alliés envahirent l'Attique sous le commandement d'Agis fils d'Arkidamos roi de Lacédémone. Ils installèrent leur camp et ravagèrent le pays. Les Athéniens dépêchèrent en Sicile les quarante vaisseaux qu'ils avaient armés, sous le commandement des deux stratèges disponibles, Eurymédôn et Sophoklès. Le troisième, Pythodôros, les avait précédés en Sicile. Eurymédôn et

Sophoklès eurent mission de secourir en passant à Corcyre les habitants de la ville, exposés aux actes de brigandage des exilés réfugiés dans la montagne. Soixante vaisseaux péloponnésiens étaient arrivés à Corcyre pour prêter main forte aux gens de la montagne. Comme une terrible disette régnait dans la ville, les Péloponnésiens croyaient qu'ils n'auraient aucune difficulté à s'en emparer. Démosthènes, redevenu simple particulier après son retour d'Akarnanie, obtint sur sa demande l'autorisation d'utiliser à son gré ces vaisseaux pour un coup de main à l'entour du Péloponnèse.

III. — La flotte prit la mer; arrivée devant les côtes de la Laconie, elle apprit que les bâtiments péloponnésiens avaient déjà rallié Corcyre. Eurymédôn et Sophoklès voulaient s'y rendre en toute hâte. Mais Démosthènes conseilla vivement de faire escale d'abord à Pylos²⁶¹ et de ne reprendre la mer qu'après y avoir exécuté les travaux nécessaires. Les autres firent de l'opposition; une tempête survint fort à propos qui poussa la flotte à Pylos. Aussitôt Démosthènes demanda qu'on fortifiât la position, disant que c'était dans cette intention qu'il s'était joint à l'expédition. Il fit valoir qu'on trouvait dans la contrée du bois et de la pierre en quantité, que la position naturellement forte était inhabitée, ainsi que la plupart des campagnes environnantes. Pylos, située à quatre cents stades environ de Sparte, se trouve dans l'ancienne Messénie. Les Péloponnésiens appellent Pylos Koryphasion. On objecta à Démosthènes qu'il y avait dans le Péloponnèse bien des sommets déserts, dont il pouvait s'emparer s'il tenait à épuiser les caisses de l'État. Il n'en continua pas moins à faire valoir les avantages remarquables de cette position; elle disposait d'un port; elle avait appartenu jadis aux Messéniens, qui parlaient la même langue que les Lacédémoniens; en s'y installant et la prenant comme base, ils pouvaient causer les plus grands dommages aux Péloponnésiens et ils se montreraient les inexpugnables défenseurs de la place.

IV. — N'arrivant à convaincre ni les stratèges ni les soldats, quand il eut fait part de son projet aux taxiarques²⁶², il n'insista pas davantage. Finalement d'eux-mêmes les soldats, immobilisés par le mauvais temps et inactifs, furent pris du désir de fortifier la position. Ils accoururent de toutes parts et s'attelèrent au travail. Manquant d'outils pour tailler les pierres, ils les apportaient telles quelles et les assemblaient le mieux possible. Ils n'avaient pas d'auges; aussi quand il fallait du mortier l'apportaient-ils sur leur dos, se courbant pour éviter qu'il ne se répandît et le maintenant avec leurs mains croisées pour l'empêcher de couler. Ils s'ingéniaient tant qu'ils pouvaient pour prévenir les Lacédémoniens et pour terminer les préparatifs de défense avant d'être attaqués. Du reste la plus grande partie de la position était naturellement forte et n'avait pas besoin de muraille.

V. — Les Lacédémoniens étaient justement occupés à célébrer une fête, quand ces préparatifs vinrent à leur connaissance. Ils ne prirent aucune disposition, se disant qu'à leur arrivée les Athéniens se retireraient; que dans le cas contraire la force aurait facilement raison d'eux. D'ailleurs ce qui les retardait encore, c'est que leur armée se trouvait en Attique. En six jours les Athéniens fortifièrent le côté du continent et les endroits qui avaient le plus besoin de défense. Cela fait, ils laissèrent Démosthènes avec cinq vaisseaux pour garder la position; puis, avec le reste de l'escadre, ils pressèrent leur départ pour Corcyre et la Sicile.

VI. — A la nouvelle de l'occupation de Pylos, les Péloponnésiens qui étaient en Attique regagnèrent en hâte leur pays. Les Lacédémoniens et leur roi Agis estimaient que l'affaire de Pylos les concernait personnellement. De plus comme ils s'étaient mis en campagne de bonne heure, à l'époque où le blé est encore vert, ils manquaient de la plupart des approvisionnements nécessaires. Enfin le mauvais temps, peu ordinaire en cette saison, survint : l'armée eut beaucoup à en souffrir.

frir. Ainsi toutes sortes de raisons précipitèrent leur retraite. Cette invasion ne dura que très peu de temps, l'ennemi n'étant resté que quinze jours en Attique.

VII. — Vers le même temps, Simônidès, stratège athénien, s'empara par trahison de la ville d'Eiôn en Thrace. C'était une colonie de Mendè, ennemie d'Athènes. Pour cette expédition Simônidès avait rassemblé quelques Athéniens appartenant aux garnisons et une foule d'alliés de la région. Mais les Khalkidiens se portèrent immédiatement au secours d'Eiôn : il fut repoussé et perdit beaucoup d'hommes.

VIII. — Quand les Péloponnésiens eurent évacué l'Attique, les Spartiates avec les Périèques les plus proches marchèrent sans tarder contre Pylos. Les autres Lacédémoniens furent plus longs à se mettre en route, car ils venaient de rentrer d'une autre expédition. On donna l'ordre dans tout le Péloponnèse de secourir Pylos au plus vite; on appela les soixante vaisseaux qui se trouvaient à Corcyre. Cette escadre, transportée au-dessus de l'isthme de Leukas, trompa la surveillance des vaisseaux athéniens de Zakynthe et aborda à Pylos. L'armée de terre s'y trouvait déjà. Au moment où les Péloponnésiens cinglaient vers Pylos, Démosthènes put les prévenir et envoya deux vaisseaux à Eurymédôn et à l'escadre athénienne de Zakynthe; il lui mandait d'accourir, la place se trouvant menacée. Conformément au message de Démosthènes, l'escadre appareilla en toute hâte. Cependant les Lacédémoniens se disposaient à attaquer la position fortifiée par terre et par mer; ils espéraient s'emparer sans difficulté d'un ouvrage bâti à la hâte et garni d'un petit nombre de défenseurs. Comme ils s'attendaient à voir arriver l'escadre athénienne de Zakynthe, ils se proposaient, au cas où ils ne réussiraient pas à prendre la forteresse, de boucher l'entrée du port pour empêcher les Athéniens d'y pénétrer. L'île de Sphaktérie, qui borde la côte à peu de distance, défend l'accès du port et ne laisse que deux passes étroites. L'une, du côté des ouvrages athéniens et de Pylos, donne

accès à deux navires seulement; l'autre, du côté opposé, à huit ou neuf²⁶⁵. Cette île inhabitée était toute couverte de bois et dépourvue de chemins frayés. Son étendue est d'environ quinze stades²⁶⁴. Les Lacédémoniens se disposaient à fermer les goulets en y massant des navires la proue face à la mer. Craignant que l'ennemi n'utilisât l'île contre eux, ils y débarquèrent des hoplites²⁶⁵, ils disposèrent le reste de leurs troupes sur le continent. Ainsi l'île leur servirait contre les Athéniens et le continent n'offrirait aucune possibilité de débarquement; comme la côte de Pylos en dehors du port manque de rades, les Athéniens n'y trouveraient aucune base pour venir au secours de leurs troupes. Dans ces conditions les Lacédémoniens se croyaient sûrs d'emporter sans combat naval et sans danger une forteresse dépourvue de vivres et insuffisamment défendue. Aussi débarquèrent-ils des hoplites tirés au sort dans toutes les compagnies²⁶⁶. Ces troupes étaient relevées périodiquement. Ceux qui à la fin s'y trouvèrent bloqués étaient au nombre de quatre cent vingt, sans compter les Hilotes à leur service. A leur tête se trouvait Epitadas fils de Molobros.

IX. — Démosthènes vit que les Lacédémoniens se préparaient à l'attaquer par mer et par terre; aussi prit-il ses dispositions. Il fit tirer à la côte au pied des ouvrages les trières qui lui restaient et les fit servir de palissade. Leurs équipages furent armés de mauvais boucliers, la plupart faits d'osier. Car il n'y avait pas moyen de se procurer des armes dans ce lieu désert. On avait obtenu des armes d'une triakontère de pirates et d'une embarcation légère²⁶⁷, appartenant toutes deux aux Messéniens, qui justement avaient abordé là. Ces Messéniens fournirent environ quarante hoplites, incorporés à ses troupes par Démosthènes. Il disposa le gros de ses hommes, armés ou non en hoplites, surtout aux endroits où la position était le mieux fortifiée et la plus sûre, c'est-à-dire du côté du continent; ils eurent mission de repousser les attaques de l'infanterie. Lui-même choisit, sur tous ses effectifs, soixante hoplites

et quelques archers; avec eux il se porta en avant du rempart, au bord de la mer; c'est là principalement qu'il s'attendait à voir l'ennemi tenter d'opérer son débarquement : la côte y était d'un abord difficile et couverte de rochers; néanmoins comme les défenses des Athéniens y étaient particulièrement faibles, les Lacédémoniens, pensait-il, seraient tentés d'attaquer à cet endroit. Les Athéniens pleins de confiance dans la supériorité de leur marine l'avaient faiblement fortifié; si l'ennemi y opérait de force une descente, la forteresse pouvait facilement tomber en sa possession. Pour parer autant que possible à ce danger, Démosthènes y disposa ses hoplites sur le rivage et les harangua en ces termes :

X. — « Soldats, qui participez avec moi à cette mission périlleuse, ce n'est pas le moment, dans une position aussi critique, de faire voir votre intelligence en calculant toutes les difficultés de la situation. Au contraire, jetez-vous tous avec ensemble et confiance, tête baissée, contre l'adversaire avec l'espoir de vous tirer de ce mauvais pas; quand les affaires en sont venues à cette extrémité, il ne s'agit pas de raisonner, mais de foncer droit au milieu du danger. Pour moi je vois que notre position nous permet bien des espérances, si nous sommes décidés à nous y maintenir, à ne pas nous laisser effrayer par leur multitude et à ne pas trahir nos avantages. La difficulté d'aborder est à mon avis un atout dans notre jeu; si nous ne cédon pas le terrain, elle intervient en notre faveur; si nous lâchons pied, le terrain, quelque difficile qu'il soit, deviendra accessible faute d'obstacle; l'ennemi ne pouvant opérer facilement sa retraite, quelque violentes que soient nos attaques, il deviendra plus redoutable. Car c'est pendant qu'il est sur ses vaisseaux qu'il est le plus facile à repousser; une fois à terre ses chances sont égales aux nôtres. D'autre part, l'effectif de ses troupes ne doit pas nous effrayer à l'excès, si nombreuses qu'elles soient; en raison de la difficulté du débarquement, elles devront combattre par petits groupes. Il ne s'agit pas d'un combat sur

terre où, toutes choses étant égales, c'est le nombre qui l'emporte; mais d'un combat naval où le succès dépend de mille circonstances. Aussi j'estime que les difficultés que l'ennemi rencontrera compenseront notre petit nombre. Vous êtes Athéniens; vous connaissez par expérience les difficultés d'un débarquement en présence de l'ennemi. Si l'on ne cède pas de terrain, si l'on tient ferme sans se laisser effrayer par le bruit des vagues, par l'approche impétueuse des vaisseaux, nulle résistance ne peut être forcée.

« A vous maintenant de tenir bon, de résister au pied de cette côte escarpée et de sauver votre vie en même temps que la place. »

XI. — Ces paroles de Démosthènes donnèrent à la troupe un nouveau courage. Il fit descendre ses hommes et les rangea au bord même de la mer. Les Lacédémoniens se mirent en mouvement : ils attaquèrent les ouvrages à la fois par terre et par mer; ils disposaient de quarante-trois vaisseaux, sous le commandement du navarque, le Spartiate Thrasymédidas fils de Kratésiklès. Celui-ci se porta du côté où l'attendait Démosthènes. Les Athéniens firent front des deux côtés à la fois. Les Lacédémoniens avaient réparti leurs vaisseaux en petits groupes, car il était impossible d'aborder en masse; en se relayant à tour de rôle, ils cherchaient à forcer les passes. Ils déployaient toute leur énergie, s'exhortaient les uns les autres pour se frayer un passage et s'emparer du retranchement. Brasidas se signala tout particulièrement. Il commandait une trière. Voyant qu'en raison des difficultés d'abordage, triérarques et pilotes hésitaient à toucher terre, même aux endroits où la chose semblait possible, par crainte de briser leurs navires, il leur criait qu'ils ne devaient pas pour ménager des planches, laisser l'ennemi se fortifier dans le pays. Au contraire, il leur donnait l'ordre de fracasser leurs navires pour forcer la résistance des Athéniens et de débarquer; aux alliés il demandait de ne pas hésiter à sacrifier leurs vaisseaux pour les Lacédémoniens, en échange des

bienfaits qu'ils avaient reçus d'eux; il fallait arriver au rivage, débarquer à tout prix, triompher des hommes et de la place.

XII. — C'est ainsi qu'il les aiguillonnait; quant à son propre pilote il le força à jeter son navire à la côte. Au moment où il s'avançait vers l'échelle pour toucher terre, les Athéniens le repoussèrent. Couvert de blessures, il perdit connaissance et tomba à l'avant du vaisseau²⁶⁸; dans sa chute, son bouclier glissa à la mer; il fut porté à terre où les Athéniens le recueillirent; par la suite, ils en ornèrent le trophée qu'ils élevèrent en mémoire de ce combat. Tous déployaient les plus grands efforts; néanmoins ils ne pouvaient débarquer, en raison des difficultés de la côte et de la résistance inébranlable des Athéniens. Les rôles se trouvaient complètement intervertis. Les Athéniens se voyaient en devoir de repousser de la terre, et qui plus est de la Laconie même, les Lacédémoniens qui les attaquaient par mer. Les Lacédémoniens étaient obligés de combattre de leurs vaisseaux et de tenter un débarquement contre les Athéniens, sur une côte qui leur appartenait et qui leur était maintenant hostile. Car à cette époque les Lacédémoniens avaient surtout la réputation d'être des terriens et d'avoir d'excellents fantassins, tandis que les Athéniens, peuple maritime, l'emportaient par la supériorité de leur marine.

XIII. — Les attaques des Lacédémoniens se poursuivirent ce jour-là et une partie du lendemain; puis le combat fut interrompu. Le surlendemain ils envoyèrent quelques-uns de leurs vaisseaux à Asinè chercher du bois pour fabriquer des machines; ils espéraient ainsi s'emparer de la muraille du côté du port malgré sa hauteur; mais c'est là qu'on pouvait aborder le plus facilement. Sur ces entrefaites arrivèrent les cinquante vaisseaux athéniens de Zakynthe qui avaient été renforcés par quelques-uns des garde-côtes de Naupakte et par quatre vaisseaux de Khios. Voyant que la côte et l'île étaient couverts d'hoplites, que les vaisseaux ennemis demeuraient dans le port sans s'avancer à leur

rencontre, ne sachant en quel point aborder, ils mirent le cap sur l'île de Prôtè. Cette île peu éloignée n'était pas occupée. Ils y bivouaquèrent. Le lendemain ils firent leurs préparatifs et reprirent la mer, décidés à livrer bataille, si l'ennemi venait à eux jusqu'au large et bien résolus dans le cas contraire à l'attaquer. Les Lacédémoniens ne vinrent pas à leur rencontre; ils n'avaient pas fermé les passes, comme ils en avaient eu l'intention. Ils étaient tout tranquillement sur le rivage occupés à armer leurs vaisseaux et se préparaient, en cas d'avance de la flotte athénienne, à livrer bataille dans le port, suffisamment vaste pour y manœuvrer.

XIV. — Les Athéniens foncèrent sur eux par les deux passes. Leur attaque soudaine mit en fuite bon nombre de vaisseaux qui, présentant la proue, se trouvaient déjà loin de la rive. Ils les poursuivirent et en peu de temps ils en endommagèrent un grand nombre; ils en prirent cinq, dont un avec son équipage. Les autres avaient fui vers le rivage; ils foncèrent sur eux. Quelques-uns même étaient encore occupés à embarquer, qui n'eurent pas le temps d'appareiller et furent mis en pièces. D'autres abandonnés en toute hâte par leurs équipages furent amarrés et remorqués. A cette vue les Lacédémoniens, accablés de douleur en songeant que leurs hommes de l'île allaient s'y trouver bloqués, arrivèrent à la rescousse. Ils avancèrent tout armés dans la mer, saisirent les vaisseaux qu'emmenaient les Athéniens et les ramenèrent à eux. Dans cette circonstance, chacun croyait que faute d'y mettre du sien tout irait mal. Grande était la confusion! D'autant plus que chaque peuple avait, autour des vaisseaux, changé sa manière ordinaire de combattre. On eût dit que les Lacédémoniens, entraînés par leur ardeur et leur crainte, livraient sur terre un combat naval. Les Athéniens, victorieux et désireux de tirer tous les avantages de leur victoire, avaient l'air de mener un combat de pied ferme du haut de leurs vaisseaux. L'acharnement était extrême, les blessés nombreux des deux côtés; enfin, la

mêlée se termina. Les Lacédémoniens sauvèrent deux vaisseaux vides, excepté ceux qu'ils avaient perdus tout d'abord. Chacun se retira dans son camp. Les Athéniens élevèrent un trophée, rendirent à l'ennemi ses morts, recueillirent les épaves; aussitôt, ils envoyèrent leurs vaisseaux croiser autour de l'île et établir une ligne de surveillance, pour s'assurer des hommes qui s'y trouvaient bloqués. A terre, les Péloponnésiens, arrivés de toutes parts en renfort, restèrent sur place à proximité de Pylos.

XV. — A la nouvelle des événements de Pylos, on décida à Sparte que, vu la gravité de la situation, les magistrats se rendraient à l'armée pour juger de leurs propres yeux et prendre immédiatement les mesures nécessaires. Ils se rendirent compte qu'il était impossible de secourir leurs gens; d'autre part, ils ne voulurent les exposer ni à souffrir de la faim, ni à succomber sous le nombre. Ils décidèrent donc de demander un armistice aux stratèges athéniens; on enverrait ensuite des députés à Athènes pour conclure un arrangement; enfin on tâcherait d'obtenir le plus tôt possible la délivrance des soldats de l'île.

XVI. — Les stratèges athéniens consentirent à traiter et on conclut une trêve aux conditions suivantes :

Les Lacédémoniens feraient venir à Pylos et remettraient aux Athéniens les vaisseaux qui avaient pris part à la bataille et tous les vaisseaux longs qui se trouvaient en Laconie; ils n'attaqueraient les ouvrages fortifiés ni par terre ni par mer; les Athéniens laisseraient les Lacédémoniens du continent porter à ceux de l'île une quantité déterminée de blé moulu : savoir, deux chénix attiques de farine, deux cotyles de vin ²⁶⁹ et de la viande pour chaque soldat et la moitié de ces rations pour les valets; ces envois auraient lieu au vu et au su des Athéniens; aucune embarcation ne devrait aborder l'île secrètement. Les Athéniens la surveilleraient, en évitant autant que possible d'y descendre; ni par terre ni par mer, ils ne porteraient les armes contre l'armée péloponnésienne. La moindre infraction à ces

dispositions, d'un côté comme de l'autre, amènerait la rupture de la trêve; celle-ci durerait jusqu'au retour des députés lacédémoniens envoyés à Athènes; les Athéniens mettraient à leur disposition une trière pour leur voyage à l'aller et au retour. A leur arrivée, la trêve serait rompue et les Athéniens restitueraient les vaisseaux dans l'état où ils les auraient reçus. Telles furent les conditions de la trêve. Environ soixante vaisseaux furent remis aux Athéniens. Les députés partirent. Arrivés à Athènes, ils prononcèrent le discours suivant :

XVII. — « Athéniens, les Lacédémoniens nous ont envoyés pour traiter au sujet de nos soldats de l'île, en vous suggérant une solution à la fois utile pour vous et pour nous, aussi honorable que possible, étant donné notre triste situation. En prononçant un long discours nous ne nous écarterons pas de notre tradition; car si nous avons accoutumé d'employer peu de mots, quand la brièveté suffit, nous nous étendons davantage, quand il s'agit de faire connaître le meilleur parti à suivre. Acceptez donc nos paroles sans hostilité, car nous n'avons pas la prétention de vous faire la leçon; n'y voyez qu'un conseil, adressé à des gens informés, d'avoir à délibérer sagement. Pour vous, vous pouvez tirer profit de votre fortune actuelle, en gardant ce que vous possédez et en y ajoutant gloire et honneur; n'imites pas les gens qui obtiennent quelque avantage inattendu. L'espoir, que provoque en eux un succès inespéré, développe leurs ambitions. Mais ceux qui ont éprouvé souvent les revers et les faveurs de la fortune sont particulièrement disposés à se méfier de ses sourires. C'est ce dont l'expérience a dû particulièrement vous convaincre, tout aussi bien que nous. »

XVIII. — « Soyez-en persuadés, en jetant un coup d'œil sur nos malheurs actuels. Malgré le renom considérable dont nous jouissons chez les Grecs, nous sommes venus vous solliciter; naguère pourtant nous estimions que c'était à nous d'accorder ce que nous implorons maintenant de vous. Et cependant notre infortune n'est

imputable, ni à l'insuffisance de notre puissance, ni à l'orgueil inspiré par une prospérité nouvelle. Notre situation est identique à ce qu'elle a été de tout temps; mais nos prévisions ont été déjouées, malheur auquel tous les hommes se trouvent également exposés. Aussi n'est-il pas juste que la puissance actuelle de votre État et vos succès récents vous incitent à croire que la fortune sera toujours à vos côtés. Ceux-là sont sages qui, pour leur sûreté, se défient du succès; ce sont eux aussi qui se comportent le plus adroitement dans l'infortune; ils ne s'imaginent pas que la guerre se laisse manier selon leurs désirs, mais bien plutôt qu'à la guerre les hommes sont les jouets du destin. Par là, ils sont les moins exposés aux revers, parce qu'ils ne se laissent pas griser par le succès et qu'ils choisissent pour mettre fin à la guerre le moment même où tout va à souhait. Voilà comment, Athéniens, il vous convient d'agir avec nous. Il est à craindre que par la suite, si vous refusez de nous entendre et si vos affaires périclitent — c'est ce qui arrive souvent — on n'attribue à la fortune vos avantages et vos succès présents; tandis que vous pouvez laisser aux générations futures une renommée indiscutable de votre force et de votre sagesse politique.

XIX. — « Les Lacédémoniens vous invitent à conclure une trêve et à mettre fin à la guerre. Ils vous offrent paix, alliance, amitié complète, intimité sans restriction. En retour, ils vous demandent les soldats qui se trouvent dans l'île, car il vaut mieux, à leurs yeux, pour les deux partis, ne pas risquer de les voir s'échapper en profitant d'une circonstance favorable, ou réduits à subir un siège tomber entièrement entre vos mains. A notre avis de terribles inimitiés peuvent prendre fin avec une paix solide. Mais ce n'est pas lorsqu'un des adversaires, après avoir lutté et obtenu de grands avantages, impose à l'autre de force et sous la foi des serments des conditions intolérables; il faut que le vainqueur montre le triomphe de l'équité, surpasse le vaincu en générosité et conclue un accord à des conditions de modération inespérées.

Alors l'adversaire n'a pas à opposer la violence à la force, mais à rendre le bien pour le bien; et le sentiment de l'honneur le dispose bien davantage à respecter les conditions qui lui sont faites. Voilà comment on montre plus de modération avec ses ennemis les plus acharnés qu'avec ceux qui n'ont eu avec vous que des démêlés courants. On cède avec plaisir à quiconque rabat volontairement de ses prétentions; mais on combat à outrance, même déraisonnablement, un adversaire arrogant.

XX. — « Jamais nous ne trouverons une meilleure occasion de nous réconcilier. Profitons-en, avant que survienne quelque événement sans remède qui nous oblige à transformer en une haine implacable et personnelle nos différends publics et nous prive des avantages que nous vous offrons actuellement. Pendant que la situation est encore incertaine, réconcilions-nous; gardez, vous, la gloire acquise et notre amitié; à nous, faites éviter le déshonneur, en mettant fin par des conditions acceptables à notre situation malheureuse²⁷⁰. Préférons la paix à la guerre et mettons un terme à la souffrance des autres Grecs. C'est à vous surtout qu'ils en sauront gré. Ils souffrent de la guerre sans savoir exactement qui l'a provoquée. Comme c'est vous surtout qui pouvez y mettre fin, c'est à vous qu'ils attribueront ce bienfait. En consentant à la paix, vous pouvez vous assurer l'amitié solide des Lacédémoniens. Eux-mêmes vous y invitent; vous, vous ferez acte de condescendance et non de violence. Envisagez aussi tous les avantages que vraisemblablement nous procurera notre réconciliation. Quand nous n'aurons plus qu'une seule volonté, le reste de la Grèce, dans l'impossibilité de rivaliser avec nous, nous accordera les plus grands honneurs. »

XXI. — Telles furent les paroles des Lacédémoniens. Ils s'imaginaient que les Athéniens, qui auparavant avaient désiré une trêve, mais qui n'avaient pu l'obtenir à cause de l'opposition de Lacédémone, accepteraient avec empressement la paix qu'on leur offrait et qu'ils rendraient les soldats de Sphaktérie. Loin de là, les Athé-

niens, qui avaient les gens de l'île en leur pouvoir, s'imaginaient qu'ils seraient maîtres de traiter quand ils voudraient; aussi se montraient-ils plus exigeants. Un homme surtout les pressait : c'était Cléon²⁷¹ fils de Kléanétos un démagogue, qui avait en ce moment auprès du peuple un crédit extraordinaire. Sur ses conseils les Athéniens exigèrent que les soldats de Sphakterie livrassent leurs armes et leurs personnes et qu'on les ramenât à Athènes; cela fait, que les Lacédémoniens rendissent Nisæa, Pèges, Trézène et l'Akhaïe, qu'ils ne déniaient pas du droit de la guerre, mais en vertu d'une convention antérieure à laquelle des revers et un besoin pressant de paix avaient contraint les Athéniens de souscrire. A ces conditions on rendrait les soldats de l'île et les deux peuples pourraient conclure une trêve pour une durée déterminée.

XXII. — Les députés ne firent pas d'objection à cette exigence. Mais ils demandèrent qu'on nommât des commissaires chargés de discuter avec eux contradictoirement et à loisir chacun des articles. Là-dessus Cléon s'emporta, disant qu'il avait bien discerné dès l'abord la mauvaise foi des Lacédémoniens; qu'elle était manifeste maintenant, puisqu'ils ne voulaient rien communiquer en public et ne consentaient à délibérer qu'en petit comité. Il leur ordonna, si leurs intentions étaient droites, de les communiquer au peuple entier. Les Lacédémoniens, eux, voyaient bien qu'ils ne pouvaient parler devant le peuple. En admettant que leurs revers leur fissent faire quelques concessions, ils s'exposaient en cas d'échec à perdre leur crédit auprès de leurs alliés. D'autre part, ils constataient que les Athéniens n'accepteraient pas les conditions modérées qu'ils proposaient. Aussi quittèrent-ils Athènes sans avoir rien arrêté.

XXIII. — Dès leur retour, l'armistice conclu au sujet de Pylos se trouva rompu. Conformément aux conditions, les Lacédémoniens réclamèrent à plusieurs reprises leurs vaisseaux. Mais les Athéniens refusèrent de les rendre, sous prétexte que, contrairement à leurs engagements,

les Lacédémoniens avaient fait une tentative contre la place et s'étaient rendus coupables de quelques infractions sans importance. Ils s'appuyaient sur cette clause, effectivement acceptée, que la moindre infraction amènerait la rupture de la trêve. Les Lacédémoniens ripostèrent et relevèrent hautement l'injustice qu'il y avait à retenir leurs vaisseaux. Finalement ils se retirèrent et reprirent les armes. Des deux côtés à Pylos, la guerre était menée avec vigueur. Pendant le jour deux vaisseaux athéniens ne cessaient de patrouiller autour de l'île en se croisant. Pendant la nuit toute la flotte était en station, sauf du côté de la haute mer, quand le vent soufflait. Athènes avait envoyé, pour exercer la surveillance un renfort de vingt vaisseaux, ce qui avait porté la flotte à un chiffre total de soixante-dix bâtiments. Les Péloponnésiens campaient sur le rivage, lançaient des attaques contre les ouvrages et guettaient l'occasion de délivrer leurs hommes.

XXIV. — Sur ces entrefaites, en Sicile, les Syracusains renforcèrent avec des vaisseaux qu'ils venaient d'équiper l'escadre qui surveillait Messène. C'est en partant de cette ville qu'ils commencèrent les hostilités. Ils étaient poussés surtout par les Lokriens, ennemis mortels de Rhégion, dont ils venaient eux-mêmes d'envahir le territoire. Leur intention était de livrer un combat sur mer. Car ils étaient assurés que les Athéniens n'avaient en ces parages qu'un petit nombre de vaisseaux et ils savaient que le gros de la flotte destinée à la Sicile était occupé à bloquer l'île de Sphakterie. En cas de victoire navale, ils espéraient, en l'attaquant par terre et par mer, s'emparer sans difficulté de Rhégion et y asseoir ainsi leur domination. Le promontoire de Rhégion en Italie étant peu distant de Messène en Sicile, les Athéniens se trouveraient dans l'impossibilité d'aborder et de se rendre maîtres du détroit. Ce détroit est formé par un bras de mer qui sépare Rhégion de Messène, à l'endroit où la Sicile est le plus rapprochée du continent²⁷². C'est la fameuse Kharybde que, dit-on, Ulysse traversa.

Comme le passage est étroit, les eaux des deux mers, la mer Tyrrhénienne et la mer de Sicile, s'y engouffrent avec impétuosité et le passage est considéré à juste titre comme dangereux.

XXV. — Ce fut dans ce détroit que les Syracusains et leurs alliés se virent contraints, avec un peu plus de trente vaisseaux, à livrer tard dans la journée un combat, provoqué par le passage d'un bateau de la marine marchande. Ils se heurtèrent à seize vaisseaux d'Athènes et à huit de Rhégion. Ils furent vaincus par les Athéniens, perdirent un vaisseau et chacun regagna en toute hâte son camp. On combattait encore à la nuit tombée.

Là-dessus les Lokriens évacuèrent le territoire de Rhégion. La flotte des Syracusains et de leurs alliés se concentra et mouilla à Péloris, ville appartenant à Messénè, où se trouvaient leurs troupes de terre. Les Athéniens et les gens de Rhégion les y rejoignirent; apercevant les vaisseaux sans équipages, ils foncèrent dessus, mais ils en perdirent un qu'avait accroché une main de fer²⁷³; l'équipage put se sauver à la nage. Les Syracusains embarquèrent et au moment où ils halaient leurs vaisseaux en direction de Messénè, les Athéniens les attaquèrent une seconde fois; mais l'ennemi vira de bord, prévint leur attaque et leur coula un second vaisseau. Ainsi ni dans le trajet ni dans le combat les Syracusains n'éprouvèrent de désavantage; ils rallièrent ensuite le port de Messénè.

A la nouvelle que Kamarina allait être livrée aux Syracusains par Arkhias et ses partisans, les Athéniens s'y portèrent avec leurs navires. Pendant ce temps les Messéniens marchèrent avec toutes leurs forces de terre et de mer contre Naxos la Khalkidienne, qui est limitrophe de leur ville. Le premier jour ils enfermèrent les Naxiens dans leurs murailles et ravagèrent le territoire; le lendemain leurs vaisseaux remontèrent le cours du fleuve Akésinès pour en ravager les bords, tandis que l'armée de terre prononçait une attaque contre la ville. Mais pendant ce temps, les Sicules descendirent des montagnes

pour attaquer les Messéniens. A leur vue les Naxiens reprirent courage et s'exhortèrent les uns les autres, en se disant que c'étaient les Léontins et leurs autres alliés qui venaient à leur secours. Ils sortirent précipitamment de la ville, coururent sus aux Messéniens, les mirent en déroute et leur tuèrent plus de mille hommes. Les survivants eurent toutes les peines du monde à regagner leurs foyers. Les Barbares leur coupèrent la retraite et les massacrèrent pour la plupart. Les vaisseaux, qui avaient abordé à Messénè, regagnèrent ensuite leurs ports respectifs. Pensant que Messénè était hors d'état de se défendre, les Léontins et leurs alliés, renforcés des Athéniens, marchèrent contre cette ville. Ils l'attaquèrent, la flotte athénienne du côté du port, les troupes de terre du côté de la ville. Les Messéniens firent une sortie avec quelques Lokriens, qui sous le commandement de Démotélès après la défaite étaient demeurés comme garnison dans la ville. Ils surprennent les assaillants, mettent en fuite la plupart des Léontins et en tuent un grand nombre. A cette vue les Athéniens descendirent de leurs vaisseaux pour se porter au secours de leurs alliés; tombant sur les Messéniens, ils les bousculèrent et les poursuivirent jusqu'à la ville. Ils élevèrent un trophée, puis se retirèrent à Rhégion. Après ces événements les Grecs de Sicile poursuivirent sur terre les hostilités les uns contre les autres, sans la participation des Athéniens.

XXVI. — Devant Pylos les Athéniens continuaient à bloquer les Lacédémoniens de Sphaktérie; les troupes péloponnésiennes qui se trouvaient sur le continent demeuraient sur place. Par suite du manque de vivres et d'eau, la surveillance exercée par les Athéniens était extrêmement difficile. L'unique source se trouvait dans la citadelle de Pylos, encore était-elle peu abondante; aussi la plupart creusaient des trous dans le sable du rivage et buvaient telle quelle l'eau qu'ils recueillaient. Ils n'avaient pour camper qu'un espace étroit et insuffisant; les vaisseaux n'avaient pas de mouillage; aussi les équipages prenaient-ils leurs repas à terre par bordées,

pendant que l'escadre était au large. Ce qui les décourageait surtout, c'était cette situation qui se prolongeait indéfiniment. Ils avaient cru qu'en peu de jours ils viendraient à bout des assiégés, enfermés dans une île déserte et réduits à boire une eau saumâtre. La raison de cette résistance était la suivante : les Lacédémoniens avaient fait savoir que ceux qui feraient passer dans l'île du blé moulu, du vin, du fromage et tous les aliments nécessaires à des assiégés seraient payés très largement; ils avaient même promis la liberté aux Hilotes qui en introduiraient. C'étaient surtout ceux-là qui se chargeaient de ces missions périlleuses : ils partaient de tous les points du Péloponnèse et profitaient de la nuit pour accoster la partie de l'île qui regarde la haute mer. Ils avaient soin de guetter le vent favorable; quand il soufflait de la haute mer, ils échappaient facilement à la surveillance des trières, qui ne pouvaient rester à croiser au large; ils n'usaient pas de précautions pour accoster; comme on les indemnisait de leurs pertes, ils échouaient leurs embarcations; les hoplites guettaient leur venue aux points abordables de l'île. Mais par temps calme, ils étaient en danger et se faisaient prendre. Il y avait aussi des plongeurs qui traversaient le port entre deux eaux et qui, avec un câble, traînaient des outres pleines de pavots enduits de miel²⁷⁴ et de graines de lin pilées. Tout d'abord ils passèrent inaperçus : mais par la suite on établit une surveillance pour empêcher ce trafic. Tous les moyens les plus ingénieux étaient employés, soit pour introduire des vivres dans l'île, soit pour empêcher le ravitaillement.

XXVII. — A Athènes l'embarras fut grand quand on apprit les souffrances de l'armée et le ravitaillement clandestin de l'île. On craignait que la mauvaise saison ne vînt interrompre la surveillance; on se rendait compte qu'il serait impossible pour transporter des vivres de doubler les caps du Péloponnèse : d'autant plus que dans cette contrée déserte, même en été, le ravitaillement de la place s'avérait impossible; enfin sur cette côte depour-

vue de ports, pas de mouillage pour le blocus. Dans ces conditions, ou bien la surveillance se relâcherait et les assiégés prolongeraient leur résistance; ou bien, à la faveur de quelque mauvais temps, ils s'échapperaient avec les embarcations qui les ravitaillaient. Mais ce qu'on redoutait surtout, c'est que les Lacédémoniens enhardis ne refusassent désormais toute proposition de paix. Aussi regrettait-on de ne pas avoir donné suite à leurs propositions de trêve.

Cléon, qui se rendait compte qu'on le voyait d'un mauvais œil, parce qu'il avait mis obstacle à l'accommodement, prétendit que les nouvelles étaient fausses. Ceux qui les apportaient demandèrent, puisqu'on se méfiait d'eux, qu'on envoyât faire une enquête à Pylos. Cléon fut choisi par les Athéniens pour procéder à cette enquête avec Théagénès. Il se sentit pris au piège : ou il confirmerait les paroles de ceux qu'il calomniait, ou il les infirmerait et alors serait convaincu de mensonge. Discernant chez les Athéniens une recrudescence d'esprit belliqueux, il déclara que ce n'était pas le moment d'envoyer des enquêteurs, ni de perdre l'occasion en temporisant; si les nouvelles leur paraissaient vraies, il n'y avait qu'à prendre la mer pour réduire les gens de Sphaktérie. Puis, faisant allusion à Nicias fils de Niké-ratos stratège athénien, son ennemi personnel et son adversaire politique, il déclara qu'en s'embarquant avec des préparatifs suffisants, si les stratèges étaient des hommes, il serait facile de s'emparer des gens de l'îlot; qu'on lui donnât le commandement et il se chargerait volontiers de cette opération.

XXVIII. — Les Athéniens firent entendre des clameurs hostiles à l'adresse de Cléon et lui demandèrent pourquoi il n'embarquait pas, si la chose lui semblait si facile. Nicias, se sentant visé, invita Cléon à prendre les troupes qu'il voudrait et que ses collègues et lui-même lui céderaient volontiers, et à tenter l'aventure. Cléon crut d'abord que cette proposition n'était qu'une plaisanterie et se déclara tout prêt à le faire. Mais quand il

vit que c'était sérieux, il fit marche arrière, il dit que c'était Nicias, qui était stratège et non pas lui. Déjà il éprouvait quelque crainte, mais il ne croyait pas que Nicias oserait lui proposer son commandement.

Mais Nicias, renouvelant sa proposition, se démit de son commandement de Pylos et prit à témoin les Athéniens. Plus Cléon cherchait à éviter de s'embarquer et se dérobaît, plus la foule, par un de ces mouvements qui lui sont familiers, pressait Nicias de lui céder le commandement et réclamait à grands cris le départ de Cléon. Finalement ne pouvant plus se dédire, il accepte; il monte même à la tribune pour déclarer qu'il ne redoutait pas les Lacédémoniens; il allait s'embarquer, sans demander un seul homme à la ville, en emmenant seulement les troupes de Lemnos et d'Imbros, qui se trouvaient à Athènes, les peltastes venus en renfort d'Enos et quatre cents archers pris çà et là. Avec ces troupes et celles de Pylos, il se fait fort en vingt jours d'amener vivants à Athènes les soldats lacédémoniens ou de les laisser sur place morts. Les Athéniens ne purent s'empêcher de rire de cette outrecuidance; mais les gens sensés n'étaient pas fâchés de voir qu'ils obtiendraient au moins un de ces deux avantages : ils seraient débarrassés de Cléon et c'est ce qui leur paraissait le plus vraisemblable ou bien, au cas où leurs prévisions ne se réaliseraient pas, les Lacédémoniens tomberaient entre leurs mains.

XXIX. — Cléon prit dans l'assemblée du peuple toutes les dispositions nécessaires, fit approuver par un vote son expédition, choisit comme collègue un des stratèges de Pylos, Démosthènes, et prépara en hâte son départ. Il s'était adjoint Démosthènes, parce qu'il avait appris que lui aussi projetait une descente dans l'île; car les soldats, qui souffraient de la disette et qui étaient moins assiégés qu'assiégés, se montraient pressés de tenter un coup de force. Un incendie, qui venait de dévaster l'île, fortifiait encore sa résolution. Auparavant cette île était en grande partie boisée et, du fait qu'elle était inhabitée, dépourvue de sentiers; Démosthènes y redoutait

des surprises et voyait dans ces couverts un avantage pour l'ennemi. Qu'il vint à débarquer avec une armée nombreuse, l'ennemi pouvait se dissimuler dans ces retraites impénétrables et en sortir pour l'attaquer; les fautes des Lacédémoniens et leurs préparatifs seraient soustraits par la forêt aux vues des Athéniens, dont toutes les fautes seraient aperçues et qui au gré de l'ennemi seraient assaillis à l'improviste. Dans ces conditions l'attaque serait tout à l'avantage des Lacédémoniens. Tenterait-il de pousser à travers le fourré pour y engager le combat? L'ennemi, inférieur en nombre mais connaissant le terrain, y viendrait à bout, pensait-il, d'une troupe plus nombreuse et désorientée. Comme faute de vues on ne pouvait se porter aux secours les uns des autres, une grande partie de l'armée serait en passe de périr, sans qu'on s'en aperçût.

XXX. — Depuis le désastre d'Étolie, occasionné en partie par la forêt, ces craintes obsédaient Démosthènes. Mais voici ce qui arriva; les soldats en raison de l'exiguïté de l'îlot étaient contraints d'y aborder aux extrémités, pour y préparer leurs repas pendant leur temps de garde; l'un d'eux, par mégarde, mit le feu à la forêt; le vent s'éleva et elle fut en flammes avant qu'on s'en aperçût. Démosthènes découvrit alors que les Lacédémoniens étaient plus nombreux qu'il n'avait soupçonné d'abord, d'après les vivres qu'on leur faisait passer; l'île aussi lui parut devenue plus accessible. Il exhorta les Athéniens à redoubler d'ardeur contre un sérieux adversaire non méprisable; il se prépara à l'attaque, fit demander des renforts aux alliés du voisinage et prit toutes autres dispositions nécessaires. Sur ces entrefaites Cléon, qui lui avait envoyé un message pour l'avertir de sa venue avec les troupes demandées par lui, arrive à Pylos. La jonction faite d'un commun accord, ils commencent par envoyer un héraut à l'armée péloponnésienne du continent pour demander si l'on consentait à donner l'ordre aux soldats de l'île de se rendre sans combat, avec leurs armes; les prisonniers

seraient traités avec douceur jusqu'au règlement des points en litige.

XXXI. — Ces propositions furent repoussées. Les Athéniens attendirent encore un jour. Le lendemain ils appareillèrent pendant la nuit, après avoir embarqué sur un petit nombre de vaisseaux tous leurs hoplites. Un peu avant l'aurore ils débarquèrent des deux côtés de l'île, du côté de la haute mer et du côté du port. Les hoplites au nombre de huit cents environ se portèrent au pas de course sur le premier poste de l'île, selon le plan arrêté. Ils y trouvèrent environ trente hoplites; le groupe le plus important, sous le commandement d'Epitadas, occupait au milieu de l'île un terrain uni, près de la source. Enfin, une fraction peu nombreuse gardait l'extrémité de l'île, face à Pylos; la position était escarpée du côté de la mer et difficile à attaquer du côté de la terre; en effet, on y avait jadis construit un retranchement en pierres amoncelées, que les Lacédémoniens comptaient utiliser, au cas où ils seraient repoussés et contraints à faire retraite. Telle était la répartition de leurs forces.

XXXII. — Les Athéniens surprennent cet avant-poste, massacrent sur-le-champ les hommes encore couchés ou en train de prendre leurs armes. Leur débarquement n'avait pas été éventé, l'ennemi ayant cru qu'il s'agissait de vaisseaux venant prendre de nuit leur emplacement habituel. Au point du jour, toute l'armée débarqua et avec elle tous les équipages d'un peu plus de soixante-dix vaisseaux, sauf les thalamites²⁷⁵. Toutes les troupes avaient leur équipement habituel; il y avait huit cents archers, au moins autant de peltastes, les Messéniens venus en renfort et toute la garnison de Pylos, excepté les hommes laissés à la garde des ouvrages. Suivant le dispositif de Démosthènes, ils furent répartis en groupes, généralement de deux cents hommes; quelques groupes étaient moins importants. Ils s'emparèrent des hauteurs, pour que l'ennemi, cerné de toutes parts, ne sût de quel côté faire face; débordé par le nombre, il lui

faudrait en marchant sur ceux qui étaient devant lui s'exposer à ceux qui étaient derrière; s'il ripostait sur le flanc à ceux qui étaient à sa droite et à sa gauche. De quelque côté qu'il s'avancât, il aurait toujours derrière lui des troupes légères, particulièrement redoutables, qui l'attaqueraient de loin avec des traits, des javelots, des pierres ou des frondes et qui échapperaient à toute poursuite; car elles triomphaient même en fuyant; dès que l'ennemi reculait, elles revenaient à la charge. Tel était le plan d'attaque conçu par Démosthènes et qu'il réalisa effectivement.

XXXIII. — Les troupes d'Epitadas les plus importantes de l'île, voyant l'avant-poste anéanti et les Athéniens qui s'avançaient contre elles, prirent leur formation de combat, marchèrent contre les hoplites athéniens pour en venir aux mains, car ceux-ci leur faisaient face. Sur les flancs et par derrière elles avaient l'infanterie légères. Mais les Lacédémoniens ne purent aborder les hoplites ni mettre à profit leur expérience du combat. Ils s'en trouvaient empêchés par les attaques des troupes légères, qui les criblaient de traits; les hoplites athéniens, eux, loin d'avancer restaient sur place. Quand les troupes légères se précipitaient sur les Lacédémoniens et les serraient de plus près, ceux-ci les mettaient en fuite; mais elles faisaient ensuite demi-tour et résistaient, ce qui était facile à des hommes, que leur équipement n'alourdissait pas, qui échappaient facilement en fuyant et dont la fuite était favorisée par le terrain inégal, raboteux, où nul n'avait jamais frayé de passage. Les Lacédémoniens avec leurs armures pesantes ne pouvaient les y poursuivre.

XXXIV. — Ces escarmouches se prolongèrent pendant quelque temps. Enfin les Lacédémoniens se trouvèrent dans l'impossibilité de poursuivre les assaillants; les troupes légères s'aperçurent que la résistance de l'ennemi faiblissait; la constatation de leur supériorité numérique accrut leur courage; déjà elles s'étaient accoutumées à ne plus craindre autant l'ennemi, qui ne les avait pas

reçues comme elles s'y attendaient, quand, au moment de marcher contre lui, elles avaient senti leur courage honteusement paralysé à la pensée qu'elles allaient avoir à combattre les Lacédémoniens. Pleines de mépris pour l'adversaire, elles se mirent à pousser de grands cris et en masse se précipitèrent sur lui, le criblant de pierres, de traits, de javelots, bref de tous les projectiles qui pouvaient leur tomber sous la main. Ces cris qui accompagnaient leur avance effrayèrent soudain les soldats inaccoutumés à des combats de ce genre; en même temps les cendres de la forêt récemment brûlée formaient des tourbillons épais. Mêlées aux traits et aux pierres, dont les criblait cette multitude, elles ne permettaient de voir quoi que ce fût devant soi. Alors la situation devint critique pour les Lacédémoniens. Leurs cuirasses de feutre ne les protégeaient pas contre les traits; les javelots s'y enfonçaient en s'y brisant. Bref, ils se voyaient réduits à l'impuissance, car ils étaient littéralement aveuglés et les cris des Athéniens qui dominaient tout les empêchaient d'entendre les ordres des chefs. Bref, de toute part, le danger les menaçait et ils ne voyaient aucun espoir de se défendre avec succès.

XXXV. — Déjà, beaucoup d'entre eux avaient été blessés, parce qu'ils tournoyaient sans cesse sur eux-mêmes. Enfin ils serrèrent leurs rangs et se retirèrent vers le fortin de l'extrémité de l'île, peu distant du lieu du combat et où se trouvait leur garnison. Dès qu'ils eurent commencé à reculer, les troupes légères les poursuivirent, en redoublant de cris et d'audace. Tous les Lacédémoniens, qui furent cernés au cours de ce mouvement de retraite, périrent; néanmoins, la plupart d'entre eux purent se réfugier dans le fortin et y rejoindre la garnison, ils se préparèrent à défendre tous les points par où il était accessible. Les Athéniens les poursuivirent, mais ne purent, en raison de l'escarpement du terrain, entourer et investir le fortin; ils s'efforcèrent en l'abordant de front d'en déloger les défenseurs. La plus grande partie du jour se passa en combats extrêmement

rudes, qu'aggravaient la soif et le soleil. Les Athéniens déployaient tous leurs efforts pour s'emparer de la hauteur; les Lacédémoniens pour les repousser. Ceux-ci se défendaient plus facilement qu'auparavant, car on ne pouvait les attaquer sur les flancs.

XXXVI. — Comme cette situation se prolongeait, le commandant des Messéniens vint trouver Cléon et Démosthènes et leur fit remarquer qu'on se donnait beaucoup de mal pour rien. Il demanda qu'on mit à sa disposition une partie des archers et des troupes légères: il prendrait l'ennemi à revers en empruntant un chemin qu'il saurait trouver et forcerait l'entrée du fortin. On lui accorda ce qu'il demandait et il s'avança en se dissimulant à la vue des assiégés et en profitant, au milieu des escarpements de l'île, de tous les endroits accessibles. Finalement au prix de grandes difficultés et de longs détours, il parvint, sans éveiller l'attention, à un point du rempart que les Lacédémoniens confiants dans la force de la position ne gardaient pas. Tout à coup, il parut derrière eux sur le rocher, frappant d'effroi les assiégés et redoublant l'ardeur de ses troupes, qui voyaient se confirmer ce qu'elles attendaient.

A ce moment les Lacédémoniens, attaqués des deux côtés, se trouvèrent, toutes proportions gardées, dans la même situation que les soldats des Thermopyles, quand les Perses les tournèrent par le sentier d'Ephialtès et les massacrèrent; il en fut de même à Sphaktérie. Ne sachant plus de quel côté se tourner, ils cessèrent toute résistance, trop peu nombreux pour leurs adversaires et exténués de faim, ils reculèrent. Les Athéniens se trouvèrent alors maîtres des passages.

XXXVII. — Cléon et Démosthènes, qui se rendaient compte qu'à la moindre bousculade les Lacédémoniens seraient massacrés par leurs soldats, firent cesser le combat, retinrent leurs hommes, car ils voulaient amener vivants à Athènes les soldats de la garnison. Pour voir si la proclamation du héraut ferait fléchir leur résolution et les contraindrait à l'aveu de leur défaite, ils leur pro-

posèrent par le parlementaire de se rendre, eux et leurs armes, à la discrétion des Athéniens.

XXXVIII. — A cette proclamation la plupart des Lacédémoniens jetèrent leurs boucliers et agitèrent les mains en l'air, en signe d'acceptation. Là-dessus intervint une suspension d'armes. Cléon et Démosthènes, et du côté de l'ennemi Styphôn fils de Pharax entrèrent en pourparlers. Parmi ceux qui avaient d'abord exercé le commandement, le premier, Epitadas, était mort; son successeur désigné, Hippagrètes²⁷⁶, quoique respirant encore, était couché au milieu des morts. Styphôn avait été désigné, selon le règlement, pour prendre le commandement après eux, en cas de malheur. Styphôn et ceux qui l'assistaient déclarèrent vouloir, par l'entremise du héraut, consulter sur la conduite à tenir les Lacédémoniens du continent. Mais les Athéniens ne laissèrent passer personne et se chargèrent eux-mêmes de faire venir du continent des hérauts lacédémoniens. La question fut posée deux ou trois fois. Finalement le héraut venu le dernier apporta cette réponse : « Les Lacédémoniens vous engagent à décider vous-mêmes sur vous-mêmes et à ne rien faire de honteux. » Les vaincus se concertèrent donc et se rendirent avec leurs armes. Ce jour-là et la nuit suivante, les Athéniens les tinrent sous bonne garde. Le lendemain, ils élevèrent un trophée dans l'île, firent leurs préparatifs d'appareillage et répartirent les prisonniers sous la garde des triérarques. Les Lacédémoniens envoyèrent un héraut et obtinrent d'enlever leurs morts. Voici le bilan des morts et des prisonniers de l'île : au total quatre cent vingt hoplites lacédémoniens avaient été débarqués à Sphakterie; deux cent quatre-vingt-douze furent transportés vivants à Athènes; les autres étaient morts. Au nombre des survivants il y avait environ cent vingt Spartiates. Les Athéniens avaient perdu peu de monde; car on n'avait pas combattu en bataille rangée.

XXXIX. — Le siège de l'île depuis la bataille navale jusqu'au dernier combat dans l'île avait duré au total

soixante-douze jours. Pendant vingt jours environ, le temps de l'absence des envoyés chargés de négocier la trêve, les assiégés avaient été ravitaillés; le reste du temps, ils n'avaient eu que les vivres importés en cachette. Il restait dans l'île, au moment de la capitulation, du blé et différents approvisionnements. Car le général Epitadas, vu les vivres dont il disposait, ne les distribuait qu'avec parcimonie. Athéniens et Péloponnésiens retirèrent leurs troupes de Pylos et rentrèrent chez eux. La promesse de Cléon, si déraisonnable²⁷⁷ qu'elle fût, se trouva accomplie : vingt jours lui suffirent pour amener à Athènes les prisonniers, comme il l'avait promis.

XL. — Cet événement fut pour les Grecs le plus surprenant de toute la guerre. Nul n'imaginait que la faim ou quelque nécessité que ce fût pût contraindre les Lacédémoniens à mettre bas les armes²⁷⁸; on croyait que jamais ils ne les rendraient et que de toutes façons ils mourraient en combattant. Aussi ne pouvait-on s'imaginer que ceux qui s'étaient rendus fussent de la même trempe que ceux qui étaient morts. Par la suite, un allié d'Athènes posa, pour l'humilier, cette question à un prisonnier : « Étaient-ce de braves soldats, ceux d'entre vous qui ont été tués ? » L'autre répondit que la flèche serait un objet inestimable, si elle savait discerner les braves. Il donnait ainsi à entendre que les pierres et les traits avaient frappé au hasard.

XLI. — Les prisonniers amenés à Athènes, l'on décida de les garder aux fers, jusqu'à ce qu'un accord fût conclu. Si auparavant les Péloponnésiens envahissaient l'Attique, on les tirerait de prison pour les mettre à mort. On établit à Pylos une garnison. Les Messéniens de Naupakte y envoyèrent les plus belliqueux de leurs hommes; ils considéraient Pylos comme leur patrie, car elle avait jadis appartenu à la Messénie. De là ils pillèrent la Laconie, et comme ils parlaient la langue du pays, ils firent à la contrée un tort considérable. Les Lacédémoniens, jusqu'alors, n'avaient pas souffert du pillage et avaient été à l'abri d'une guerre de cette sorte; leurs

Hilotes désertaient et ils redoutaient que la révolte ne s'étendît sur tout le pays. Leurs inquiétudes étaient grandes et, tout en ne voulant pas les laisser paraître aux yeux des Athéniens, ils leur envoyèrent des députés pour obtenir la restitution de Pylos et de leurs hommes. Mais les Athéniens avaient des prétentions plus hautes. Il vint de Lacédémone plusieurs députations, mais elles durent s'en retourner sans avoir rien obtenu. Tels furent les événements de Pylos.

XLII. — Le même été aussitôt après, les Athéniens envoyèrent contre Corinthe une expédition composée de quatre-vingts vaisseaux, de deux mille hoplites, pris parmi leurs troupes, et de deux cents cavaliers, embarqués sur des transports aménagés à cet effet.

Leurs alliés de Milet, d'Andros et de Karystos participaient à cette expédition. Les troupes étaient commandées par Nicias fils de Nikératos et deux autres stratèges. Ils prirent la mer à l'aurore et abordèrent entre la Khersonèse et Le Courant, sur la grève qui s'étend au pied de la colline de Solygeia. C'est sur cette hauteur que se fortifièrent jadis les Doriens pour faire la guerre aux Corinthiens d'origine éolienne; il s'y trouve aujourd'hui encore un bourg qui porte le nom de Solygeia. De la grève où l'escadre avait abordé à ce bourg, il y a une distance de douze stades; la distance est de soixante stades jusqu'à Corinthe, de vingt jusqu'à l'Isthme ²⁷⁶. Les Corinthiens, avertis par les Argiens de l'arrivée prochaine de l'armée athénienne, s'étaient depuis longtemps portés en masse à l'Isthme, sauf ceux qui habitent en deçà. A Ambrakie et à Leukas cinq cents hommes se trouvaient détachés; toutes les troupes, en masse, épiaient le débarquement des Athéniens; ceux-ci néanmoins trompèrent leur surveillance en débarquant de nuit. A la vue des signaux annonçant l'arrivée de l'ennemi, les Corinthiens accoururent en toute hâte laissant la moitié de leur monde au port de Kenkhrées, pour le cas où les Athéniens se porteraient sur Krommyôn.

XLIII. — Deux stratèges les commandaient. L'un

d'eux, Battos, avec une compagnie se dirigea vers le bourg de Solygeia, non fortifié, qu'il voulait occuper. Lykophrôn, avec le reste des troupes, engagea la bataille. Les Corinthiens foncèrent sur l'aile droite athénienne, qui venait à peine de débarquer en avant de la Khersonèse, puis la mêlée devint générale. Le combat fut violent; ce n'était qu'une suite de corps à corps. L'aile droite des Athéniens et des Karystiens qui en formaient l'extrémité reçut le choc des Corinthiens et les repoussa non sans peine. Les Corinthiens reculèrent jusqu'à un mur en pierre et, comme le terrain est escarpé, ils se trouvèrent occuper une position dominante d'où ils criblaient de pierres leurs poursuivants. Ensuite entonnant le péan ils revinrent à la charge et, comme les Athéniens ne pliaient pas, on en vint de nouveau aux mains. Un corps de Corinthiens, en se portant au secours de leur aile gauche, mit en déroute l'aile droite athénienne et la poursuivit jusqu'à la mer. A leur tour Athéniens et Karystiens les refoulèrent à une certaine distance des vaisseaux. Les deux armées se trouvèrent aux prises sans interruption; la lutte fut particulièrement rude à l'aile droite des Corinthiens, où Lykophrôn repoussa les attaques de l'aile gauche athénienne. Car les Corinthiens s'attendaient à voir l'adversaire pousser dans la direction du bourg de Solygeia.

XLIV. — Des deux côtés, on tint longtemps sans céder un pouce de terrain. Mais les Athéniens avaient l'avantage d'avoir de la cavalerie, tandis que les Corinthiens n'en avaient pas. Finalement ceux-ci lâchèrent pied et se retirèrent dans la direction de la hauteur. Alors ils formèrent les faisceaux, se reposèrent sans descendre à la rencontre des Athéniens. Ce mouvement de recul avait été désastreux, surtout pour leur aile droite, où Lykophrôn leur stratège périt avec quantité d'hommes. Le reste de l'armée une fois forcé, ne fut pas poursuivi énergiquement et n'eut pas à fuir rapidement; aussi put-il se retirer comme l'aile droite sur les hauteurs, où il s'établit. Les Athéniens, voyant que l'ennemi refusait

le combat, dépouillèrent les cadavres et relevèrent leurs morts; ils élevèrent immédiatement un trophée. La moitié des troupes corinthiennes, qui étaient restées à Kenkhreés pour empêcher les Athéniens de se porter avec leur flotte à Krommyôn, n'avait pu apercevoir le combat, que leur dissimulait le mont Onéion. Mais, à la vue d'une nuée de poussière, ils comprirent ce dont il s'agissait et se portèrent immédiatement à la rescousse et aussi les vieux soldats de la garnison de Corinthe, à la nouvelle de ce qui s'était passé, quittèrent la ville pour en faire autant. Les Athéniens, en apercevant tous ces gens qui avançaient dans leur direction, s'imaginèrent qu'il s'agissait d'un renfort fourni par les Péloponnésiens des villes voisines. Ils battirent en retraite précipitamment vers leurs vaisseaux, emportant les dépouilles et leurs propres morts, sauf deux qu'ils n'avaient pu retrouver et qu'ils laissèrent sur le terrain. Ils s'embarquèrent et gagnèrent les îles voisines. C'est de là qu'ils réclamèrent par le héraut et obtinrent la permission d'enlever les morts abandonnés. Dans cette affaire deux cent douze Corinthiens et un peu moins de cinquante Athéniens trouvèrent la mort.

XLV. — Les Athéniens levèrent l'ancre et le même jour se portèrent vers Krommyôn²⁸⁰, du territoire de Corinthe, à cent vingt stades de cette ville.

Ils y mouillèrent, ravagèrent le territoire et bivouaquèrent. Le lendemain, ils gagnèrent en longeant la côte le pays d'Épidaure, où ils firent une descente, puis arrivèrent à Méthônè, entre Epidaure et Trézène. Ils s'emparèrent de l'isthme reliant la presqu'île où est située Méthônè, s'y retranchèrent, y laissèrent une garnison et dévastèrent les campagnes de Trézène, d'Halies et d'Epidaure. Leurs travaux de fortification terminés, ils rentrèrent chez eux.

XLVI. — Vers la même époque, Eurymédôn et Sophoklès²⁸¹, qui avaient quitté Pylos pour gagner par mer la Sicile, arrivèrent à Corcyre. Avec le concours des gens de la ville, ils marchèrent contre les Corcyréens qui après

les troubles s'étaient établis dans la montagne d'Istônè et qui maîtres du pays y causaient de grands ravages. On attaqua et on prit leur retranchement. Mis en fuite, les occupants se réfugièrent sur une hauteur; ils capitulèrent aux conditions suivantes : ils livreraient leurs troupes auxiliaires, rendraient leurs armes et le peuple athénien déciderait de leur sort. Les stratèges, sur parole, les firent transporter dans l'île de Ptykhia, où ils devaient rester sous bonne garde jusqu'à leur transfert à Athènes. Il avait été stipulé que si l'un d'eux cherchait à s'évader et se faisait prendre, la trêve se trouverait rompue pour tous. Les chefs du parti démocratique de Corcyre, craignant qu'arrivés à Athènes les prisonniers ne fussent épargnés, imaginèrent le stratagème suivant. Ils envoyèrent secrètement à ceux de l'île des amis chargés de leur faire croire, en simulant la bienveillance, que le meilleur parti pour eux serait de prendre la fuite le plus rapidement possible; eux-mêmes mettraient à leur disposition une embarcation; car, prétendaient-ils, les stratèges athéniens se disposaient à les livrer au populaire de Corcyre.

XLVII. — Les autres se laissèrent convaincre : on avait tout combiné pour que, dès leur départ, le navire fût capturé. La trêve se trouva rompue et tous les fugitifs furent livrés aux Corcyréens. Les stratèges athéniens, en fournissant un prétexte plausible et en assurant la sécurité des auteurs de cette machination, ne contribuèrent pas peu au succès de cette perfidie. Il fut manifeste qu'ils ne voulaient pas laisser à d'autres le soin de conduire à Athènes les prisonniers; comme ils partaient pour la Sicile, ils entendaient s'en assurer l'honneur. Les Corcyréens, dès qu'ils eurent ces hommes en leur pouvoir, les enfermèrent dans un grand édifice; ils les en retirèrent par groupes de vingt, les faisaient passer enchaînés les uns aux autres entre deux haies d'hoplites qui les frappaient et les lardaient de coups, quand ils reconnaissaient en eux des ennemis. Des gens armés de fouets pressaient la marche de ceux qui s'attardaient.

XLVIII. — Environ soixante hommes furent ainsi emmenés et exécutés, sans éveiller l'attention de ceux qui étaient dans l'édifice et qui s'imaginaient seulement qu'on les transférerait ailleurs. Mais enfin on se chargea de les détromper; alors ils se mirent à implorer les Athéniens, les suppliant de leur donner eux-mêmes la mort, s'ils y consentaient. Désormais, ils refusèrent de sortir du bâtiment et menacèrent de s'opposer de toutes leurs forces à quiconque voudrait y pénétrer. Les Corcyréens renoncèrent alors à forcer les portes, ils montèrent sur le toit, pratiquèrent dans le plafond une ouverture, par laquelle ils les mitraillèrent, à l'intérieur, à coups de pierres et de traits. Les malheureux se garaient du mieux qu'ils pouvaient; beaucoup se donnèrent la mort de leurs propres mains, en s'égorgeant à l'aide des flèches qu'ils recevaient, en se pendant avec les sangles des lits à leur portée ou au moyen de lacets confectionnés avec leurs vêtements. Bref, pendant la plus grande partie de la nuit, qui était tombée sur cette scène affreuse, toutes sortes de mort leur furent infligées et ils périrent soit de leur propre main, soit sous les coups dont on les accablait d'en haut. Au jour, les Corcyréens entassèrent leurs cadavres sur des chariots et les transportèrent hors de la ville. Toutes les femmes qui avaient été prises dans le fortin furent réduites en esclavage.

Telle fut la fin infligée par le parti populaire²⁸² aux Corcyréens réfugiés dans la montagne. Cette révolution considérable prit fin, du moins en ce qui concerne la guerre présente. Le parti aristocratique avait été pour ainsi dire anéanti. Les Athéniens firent voile vers la Sicile, but primitif de leur expédition; ils y menèrent la guerre avec les alliés qu'ils y avaient.

XLIX. — Les Athéniens de Naupakte, de concert avec les Akarnaniens, se mirent en campagne à la fin de l'été et prirent par trahison Anaktorion, ville corinthienne située à l'embouchure du golfe d'Ambrakie. Les Akarnaniens en chassèrent les Corinthiens et envoyèrent de tous les coins du pays des gens pour l'occuper.

L. — L'hiver suivant, Aristidès fils d'Arhippos, l'un des stratèges commandant les vaisseaux athéniens chargés de percevoir le tribut qui avaient été envoyés chez les alliés, arrêta à Eïôn à l'embouchure du Strymôn le Perse Artaphernès²⁸³, qui se rendait à Lacédémone avec une mission du Roi. On l'amena à Athènes, on déchiffra la lettre écrite en caractères assyriens²⁸⁴ dont il était porteur. Entre beaucoup d'autres renseignements, on y lut en substance que le Roi ne comprenait rien aux demandes des Lacédémoniens; les nombreux envoyés que ceux-ci lui avaient adressés ne s'accordaient pas entre eux; s'ils voulaient se faire comprendre, ils devaient lui adresser des ambassadeurs avec Artaphernès. Les Athéniens le firent partir par la suite pour Ephèse, avec une trière, en lui adjoignant des ambassadeurs. Mais, arrivés dans cette ville, ils y apprirent la mort récente d'Artaxerxès fils de Xerxès et ils revinrent à Athènes.

LI. — Le même hiver, les habitants de Khios démolirent la nouvelle muraille à la demande des Athéniens qui redoutaient de leur part un soulèvement. Pourtant les Khiotes leur avaient donné des gages et la ferme assurance qu'ils ne changeraient rien à leur constitution. L'hiver prit fin, ainsi que la septième année de la guerre racontée par Thucydide.

LII. — Dès le début de l'été suivant, une éclipse de soleil se produisit, à l'époque de la nouvelle lune²⁸⁵ et au commencement du même mois eut lieu un tremblement de terre. Les exilés de Mytilène et du reste de Lesbos se réunirent sur le continent d'où ils partirent pour la plupart avec des troupes mercenaires du Péloponnèse. Ils prirent Rhœteion et contre une rançon de deux mille statères en monnaie phokéenne²⁸⁶ restituèrent la ville à ses habitants, sans y commettre aucune déprédation. Après quoi, ils marchèrent contre Antandros, dont ils s'emparèrent par trahison. Ils projetaient de délivrer les autres villes, dites de la Côte, qu'avaient jadis occupées les Mytiléniens, mais que tenaient maintenant les Athéniens. Ils convoitaient surtout Antandros. Se forti-

fiant dans cette ville, il leur serait facile de construire des vaisseaux, en raison des bois de l'Ida tout proches et de l'abondance des autres matériaux; puis ils auraient toute latitude, en la prenant comme base, de ruiner Lesbos, située à peu de distance et de s'emparer des autres villes éoliennes du continent. Voilà les préparatifs auxquels ils se livraient.

LIII. — Le même été, les Athéniens mirent à la voile contre Cythère avec soixante vaisseaux, deux mille hoplites et un petit nombre de cavaliers. Ils emmenaient avec eux des Milésiens et quelques autres alliés. A la tête de cette expédition se trouvaient Nicias fils de Nikéatos, Nikostratos fils de Diitréphès et Autoklès fils de Tolmæos. Cythère est une île adjacente à la Laconie, à la hauteur du cap Maléa. Les habitants sont des Lacédémoniens, de la classe des Périèques; chaque année Sparte y envoyait un magistrat appelé Juge pour Cythère²⁸⁷; elle y entretenait constamment une garnison d'hoplites et veillait avec le plus grand soin sur cette île qui offrait un port aux navires marchands en provenance d'Égypte et de Libye et qui préservait la Laconie des incursions de pirates du côté de la mer, par où seulement elle est accessible. Car cette île s'étend dans toute sa longueur sur la mer de Sicile et sur la mer de Crète.

LIV. — Les Athéniens y abordèrent et, avec un corps de dix vaisseaux et de deux mille hoplites de Milet, ils s'emparèrent de la ville maritime appelée Skandeia. Avec le reste de leur armée, ils débarquèrent sur la partie de l'île qui fait face au cap Maléa, marchèrent contre la ville maritime des Cythériens; ils trouvèrent immédiatement tous les habitants campés hors de la ville. Un combat eut lieu; les Cythériens résistèrent quelque temps, mais bientôt ils reculèrent et se réfugièrent dans la ville haute. Alors ils convinrent avec Nicias et les stratèges athéniens de se rendre à discrétion, pourvu qu'on leur laissât la vie. Déjà des pourparlers avaient été engagés entre Nicias et quelques Cythériens; aussi arriva-t-on plus rapidement à un accord immédiat et consentit-on

des conditions moins rigoureuses pour le présent et pour l'avenir. Autrement, les Athéniens eussent volontiers expulsé les Cythériens, étant donné leur qualité de Lacédémoniens et la position de l'île contre la Laconie. Après cet accord, les Athéniens prirent possession de Skandeia, ville située sur le port et mirent une garnison à la ville des Cythériens; puis ils firent voile vers Asinè, Hélos et la plupart des villes maritimes; ils y opérèrent des descentes, y bivouaquèrent aux endroits favorables et ravagèrent le pays pendant sept jours.

LV. — Voyant les Athéniens maîtres de Cythère, les Lacédémoniens s'attendaient à subir sur leur propre territoire de semblables descentes. Néanmoins, nulle part, ils ne leur opposèrent leurs forces réunies. Ils se contentèrent d'envoyer ici et là, aux endroits les plus menacés, des détachements de garde, composés surtout d'hoplites; ailleurs, ils redoublaient de précautions. Bien des raisons leur faisaient craindre des changements dans leur gouvernement : la défaite considérable et inattendue qu'ils avaient subie à Sphaktérie, la prise par l'ennemi de Pylos et de Cythère, bref une guerre qui de toutes parts multipliait à l'improviste ses coups subits. Aussi contre leur habitude ils équipèrent quatre cents cavaliers et des archers²⁸⁸. Plus que jamais, ils étaient las de la guerre, engagés qu'ils étaient dans une lutte qu'il faudrait mener avec des vaisseaux et contre des Athéniens, pour qui l'inaction était toujours une trahison de leurs justes espérances. En outre, les coups de la fortune, qui, en si peu de temps et contre leur attente, s'étaient multipliés, les avaient terriblement frappés; ils craignaient la répétition d'un désastre comme celui de Sphaktérie. Bref ils n'avaient plus la même hardiesse. La moindre de leurs entreprises leur paraissait vouée à l'échec, tant leur confiance se trouvait ébranlée à la suite de revers inaccoutumés.

LVI. — Malgré les ravages exercés par les Athéniens sur la région côtière, les Lacédémoniens se tinrent généralement en repos. Quand une descente s'effectuait face

à une de leurs garnisons, tous, dans l'état d'esprit que nous avons indiqué, se croyaient numériquement inférieurs. Une seule garnison résista aux envirs de Kotyrta et d'Aphroditia; elle fonça sur un corps de troupes légères éparses dans la campagne et le mit en fuite; mais reçue par les hoplites elle fit demi-tour, perdant quelques hommes et se faisant prendre des armes. Les Athéniens élevèrent un trophée et de là firent voile vers Cythère. Ensuite, ils se dirigèrent vers Épidaure-Liméra, ravagèrent une partie du territoire et arrivèrent à Thyréa, ville de la contrée appelée la Kynouria, voisine de l'Argolide et de la Laconie. Les Lacédémoniens, qui jadis l'habitaient, l'avaient donnée aux Éginètes expulsés, voulant ainsi reconnaître les services rendus par Égine, au moment du tremblement de terre et de la révolte des Hilotes et marquer que ses habitants, tout en étant soumis aux Athéniens, n'avaient pas cessé d'être du parti de Lacédémone.

LVII. — A l'arrivée des Athéniens, les Éginètes abandonnèrent la muraille qu'ils étaient occupés à élever au bord de la mer. Ils se réfugièrent dans leur ville haute distante de là de dix stades. Une des garnisons lacédémoniennes de la contrée, qui collaborait à l'édification de la muraille, refusa, malgré les instances des Éginètes, d'entrer dans les murs, car elle redoutait de s'y trouver enfermée. Elle se retira sur les hauteurs, où ne se croyant pas en état de combattre, elle ne bougea plus. Sur ces entrefaites les Athéniens abordent, avancent immédiatement avec toutes leurs forces et s'emparent de Thyréa. Ils brûlèrent la ville, la détruisirent entièrement et retournèrent à Athènes en emmenant tous les Éginètes qui n'avaient pas péri dans l'action, et Tantalos, fils de Patroklès, le commandant qui représentait parmi eux les Lacédémoniens. Il avait été blessé et fait prisonnier. Les Athéniens ramenèrent également quelques habitants de Cythère, que, soucieux de leur sécurité, ils crurent bon de transporter ailleurs. On décida de les déposer dans les îles; les autres Cythériens

restés dans l'île paieraient un tribut de quatre talents. Tous les Éginètes faits prisonniers furent condamnés à mort; on assouvissait ainsi une haine invétérée²⁹⁹. Tantalos fut mis aux fers avec les Lacédémoniens pris à Spakterie.

LVIII. — Le même été, en Sicile, un armistice intervint entre les habitants de Kamarina et ceux de Géla. Puis toutes les autres villes grecques de Sicile envoyèrent des députés qui se réunirent à Géla³⁰⁰ et entamèrent des pourparlers en vue d'une conférence de réconciliation. Maintes opinions furent exprimées de part et d'autre; on ne parvenait pas à se mettre d'accord; on réclamait dans la mesure où on se croyait lésé. Enfin le Syracusain Hermokratès, fils d'Hermôn, parlant dans l'intérêt général, contribua particulièrement à rallier les suffrages.

LIX. — « Ce n'est pas en qualité de citoyen d'une des villes les moins importantes ou les plus éprouvées par la guerre que je vais, Siciliens, prendre la parole devant vous. Je voudrais m'efforcer de montrer à la Sicile tout entière le parti qui me paraît le plus conforme à l'intérêt général.

« A quoi bon entrer dans de longs détails pour montrer à des gens qui ne les ignorent pas les maux qu'entraîne la guerre? Du reste, ce n'est pas par ignorance qu'on se voit poussé à l'entreprendre, ni par crainte qu'on l'évite, si l'on pense y trouver du profit. Mais les uns pensent que les gains qu'elle procure compensent largement les dangers; les autres acceptent les risques et aiment mieux les courir que subir une perte immédiate. Que les adversaires n'aient ni les uns ni les autres ces avantages, au moment opportun, c'est alors qu'il est utile de les inviter à se réconcilier. Tel est notre cas; nous ne pourrions manquer de tirer le plus grand profit d'une pareille conviction. C'est parce que chacun de nous voulait servir ses intérêts particuliers que nous avons pris les armes au début; tâchons maintenant que nos discussions aboutissent à un accord. Si chacun n'obtient pas ce qui

lui revient de droit, nous recommencerons la guerre.

LX. — « Pourtant, si nous sommes sages, il faut en convenir, notre réunion n'a pas seulement pour objet de régler nos intérêts particuliers; c'est la Sicile tout entière qui est à mon avis exposée aux attaques des Athéniens; il s'agit de tâcher de la sauver. Plus que mes discours les Athéniens vous contraindront à cette réconciliation : ce sont les plus puissants des Grecs; ils sont près de nous, avec un petit nombre de vaisseaux, occupés à guetter nos fautes et, se parant du titre d'alliés, ils font servir à leur profit et sous de beaux prétextes leur hostilité naturelle à notre égard.

« Poursuivons la guerre; faisons appel au concours de ces gens, qui, sans qu'on les invite, interviennent d'eux-mêmes, ruinons-nous par nos dépenses particulières; travaillons à étendre leur pouvoir! Tout naturellement, quand ils verront notre épuisement, ils viendront avec des forces plus grandes et feront tout pour soumettre le pays entier à leur domination.

LXI. — « Pourtant, si nous sommes sages, c'est pour acquérir ce que nous n'avons pas et non pour amoindrir ce que nous possédons, que nous faisons appel à des alliés et que nous acceptons les risques. Sachons-le : les dissensions sont la mort de tous les États, mais plus encore pour la Sicile, car les habitants sont d'autant plus exposés que les divisions entre cités sont plus graves. Il faut nous convaincre de cette vérité, réconcilier le citoyen avec le citoyen, la cité avec la cité ²⁹¹. Bref il faut tâcher de sauver en commun la Sicile entière. Nul ne doit se mettre dans l'esprit que les Athéniens n'en veulent qu'aux seuls Siciliens d'origine doriennne et que les Khalkidiens sont en sécurité, parce qu'ils sont d'origine ionienne. Ce n'est pas par antipathie de race qu'ils viennent nous attaquer, mais par convoitise des biens que nous tous, Siciliens, nous possédons en commun. Ils l'ont bien montré, tout dernièrement à l'appel des gens d'origine khalkidienne. Ceux-là n'avaient jamais accordé leur concours en vertu d'un traité. Mais les Athéniens sont

venus à leur aide avec plus d'empressement que n'en demandait le traité. Que les Athéniens aient cette ambition et ces visées, c'est bien pardonnable et je blâme, non pas ceux qui veulent établir leur domination, mais ceux qui sont prêts à la subir. Car la nature de l'homme est ainsi faite; il subordonne ce qui lui cède, il se garde de ce qui lui résiste. Cela, nous le savons, et nous ne prenons pas nos précautions et nous ne jugeons pas que l'essentiel est de nous mettre à l'abri du danger commun! Quelle folie! Pourtant nous serions vite délivrés de ce danger, si nous voulions nous mettre d'accord. Car la base d'opération des Athéniens n'est pas chez eux, mais chez ceux qui les ont appelés. De la sorte, ce n'est pas la guerre qui mettra fin à la guerre; mais c'est la paix qui terminera sans difficultés nos dissensions. Et ces auxiliaires qui se parent de beaux prétextes, mais qui sont de coupables agresseurs, s'en retourneront, comme il convient, sans avoir atteint leur but.

LXII. — « Si nous voulons prendre une sage résolution, tel sera l'immense avantage que nous retirerons du côté des Athéniens. Si la paix est, comme tous en conviennent, le premier des biens, pourquoi ne pas l'instituer parmi nous? Si l'un y gagne, si l'autre y perd, ne croyez-vous pas que la tranquillité, plus que la guerre, soit propre à faire cesser les maux de l'un et à conserver à l'autre ses avantages? N'est-ce pas la paix qui assure honneurs, distinctions éminentes et toutes sortes de biens qu'il serait trop long d'énumérer? Réfléchissez-y bien et ne dédaignez pas mes paroles; profitez-en au contraire pour assurer votre salut. Si vous croyez compter dans vos entreprises sur la justice ou la force, craignez de voir vos espérances terriblement trompées. On a vu maintes fois, sachez-le, des gens poursuivre une juste vengeance ou compter sur leur puissance pour satisfaire leurs ambitions; les uns, loin d'y parvenir, n'ont pas même réussi à se sauver; les autres, loin d'accroître leur puissance, ont perdu ce qu'ils avaient en propre. Car la justice ne suffit pas, à elle seule, à assurer le châtement du cou-

pable; la force n'est pas solide parce qu'elle est portée par l'espérance. Ce sont les incertitudes du destin, qui très souvent l'emportent; si peu nécessaires qu'elles soient, elles ont aux yeux de tous cet immense avantage, que, toutes craintes égales, on met dans l'attaque plus de circonspection. »

LXIII. — Maintenant, alarmés à la fois par la crainte d'un avenir insaisissable et par l'effroi que vous cause la présence des Athéniens, convaincus aussi que la faillite de nos espérances est imputable aux obstacles que je viens d'indiquer, chassons de notre pays les ennemis qui nous menacent; concluons entre nous un accord éternel; sinon, par une trêve aussi longue que possible, ajournons la solution de nos différends particuliers.

Bref, si vous m'écoutez, chacun de nous, sachez-le, habitera une cité indépendante où il aura tout pouvoir de punir ou de récompenser sur-le-champ le mal et le bien; dans le cas contraire si vous vous défiez de moi, pour obéir à d'autres avis, il ne sera plus question pour nous de punir l'agresseur; en mettant les choses au mieux, nous aurons pour amis nos pires ennemis et nous serons en désaccord avec ceux que nous devons aimer.

LXIV. — « Pour moi, je répète ce que j'ai dit en commençant. Membre d'une cité considérable, qui est en état d'attaque plutôt que réduite à se défendre, je fais acte de prévoyance en vous conseillant des concessions réciproques. Je souhaite que, en voulant faire du mal à vos ennemis, vous ne vous en fassiez pas davantage à vous-mêmes. Car la folie des querelles ne me porte pas à croire que j'ai autant de pouvoir sur un destin qui échappe à mes prises que sur ma propre pensée. Mon avis est de céder à ce à quoi je puis raisonnablement céder. J'estime que les autres doivent en faire autant et que de vous-mêmes vous devez accorder ce que les ennemis vous forceraient à céder. Il n'y a nulle honte à se faire des concessions entre gens de même race, Doriens entre Doriens, Khalkidiens entre Khalkidiens, bref entre voisins, entre habitants d'un même pays

baigné par la mer et portant tous le nom de Siciliens. Je crois que nous nous ferons la guerre, quand il le faudra et il nous arrivera ensuite de traiter et de nous réconcilier. Mais si nous sommes sages, nous nous unirons toujours pour repousser les attaques de l'étranger; si, quoique visés isolément, nous sommes exposés au même danger, jamais à l'avenir nous n'appellerons des alliés ni des conciliateurs. Ainsi nous assurerons sur-le-champ deux grands avantages à la Sicile : nous nous débarrasserons des Athéniens et de la guerre civile et, à l'avenir, nous habiterons ensemble un pays libre et moins exposé aux menaces de l'étranger. »

LXV. — Tel fut le discours d'Hermokratès. Les Siciliens convaincus décidèrent de mettre d'eux-mêmes et d'un commun accord fin à la guerre. Chacun conserva ce qu'il possédait : les habitants de Kamarina obtinrent Morgantinè contre le versement aux Syracusains d'une somme déterminée. Les alliés d'Athènes convoquèrent les commandants athéniens et leur signifièrent leur intention d'adhérer à l'accord et de les comprendre également dans le traité. Sur leur approbation, l'accord se conclut. Là-dessus les vaisseaux athéniens quittèrent la Sicile. Mais à leur arrivée à Athènes, les uns comme Pythodôros et Sophoklès furent punis d'exil; le troisième, Eurymédôn, se vit infliger une amende. Les Athéniens prétendaient qu'on avait obtenu leur départ à prix d'argent, alors qu'ils auraient pu réduire la Sicile en leur pouvoir; tant leurs succès présents les poussaient à croire que rien ne pouvait leur résister; tant ils s'imaginaient pouvoir venir à bout, quels que fussent les moyens à leur disposition, des entreprises même les plus difficiles ! Cette prétention est imputable à une suite de succès inattendus qui les gonflait d'espoir.

LXVI. — Le même été, les habitants de Mégare²⁹² accablés par les maux que leur causait la guerre avec les Athéniens, qui chaque année faisaient avec toute leur armée deux incursions sur leur territoire, exposés aussi aux méfaits de leurs exilés, qui de Pèges (Les Sources),

où l'émeute menée par le parti populaire les avait chassés, ne cessaient de se livrer au pillage, agitèrent entre eux la question du retour des exilés pour éviter que la république ne fût exposée à ce double danger. Les amis des exilés informés de ces rumeurs se mirent à défendre avec plus d'ardeur et d'audace qu'auparavant cette proposition. Les chefs de la faction démocratique, assurés que le peuple épuisé par les maux ne pourrait être avec eux pour supporter cette nouvelle épreuve, prirent peur et entrèrent en pourparlers avec les stratèges Athéniens : Hippokratès fils d'Ariphrôn et Démosthénès fils d'Alkisthénès. Ils voulaient leur livrer la ville, estimant qu'ils courraient ainsi moins de dangers qu'en faisant rentrer ceux qu'ils avaient expulsés. Ils convinrent d'abord que les Athéniens s'empareraient des Longs-Murs, à huit stades de la ville, du côté de Nisæa, leur port. Ainsi les Péloponnésiens ne pourraient accourir de Nisæa; dans cette ville les Péloponnésiens seuls formaient la garnison, pour mieux tenir Mégare. Ensuite, ils feraient tout pour livrer la ville haute. Ces deux conditions remplies, les gens de Mégare viendraient plus facilement à composition.

LXVII. — Quand des deux côtés ont eut pris et arrêté ces dispositions, les Athéniens vinrent à la ville, de nuit, pour gagner Minoa, île dépendant de Mégare. Ils disposaient de six cents hoplites que commandait Hippokratès. Ils se dissimulèrent dans un fossé peu éloigné d'où les Mégariens tiraient l'argile pour la confection des briques du rempart. Le reste des troupes avec Démosthénès, l'autre stratège, les troupes légères de Platée et les péripoles se mirent en embuscade au temple d'Enyalios, plus proche encore de la ville. Ces préparatifs nocturnes échappèrent à tous, sauf à ceux qui devaient conduire l'opération. Un peu avant le point du jour, les Mégariens qui trahissaient leur patrie imaginèrent le stratagème suivant : depuis longtemps pour exercer la piraterie, ils avaient obtenu, en circonvenant le commandant de la place, qu'on leur ouvrit les portes. De nuit,

ils faisaient transporter à la mer sur un chariot, en utilisant le fossé, un canot à deux rames et gagnaient le large. Avant le jour ils ramenaient le canot sur le chariot et le faisaient rentrer par les portes à l'intérieur de l'enceinte. Ils évitaient ainsi d'éveiller les soupçons des Athéniens de Minoa, qui n'apercevaient dans le port aucune embarcation.

Déjà le chariot était aux portes de la ville. Les gardes ouvrirent comme à l'ordinaire pour le laisser passer, quand à sa vue les Athéniens, ainsi qu'il avait été convenu, sortirent de leur embuscade et accoururent avant que la porte se fermât et au moment où le chariot s'y trouvait encore engagé. Les Mégariens, qui étaient de connivence avec eux, égorgent les gardes. Les Platéens aux ordres de Démosthénès et les péripoles arrivèrent au pas de course à l'endroit où se dresse maintenant un trophée. Un combat s'engagea à l'intérieur des portes, car les Péloponnésiens peu éloignés étaient accourus au premier bruit. Les Platéens furent victorieux; les hoplites athéniens arrivèrent et pénétrèrent par les portes qu'occupaient solidement les gens de Platée.

LXVIII. — A mesure que les Athéniens franchissent la porte, ils s'avancent vers la muraille. Quelques soldats de la garnison péloponnésienne commencèrent par résister et par les repousser, éprouvant quelques pertes. Mais la plupart prirent la fuite, effrayés par cette attaque soudaine en pleine nuit et persuadés que toute la population de Mégare avait trahi. Un fait tout fortuit contribua à leur déroute : un héraut athénien fit de son propre mouvement la proclamation que ceux des Mégariens qui le voulaient pouvaient aller en armes se joindre aux Athéniens. Alors, les Péloponnésiens cessèrent toute résistance et crurent avoir effectivement contre eux tout le peuple; ils se réfugièrent à Nisæa. Au lever du jour, les murailles étaient déjà prises et une grande agitation régnait dans Mégare. Ceux des Mégariens de complicité avec les Athéniens et le reste des gens qui étaient dans la confiance disaient qu'il fallait ouvrir les portes et

marcher au combat. Car il avait été convenu que, dès l'ouverture des portes, les Athéniens se précipiteraient dans la ville; les conjurés devaient se frotter d'huile pour être reconnaissables et éviter d'être malmenés. Or ils pouvaient ouvrir les portes sans grand danger; il était entendu que d'Eleusis arriveraient quatre mille hoplites athéniens et six cents cavaliers.

Effectivement, ceux-ci s'étaient mis en route pendant la nuit et ils étaient arrivés. Les conjurés, frottés d'huile, se trouvaient aux portes, quand un des affidés dévoile le complot. Les habitants se réunissent, arrivent en masse et déclarent qu'il faut s'abstenir de faire une sortie, puisque jamais auparavant on n'avait osé en faire, bien qu'on disposât de plus de forces; il ne fallait pas mettre la ville dans un danger manifeste; ceux qui seraient d'un avis différent se verraient exposés à leurs coups sans tarder. Ils feignaient d'être dans l'ignorance du complot et présentaient seulement leur opinion comme la meilleure. Cependant ils restaient près des portes pour assurer leur défense, si bien que les conjurés ne purent exécuter leur projet.

LXIX. — Les stratèges athéniens, informés de ce contretemps et convaincus de l'impossibilité de s'emparer de la ville de vive force, se mirent sur-le-champ à élever un mur autour de Nisæa. Ils étaient persuadés que s'ils réussissaient à s'emparer de la place avant qu'on vînt à son secours, on obtiendrait plus rapidement la capitulation de Mégare. Athènes leur fit parvenir sans tarder du fer, des tailleurs de pierre et tout ce qui était nécessaire. Ils commencèrent les travaux en partant du mur dont ils étaient maîtres; ils interceptèrent la partie qui regardait Mégare en établissant de chaque côté jusqu'à la mer un fossé et un retranchement. L'armée se distribua le travail; on utilisa les pierres et les briques du faubourg; on coupa les arbres de la forêt et les branches pour établir des palissades, partout où cela pouvait être utile. Les maisons du faubourg furent percées de créneaux et mises en état de défense. Toute la journée

fut consacrée à ces travaux. Le lendemain vers le soir le mur était presque entièrement achevé. Les gens de Nisæa furent pris de peur; ils manquaient de vivres, car ils avaient coutume de se ravitailler au jour le jour dans la ville haute; ils désespéraient de voir les Péloponnésiens se porter promptement à leur secours; surtout ils s'imaginèrent que les Mégariens leur étaient hostiles. Aussi traitèrent-ils avec les Athéniens : chacun donnerait comme rançon une somme d'argent déterminée; les armes seraient livrées et tous les Lacédémoniens qui se trouvaient à l'intérieur de la place, y compris leur commandant, seraient remis à la discrétion des Athéniens. Une fois ces conditions acceptées, ils purent se retirer. Les Athéniens abattirent les Longs-Murs partant de Mégare et, installés à Nisæa, y prirent toutes les autres dispositions nécessaires.

LXX. — A ce moment, le Lacédémonien Brasidas fils de Tellis se trouvait aux environs de Sikyonè et de Corinthe, occupé à faire des préparatifs pour une expédition en Thrace. A la nouvelle de la prise des murs, craignant pour les Péloponnésiens de Nisæa et pour Mégare, il fit passer l'ordre aux Béotiens de venir en toute hâte se joindre à lui à Tripodiskos, village de la Mégaride au pied du mont Géraueia. Il s'y porta en personne avec deux mille sept cents hoplites de Corinthe, quatre cents Phléiasiens, six cents de Sikyonè, sans compter des hommes qu'il avait déjà rassemblés. Il pensait arriver à temps pour s'emparer de Nisæa. Mais, parti de nuit pour gagner Tripodiskos, il apprit que la ville était tombée aux mains de l'ennemi. Il prit dans son armée trois cents hommes d'élite et, avant que sa marche eût été éventée, il s'approcha de Mégare, à l'insu des Athéniens postés au bord de la mer. Il prétendait faire une tentative sur Nisæa; il l'eût même essayé, si la chose eût été possible. Surtout il voulait pénétrer dans Mégare et s'assurer de la ville. Il demanda qu'on l'y accueillît, en déclarant qu'il avait bon espoir de reprendre Nisæa.

LXXI. — Des deux factions de Mégare, l'une craignait que Brasidas, en ramenant les exilés, ne l'expulsât elle-même; l'autre, que le peuple animé de la même crainte, ne se tournât contre elle et que la cité déchirée par les luttes intérieures ne pût sous les coups des Athéniens aux aguets. On refusa donc d'accueillir Brasidas. Des deux côtés on crut préférable de se tenir tranquille et de surveiller les événements; on s'attendait, d'un côté comme de l'autre, à une rencontre entre les Athéniens et les troupes de secours et l'on comptait qu'il était plus sûr d'attendre la victoire pour passer du côté du vainqueur. Brasidas, qui n'avait pu les décider, rejoignit le reste de son armée.

LXXII. — Au point du jour, les Béotiens arrivèrent. Avant même d'avoir reçu le message de Brasidas, ils avaient décidé de se porter au secours de Mégare, dans la pensée que le danger couru par cette ville les intéressait particulièrement et déjà ils se trouvaient à Platée. L'arrivée du messager leur communiqua une nouvelle ardeur. Ils envoyèrent à Brasidas deux mille deux cents hoplites et six cents cavaliers, tandis que le reste de leurs troupes se retirait. Ces forces réunies portaient l'effectif de l'armée à six mille hoplites au moins. Les hoplites athéniens se trouvaient rangés en bataille aux abords de Nisæa et sur le rivage; les troupes légères étaient disséminées dans la plaine. Les cavaliers béotiens chargèrent à l'improviste les troupes légères, les bousculèrent d'autant plus facilement que, jamais jusqu'à ce jour, les Mégariens n'avaient de nulle part reçu de secours et les poussèrent jusqu'à la mer. Mais la cavalerie athénienne se mit en action à son tour et en vint aux mains; ce combat de cavalerie dura longtemps et les deux partis s'attribuèrent la victoire. L'hipparque des Béotiens et un petit nombre de cavaliers qui avaient poussé jusqu'à Nisæa périrent sous les coups des Athéniens, qui dépouillèrent leurs cadavres et restèrent maîtres des corps; néanmoins, ils accordèrent à l'ennemi la permission de les enlever. Ils élevèrent un trophée. Malgré tout, dans

l'ensemble, nul n'obtint d'avantage décisif. Les Béotiens rejoignirent leurs troupes, les Athéniens se replièrent sur Nisæa.

LXXIII. — Là-dessus, Brasidas et son armée se rapprochèrent de la mer et de Mégare. Ils occupèrent une position avantageuse, se mirent en ordre de bataille, mais sans bouger. Ils pensaient que l'attaque viendrait des Athéniens et savaient que les Mégariens attendaient prudemment que la victoire se fût prononcée. Dans cette inaction, ils croyaient trouver un double avantage : celui de ne pas attaquer les premiers et de ne pas se lancer volontairement dans une action périlleuse. Et pourquoi l'eussent-ils fait, puisqu'ils se montraient d'une manière indiscutable disposés à combattre et qu'ils pourraient s'attribuer le mérite d'une victoire qui ne leur aurait coûté aucun effort? En même temps c'était le meilleur parti à suivre relativement à Mégare. Ne pas se montrer, c'était se refuser toutes les chances et se condamner à perdre Mégare, tout aussi sûrement qu'en cas de défaite. Voir d'autre part les Athéniens refuser le combat, c'était sans bataille atteindre le but même de leur expédition. Et c'est ce qui arriva. Les Athéniens, une fois sortis et rangés en bataille près des Longs-Murs, voyant que l'ennemi ne marchait pas contre eux, se tinrent eux aussi tranquilles. Leurs stratèges se disaient que la partie n'était pas égale, tout accoutumés qu'ils fussent à remporter généralement l'avantage. En prenant l'initiative du combat contre un ennemi supérieur en nombre, en cas de victoire, ils s'emparaient de Mégare; en cas de défaite, ils perdaient l'élite de leurs hoplites; l'ennemi au contraire ayant ses forces intactes et n'en engageant qu'une partie²⁹³, rien d'étonnant dans ces conditions qu'il fût prêt à combattre. Ils attendirent un moment, et comme aucun des deux partis ne prenait l'initiative de la bataille, les Athéniens les premiers se replièrent sur Nisæa; aussitôt les Péloponnésiens regagnèrent leur base de combat. Devant le refus de combattre des Athéniens, Brasidas fut considéré comme vainqueur. Les Mégariens,

amis des proscrits, s'enhardirent, lui ouvrirent les portes et le reçurent avec les autres commandants des villes, tandis que la faction qui avait traité avec les Athéniens était frappée de terreur; des pourparlers furent engagés.

LXXIV. — Après quoi, les alliés se dispersèrent dans les villes. Brasidas retourna à Corinthe pour y préparer l'expédition de Thrace, qui était son premier objectif. Après le départ des Athéniens, les Mégariens de la ville qui s'étaient le plus compromis avec eux, se sentant démasqués, quittèrent immédiatement Mégare; les autres entrèrent en pourparlers avec les amis des proscrits et rappelèrent ceux de Pèges, non sans leur avoir fait prendre solennellement l'engagement qu'ils ne leur garderaient pas rancune et qu'ils travailleraient au bien de l'État. Mais une fois élevés aux magistratures, au cours d'une revue de troupes, ils firent ranger à distance les compagnies et en firent sortir environ cent hommes, tant de leurs ennemis que de ceux qui, à leur avis, s'étaient engagés à fond avec les Athéniens. Ils contraignirent le peuple à se prononcer dans un suffrage public, sur leur conduite, obtinrent leur condamnation et les mirent à mort. Ils imposèrent à la ville un régime franchement oligarchique. Et ce gouvernement, né de la sédition, se prolongea pendant longtemps à Mégare.

LXXV. — Le même été, les Mytiléniens se mirent en devoir d'exécuter leur projet de fortifier Antandros. Les stratèges athéniens, chargés de lever le tribut des alliés, Démodikos et Aristidès se trouvaient aux environs de l'Hellespont; le troisième, Lamakhos, était parti avec dix vaisseaux pour le Pont-Euxin. A la nouvelle qu'on se préparait à fortifier la place, ils craignirent qu'il n'arrivât ce qui était arrivé à Anæes, près de Samos où les proscrits de cette dernière ville s'étaient transportés. De là ils prêtaient main-forte aux Péloponnésiens en leur envoyant des pilotes pour leur flotte, fomentaient des troubles entre les Samiens de la ville et accueillaient les fugitifs, Démodikos et Aristidès rassemblèrent donc des

troupes alliées, firent voile vers Antandros; ils défirent dans un combat les habitants qui s'étaient portés à leur rencontre et reprirent la place. Peu de temps après, Lamakhos, qui avait pénétré dans le Pont-Euxin et avait relâché sur les bords du Kalex près d'Hérakleia, perdit ses vaisseaux par suite des pluies torrentielles dans le haut pays qui avaient provoqué une crue soudaine. Avec son armée il traversa le pays des Thraces-Bithyniens, qui habitent en Asie sur l'autre rive du détroit, et arriva à Khalkédôn, colonie de Mégare, à l'entrée du Pont.

LXXVI. — Le même été, Démosthénès, stratège athénien, aussitôt après avoir quitté Mégare, vint mouiller à Naupakte avec quarante vaisseaux. Quelques Béotiens avaient noué des intrigues avec Hippokratès et avec lui-même; ils voulaient changer la forme du gouvernement et installer le régime démocratique, comme à Athènes. Le principal artisan de ces intrigues était un exilé de Thèbes, réfugié en Béotie, Ptœodôros. Voici quel était leur plan. Quelques traîtres devaient leur livrer Siphes, ville maritime du territoire de Thespies, sur le golfe de Krisa. D'autres, d'Orkhoméné, proposaient de leur remettre Khærôneia ville tributaire d'Orkhoméné, dite jadis des Minyens et aujourd'hui de Béotie; les proscrits d'Orkhoméné travaillaient très activement à ce complot; ils prenaient à leur solde des hommes du Péloponnèse. Or Khærôneia est aux confins de la Béotie, du côté de Phanoteus ville de Phôkide. Quelques Phôkiens étaient entrés dans la conspiration. Pour cela il fallait que les Athéniens s'emparassent de Délion, lieu consacré à Apollon, sur le territoire de Tanagra, face à l'Eubée; ils devaient également être sur les lieux à un jour fixé pour empêcher les Béotiens de se réunir et de se porter en masse au secours de Délion, occupés qu'ils seraient par les agitations intérieures. Au cas où la tentative réussirait et où l'on parviendrait à fortifier Délion, dût-on même renoncer à opérer un changement immédiat dans le gouvernement des villes béotiennes, on espérait que la mainmise sur les différentes positions, le pil-

lage s'exerçant sur le pays, chacun disposant sous la main d'un asile, les affaires ne resteraient pas longtemps dans le même état.

Avec le temps, grâce à l'aide que les Athéniens fourniraient aux révoltés et à la dissémination de l'adversaire, les insurgés comptaient imposer à la Béotie un gouvernement favorable à leurs intérêts. Tel était le plan de la conspiration.

LXXVII. — Hippokratès, avec les troupes athéniennes, devait marcher au moment opportun contre les Béotiens. Il avait fait prendre les devants à Démosthènes et l'avait envoyé avec ses quarante vaisseaux à Nau-pakte. Là Démosthènes se proposait de lever une armée composée des Akarnaniens et des autres alliés; il ferait voile ensuite sur Siphes, ville qui lui serait livrée par trahison. Un jour avait été fixé pour l'exécution de ces différentes mesures. Une fois arrivé, Démosthènes trouva les gens d'Œniades que les Akarnaniens réunis avaient contraints d'entrer dans l'alliance athénienne. Il rassembla tous les contingents alliés de cette contrée, marcha d'abord contre Salynthios et les Agræes qu'il soumit. Il prit toutes ses dispositions pour arriver devant Siphes, au moment opportun.

LXXVIII. — A la même époque de l'été, Brasidas se mit en marche avec dix-sept cents hoplites pour gagner le littoral de la Thrace. Il arriva à Hérakleia-Trakhinienne d'où il dépêcha à Pharsale un messenger pour demander aux amis de Lacédémone de faciliter le passage de son armée à travers le pays. Panæros, Dôros, Hippolokhidas, Torylaos, Strophakos, proxène des Khalikiens vinrent le rejoindre à Méliteia d'Akhaïe. Il se mit alors en marche. Il avait également pour guides d'autres Thessaliens et Nikônidas de Larisa, ami de Perdikkas. Sans guide, il était fort difficile de traverser la Thessalie, à plus forte raison, avec une troupe en armes. De plus tous les Grecs indistinctement voyaient d'un mauvais œil une troupe traverser les pays voisins, sans avoir obtenu l'agrément des habitants. Enfin, de tout

temps, la masse en Thessalie avait montré des sympathies pour les Athéniens et, si au lieu d'un gouvernement oligarchique les Thessaliens avaient été en démocratie, jamais Brasidas n'eût pénétré dans le pays. Même alors, au cours de son avance, il se trouva des Thessaliens du parti hostile à Lacédémone pour marcher contre lui et tenter de l'arrêter sur le fleuve Énipeus. Ceux-ci lui reprochèrent de violer leur territoire, sans l'assentiment de la nation. Les guides protestèrent qu'ils n'avaient pas l'intention de conduire Brasidas à travers la Thessalie contre le gré des habitants. Brasidas était venu à l'improviste, ils étaient ses hôtes et ils l'accompagnaient. Brasidas, à son tour, leur déclara qu'il éprouvait de l'amitié pour la Thessalie et les Thessaliens : c'était contre les Athéniens, non contre eux, qu'il portait les armes; il ignorait qu'une inimitié quelconque existât entre Thessaliens et Lacédémoniens, au point d'empêcher le passage sur les terres des uns ou des autres; il ne poursuivait pas sa marche, s'ils s'y opposaient; et d'ailleurs il ne pourrait le faire. Toutefois, il pensait bien qu'ils ne l'empêcheraient pas de passer. Sur ces mots, les Thessaliens se retirèrent. Brasidas, sur le conseil de ses guides, poursuivit sa route à marches forcées, avant que des troupes plus nombreuses pussent s'assembler pour s'y opposer. Le jour même où il avait quitté Méliteia il arriva à Pharsale et il établit son camp au bord du fleuve Apidanos. Ensuite, il gagna Phakion, puis la Perrhæbie. Là les guides thessaliens le quittèrent; ce furent les Perrhæbiens, sujets des Thessaliens, qui le conduisirent à Dion, ville appartenant à Perdikkas, située au pied de l'Olympe, dans la partie de la Macédoine qui fait face à la Thessalie.

LXXIX. — C'est ainsi que Brasidas traversa rapidement la Thessalie, avant que personne fût en état de l'en empêcher. Il arriva auprès de Perdikkas et en Khalikidique. C'est sous le coup de l'effroi que leur causaient les succès des Athéniens que les Thraces en dissidence avec Athènes et Perdikkas lui-même avaient appelé cette

armée du Péloponnèse; les Khalkidiens pensaient qu'ils seraient les premiers à subir les attaques des Athéniens; de plus les villes de leur voisinage, sans avoir fait encore défection, les incitaient en secret. Perdikkas, lui, n'était pas ouvertement l'ennemi d'Athènes, mais ses anciens différends avec cette ville ne laissaient pas de lui inspirer des craintes. Surtout il voulait soumettre Arrhabæos, roi des Lynkestes. Enfin ce qui facilita particulièrement l'envoi de cette armée du Péloponnèse, ce furent les revers que subissaient alors les Lacédémoniens.

LXXX. — Comme les Athéniens menaçaient le Péloponnèse et particulièrement la Laconie, les Lacédémoniens espéraient opérer une excellente diversion en leur causant des inquiétudes par l'envoi d'une armée à leurs alliés; ajoutez que ceux-ci étaient disposés à assurer la subsistance de ces troupes et qu'ils avaient fait appel à Lacédémone pour se soulever contre Athènes. En même temps il y avait là un prétexte tout trouvé pour envoyer au dehors les Hilotes, car on redoutait de leur part une révolte favorisée par la prise récente de Pylos. Aucun doute ne peut exister que cette mesure leur fut inspirée par le nombre des jeunes hommes parmi les Hilotes, car de tout temps la conduite des Lacédémoniens a été guidée essentiellement par la méfiance à leur égard. Les Lacédémoniens leur demandèrent de désigner ceux d'entre eux qui les avaient le mieux secondés à la guerre, en disant qu'ils voulaient les affranchir. En réalité, ce n'était qu'un piège; ils estimaient que ceux qui seraient les premiers à revendiquer par fierté d'âme la liberté seraient également les premiers à se soulever. Deux mille environ furent ainsi désignés; le front ceint d'une couronne, ils se promenèrent autour des temples, en signe que déjà ils étaient affranchis; mais peu de temps après, les Lacédémoniens les firent disparaître et nul ne sut jamais de quelle manière ils avaient péri²⁹⁴. On sauta donc sur l'occasion d'envoyer à Brasidas sept cents hoplites pris sur l'ensemble des Hilotes; le reste de l'armée fut composé de troupes mercenaires levées dans le Péloponnèse.

LXXXI. — Les Lacédémoniens ne demandèrent pas mieux que d'envoyer Brasidas en expédition lointaine²⁹⁵. Les Khalkidiens, eux aussi, avaient hautement souhaité avoir à leur tête un homme jouissant à Sparte d'une réputation bien établie d'énergie. Une fois sorti du Péloponnèse, les Lacédémoniens apprécièrent ses grands services. Dès l'abord par l'équité et la modération dont il fit preuve envers les villes, il en détacha beaucoup de l'alliance d'Athènes; la trahison lui remit d'autres places. Aussi le jour où les Lacédémoniens voudraient conclure un accord — et c'est ce qui se produisit — ils auraient toute latitude d'échanger des places et en outre le moyen de faire cesser la guerre du Péloponnèse.

Dans la guerre qui par la suite suivit l'expédition de Sicile, la valeur et l'habileté dont avait fait preuve Brasidas, qualités connues des uns par l'expérience, des autres par ouï-dire, furent pour beaucoup dans le désir des alliés d'Athènes de passer du côté de Lacédémone. Comme il fut le premier à sortir de son pays et qu'il montra en toutes circonstances les plus hautes qualités, on crut fermement que les autres Lacédémoniens lui ressemblaient.

LXXXII. — A la nouvelle de son arrivée sur les côtes de Thrace, les Athéniens déclarèrent ennemi public Perdikkas à qui ils imputaient la venue de l'armée lacédémonienne. Ils redoublèrent de vigilance à l'égard de leurs alliés de cette région.

LXXXIII. — Perdikkas joignit immédiatement ses troupes à celles de Brasidas et marcha contre son voisin Arrhabæos, fils de Bromeros, roi des Macédoniens-Lynkestes. Des différends existaient entre eux et Perdikkas voulait le soumettre à sa domination. Au moment de pénétrer avec ses troupes réunies sur le territoire des Lynkestes, Brasidas déclara qu'avant de commencer la guerre, il voulait par des pourparlers tenter d'amener Arrhabæos dans l'alliance lacédémonienne. De fait ce prince avait fait connaître par un héraut qu'il était disposé à prendre Brasidas comme médiateur. D'autre

part, les députés khalkidiens, qui se trouvaient aux côtés de Brasidas, engageaient celui-ci à ne pas ôter à Perdikkas tout sujet de crainte : il se montrerait ainsi plus docile à servir les intérêts de Lacédémone. Les députés de Perdikkas, qui se trouvaient à Lacédémone, avaient laissé entendre de leur côté que ce prince leur obtiendrait l'alliance de bien des places de la région. Aussi Brasidas, dans l'intérêt général, favorisait-il surtout Arrhabæos. Perdikkas prétendit alors n'avoir pas appelé Brasidas pour juger de ses querelles avec Arrhabæos, mais pour réduire les ennemis qu'il lui indiquerait : c'était lui faire tort, disait-il, alors qu'il nourrissait la moitié de l'armée, d'entrer en pourparlers avec Arrhabæos. L'opposition et les vives protestations de Perdikkas n'empêchèrent pas Brasidas de traiter avec Arrhabæos qui réussit à le convaincre. Sur quoi Brasidas ramena son armée, sans envahir le territoire des Lynkestes. Perdikkas, se jugeant lésé, ne fournit plus aux Lacédémoniens que le tiers du ravitaillement au lieu de la moitié.

LXXXIV. — Le même été, un peu avant les vendanges, Brasidas avec son armée renforcée des Khalkidiens fit une expédition contre Akanthos, colonie d'Andros. Quand il s'agit de le recevoir, deux partis se trouvèrent en présence : celui qui avec l'aide des Khalkidiens l'avait appelé et le parti du peuple. Néanmoins comme la récolte n'était pas encore rentrée, le parti populaire se laissa convaincre par Brasidas, accepta de le recevoir seul et de délibérer après l'avoir entendu. Il fut introduit à l'Assemblée. Tout Lacédémonien qu'il était, il avait un certain talent de parole. Voici son discours :

LXXXV. — « Les Lacédémoniens, en m'envoyant avec mon armée, ont voulu confirmer ce que nous avons proclamé au début de la guerre, en déclarant que nous prenions les armes contre les Athéniens pour délivrer la Grèce. Si nous sommes arrivés avec quelque retard, c'est qu'une guerre entreprise ailleurs a déçu notre attente ; nous comptions, par nous-mêmes et sans vous faire prendre part au péril, abattre rapidement les Athéniens. Nul ne

saurait nous en faire grief. Maintenant que l'occasion s'en est présentée, nous voici devant vous et avec votre concours nous tâcherons d'en finir avec eux. Aussi je m'étonne que vous m'ayez fermé vos portes et que ma venue ne vous ait pas causé de plaisir. Car nous autres Lacédémoniens, nous pensions trouver en vous des alliés, qui même avant notre arrivée nourrissaient à notre égard des sentiments sympathiques et souhaitaient notre amitié. C'est pour cela que nous avons affronté de si grands périls, en traversant un pays étranger, en fournissant une marche de plusieurs jours et en montrant toute la promptitude possible. Que vos intentions soient différentes, que vous mettiez des obstacles à votre liberté et à celle des autres Grecs, voilà qui serait extraordinaire ! Ce ne serait pas seulement une entrave à nos projets, ce serait me susciter des difficultés auprès des peuples à qui je m'adresserais : ils s'autoriseraient de votre refus à me recevoir. Et pourtant c'est à vous que je me suis adressé en premier lieu, à vous dont la cité est puissante et dont la réputation d'intelligence est bien établie. De votre refus, je ne pourrai donner aucune explication plausible : on dira que je n'apporte qu'une liberté trompeuse ou encore que je suis dans l'incapacité absolue, totale de repousser les Athéniens, s'ils viennent vous attaquer. Pourtant quand je me suis porté au secours de Nisæa, avec l'armée que je commande maintenant, ils n'ont pas osé en venir aux mains, tout supérieurs en nombre qu'ils étaient. Aussi n'est-il pas vraisemblable qu'ils envoient par mer contre vous une armée aussi importante.

LXXXVI. — « Pour moi, je ne suis pas venu opprimer les Grecs, mais les délivrer. J'ai engagé par les serments les plus augustes les magistrats lacédémoniens à laisser leur indépendance à tous les peuples dont je pourrai obtenir l'alliance. Du reste, ce n'est ni par la violence ni par la ruse que nous entendons vous faire entrer dans notre parti. Loin de là, nous combattons avec vous pour vous délivrer des Athéniens ²⁹⁶. Je prétends donc ne

pas être soupçonné, puisque je vous ai donné les assurances les moins contestables, ni passer pour un protecteur impuissant; c'est à vous à prendre confiance et à vous joindre à nos troupes. Si l'un de vous, obéissant à quelque crainte, redoute que je ne remette la ville à un parti et qu'il croie devoir hésiter, qu'il se rassure entièrement. Car je ne suis pas venu pour me mêler au jeu des factions et la liberté que je vous apporte serait bien suspecte si, au mépris de vos anciennes institutions, j'asservissais dans votre ville la foule à une minorité, ou cette minorité à la masse des citoyens. Une liberté de ce genre serait plus insupportable que la domination étrangère. Aussi bien, nous autres Lacédémoniens ne retirerions-nous de nos peines aucune reconnaissance; loin d'obtenir estime et honneurs, nous n'obtiendrions que des reproches. Les mêmes imputations, qui nous font prendre les armes contre les Athéniens, nous vaudraient plus d'hostilité qu'à des gens qui ne se piquent pas de vertu. Des gens en renom se déshonorent davantage en satisfaisant leurs ambitions par de spécieux prétextes que par la force ouverte. Dans un cas on n'a recours qu'au droit de la force, que donnent les circonstances; dans l'autre, on recourt à toutes les ressources de l'injustice et de la ruse.

LXXXVII. — « Aussi apportons-nous une extrême circonspection même dans les questions qui sont les plus discutées entre vous. Vous vous en convaincrez moins par les serments que par l'accord de nos actes avec nos paroles; celui-ci vous montrera incontestablement la sincérité de nos propositions. Si cependant vous prétendez ne pas pouvoir accepter ce que je vous propose; si tout en invoquant votre bonne volonté, vous croyez, sans avoir subi le moindre tort, devoir nous repousser; si vous déclarez que cette liberté ne vous apparaît pas exempte de dangers; si vous pensez qu'il est juste de la proposer à ceux qui peuvent la recevoir, mais que personne ne peut être contraint à l'accepter contre son gré, alors je prendrai à témoin les dieux et les héros de ce

pays que, venu pour votre bien, il m'est impossible de vous convaincre.

« Alors c'est en ravageant votre territoire que je tâcherai de vous amener à mes vues. Je ne croirai pas commettre une injustice, j'estimerai au contraire que ma conduite se justifie par une double nécessité : l'intérêt des Lacédémoniens, pour qui vous prétendez avoir de la sympathie, mais qui ne sauraient souffrir que, par votre refus de se joindre à eux, vous portiez votre tribut aux Athéniens et l'intérêt des Grecs dont vous empêcheriez ainsi l'affranchissement. Rien ne justifierait notre conduite, si nous n'avions pas en vue l'intérêt commun; nous ne serions pas en droit, nous les Lacédémoniens, d'assurer la liberté à des gens qui n'en veulent pas. Mais nous n'aspérons pas à la domination, nous voulons au contraire en garantir les autres. Et nous ferions tort à la majorité des Grecs, si nous tolérions votre opposition, quand nous apportons à tous indistinctement l'indépendance. Voilà sur quoi il vous faut sagement délibérer. Tâchez d'être les premiers à assurer la liberté des Grecs ²⁹⁷ et à acquérir ainsi un renom immortel. En évitant la ruine de vos intérêts particuliers, assurez à votre cité tout entière le plus beau des titres. »

LXXXVIII. — Telles furent les paroles de Brasidas. Les Akanthiens, après avoir longuement pesé le pour et le contre, procédèrent à un vote secret. Comme les raisons de Brasidas étaient persuasives et qu'ils craignaient pour leurs récoltes, la majorité fut d'avis d'abandonner le parti d'Athènes. Ils firent prêter à Brasidas le serment qu'il avait exigé, à son départ, des magistrats lacédémoniens, à savoir qu'il respecterait la liberté des alliés qu'il s'attacherait. A ces conditions, ils reçurent l'armée. Peu de temps après, Stagyre, colonie d'Andros, quitta elle aussi le parti d'Athènes. Tels furent les événements de cet été.

LXXXIX. — Au commencement de l'hiver suivant, Hippokratès et Démosthènes, stratèges athéniens, s'attendaient à voir la Béotie remise entre leurs mains

Démosthènes devait à une date déterminée se trouver avec sa flotte à Siphes et Hippokratès devant Délion. Mais on commit une erreur dans les jours fixés pour cette double attaque. Démosthènes fit voile le premier vers Siphes; il emmenait avec lui des Akarnaniens et un grand nombre d'alliés de cette région. Mais sa tentative n'aboutit pas : le complot avait été dévoilé par un Phôkidien de Phanoteus, Nikomakhos, qui en avait fait part aux Lacédémoniens et ceux-ci aux Béotiens. Tous les Béotiens accoururent, avant qu'Hippokratès fût dans le pays pour les en empêcher; ils purent ainsi le prévenir en occupant Siphes et Khærôneia. Devant ces mesures les fauteurs de ce complot ne tentèrent dans les villes aucun mouvement.

XC. — Hippokratès avait fait une levée en masse des Athéniens²⁹⁸, sans en excepter les métèques et les étrangers qui se trouvaient à Athènes. Il arriva trop tard devant Délion, alors que les Béotiens s'étaient déjà retirés de Siphes. Il fit camper son armée à Délion et se fortifia de la manière suivante. Ses troupes creusèrent un fossé autour de l'enceinte sacrée du temple. La terre qu'on retirait fut amoncelée pour former un rempart; on le munit d'une palissade, on y entassa des fascines faites avec les sarments coupés dans une vigne entourant l'enceinte, en même temps que des pierres et des briques obtenues par la destruction des édifices du voisinage. Bref tout était mis en œuvre pour augmenter la hauteur du rempart. On disposa des tours de bois aux endroits propices et là où il ne restait plus rien des bâtiments du sanctuaire, car le portique avait croulé. Ce travail commença le troisième jour après le départ d'Athènes. On le poursuivit le quatrième jour et le cinquième jusqu'à l'heure du dîner. Puis comme la plus grande partie de l'ouvrage était terminée, l'armée se retira à environ une dizaine de stades²⁹⁹ pour rentrer en Attique. La plupart même des troupes légères partirent immédiatement, mais les hoplites formèrent les faisceaux et restèrent au repos. Hippokratès était encore à Délion,

pour y établir un service de garde, et y terminer les ouvrages.

XCI. — Entre tant, les Béotiens se concentraient à Tanagra. Déjà les contingents de toutes les villes étaient arrivés, quand on apprit que les Athéniens regagnaient l'Attique. Tous les béotarques — ils sont au nombre de onze — furent d'avis de ne pas livrer bataille, puisque les Athéniens n'étaient plus en Béotie. Quand ils avaient formé les faisceaux, ils se trouvaient sur les frontières de l'Orôpie. Seul, Pagôndas fils d'Æoladès, béotarque de Thèbes, avec Arianthidès fils de Lysimakhidès, comme il avait le commandement, désirait la bataille et estimait avantageux d'en courir le risque. Il fit venir les hommes par compagnies, pour que toute sa troupe ne se trouvât pas sans armes en même temps. Il les décida à marcher contre les Athéniens et à les combattre, en les haranguant comme suit :

XCII. — « Aucun des chefs, Béotiens, n'aurait dû concevoir la pensée qu'il ne convient pas d'attaquer les Athéniens, sous prétexte que nous ne les joignons pas sur le territoire de la Béotie. Or c'est la Béotie qu'ils se proposent d'anéantir; ils y sont venus du pays voisin; ils y ont établi un fortin. A coup sûr, ils sont nos ennemis, quel que soit le lieu où nous les rencontrons, quel que soit l'endroit d'où partent leurs coups. Que ceux qui croient plus sûr de ne pas combattre se détrompent ! La prudence n'a pas les mêmes règles, pour qui défend son territoire et repousse des attaques et pour celui qui, tranquille sur ce qu'il possède, ambitionne d'accroître ses possessions et prend l'initiative de l'agression. C'est une tradition pour vous de repousser les attaques d'une armée étrangère aussi bien en dehors de vos frontières que sur votre propre territoire. A plus forte raison, quand il s'agit des Athéniens, qui par-dessus le marché sont vos voisins. Entre nations voisines l'équilibre des forces est la condition de la liberté, mais des gens qui ne se contentent pas d'asservir leurs proches voisins et qui veulent infliger le même sort à des peuples éloignés,

comment ne pas les combattre à outrance? Leur conduite envers les Eubéens nos voisins et envers la plus grande partie de la Grèce peut nous édifier. Avouons-le. Généralement on se combat entre États voisins pour une délimitation de frontières. Mais nous, si nous sommes vaincus, aurons-nous sur tout notre territoire une seule frontière qui soit stable et incontestée? Ils sont venus en armes pour s'emparer de nos biens. Nul voisinage n'est pour nous plus redoutable que le leur. Ceux qui attaquent leurs voisins, comme le font maintenant les Athéniens, avec l'audace de la force, ont moins à redouter d'ordinaire un adversaire qui se tient sur la défensive et qui se contente de protéger son territoire; mais si ce peuple franchit ses frontières pour prendre l'offensive contre l'ennemi, s'il saisit la première occasion pour engager la bataille, on n'en a pas aussi facilement raison. De ce fait, ils nous ont donné eux-mêmes une preuve. Notre victoire à Korôneia, quand nos dissensions leur permirent d'occuper le pays, a valu à la Béotie une longue sécurité qui n'a pas été troublée jusqu'à ce jour. Voilà ce dont nous devons nous souvenir. Nous les vieillards, montrons-nous à la hauteur de nos grands faits d'autrefois et que les jeunes gens, ces fils de pères si valeureux, fassent effort pour ne pas déshonorer ces vertus héréditaires. Ayons confiance dans l'aide du dieu dont ils ont, d'une manière sacrilège, converti le temple en forteresse. Ayons confiance dans les sacrifices qui nous sont favorables. Marchons contre eux avec ensemble; montrons-leur que, s'ils veulent assouvir leurs ambitions, c'est à des peuples qui ne se défendent pas qu'ils doivent s'adresser; mais que nous, qui sommes un peuple de bonne race et habitués à défendre par les armes notre liberté et à ne rien tenter d'injuste contre celle d'autrui, nous ne les laisserons pas se retirer sans leur avoir livré combat. »

XCIII. — Ces exhortations de Pagôndas décidèrent les Béotiens à marcher sus aux Athéniens. Aussitôt il se mit à leur tête et les porta en avant, car la journée

était déjà avancée. Arrivé à proximité de l'armée ennemie, il choisit un emplacement qu'une colline dissimulait à la vue de l'adversaire, rangea ses hommes en ordre de bataille et prit toutes ses dispositions de combat. Hippokratès était devant Délion, quand il apprit la marche en avant des Béotiens. Il envoya à son armée l'ordre de se former en bataille et peu de temps après vint la rejoindre, laissant environ trois cents cavaliers aux abords de la ville. Il voulait ainsi la garantir contre une surprise et se ménager la possibilité de foncer sur les Béotiens au cours du combat. Les Béotiens opposèrent leurs troupes aux forces athéniennes et, une fois leurs dispositions prises, ils apparurent au sommet de la colline, puis formèrent les faisceaux en conservant leur ordre de combat. Ils disposaient de sept mille hoplites, de plus de dix mille hommes de troupes légères, de mille cavaliers et de cinq cents peltastes. Les Thébains et leurs confédérés occupaient l'aile droite; au centre se trouvaient les gens d'Haliartos, de Korôneia, de Kôpes et autres riverains du lac Kôpaïs. Les soldats de Thespies, de Tanagra et d'Orkhoménos occupaient la gauche. A chaque aile se trouvaient des cavaliers et des troupes légères. Les hoplites thébains étaient rangés par vingt-cinq hommes de profondeur; les autres à volonté. Tels étaient le dispositif et l'ordre de bataille des Béotiens.

XCIV. — Sur tout le front de l'armée athénienne, les hoplites, égaux en nombre à ceux de l'ennemi, furent disposés sur huit rangs de profondeur. A chaque aile se trouvaient des cavaliers. Quant à des troupes légères spécialement équipées, il n'y en avait pas au cours de ce combat et la ville n'en possédait pas. L'expédition avait bien compté un nombre élevé d'hommes, plusieurs fois aussi grand que celui de l'adversaire; mais ils n'avaient pas d'armes et ne suivaient l'armée que parce qu'on avait levé indistinctement les étrangers et les citoyens présents. Comme ils s'étaient mis à retourner à Athènes, il ne s'en trouva qu'un petit nombre à cette journée. Les Athéniens étaient déjà rangés et prêts à en venir

aux mains, quand Hippokratès parcourut les rangs pour les exhorter. Voici ce qu'il leur dit :

XCv. — « Athéniens, ma harangue sera brève, ce qui n'a aucune importance, quand on s'adresse à des braves. J'ai moins à stimuler votre courage qu'à vous en faire souvenir. Que nul d'entre vous ne s'imagine, sous prétexte que nous nous trouvons sur un territoire étranger, que nous ne devons pas affronter ce danger. Si nous sommes en pays étranger, c'est pour notre pays que nous allons combattre. Vainqueurs vous n'aurez plus jamais à craindre que les Péloponnésiens, privés de la cavalerie béotienne, envahissent votre pays. Un seul combat vous suffira pour conquérir la Béotie et pour affermir l'indépendance de l'Attique. En avant ! Montrez-vous dignes d'une cité qui est votre patrie commune et que vous êtes fiers de voir au premier rang de la Grèce, dignes de vos pères, qui jadis ont défait, avec Myrônides, ces mêmes ennemis aux *Enophytes* et ont possédé la Béotie. »

CXVI. — Tout en prononçant cette exhortation, Hippokratès était parvenu à la moitié de la ligne. Il n'eut pas le temps d'en parcourir le reste. Les Béotiens, que de son côté Pagôndas venait d'exhorter rapidement, se mirent à entonner le péan et descendirent la colline. Les Athéniens s'avancèrent à leur rencontre et les attaquèrent au pas de course. Les deux extrémités de la ligne dans les deux armées ne purent en venir aux mains, empêchées qu'elles furent, des deux côtés, par des torrents. Mais partout ailleurs la mêlée fut extrêmement vive ; on se repoussait à coups de boucliers. L'aile gauche des Béotiens fut enfoncée par les Athéniens jusqu'à la moitié de sa profondeur. De ce côté les Thespiens eurent particulièrement à souffrir. Découverts par le recul de leurs voisins, cernés sur un espace qui ne permettait pas de manœuvre, ils se firent tailler en pièces sans lâcher pied. Quelques Athéniens, dans le trouble qui suivit ce mouvement de conversion, ne purent se reconnaître et s'entretuèrent. Les Béotiens, vaincus de ce côté se replièrent vers celles de leurs troupes qui

résistaient ; mais leur aile droite, où se trouvaient les Thébains, emporta l'avantage sur les Athéniens, les fit lâcher pied peu à peu et commença à les poursuivre. Pagôndas alors voyant que son aile gauche était en péril, envoya deux escadrons de cavalerie qui contournèrent la colline, sans que l'ennemi les aperçût. Ils débouchèrent soudain, jetant le désarroi dans l'aile athénienne, qui était victorieuse et qui s'imaginait avoir affaire à une autre armée. Pressés d'un côté par cette cavalerie et de l'autre par les Thébains qui les poursuivaient et qui enfonçaient leurs rangs, les Athéniens se mirent à fuir sur toute la ligne. Les uns s'élançèrent vers Délion et la mer, les autres vers Orôpos, d'autres dans la direction du mont Parnès ; chacun enfin du côté où il espérait trouver le salut. Au cours de leur fuite précipitée, ils furent massacrés par les Béotiens, principalement par leurs cavaliers et les Lokriens accourus à la rescousse, dès qu'ils avaient vu l'ennemi en fuite. La nuit interrompit le massacre et permit à la foule des fuyards de s'échapper³⁰⁰. Le lendemain, les troupes d'Orôpos et de Délion laissèrent une garnison dans cette ville qu'elles tenaient encore et se rembarquèrent pour rentrer chez elles.

XCvII. — Les Béotiens dressèrent un trophée, relevèrent leurs morts et dépouillèrent les cadavres ennemis. Puis laissant une garde suffisante, ils se retirèrent à Tanagra, faisant mine de vouloir attaquer Délion. Un héraut athénien, qui venait demander la permission d'enlever les morts, rencontra un héraut béotien, qui lui fit faire demi-tour, en lui déclarant qu'il n'obtiendrait rien avant que lui-même fût de retour. Arrivé devant les Athéniens, il leur fit entendre les représentations des Béotiens : les Athéniens commettaient une injustice et violaient les coutumes des Grecs ; car il avait été de tout temps établi que les occupants d'un pays étranger y respectaient les temples ; les Athéniens au contraire avaient fortifié Délion et s'y maintenaient ; ils s'y étaient comportés absolument comme en un lieu profane ; ils avaient même puisé l'eau que les Béotiens se gardaient

bien d'utiliser, sauf pour les ablutions dans les cérémonies sacrées; aussi, au nom du dieu et en leur propre nom, les Béotiens, invoquant Apollon et les autres divinités du temple, les sommaient d'évacuer l'enceinte sacrée, en emportant ce qui leur appartenait.

XCVIII. — A la suite de cette proclamation, les Athéniens envoyèrent aux Béotiens un de leurs hérauts pour protester qu'ils n'avaient nullement profané l'enceinte sacrée et qu'ils se garderaient à l'avenir d'y commettre volontairement la moindre profanation. Quand ils y avaient pénétré, ils n'avaient nulle intention sacrilège; ils voulaient seulement l'utiliser pour se défendre contre ceux qui leur faisaient tort. C'était une coutume établie de tout temps chez les Grecs que les édifices sacrés appartinssent à ceux qui s'étaient rendus maîtres de la contrée, quelle que fût son étendue, à condition d'y accomplir dans la mesure du possible les rites jusquelà en vigueur. Du reste les Béotiens et la plupart des Grecs sur les territoires dont ils avaient chassé par la force les habitants, entraient en possession des temples étrangers, qu'ils considéraient maintenant comme leur appartenant en propre. Si les Athéniens avaient pu soumettre une plus grande partie du territoire béotien, ils la conserveraient. De leur plein gré ils n'abandonneraient pas ce qu'ils en occupaient maintenant qui, à leurs yeux, leur appartenait. S'ils avaient puisé de l'eau, c'était sous l'empire de la nécessité, non par mépris et c'étaient les Béotiens, qui en venant attaquer les Athéniens chez eux, les avaient contraints les premiers à se défendre et à faire usage de cette eau. Il était admis que les actes commis à la guerre ou sous l'imminence de quelque danger méritaient quelque indulgence, même de la part du dieu. Les autels n'étaient-ils pas un refuge pour les fautes involontaires? Le nom de criminels s'appliquait à ceux qui faisaient le mal sans nécessité et non à ceux qui, sous le coup du malheur, se portaient à quelque extrémité. L'impiété des Béotiens était bien plus grande, car ils prétendaient ne rendre les morts

que contre la restitution des temples, tandis que les Athéniens se refusaient à faire des temples l'objet d'une transaction indigne. Bref, ils sommaient sans détours les Béotiens de ne pas faire de leur départ de la Béotie la condition de la restitution des morts, puisqu'ils n'étaient plus en Béotie, mais sur un territoire conquis par les armes. Les Béotiens devaient donc s'inspirer des coutumes traditionnelles pour accorder l'enlèvement des morts ³⁰¹.

CXIX. — Les Béotiens répondirent que, si les Athéniens étaient en territoire béotien, ils eussent à se retirer en emportant ce qui leur appartenait; que s'ils étaient dans leur pays, ils savaient ce qu'ils avaient à faire. Ils ne contestaient pas que le territoire d'Orôpos, où s'était livrée la bataille et où se trouvaient les morts, relevait de la domination d'Athènes, mais ils ne pensaient pas que les Athéniens pussent enlever leurs morts contre leur gré à eux. Aussi se refusèrent-ils à rien conclure pour un territoire relevant d'Athènes. Ils crurent faire une réponse convenable en disant aux Athéniens de « quitter leur territoire, en emportant ce qu'ils réclamaient ». Sur cette réponse le héraut athénien se retira sans avoir rien conclu.

C. — Immédiatement les Béotiens firent venir du golfe Maliaque des archers et des frondeurs; après la bataille ils avaient reçu deux mille hoplites de Corinthe, la garnison péloponnésienne de Nisæa et un certain nombre de Mégariens. Avec ces troupes ils marchèrent contre Délion et attaquèrent le rempart. Entre autres moyens d'attaque, ils firent avancer une machine, qui leur permit de réduire la place. En voici la description ³⁰². Ils prirent un grand madrier, qu'ils scièrent en deux et qu'ils creusèrent sur toute sa longueur; ils ajustèrent ensuite minutieusement les deux parties pour former une espèce de tube; à une extrémité, ils suspendirent avec des chaînes une chaudière; un tuyau de fer traversait de part en part le madrier et par un coude venait aboutir à la chaudière; le madrier, sur sa plus grande longueur, avait été garni également de fer. On amena de

loin sur des chariots cet engin, à l'endroit du rempart où avaient été entassés le plus de sarments et de bois. Une fois la machine à proximité du rempart, les assiégeants adaptèrent à la partie tournée vers eux d'immenses soufflets et les mirent en action. L'air comprimé pénétrant dans le tube et passant sur le chaudron, plein de charbons ardents, de soufre et de poix, provoqua une très grande flamme et mit le feu au retranchement. Nul ne put résister; les assiégés durent s'enfuir en abandonnant leur poste. C'est ainsi que la muraille fut prise. Une partie de la garnison périt; deux cents hommes furent faits prisonniers, la plupart des autres réussirent à s'embarquer et rentrèrent chez eux.

CI. — Délion fut pris dix-sept jours après le combat. Le héraut athénien, qui ignorait tout des événements, vint peu de temps après pour réclamer à nouveau les morts. Les Béotiens, cette fois, ne firent plus d'objections pour les rendre. Les Béotiens avaient perdu dans le combat un peu moins de cinq cents hommes; les Athéniens un peu moins de mille, parmi lesquels Hippokratès, leur stratège, sans compter un grand nombre de troupes légères et de valets d'armée.

Peu de temps après ce combat, Démosthènes qui avait fait voile vers Siphes, où il comptait que la trahison lui livrerait la place, y subit un échec. Avec une flotte montée par quatre cents Hoplites, Akarnaniens, Agræes et Athéniens il fit une descente à Sikyônè. Avant que tous ses navires eussent abordé, les Sikyoniens accoururent et rejetèrent vers les vaisseaux les troupes qui avaient déjà débarqué, en tuant une partie, faisant les autres prisonnières; ils élevèrent un trophée et accordèrent la permission d'enlever les morts.

La mort de Sitalkès, roi des Odryses, coïncida avec les événements de Délion. Il fut vaincu et périt dans un combat, au cours d'une expédition contre les Triballes. Seuthès son neveu fils de Sparadokos régna sur les Odryses et sur le reste de la Thrace, qui se trouvait sous la domination de Sitalkès.

CII. — Le même hiver, Brasidas³⁰³, avec ses alliés du littoral de la Thrace, marcha contre Amphipolis, colonie d'Athènes, située sur les bords du Strymôn. Aristagoras de Milet, fuyant le roi Darius, avait jadis essayé d'établir une colonie sur l'emplacement de la ville actuelle; mais il avait été chassé par les Édôniens. Trente-deux ans plus tard les Athéniens y avaient envoyé dix mille colons, tant Athéniens que volontaires venus d'autres pays. Ils furent massacrés par les Thraces à Drabeskos. Vingt-neuf ans plus tard, ils revinrent sous la conduite d'Hagnôn fils de Nicias. Ils chassèrent les Édôniens et fondèrent la place, qui reçut primitivement le nom de : Les Neuf-Voies. Ils étaient partis d'Eiôn, emporium³⁰⁴ qu'ils possédaient à l'embouchure du fleuve, à vingt-cinq stades de la ville actuelle. Ce fut Hagnôn qui lui donna son nom d'Amphipolis dont voici l'explication : il ferma par un long mur la boucle que décrit autour de la ville le Strymôn; assise sur les deux flancs d'une colline, la ville d'Amphipolis est visible à la fois de la mer et du continent.

CIII. — Brasidas, parti d'Arnè, ville de Khalkidique, marcha avec ses troupes contre Amphipolis. Il arriva à la nuit à Aulôn et à Bormiskos, là où le lac Bolbè se déverse dans la mer. Il fit prendre à ses hommes le repas du soir et se remit en marche pendant la nuit. Le temps était mauvais et il neigeait quelque peu; ce qui le fit presser sa marche, car il voulait cacher son approche aux gens d'Amphipolis, sauf à ceux qui trahissaient à son profit. Il y avait dans la ville un certain nombre d'habitants d'Argilos, colons d'Andros, joints à quelques autres ils étaient de complicité avec Brasidas — les uns gagnés par Perdikkas, les autres par les Khalkidiens — ses plus chauds partisans étaient les gens d'Argilos, habitants du voisinage et qui de tout temps avaient été en mauvais termes avec les Athéniens et ne cessaient de comploter contre la ville. L'arrivée de Brasidas leur donna l'occasion de mettre à exécution les projets qu'ils entretenaient depuis longtemps avec leurs concitoyens

d'Amphipolis pour livrer la place par trahison. Ils reçurent donc Brasidas à l'intérieur de la ville, se déclarèrent cette nuit même en révolte contre les Athéniens et avant l'aurore conduisirent l'armée péloponnésienne sur le pont qui franchit le fleuve. La citadelle en est à quelque distance et, à l'époque, les murs ne se prolongeaient pas jusque-là. Il n'y avait qu'un corps de garde peu important que Brasidas enleva sans peine. Aidé par la trahison et le mauvais temps, favorisé par son arrivée imprévue, Brasidas franchit le pont et se trouva maître sur-le-champ de tout ce que les habitants possédaient hors les murs.

CIV. — Tout contribuait à augmenter le trouble de la ville : le passage subit du pont pour les gens de l'intérieur, la foule de ceux du dehors faits prisonniers, le nombre de ceux qui se réfugiaient à l'intérieur des murs; qu'on y ajoute la méfiance des Amphipolitains les uns pour les autres. On prétend même que si Brasidas avait interdit le pillage à son armée et s'il se fût avancé immédiatement, il eût vraisemblablement pris la ville. Au lieu de le faire, il perdit son temps à camper, fit des incursions dans la campagne et ne voyant contre son attente rien venir de l'intérieur, il se tint en repos. C'est que la faction opposée aux traîtres étant la plus nombreuse les empêcha d'ouvrir sur-le-champ les portes. Elle envoya des messagers, d'accord avec le stratège Eukléés, commandant de la garnison pour le peuple athénien, à l'autre stratège, préposé au littoral de la Thrace. C'était Thucydide, fils d'Oloros, l'auteur de la présente histoire. Il se trouvait à l'île de Thasos, colonie de Paros, située à une demi-journée de navigation d'Amphipolis. Les députés lui demandèrent de venir au secours de la ville; immédiatement à cette demande, il mit à la voile avec les sept vaisseaux qu'il avait sous la main. Il voulait à tout prix, si c'était possible, arriver avant la reddition d'Amphipolis, sinon occuper Eiôn avant l'ennemi.

CV. — Brasidas craignait la venue de ce renfort naval

de Thasos. Il n'ignorait pas que Thucydide possédait dans cette partie de la Thrace une exploitation de mines d'or, qui lui assurait un ascendant considérable sur les personnages influents de la contrée; aussi mettait-il tout son empressement à le prévenir par l'occupation de la ville. Il redoutait qu'avec la venue de Thucydide, la masse des Amphipolitains, dans l'espoir d'être secourus du côté de la mer par leurs alliés et de recevoir les troupes que Thucydide lèverait en Thrace, ne voulût plus rien entendre. Aussi leur proposa-t-il des conditions modérées. Par une proclamation, il fit savoir que ceux des Amphipolitains et des Athéniens qui le voudraient pourraient rester dans la ville en conservant la totalité de leurs droits; ceux qui s'y refuseraient, disposeraient de cinq jours pour sortir en emportant ce qui leur appartenait.

CVI. — Cette proclamation provoqua dans la plupart des esprits un changement d'autant plus sensible qu'il n'y avait que peu d'Athéniens parmi la population d'Amphipolis; celle-ci dans l'ensemble était fort mêlée et on y trouvait maintes personnes unies par des liens de parenté avec les prisonniers faits hors la ville. Étant donné la crainte qu'on éprouvait, on trouvait justes les propositions de Brasidas; les Athéniens voyaient avec joie qu'on leur accorderait la permission de quitter la ville; ils se jugeaient les plus exposés et désespéraient de recevoir promptement du secours; les autres constataient qu'ils conserveraient dans la cité l'égalité des droits et que contre leur attente ils se trouveraient hors de danger. Aussi les affidés de Brasidas approuvaient-ils déjà ouvertement ces dispositions en voyant la volte-face de la foule et son refus d'obéir à celui des stratèges athéniens qui était parmi elle. L'accord fut conclu et les propositions publiées par le héraut acceptées. Voilà de quelle manière la ville fut livrée à Brasidas. Thucydide, lui, aborda le même jour sur le tard à Eiôn. Brasidas venait de se rendre maître d'Amphipolis; il s'en fallut d'une seule nuit qu'il s'emparât également d'Eiôn.

Si l'escadrille athénienne ne s'y était portée en toute hâte, il eût pris la place au point du jour.

CVII. — Là-dessus, Thucydide ³⁰⁵ prit ses dispositions à Eiôn pour assurer sa sécurité du moment contre une attaque de Brasidas et pour parer aux dangers à venir. Il accueillit dans la place tous les habitants de la ville haute, qui, conformément aux conventions, voulurent se ranger à ses côtés. Quant à Brasidas, il descendit immédiatement le fleuve, dans la direction d'Eiôn, avec un grand nombre d'embarcations; il voulait, en occupant une langue de terre qui se trouve au delà des remparts, intercepter la navigation sur le Strymôn. En même temps il fit une tentative par terre; mais sur les deux points il fut repoussé. Après cet échec, il se contenta de prendre à Amphipolis ses dispositions de défense. Myrkinos, ville des Édôniens, se rendit à lui volontairement après la mort de Pittakos, leur roi, qui avait été tué par les enfants de Goaxis et par Braurô, sa femme. Peu de temps après Galépos et Esmè suivirent l'exemple de Myrkinos : ce sont deux colonies de Thasos. Perdikkas, qui était venu rejoindre Brasidas immédiatement après la prise d'Amphipolis, lui apporta son concours dans ces différentes circonstances.

CVIII. — A la suite de la reddition d'Amphipolis les Athéniens éprouvèrent des craintes fort vives; c'est que cette ville leur était particulièrement utile : ils en tiraient du bois de construction pour leurs vaisseaux et des revenus importants. De plus sous la conduite des Thésaliens, les Lacédémoniens avaient bien pu trouver jusqu'au Strymôn une voie de pénétration chez les alliés d'Athènes; mais tant que les Athéniens étaient restés maîtres du pont, comme en amont le fleuve formait un vaste marécage et qu'en aval du côté d'Eiôn les Athéniens les surveillaient avec leurs vaisseaux, ils ne pouvaient avancer au delà. La chose maintenant leur était devenue possible. Enfin Athènes redoutait la défection de ses alliés. Or Brasidas, en toute circonstance, avait fait preuve de modération, il déclarait partout que sa

venue avait pour but d'assurer l'indépendance de la Grèce. Aussi les villes sujettes d'Athènes, informées de la prise d'Amphipolis, des dispositions de Brasidas et particulièrement de sa modération, se trouvèrent-elles toutes prêtes à se révolter. En secret on lui envoyait des messages, on sollicitait sa venue; chacun voulait être le premier à faire défection. On croyait ainsi assurer sa sécurité. Autant la puissance d'Athènes apparut grande par la suite, autant on la sous-estimait alors. C'est qu'on s'inspirait pour la juger, moins d'une sage précaution que d'un aveugle désir. Les hommes sont ainsi : pour ce qu'ils désirent, ils s'en remettent à des espérances inconsidérées; pour ce qui les rebute, ils le repoussent arbitrairement. Ajoutez la défaite récente des Athéniens en Béotie, les paroles de Brasidas plus séduisantes que véridiques, quand il prétendait qu'à Nisæa les Athéniens s'étaient refusés à combattre ses seules troupes. Toutes ces circonstances encourageaient les alliés et leur faisaient croire que personne ne viendrait les attaquer. Mais surtout ils se laissaient séduire par le charme de la nouveauté; ils voulaient mettre à l'épreuve le zèle tout nouveau des Lacédémoniens; bref ils étaient prêts à courir tous les risques.

Instruits de leurs desseins, les Athéniens envoyèrent dans les villes des garnisons, dans la mesure où le leur permirent le peu de temps dont ils disposaient et la mauvaise saison. Brasidas manda à Lacédémone qu'on lui envoyât une armée et il se faisait installer un chantier de construction pour des trières. Mais les Lacédémoniens ne lui accordèrent pas ce qu'il demandait; ils obéissaient ainsi à la jalousie des premiers d'entre eux à l'égard de Brasidas et, plus que tout, ils désiraient obtenir la restitution de leurs prisonniers de l'île et mettre fin à la guerre ³⁰⁶.

CIX. — Le même hiver, les Mégariens reprirent aux Athéniens les Longs-Murs et les rasèrent entièrement. Brasidas, après la prise d'Amphipolis, se mit en campagne avec ses alliés contre la région qu'on appelle l'Akté.

C'est une pointe de terre, qui part du canal du Roi ³⁰⁷ et s'avance dans la mer; son sommet le plus élevé, le mont Athôs, se trouve à son extrémité et domine la mer Égée. Elle renferme un certain nombre de villes : Sanè, colonie d'Andros, située tout près du canal et tournée vers la mer qui regarde l'Eubée; Thyssos, Kléônes, Akrothôn, Olophyxos et Dion. Elles sont habitées par un mélange de populations barbares bilingues. Il s'y trouve quelques Khalkidiens, mais surtout des Pélasges ³⁰⁸, qui jadis sous le nom de Tyrséniens habitèrent Lemnos et Athènes; des Bisaltes, des Krestôniens et des Édôniens. Ces populations sont distribuées en petites bourgades. La plupart se soumirent volontairement à Brasidas. Sanè et Dion lui résistèrent, aussi installa-t-il son armée dans le pays qu'il ravagea.

CX. — Sur leur refus il se porta immédiatement contre Torônè, en Khalkidique, ville qu'occupaient les Athéniens. Il y était appelé par quelques habitants prêts à la lui livrer. Il y arriva de nuit, peu de temps avant l'aurore; il établit son armée à proximité du Diosko-reion ³⁰⁹, à une distance de trois stades de la ville. Son arrivée passa inaperçue des Torôniens qui n'étaient pas de complicité avec lui et de la garnison athénienne. Informés de son approche, ceux qui étaient d'intelligence avec lui sortirent de la ville pour guetter sa venue. Dès qu'il fut devant la ville, ils y introduisirent sept hommes de troupes légères munis de poignards. Sur les vingt hommes qui avaient été primitivement désignés, ce furent les seuls qui osèrent pénétrer dans Torônè. A leur tête se trouvait Lysistratos d'Olynthe. Ils se faulèrent par les brèches du rempart qui fait face à la mer, sans éveiller l'attention de la garnison logée au sommet de la citadelle, car la ville est adossée à une colline. Arrivés au haut de la colline, ils massacrèrent les gardes et enfoncèrent la petite porte qui regarde vers le promontoire de Kanastron.

CXI. — Brasidas s'avança un peu avec le reste de ses troupes, puis fit halte. Il détacha cent peltastes, qui,

à l'ouverture des portes et au signal convenu, devaient se jeter les premiers dans la ville. Un certain temps s'écoula; étonnés de ce retard, ils avancèrent pas à pas et se trouvèrent aux abords immédiats de la ville. Les Torôniens entrés avec les sept soldats de Brasidas avaient ouvert la petite porte et enfoncé en en brisant la barre celle qui donnait sur le marché. Ils commencèrent à introduire quelques soldats par la petite porte, afin de prendre à revers et d'effrayer soudain par une double attaque les habitants de la ville étrangers au complot. Ensuite comme il était convenu, ils élevèrent des torches enflammées et, par la porte de l'agora, firent pénétrer dans la ville le reste des peltastes.

CXII. — Sitôt le signal aperçu, Brasidas se précipite au pas de course. Son armée s'avance en poussant un cri unanime et jette ainsi l'effroi parmi les habitants. Immédiatement une partie de ses soldats s'engouffre par les portes, tandis que les autres utilisent le carré de poutres ³¹⁰ appliqué contre le mur en ruine qui servait à monter les pierres destinées à le consolider. Brasidas avec le gros de ses troupes se dirigea aussitôt vers la ville haute, voulant par l'occupation des points culminants la tenir solidement. Le reste se répandit de même dans tous les quartiers.

CXIII. — Pendant qu'il s'emparait ainsi de la ville, la foule ignorante du complot manifestait le plus grand trouble. La faction d'accord avec Brasidas et les gens qui sympathisaient avec elle se trouvèrent immédiatement au côté des troupes lacédémoniennes. A cette vue, les hoplites athéniens, qui au nombre d'environ cinquante bivouaquaient sur l'agora, tentèrent de résister; quelques-uns périrent en combattant; les autres s'enfuirent, partie à pied, partie en gagnant les deux vaisseaux en station. Ils se réfugièrent au château fort de Lékythos, conquis et occupé par les Athéniens; c'est une hauteur qui s'avance dans la mer et qu'un isthme étroit sépare de la ville. C'est là que les Torôniens du parti d'Athènes trouvèrent eux aussi un refuge.

CXIV. — Déjà le jour était venu et la ville se trouvait solidement occupée. Brasidas adressa aux Torôniens réfugiés à Lékythos avec les Athéniens la proclamation suivante : ceux qui le voudraient pourraient entrer en possession de leurs biens et jouir sans être inquiétés de leurs droits de citoyens. Un héraut envoyé aux Athéniens les somma de sortir de Lékythos, sur la foi publique, en emportant armes et bagages ; car la place, disait-il, appartenait aux Khalkidiens. Les Athéniens refusèrent de l'évacuer et demandèrent un jour pour enlever leurs morts. Brasidas leur en accorda deux et profita de ce répit pour fortifier les maisons voisines ; les Athéniens en firent autant de leur côté. Il convoqua également une assemblée des Torôniens, où il tint à peu de chose près le langage qu'il avait tenu à Akanthos : il n'était pas juste de considérer comme de mauvais citoyens et des traîtres ceux qui avaient négocié avec lui la prise de la ville ; ce faisant, ils n'avaient pas voulu asservir leurs concitoyens, ni agir par intérêt ; leur seul mobile était le bien public et l'indépendance de la ville. Ceux qui n'avaient pas participé à l'entreprise ne devaient pas s'attendre à un traitement différent ; il n'était pas venu pour faire tort à la cité, ni aux particuliers. C'était dans cet esprit qu'il avait adressé une proclamation aux Torôniens réfugiés auprès des Athéniens ; leur amitié pour Athènes ne les compromettait pas à ses yeux. Quand ils auraient fait l'épreuve des Lacédémoniens, ils ressentiraient à leur égard autant de sympathie et peut-être plus, en raison de leur droiture ; c'était faute de les connaître qu'ils se montraient maintenant pleins de crainte. Il leur fallait se conduire désormais en alliés fidèles ; on ne leur imputerait que leurs fautes à venir. Les Lacédémoniens s'estimaient moins lésés par les fautes antérieures des Torôniens que les Torôniens eux-mêmes, victimes d'une puissance supérieure et ils leur pardonneraient leur opposition.

CXV. — Telles furent les paroles par lesquelles il voulut leur rendre confiance. La trêve expirée, il com-

mença l'attaque de Lékythos³¹¹. Les Athéniens n'avaient pour se défendre qu'un rempart délabré et les maisons où ils avaient aménagé des créneaux. Pendant un jour, ils repoussèrent les assaillants. Le lendemain, l'ennemi se disposa à faire avancer une machine destinée à mettre le feu dans les palissades du rempart. L'armée déjà approchait ; les Athéniens se portèrent à l'endroit le plus facile à emporter où ils croyaient que l'ennemi utiliserait cette machine ; ils y dressèrent au-dessus d'un bâtiment une tour de bois, y apportèrent quantité d'amphores et de jarres pleines d'eau et de grosses pierres ; un détachement important s'y installa. Mais le bâtiment, trop lourdement chargé, s'écroula soudain avec un grand fracas. A cette vue, les Athéniens placés à proximité furent moins effrayés que consternés, mais ceux qui étaient à distance, ceux-là surtout qui étaient le plus éloignés du lieu de l'accident, pensèrent que l'ennemi avait forcé la place de ce côté et s'enfuirent dans la direction de la mer et des vaisseaux.

CXVI. — Brasidas, voyant ce qui se passait et qu'ils abandonnaient leurs créneaux, porta immédiatement ses troupes en avant et occupa le rempart. Tous les prisonniers furent mis à mort. Quant aux Athéniens, qui avaient ainsi abandonné la place, ils se réfugièrent à Pallénè sur des vaisseaux et des embarcations légères. Il y a à Lékythos un temple d'Athéna. Brasidas avait fait publier, au moment de l'assaut, qu'il accorderait trente mines d'argent³¹² à celui qui, le premier, escaladerait le rempart. Estimant que la prise de la ville avait quelque chose de surnaturel, il fit don des trente mines à la déesse pour les besoins du sanctuaire. Puis, il rasa entièrement Lékythos et consacra tout le territoire à la déesse. Il employa le reste de l'hiver à organiser les places en sa possession et se prépara à attaquer les autres. Avec l'hiver finit la huitième année de la guerre.

CXVII. — Dès le printemps de l'année suivante, Lacédémoniens et Athéniens conclurent un armistice d'une année. Les Athéniens pensaient qu'avant que

Brasidas pût provoquer de nouvelles défections chez leurs alliés, ils seraient en mesure de s'opposer à ses desseins et que, si leurs affaires se rétablissaient, la trêve pourrait être prolongée. Les Lacédémoniens n'étaient pas sans s'apercevoir des craintes véritables des Athéniens; ils comptaient qu'une fois mis en goût par l'interruption de leurs maux et de leurs fatigues, ils se montreraient plus décidés à traiter, en leur rendant leurs prisonniers et en concluant une trêve plus longue. Ils tenaient surtout à recouvrer ces prisonniers, pendant que la fortune souriait encore à Brasidas. Voici comment la situation se présentait : ils calculaient que, si Brasidas poursuivait ses succès et rétablissait l'équilibre, leurs prisonniers étaient perdus; et même en cas de lutte à forces égales, la victoire pouvait être incertaine. Ils conclurent donc pour eux et leurs alliés le traité ci-dessous ³¹³.

CXVIII. — « En ce qui concerne le temple et l'oracle d'Apollon Pythien, nous sommes d'avis que chacun puisse en user à sa volonté, sans dol et sans crainte, selon les usages anciens. Tel est l'avis des Lacédémoniens et des alliés ici présents. Ils déclarent qu'ils feront tous leurs efforts, par l'entremise du héraut, pour obtenir l'adhésion des Béotiens et des Phokidiens.

« En ce qui concerne le trésor du dieu ³¹⁴, nous veillerons à la recherche des coupables, en nous conformant, en toute droiture et justice, aux usages anciens, nous comme vous et tous ceux qui le voudront, en accord avec les usages anciens. Sur ce point tel est l'avis des Lacédémoniens et des autres alliés.

« Sur le point suivant, voici l'avis des Lacédémoniens et des autres alliés : Si les Athéniens concluent la trêve, chacune des parties contractantes conservera ce qu'elle possède actuellement : les Lacédémoniens resteront à Koryphasion, à l'intérieur d'une ligne tracée de Bouphras à Tomeus. Les Athéniens demeureront à Cythère, à la condition que des deux côtés, on s'interdira de pénétrer sur le territoire des alliés des deux parties. Ceux de Nisæa et de Minôa ne dépasseront pas la route qui va des

portes de Nisos au temple de Poséidon et de ce temple au pont de Minôa.

« Ni les Mégariens ni leurs alliés ne franchiront cette route. Les Athéniens conserveront l'île qu'ils ont prise, sans qu'on pénètre, ni d'un côté ni de l'autre, sur le territoire du voisin; les Mégariens conserveront également ce qu'ils possèdent à Trézène, suivant le traité conclu avec les Athéniens.

« En ce qui concerne la mer, chacun en aura l'usage sur ses côtes et sur les côtes de ses alliés.

« Les Lacédémoniens et leurs alliés ne navigueront pas avec des vaisseaux longs, mais seulement avec des barques à rames, d'un tonnage ne dépassant pas cinquante talents ³¹⁵.

« Les hérauts, ambassadeurs et toutes les personnes de leur suite, ayant mission de mettre fin à la guerre et aux différends, voyageront sous la foi publique pour se rendre dans le Péloponnèse ou à Athènes, à l'aller comme au retour, sur terre comme sur mer.

« Pendant ce temps, aucun transfuge, qu'il soit homme libre ou esclave, ne sera reçu ni par vous ni par nous.

« Des deux côtés on recourra à l'arbitrage suivant les usages anciens et on mettra fin aux litiges par voie de justice, sans recourir à la guerre.

« Tel est l'avis des Lacédémoniens et de leurs alliés.

« Si vous avez à nous faire part de quelque suggestion meilleure ou plus juste, venez à Lacédémone nous en informer.

« Nulle proposition juste ne sera repoussée ni par les Lacédémoniens ni par leurs alliés.

« Que ceux qui viendront soient munis de pleins pouvoirs, comme vous désirez que nous fassions de notre côté.

« La trêve durera une année. »

« Le peuple athénien, la tribu Akamantide étant prytane ³¹⁶, Phænippos greffier, Nikiadès épistate, sur la proposition de Lakhès ³¹⁷ a décidé ce qui suit :

« Les Dieux nous soient en aide ! Un armistice sera conclu aux conditions formulées par les Lacédémoniens et leurs alliés.

« Il a été convenu, dans l'assemblée du peuple, que l'armistice sera d'une année : qu'il partira de ce jour, le quatorzième du mois Elaphébolion : que, pendant ce temps, ambassadeurs et hérauts se rendront chez l'un et l'autre peuple pour conférer sur la cessation des hostilités; que les stratèges et les prytanes convoqueront l'assemblée du peuple pour permettre aux Athéniens de délibérer aussitôt sur la question de la paix, chaque fois qu'il se présentera une ambassade pour la cessation des hostilités; que pour l'instant l'ambassade actuellement présente s'engagera solennellement à maintenir la trêve pendant une année. »

CXIX. — Cette convention fut conclue et jurée à la fois par les Lacédémoniens et leurs alliés et les Athéniens et leurs alliés, le douzième jour du mois de Gérastios ³¹⁸, selon la chronologie lacédémonienne. Ont conclu et pris l'engagement solennel pour les Lacédémoniens :

Tauros fils d'Ekhétimidas, Athenæos fils de Périkleïdès, Philokharidas fils d'Eryxilaïdas;

Pour les Corinthiens : Æneas fils d'Okytos, Euphamidas fils d'Aristônymos;

Pour les Sykioniens : Damotimos fils de Naukratès, Onasimos fils de Mégaklès;

Pour les Mégariens : Nikasos fils de Kekalos, Ménékratès fils d'Amphidôros;

Pour les Epidauriens : Amphias fils d'Eupalidas;

Pour les Athéniens : les stratèges Nikostratos fils de Nikératos, Autoklès fils de Tolmæos.

Tels furent les termes de la trêve; pendant sa durée, il ne cessa d'y avoir des pourparlers en vue d'une paix définitive.

CXX. — Au moment même où l'on ratifiait ces propositions, Skiônè, ville située dans la péninsule de Pallénè, abandonna le parti d'Athènes pour se donner à Brasidas. Les Skiôniens prétendent être originaires de Pellénè du Péloponnèse; leurs ancêtres à leur retour de Troie auraient été jetés par la tempête qui assaillit les Akhéens dans cette contrée où ils se seraient établis.

Apprenant leur défection, Brasidas prit la mer en pleine nuit pour gagner Skiônè. Il s'était fait précéder d'une trière alliée; lui-même suivait à distance sur un brigantin. S'il rencontrait un bâtiment plus puissant que le sien, la trière avait mission de le défendre; s'il trouvait sur sa route une trière de force égale, elle ne songerait pas, pensait-il, à s'en prendre au petit bâtiment, mais bien à l'autre trière, et lui-même pourrait se sauver à la faveur du combat. Il arriva sans encombre à Skiônè et y réunit les habitants. Il leur répéta ce qu'il avait dit à Akanthos et à Torônè, sans oublier d'ajouter que les Skiôniens méritaient les plus grands éloges, eux qui, isolés dans l'isthme de Pallénè par les Athéniens maîtres de Potidée et réduits absolument à l'état d'insulaires, n'avaient pas craint de courir d'eux-mêmes au devant de la liberté et n'avaient pas attendu paresseusement que la nécessité les poussât à assurer ce qui était manifestement leur avantage. C'était un indice qu'ils sauraient supporter virilement les plus grandes épreuves, une fois leurs affaires réglées au gré de leurs désirs; il les considérerait comme les plus fidèles alliés de Lacédémone et ne laisserait passer aucune occasion de les honorer.

CXXI. — Ces paroles exaltèrent les Skiôniens; tous sans distinction, même ceux qui naguère étaient hostiles à ce mouvement, reprirent courage et ils ne songèrent plus qu'à supporter vaillamment la guerre. Entre autres marques d'honneur accordées à Brasidas, on lui décerna au nom de la cité une couronne d'or comme au libérateur de la Grèce. Les particuliers lui ceignaient la tête de bandelettes et lui accordaient des prémices comme à un athlète victorieux ³¹⁹. Pour le moment, il ne leur laissa qu'une faible garnison, puis il se rembarqua. Mais il ne tarda pas à revenir avec des forces plus nombreuses. Son intention était de faire avec les Skiôniens une tentative sur Mendè et sur Potidée. Il s'attendait bien à voir les Athéniens se porter au secours de cette contrée qu'ils considéraient comme une île ³²⁰ et il voulait les

devancer. Ajoutez qu'il avait des intelligences dans ces villes et qu'il comptait s'en emparer par trahison.

CXXII. — Au moment où Brasidas se disposait à cette attaque, les députés chargés d'annoncer l'armistice arrivèrent sur une trière pour lui en faire part; c'étaient pour les Athéniens Aristonymos et pour les Lacédémoniens Athénæos. L'armée repassa à Torôné. Les députés annoncèrent à Brasidas la convention et notifièrent les dispositions prises aux alliés que Lacédémone avait en Thrace; tous les acceptèrent. Aristonymos approuva la conduite des autres villes, mais en faisant le compte des jours il s'aperçut que la défection des Skiôniens était postérieure à l'armistice; aussi déclara-t-il qu'ils ne seraient pas compris dans le traité. Brasidas discuta longuement ³²¹, riposta que leur défection était antérieure et ne voulut pas abandonner la ville. Aristonymos rendit compte à Athènes où l'on se montra disposé à agir sur-le-champ contre Skiônè. Les Lacédémoniens envoyèrent aux Athéniens une ambassade pour déclarer que c'était là violer les conventions de la trêve; sur le conseil de Brasidas ils revendiquaient la ville; du reste ils étaient disposés à soumettre ce litige à un arbitrage. Les Athéniens se refusèrent à courir le risque d'un jugement; ils voulaient se mettre en campagne sans tarder, car leur colère était vive de voir dès lors les insulaires se fier pour faire défection, à la force que les Lacédémoniens possédaient sur terre, mais qui ne pouvait leur être que d'un mince secours. D'ailleurs les revendications des Athéniens s'accordaient mieux que celles des Lacédémoniens avec la réalité des faits; c'était deux jours après l'armistice que les Skiôniens avaient fait défection. Aussi, poussés par Cléon décrétèrent-ils, sur-le-champ de détruire Skiônè et d'en mettre à mort les habitants. Ils se disposèrent à passer aux actes; pour le reste ils se tinrent en repos.

CXXIII. — Sur ces entrefaites, la ville de Mendè, située dans la péninsule de Pallénè et colonie d'Eretria, abandonna le parti d'Athènes. Brasidas l'accueillit,

sans penser commettre une injustice, quoiqu'elle se donnât à lui manifestement pendant l'armistice. Mais Brasidas avait quelques infractions à reprocher aux Athéniens. Les gens de Mendè sentirent s'accroître leur audace en voyant Brasidas disposé à les soutenir et ils s'autorisaient du fait qu'il avait refusé de livrer Skiônè. De plus les auteurs du complot, qui appartenaient à l'aristocratie, ne voulaient plus abandonner une entreprise déjà fort avancée; ils craignaient que leur vie ne fût mise en danger par la découverte de leurs manœuvres. Ils poussèrent donc la multitude, malgré qu'elle en eût, à la sécession. A cette nouvelle la colère des Athéniens s'accrut et ils se préparèrent à châtier les deux villes. Brasidas, qui s'attendait à voir les Athéniens accourir par mer, fit transporter à Olynthe en Khalkidique les femmes et les enfants de Skiônè et de Mendè; il leur envoya cinq cents hoplites de Lacédémone et trois cents peltastes de Khalkis, sous le commandement général de Polydamidas. Les révoltés, qui s'attendaient à la prompte arrivée des Athéniens, prirent en commun toutes dispositions pour leur résister.

CXXIV. — Cependant Brasidas et Perdikkas dirigeaient de concert une seconde expédition contre Arrhabæos, roi des Lynkestes. L'un commandait les forces de ses États de Macédoine et les hoplites fournis par les Grecs de ce pays; l'autre, en plus des Péloponnésiens qui lui restaient, avait sous ses ordres les Khalkidiens, les Akanthiens et les contingents des autres cités. Le nombre des hoplites grecs s'élevait au total à trois mille. Les cavaliers macédoniens et khalkidiens n'étaient guère inférieurs à mille ³²². Le nombre des autres troupes barbares était considérable. Ces deux armées envahirent le royaume d'Arrhabæos; elles trouvèrent les Lynkestes en position pour les attendre; à leur tour elles établirent leur camp. De part et d'autre l'infanterie occupait une hauteur; au milieu s'étendait une plaine. La cavalerie des deux armées y descendit et engagea la première le combat. Quand les hoplites des Lynkestes s'avancèrent

pour soutenir la cavalerie et se montrèrent résolus à affronter la bataille, Brasidas et Perdikkas firent marcher leurs troupes, les engagèrent, mirent en fuite les Lynkestes et en tuèrent un grand nombre. Le reste se réfugia sur les hauteurs sans reprendre la lutte. Là-dessus les vainqueurs élevèrent un trophée et attendirent deux ou trois jours l'arrivée des Illyriens à la solde de Perdikkas qui devaient les rejoindre. Perdikkas se montra ensuite disposé à marcher sans tarder contre les bourgades d'Arrhabæos. Mais Brasidas, inquiet sur le sort de Mendé, où il craignait que les Athéniens n'abordassent avant son retour, voyant d'ailleurs que les Illyriens se faisaient attendre, était hostile à ce plan et voulait se replier.

CXXV. — Ils étaient ainsi en désaccord, quand ils apprirent que les Illyriens, trahissant Perdikkas, étaient passés du côté d'Arrhabæos. Dès lors, les deux généraux s'entendirent pour battre en retraite, tant la réputation guerrière de ce peuple leur inspirait de craintes; mais le malentendu persista, quand il fut question de fixer l'heure du départ. La nuit tombait. Les Macédoniens et la foule des Barbares furent saisis d'une de ces paniques comme il s'en produit sans cause bien visible dans les grandes armées; ils croyaient l'adversaire beaucoup plus nombreux qu'il n'était; c'est tout juste s'ils ne le voyaient pas déjà fondre sur eux. Aussi s'enfuirent-ils précipitamment pour rentrer chez eux. Perdikkas, tout d'abord, ne s'était aperçu de rien; quand il se rendit compte de la situation, il fut contraint par ses hommes de quitter ses positions, avant d'avoir pu joindre Brasidas, car la distance était grande entre les deux corps. Brasidas au lever du jour vit que les Macédoniens avaient lâché pied; devant l'arrivée imminente des Illyriens et d'Arrhabæos, il se disposa à son tour à battre en retraite. Pour effectuer son repli, il rassembla ses troupes, forma les hoplites en carré et plaça au centre les troupes légères, afin de parer à une attaque, il détacha les jeunes soldats en flanqueurs et en tirailleurs; lui-même avec trois cents hommes d'élite ferma la marche, décidé pour protéger

la colonne à résister aux premiers assaillants³²³. Avant que l'ennemi fût en vue, il adressa rapidement à ses hommes l'exhortation suivante :

CXXVI. — « Si je ne soupçonnais pas, Péloponnésiens, que ce qui vous effraie, c'est votre isolement et l'approche ainsi que le nombre des Barbares, j'évitais, en vous encourageant, de vous faire la leçon. Mais, devant l'abandon des nôtres, devant la foule de nos adversaires, je vais tâcher, par un bref rappel des événements et par une courte exhortation, de vous dire l'essentiel. Ce qui doit inspirer votre vaillance à la guerre, ce n'est pas la présence de vos alliés, mais votre valeur individuelle. Vous n'avez pas non plus à redouter le nombre de vos ennemis, vous qui appartenez à des cités où le petit nombre commande à la multitude et non la multitude à l'élite; et cette prééminence de la minorité lui vient uniquement de sa supériorité à la guerre. Quant à ces Barbares, que votre inexpérience vous fait redouter, apprenez à les connaître. D'après les rencontres que vous avez eues avec les Macédoniens, d'après mes conjectures et mes informations, ils seront peu redoutables. Supposez un ennemi, faible en réalité, mais possédant l'apparence de la force, il suffit d'être exactement renseigné sur son compte pour reprendre courage et lui résister. Supposez au contraire que l'adversaire dispose d'une puissance solide, l'ignorance inspire une témérité dangereuse. Je l'accorde, ces gens pour qui ne les connaît pas sont redoutables avant le combat; leur nombre est impressionnant; leurs cris intolérables; la vaine agitation de leurs armes est chargée de menaces; mais si on les attend de pied ferme et qu'on en vienne aux mains, ce ne sont plus les mêmes hommes. Ils ne rougissent pas sous les coups de l'ennemi, de se débander et d'abandonner leurs postes de combat; pour eux, la fuite est aussi honorable que l'attaque; leur courage ne se prouve pas plus dans un cas que dans l'autre; chacun dans le combat agit à sa guise et peut y trouver le prétexte d'une fuite honorable. Au lieu d'en venir aux mains, ils

aiment mieux vous effrayer de loin, sans danger pour eux; autrement, ils auraient déjà engagé la bataille. Vous le voyez clairement : tout cet appareil, épouvantable avant l'action, se réduit à bien peu de chose et n'est terrifiant que pour les yeux et les oreilles. Supportez donc de pied ferme leur abord³²⁴ et, au moment opportun, poursuivez votre retraite en bon ordre et chacun à votre rang. Bientôt vous serez en sûreté. Vous vous rendez compte par la suite que, si on supporte leur premier choc, des bandes de cette sorte n'étaient leur valeur que de loin par des menaces sans conséquence; mais si on cède devant elles, n'ayant plus rien à craindre, elles manifestent leur courage par l'agilité de leurs pieds. »

CXXVII. — Après cette exhortation Brasidas opéra sa retraite. Ce que voyant les Barbares le poursuivirent en tumulte et en poussant de grands cris; ils s'imaginaient qu'il fuyait et qu'une fois qu'ils l'auraient atteint, c'en était fait de lui. Mais partout où ils attaquaient, les coureurs faisaient front; Brasidas, en personne, avec ses troupes d'élite, soutenait leur choc; contre leur attente les Péloponnésiens tenaient devant leurs premières attaques; puis sans broncher résistaient, si l'ennemi avançait et se repliaient si la poursuite s'interrompait. Alors la plupart des Barbares renoncèrent à attaquer en rase campagne les Grecs de Brasidas. Ils ne laissèrent que quelques troupes pour les suivre et les harceler; les autres se lancèrent à la course derrière les Macédoniens en fuite et massacrèrent ceux qu'ils purent atteindre. Ils s'empressèrent d'occuper une gorge resserrée qui commande l'entrée du pays d'Arrhabæos; ils savaient que Brasidas n'avait pas d'autre issue; il n'était pas plutôt engagé dans ce passage difficile qu'ils le cernent, dans l'espoir qu'il n'échappera pas.

CXXVIII. — Brasidas devina leur plan. Il donna l'ordre à son corps de trois cents hommes de se porter au pas de course, le plus vite possible et sans garder leurs rangs, vers celle des deux collines qui lui semblait la plus

facile à occuper; de tâcher d'en déloger les Barbares qui s'y établissaient déjà, avant qu'ils pussent y porter tout leur monde et l'envelopper entièrement. Les Grecs foncent, bousculent les ennemis déjà installés sur la colline et permettent au reste de l'armée d'y accéder. A la vue des leurs chassés de la hauteur, les Barbares furent saisis d'effroi. La plupart cessèrent leur poursuite, s'imaginant que les Grecs étaient déjà arrivés sur le territoire limitrophe du leur et qu'ils leur avaient échappé. Brasidas, maître des hauteurs, put en toute sécurité poursuivre sa route; il arriva le même jour à Arnisa, première ville sur le territoire de Perdikkas. Les soldats, profondément irrités du brusque repli des Macédoniens, décelaient et massacraient tous les attelages de bœufs qu'ils rencontraient sur leur route et s'approprièrent tous les bagages qu'une troupe débandée et se repliant en pleine nuit laisse d'ordinaire après elle. A partir de ce moment, Perdikkas considéra Brasidas comme son ennemi, il manifesta aux Péloponnésiens, pour complaire aux Athéniens, une haine toute nouvelle et, les abandonnant pour servir ses intérêts essentiels, il chercha tous les moyens de se mettre au plus tôt d'accord avec les Athéniens³²⁵ et de se détacher des Lacédémoniens.

CXXIX. — Revenu de Macédoine à Torônè, Brasidas trouva les Athéniens déjà maîtres de Mendè. Il n'en bougea pas, car il ne pensait pas être en état de passer dans la Pallènè pour tirer vengeance des Athéniens et il se contenta de mettre la ville en état de défense. Pendant que Brasidas était occupé par son expédition chez les Lynkestes, les Athéniens mirent à exécution leur projet contre Mendè et Skiônè. Ils expédièrent une flotte de cinquante vaisseaux, dont dix de Khlios, mille hoplites athéniens, six cents archers, mille mercenaires thraces et d'autres peltastes qu'ils avaient levés chez leurs alliés de ces régions. A leur tête se trouvait Niclas fils de Nikératos et Nikostratos fils de Diitréphès. Ces troupes s'embarquèrent à Potidée, abordèrent près du

temple de Poséïdôn, puis marchèrent contre les gens de Mendè. Ceux-ci renforcés par trois cents Skiôniens, par les auxiliaires du Péloponnèse au nombre total de sept cents hoplites, sous le commandement de Polydamidas se trouvaient campés hors la ville sur une hauteur naturellement fortifiée. Nicias, avec cent vingt hommes d'infanterie légère de Méthônè, soixante hommes d'élite pris parmi les hoplites athéniens et tous les archers, tenta par un sentier d'aborder la colline; mais il fut blessé et son coup de main échoua. Nikostratos emprunta avec tout le reste de l'armée un chemin plus long pour aborder cette colline d'accès difficile. Mais la confusion se mit dans ses rangs et peu s'en fallut que toute l'armée athénienne ne fût défaite. Voyant que les Mendéens et leurs alliés ne lâchaient pas pied, les Athéniens se retirèrent le même jour et établirent un camp. La nuit une fois tombée, les gens de Mendè rentrèrent dans leur ville.

CXXX. — Le lendemain, les Athéniens doublèrent la côte pour aborder en face de Skiônè. Ils s'emparèrent du faubourg et employèrent toute la journée à ravager la campagne, sans que personne sortît à leur rencontre; c'est que la ville était en proie à une sédition. Pendant la nuit, les trois cents hommes de Skiônè s'en retournèrent chez eux. Le lendemain, Nicias avec la moitié de ses troupes s'avança jusqu'aux frontières de Skiônè et ravagea la campagne, pendant que Nikostratos avec le reste des forces athéniennes venait camper à proximité de la ville, face aux portes qui regardent vers l'intérieur des terres et qui conduisent à Potidée. Les troupes de Mendè et leurs auxiliaires avaient formé les faisceaux, non loin de là à l'intérieur des murs. Polydamidas leur fit prendre leurs positions de combat. Il les exhortait à faire une sortie, quand un homme de la faction du peuple s'insurge contre cet ordre et déclare qu'il ne sortira pas et qu'il se refuse à combattre. Polydamidas riposte, saisit l'homme par le bras et le bouscule. Là-dessus le peuple, rendu furieux, prend les armes et fonce sur les Péloponnésiens et sur leurs partisans. Cette

attaque subite les met en fuite, d'autant plus que la vue des portes qu'on ouvre aux Athéniens les remplit d'effroi. Ils s'imaginèrent que ce coup de main avait été concerté. Ceux qui ne furent pas massacrés sur place se réfugièrent dans la citadelle, dont ils s'étaient emparés auparavant. Les Athéniens, renforcés par les troupes de Nicias qui ayant fait demi-tour se trouvaient à proximité, se jetèrent dans la ville. Comme la place n'avait pas capitulé, on la traita comme une ville prise d'assaut et on la pilla; les stratèges eurent bien du mal à empêcher le massacre des habitants. Là-dessus, les Athéniens ordonnèrent aux gens de Mendè de rétablir leur ancien gouvernement et de citer eux-mêmes en justice ceux d'entre eux qu'ils considéraient comme les fauteurs de la sécession. Ils investirent des deux côtés, par une muraille qui se prolongeait jusqu'à la mer, les hommes réfugiés dans la citadelle et laissèrent des troupes pour mener le siège. Une fois maîtres de Mendè, ils se tournèrent vers Skiônè.

CXXXI. — Les habitants, réunis aux Péloponnésiens, sortirent à leur rencontre et s'établirent sur une colline, naturellement fortifiée, dont l'ennemi devait s'emparer s'il voulait investir la ville. Les Athéniens déclenchèrent une attaque violente et repoussèrent les occupants. Ils y campèrent, élevèrent un trophée et préparèrent l'investissement. Peu de temps après, alors qu'ils étaient occupés à ce travail, les auxiliaires assiégés dans l'Acropole de Mendè réussirent à forcer les lignes des assiégeants du côté de la mer. Arrivés de nuit devant Skiônè, la plupart se frayèrent un passage à travers le camp des Athéniens et pénétrèrent dans la ville.

CXXXII. — Au moment du siège de Skiônè, Perdikkas, par l'entremise d'un héraut, conclut une convention avec les stratèges athéniens. La retraite du pays des Lynkestes lui avait fait haïr Brasidas et aussitôt après il s'était mis à négocier avec Athènes. Le Lacédémonien Iskhagoras se disposait justement à amener par terre une armée à Brasidas. L'accord une fois conclu, Nicias pressa Perdikkas de donner aux Athé-

niens un gage manifeste de sa fidélité. Lui-même désirait empêcher le retour des Péloponnésiens sur son territoire. Il intervint donc auprès de ses hôtes de Thessalie, qui étaient de tout temps les gens les plus importants. Grâce à eux, il arrêta l'avance de l'armée péloponnésienne, qui renonçant à ses préparatifs s'abstint de toute tentative contre les Thessaliens. Néanmoins, Iskhagoras, Aminias et Aristeus purent joindre Brasidas. Lacédémone les avait envoyés pour surveiller les événements et leur avait adjoint de jeunes Spartiates, qui contrairement à la coutume devaient être préposés au gouvernement des villes, pour empêcher que n'importe qui fût désigné par Brasidas³²⁶. Kléaridas fils de Kléonymos reçut le gouvernement d'Amphipolis; Pasi-télidas fils d'Hégésandros celui de Torônè.

CXXXIII. — Le même été, les Thébains rasèrent les murailles de Thespies, sous prétexte que les habitants sympathisaient avec les Athéniens. De tout temps ils avaient nourri ce dessein, mais l'exécution en fut alors facilitée du fait que les Athéniens avaient perdu au combat de Délion la fleur de leur jeunesse. Le même été, le temple d'Héra à Argos fut anéanti par le feu. Ce fut la prêtresse Khrysis qui provoqua l'incendie; elle avait placé près d'une guirlande une lampe allumée, puis s'était endormie. Tout l'édifice fut embrasé et consumé avant qu'on eût donné l'alarme. Khrysis, cette nuit même, se réfugia à Phliunte par crainte des Argiens³²⁷. Ceux-ci, conformément à la loi, nommèrent une autre prêtresse, du nom de Phaeinis. Quand Khrysis prit la fuite, il y avait huit ans et demi que la guerre était commencée. A la fin de l'été, les travaux d'investissement de Skiônè se trouvèrent complètement achevés; les Athéniens y laissèrent des troupes de siège et se retirèrent avec le reste de leur armée.

CXXXIV. — L'hiver suivant, Athéniens et Lacédémoniens se tinrent en repos, en vertu de la trêve. Mais les Mantinéens et les Tégéates, avec leurs alliés respectifs, se livrèrent un combat à Laodokeion, sur le territoire

d'Oresthis. La victoire demeura incertaine; des deux côtés, une aile fut mise en déroute. Les deux partis élevèrent un trophée et envoyèrent à Delphes les dépouilles; d'ailleurs les pertes avaient été considérables de part et d'autre, et le combat longtemps indécis n'avait été terminé que par la tombée de la nuit. Les Tégéates bivouaquèrent sur place et sans tarder élevèrent un trophée. Les Mantinéens se retirèrent à Boukoliôn et n'élevèrent un trophée qu'après avoir effectué leur retraite.

CXXXV. — A la fin de l'hiver, aux approches du printemps, Brasidas tenta un coup de main sur Potidée³²⁸. Il s'approcha de la ville pendant la nuit et fit disposer contre le mur une échelle. Jusque-là ses opérations avaient passé inaperçues. Il avait profité du moment où la sentinelle allait remettre la sonnette³²⁹ à la sentinelle voisine et n'avait pas regagné son poste. Mais, se voyant découvert avant d'avoir atteint le faite du mur, il fit replier en toute hâte son armée sans attendre le jour.

Ainsi l'hiver prit fin et avec lui la neuvième année de la guerre racontée par Thucydide.

NOTES

1. La qualité d'Hellène se reconnaît à la communauté de langue (malgré les différences dialectales), de religion, de mœurs. Ce monde hellénique n'arrivera pas à l'unité nationale, les cités subsisteront, mais au IV^e siècle l'unité morale se fera entre tous ceux, hellènes ou étrangers hellénisés, qui accepteront la même civilisation.

Le Barbare se trouve défini par l'absence des caractères qui constituent l'Hellène. Ce terme s'applique également aux Perses, aux Egyptiens plus anciennement civilisés que les Akhéens de la guerre de Troie et à des peuplades arriérées des Balkans.

2. La plus ancienne des familles helléniques serait les Akhéens arrivés du Nord par la Thessalie chez les autochtones de la péninsule (Pélasges) autour de l'an 2000. A ce moment (1700) les Crétois ou Egéens, sortant de leur île, abordent en Grèce pour leur trafic et civilisent (1700-1400) les Akhéens. Entre 1400 et 1200, on place la période d'éclat de la civilisation des Akhéens ou « mycénienne » à laquelle participent d'autres bandes d'Eoliens et d'Ioniens, leurs parents, venus les rejoindre en Grèce. Vers 1100 se produit la dernière invasion d'éléments helléniques, celle des Doriens, arrivant du Nord par l'Epire à l'ouest et la Thessalie à l'est. Vers 1193 le Mycénien Agamemnon dirige la lutte des Akhéens de Grèce contre les Phrygiens établis sur les bords de l'Hellespont.

3. Les résultats des fouilles permettent à notre temps d'en savoir plus que Thucydide : « On peut conclure qu'à la veille de l'invasion dorienne : 1° Akhéens, Ioniens, Eoliens se sont intimement mêlés aux indigènes et aux Crétois et constituent, aux yeux des autres peuples, une seule et même nation; 2° que tous ces groupes sont prêts à essaimer en dehors de la péninsule et se sont déjà habitués à la vie de pirates et de trafiquants : ils sont déjà *les peuples de la mer*. » R. Cohen, page 36.

Les Akhéens « crétiens » sont les animateurs de la Méditerranée orientale, après les Egéens.

4. Grâce aux fouilles commencées en Crète en 1900 par Sir A. Evans, l'histoire peut être plus explicite que Thucydide. Ces fouilles ont été une révélation de l'éclat et du rôle de la civi-

lisation égéo-crétoise (2100-1100) qui par la voie maritime se répandit sur le pourtour de la Méditerranée et provoqua la Mycénienne. L'apogée de la thalassocratie crétoise se place entre 1750 et 1450. Minois aurait régné vers 1500. « On peut à peine énumérer en quelques lignes les bienfaits dont les Minois ont comblé les premiers habitants de la Grèce... La Grèce antique n'a fait parfois que transmettre aux civilisations européennes les enseignements de la Crète. » R. Cohen, p. 17.

οἰκιστής; désigne le fondateur d'une cité suivant les rites religieux traditionnels.

5. La piraterie, pratiquée en Méditerranée dès la plus haute antiquité, était encore au ^ve siècle une façon honorable de gagner sa vie, sauf si elle était exercée contre des concitoyens.

L'insécurité qu'elle provoquait habitua les populations à ne circuler qu'en armes. Ainsi faisaient encore au ^{xviii}e siècle et au début du ^{xix}e les klephtes de Thessalie (voleurs de bétail et de chevaux), et aussi les indigènes du Maghreb.

Les Athéniens, de tempérament plus doux, furent les premiers à sortir sans armes.

6. Les cités se composaient d'habitants, non pas agglomérés dans une ville, mais disséminés dans des bourgades non fortifiées. Sparte traditionaliste n'eut jamais de citadelle, d'acropole.

7. Thucydide fait allusion aux modes efféminées que partageaient avec les Ioniens les Athéniens jusqu'au ^ve siècle.

Ce khitôn long fait de toile ou de laine se portait sur la peau, il était fermé d'un côté avec un trou pour le passage du bras et cousu de l'autre, les coins retenus sur l'épaule par une agrafe. Le khitôn dorien adopté au ^ve siècle ne descendait pas au-dessous du genou. Le choix de ce vêtement, comme la mode des cheveux plus courts, indique une influence dorienne à Athènes. La tettix est une broche représentant une cigale dont s'ornait la chevelure longue des hommes.

Cet ornement devait être nécessaire pour maintenir les cheveux réunis en chignon, soit sur la nuque, soit sur le sommet de la tête.

Le δειζόμουx est une sorte de pagne, il est porté par des figurines masculines crétoises.

8. L'auteur appelle isthme la partie basse et étroite par laquelle un promontoire, sorte de presqu'île ou khersonèse, se rattache au continent.

9. Le traité d'alliance appelé συμμυχία est une convention entre États de caractère défensif. Il consiste à se porter secours mutuellement, à ne pas faire de guerre ni de paix séparément, à avoir les mêmes amis et les mêmes ennemis.

10. La distinction entre les rameurs (environ 120 par trière au ^ve siècle) et les combattants (une dizaine de soldats) n'était pas encore faite.

11. Les κητάφρητα sont des bordages en planches qui, pendant le combat, abritaient les rameurs.

12. Colonie. C'est la fondation par des citoyens d'une ville neuve, filiale de leur patrie d'origine. Elle est provoquée par une invasion, des discordes civiles, la recherche de terres fertiles, le désir d'une expansion commerciale. Les liens politiques, religieux avec la métropole sont plus ou moins étroits. La langue et le culte sont les mêmes. A ce moment ni Sparte, ni Athènes n'ont participé beaucoup à la colonisation (^{viii}e, ^{vii}e, ^{vi}e siècles).

13. Tyran signifie, sans acception défavorable, chef usurpateur du pouvoir, en général en s'appuyant sur le peuple contre l'aristocratie. Ce terme s'oppose au roi « basileus », chef héréditaire, lequel préside aux actes de la religion et à la guerre. Un roi, qui gouverne contrairement à la constitution, est parfois appelé tyran, quoique monarque légitime.

Sparte travailla à chasser les tyrans des cités grecques.

14. Vers 704, les Corinthiens, qui gardaient secrets les procédés de leur architecture navale, envoyèrent leur ingénieur Ameinoklès à Samos, alors leur alliée, pour y construire quatre navires de guerre.

15. Thucydide insiste sur les origines de la marine grecque, parce que les grands centres maritimes, Athènes, Corinthe, Corcyre, Syracuse ont joué un rôle considérable dans l'histoire grecque et que la maîtrise de la mer, au cours de la guerre du Péloponnèse, comme en 1914-18, donna la victoire à celui des antagonistes qui la posséda.

16. La trière est le vaisseau de guerre par excellence. Long de 40 mètres environ, large de 6, jaugeant 250 tonneaux, muni de trois mâts et de trois rangs de rames, il pouvait arriver à faire dix milles à l'heure.

Pentekontère : navire à cinquante rames ou d'un équipage de 50 hommes, issu du croiseur phénicien; le ploion, de forme ronde, était le navire de commerce, marchant de préférence à la voile. Mais le navire appelé long est aussi un navire de guerre, à qui sa forme effilée donne de la rapidité.

Les navires de guerre n'étaient qu'incomplètement pontés. Ils embarquaient des matelots pour la manœuvre des voiles, des rameurs et des combattants.

17. Thucydide passe bien rapidement sur ces guerres entre voisins qui manifestent une jalousie féroce, fille de l'individualisme extrême et de la passion d'autonomie des États grecs: Syracuse contre Kamarina, Krotôn contre Sybaris, Milet contre Samos, Corinthe contre Egine et Mégare. Que de sang répandu, que de souvenirs de haine, qui empêcheront toute entente grecque, toute formation d'une puissance hellénique unitaire ou fédérative!

18. Ces tyrans de Sicile au ^ve siècle, Gélon et Hiéron son frère,

à Gela et Syracuse, Thérôn à Agrigente, gendre de Gélôn, postérieurs à ceux de la Grèce propre, furent puissants et firent le meilleur usage de l'autorité qu'ils détenaient.

19. En travaillant à l'expulsion des tyrans, de Périandre à Corinthe, de Théagénès à Mégare, des Pisistratides à Athènes, Lacédémone acquit une réputation de libératrice de la Grèce qui lui valut dans chaque cité les sympathies du parti aristocratique et conservateur et celles des petits États, menacés par l'impérialisme d'Athènes de perdre leur autonomie. Cependant les tyrans, si honnis dans la suite, ont eu un rôle bienfaisant, ne serait-ce qu'en faisant taire les factions et cesser les tueries qui ensanglantaient et épuisaient les cités.

20. Cette ligue de Délos se constitua peu à peu. Khios, Samos, Lesbos menacées par les Perses transfèrent à Athènes le commandement de leurs escadres (478). Bien des villes aimèrent mieux verser de l'argent qu'entretenir une flotte. Avec leur argent Athènes se donna des navires et s'attribua la prééminence dans la Ligue. Le tribut de 460 talents (près de 14 millions en francs-papier) permit d'entretenir 200 trières pendant 7 mois de mer navigable.

21. Le Leôkorion est un sanctuaire consacré aux filles du roi Léôs, qui se dévouèrent pour le salut d'Athènes en se laissant mourir de faim.

22. Thucydide relève deux erreurs d'Hérodote.

Dans la première il s'agit des votes du sénat spartiate de 28 membres où les deux rois de Sparte n'ont chacun qu'une voix et non pas deux.

Dans la seconde il s'agit des hommes de Pitanè, village spartiate, qui auraient formé une compagnie spéciale. Les quatre villages — Pitanè, Mésoa, Kynosoura, Limnai, — réunis en une seule polis formèrent Sparte. Lacédémone est le nom de la capitale du temps des Akhéens, nom conservé par les Doriens envahisseurs. Ils joignirent plus tard Amyklées à ces quatre quartiers.

23. Bien que le récit du logographe soit écrit en prose, et non plus en vers, il ne représente pas pour cela un sens critique développé. On peut appeler son auteur, avec A. Croiset, « un chroniqueur naïf ».

24. Le terme agônisma qui s'oppose à ktéma est encore une critique d'Hérodote, qui avait lu des fragments de son œuvre aux jeux olympiques (agôn).

25. Il s'agit de l'expédition de Xerxès qui donna lieu aux deux combats des Thermopyles et de Platée et sur mer aux deux batailles de Salamine et d'Artémision.

26. Les villes dévastées, anéanties, furent Platée, Mytllène, Thyrea. La dispersion des habitants se produisit à Egine, Potidée,

Anaktorion, Skiônè, Mélos. Des massacres en masse des vaincus eurent lieu, des Thébains à Platée, puis des Platéens eux-mêmes, des Méliens. Les dissensions entre concitoyens amenèrent les troubles sanglants de Corcyre, Mégare, Samos.

27. La guerre du Péloponnèse dura de 431 à 404. La paix de 445 entre Athènes et Sparte ne dura pas longtemps : le choc était inévitable entre la démocratie impérialiste d'Athènes et l'oligarchie de Sparte, hostile à toute confédération, entre les visées commerciales d'Athènes et le riche trafic de Corinthe, alliée de Sparte, jalouse de fermer à ses rivaux la route de l'Italie et de la Sicile.

28. Phalios l'oïkistès, ce nom désigne le chef de l'expédition coloniale qui choisit l'emplacement de la ville nouvelle et règle le partage des terres entre les émigrants. La tradition voulait qu'il fût demandé à la métropole, ici Corinthe.

29. Les luttes fratricides entre classes d'une même cité, aristocrates et démocrates, étaient plus féroces que les guerres entre cités grecques voisines ou contre les Barbares.

30. Le suppliant se présentait en vêtements de deuil, à la main une branche d'olivier entourée de bandelettes de laine, près de l'autel domestique du personnage qu'il implorait, ou se tenait contre la statue de la divinité dans le temple, s'il implorait l'intervention de la cité.

31. La colonie d'Epidaune n'avait pas en fait des rapports si étroits avec Corinthe. La colonie avait été fondée comme une entreprise privée partie de Corcyre et se considérant comme autonome. Les Corcyréens eux-mêmes n'étaient plus rattachés à leur métropole Corinthe que par un lien très lâche et une rivalité maritime et commerciale existait entre les deux villes. Corinthe trouvait là une occasion de s'immiscer dans les affaires de Corcyre, de surveiller la route de l'Adriatique, d'imposer son autorité aux colonies, comme Athènes le faisait dans ses clérouquies.

32. Les bannis d'Epidaune sont des aristocrates.

33. La drachme est l'unité monétaire du poids de 425 centigrammes d'argent fin, ce qui correspond à 5 francs-papier et à 1 franc-or. C'est la valeur de la drachme attique, acceptée dans tout le bassin de la Méditerranée. Il existait des pièces de 2, 4, 10 drachmes. Elle se divisait en triobole (1/2 dr.), diobole (1/3 dr.), obole (1/6 dr. ou 0,17 centimes-or), demi-obole (0,085).

34. Ce dépôt de 50 drachmes montre bien le lien économique et financier que la métropole veut imposer à la colonie. Cet argent pouvait servir autant à payer l'expédition protectrice des Epidamnies qu'à fournir des crédits à leur commerce; la drachme de Corinthe valait 4 oboles de plus que l'attique, soit 10 oboles à 0 fr. 80 papier l'obole; la somme est de 400 francs-papier.

Vaisseaux vides veut dire sans équipages ni soldats.

35. Hoplite, homme de l'infanterie lourde, portant le casque, la cuirasse sur une tunique rouge, un ceinturon protecteur, des jambières (cnémides), armé d'un bouclier, d'une épée suspendue à un baudrier, d'une lance de 2 mètres environ, accompagné d'un valet, porteur de ses armes et de trois jours de vivres.

36. Le sentiment d'une communauté de nature entre toutes les populations helléniques a dicté, de bonne heure (VI^e s.), le recours à l'arbitrage, dikè, pour éviter le conflit. Mais cette institution resta bien précaire, tant que les adversaires se sentaient en état de gagner la guerre.

37. 2.000 hoplites pour 75 trières, cela fait environ 27 combattants par navire. Alors qu'il n'y en avait guère que 18 à 20, et parfois seulement 10 sur les trières d'Athènes.

38. Le héraut, assermenté et salarié, dont la personne est inviolable et la charge héréditaire, est l'intermédiaire du pouvoir, soit dans ses relations avec les citoyens (assemblées, jugements, cérémonies religieuses), soit avec les autres Etats et remplit alors le rôle de parlementaire, d'ambassadeur.

39. Le bon plaisir du vainqueur règne à la guerre. La qualité d'Hellène est oubliée. Les étrangers prisonniers sont vendus comme esclaves et parfois égorgés, si l'on estime la vente peu rémunératrice; les Grecs, s'ils ne sont pas égorgés ou mutilés, sont mis aux fers.

40. Spondè désigne ici pour Sparte une entente en temps de guerre qui groupait sous son commandement presque tous les Etats du Péloponnèse, et pour Athènes sa ligue maritime attico-délienne organisée avec les îles et les villes du littoral d'Asie, de Thrace, de l'Hellespont.

41. La thalassocratie, qu'envisageait la politique d'Athènes, recevait de l'offre des Corcyréens un accroissement de puissance, soit en Grèce insulaire même, soit dans la direction de la Méditerranée occidentale. C'était un gage et un encouragement aux visées impérialistes sur la Sicile.

42. Avoir les mêmes ennemis est une des conditions de la symmachie ou traité d'alliance.

43. Cette trêve est du genre de celles que l'on concluait à l'occasion d'une fête pour permettre le libre parcours à ceux qui venaient y assister. Or rien n'appelait à Corcyre des pèlerins athéniens.

44. L'orateur fait allusion à ce fait que les Mégariens, grâce au secours de Corinthe, avaient pu recouvrer leur indépendance ravie par les Athéniens.

45. Jusqu'ici un accord tacite laissait aux Corinthiens le

commerce avec le Péloponnèse et la Méditerranée occidentale, Athènes se réservant l'est, y compris le littoral de l'Asie, de la Thrace, de la mer Noire. Mais les Athéniens souhaitaient l'affaiblissement de la marine corinthienne afin de prendre sa place à l'ouest. Ils soutinrent Corcyre comme la France a soutenu les insurgents de l'Amérique du Nord, afin d'affaiblir une rivale, l'Angleterre.

A cette époque de navigation côtière, la route maritime passait par Corcyre (Corfou) pour traverser l'Adriatique dans sa moindre largeur, au 40^e de latitude nord, au canal d'Otrante.

46. Cimon était proxène de Sparte auprès de l'État athénien. De là ce nom de Lakédæmonios donné à son fils aîné, les deux autres s'appelant Æolos et Thessalos.

47. Ce promontoire Kheimerion était voisin de la rade Glukus; l'île Sybota est au nord, à proximité du continent; le promontoire Leukimné est en face, à l'extrémité sud de l'île de Corcyre : la bataille eut lieu entre le Sybota et Leukimné.

48. Les signaux étaient transmis à l'aide de pavillons, hissés ou amenés, selon l'ordre à transmettre. C'est le service de la timonerie.

Sur le pont des trières se tenaient les combattants ou épibates; les archers, soldats mercenaires ou citoyens pauvres, étaient munis d'un arc et d'un carquois avec une quinzaine de flèches.

Les akontistes, même recrutement, combattaient avec le javelot.

49. Le péan, à l'origine hymne religieux d'un caractère apollinien, devint un chant guerrier, une sorte de *Marseillaise*, entonné par les soldats au début du combat après les libations et l'immolation des victimes. Il existait aussi un péan d'actions de grâce. Ramer arrière ou scier de façon à culer est une manœuvre qui dispense de virer de bord.

50. Le kélétyès, d'après la mosaïque d'Althiburos (Tunisie, 1895), est un bateau à rames, à l'avant et l'arrière très relevés, rempissant le rôle d'une baleinière.

51. Le caducée est l'insigne des messagers, des parlementaires en temps de guerre et contribue à les rendre inviolables. Ainsi, par cette précaution omise, les Corinthiens se refusent encore à se considérer en état de guerre avec les Athéniens.

52. Trophée, monument commémoratif, érigé après une victoire. Il consistait à mettre en tas sur le sol les armes des vaincus. ou à les suspendre à un arbre, ou à tout autre support.

Il n'y eut ni vainqueur ni vaincu dans cette rencontre navale, puisque chaque partie enleva librement ses morts.

53. La ville de Potidée, sur l'un des trois isthmes de la Khalidique, celui de Palléné était protégé par une muraille au nord

contre les Thraces du continent, au sud contre tout débarquement. C'est cette dernière fortification que les Athéniens tenaient à faire raser, afin d'avoir libre accès dans la ville.

54. Alors que Sparte n'exerce pas sur ses alliés une autorité oppressive, Athènes leur impose, sans les consulter, une contribution fixée pour quatre ans par le Sénat.

55. L'épidémiurge chez les Doriens était une sorte d'inspecteur annuel que la métropole envoyait à une colonie, afin de conserver le contact.

56. Perdikkas, le fondateur de la dynastie macédonienne, soutenait tantôt les Péloponnésiens, tantôt les Athéniens selon l'intérêt du moment.

57. Cette destruction de villes par leurs propres habitants nous étonne, c'est une mesure de précaution pour priver de points d'appui et de ressources un envahisseur. Les Athéniens avant Salamine avaient abandonné leur ville et détruit leurs biens pour se réfugier sur leurs vaisseaux.

58. On groupait sous le nom de *psiloi* toutes les troupes légères, généralement des mercenaires, peltastes, archers, lanceurs de javelot, frondeurs.

Elles combattaient en ordre dispersé, comme des tirailleurs, alors que les hoplites chargeaient l'ennemi en formation serrée.

59. Le camp grec ne comportait pas des fortifications de campagne comme ceux des Romains.

60. Stade. Cette unité de longueur correspond chez les Athéniens à 177 m. 55 soit 10 km. 1/2 pour les 60 stades.

61. Le signal pouvait être donné par la parole, le son de la trompette, ou en élevant ou abaissant une sorte d'étendard.

62. Le monument funèbre en l'honneur de ces 150 soldats, qui s'élevait au Céramique, a été transporté au Musée Britannique à Londres.

63. Les affaires de Corcyre et de Potidée, dans lesquelles chacun soutient son allié révolté, sans que la paix de Trente Ans soit officiellement rompue, ne sont que les hostilités préliminaires du grand conflit imminent.

64. Les Eginètes, conquis par les Athéniens depuis 454, se plaignaient de n'avoir pas pu obtenir leur retour à l'autonomie, contenu dans les clauses du traité de 445.

Les Mégariens se plaignaient que depuis 432 environ les Athéniens leur avaient fait subir dans toute l'étendue de leur empire, en dépit de la liberté du commerce, une sorte de boycottage de leurs marchandises. Cette mesure était destinée à punir Mégare de favoriser Corinthe et d'avoir un régime hostile à celui des Athéniens.

65. Moins de cent ans après, Démosthène reprochera leur nonchalance aux descendants de ces Athéniens dont Thucydide se plaît à faire remarquer ici l'activité, le patriotisme, l'ardeur guerrière.

66. La lenteur des Lacédémoniens à s'émouvoir s'explique par leur connaissance de ces populations querelleuses, processives, difficiles à gouverner que le Levant et la Grèce ont toujours offertes, et aussi par leur prudence cauteleuse qui ne s'engage pas à la légère dans une guerre. N'étant riche ni en argent ni en hommes, Sparte s'entend à ménager le sang de ses hoplites; pour combler les vides parmi ses soldats-citoyens, elle ne veut pas être obligée de faire appel aux périèques et aux hilotes, prompts à user de leurs armes pour se soulever ou pour exiger plus de considération et de place dans la cité.

67. Corinthe, puissance de second ordre, entre les deux grandes puissances d'alors, Sparte et Athènes, eut pour politique de modérer ces deux rivales et de vivre libre entre elles, sans se lier complètement à l'une ou à l'autre, jusqu'au jour où, inquiétée par l'alliance d'Athènes avec Argos et les progrès de la marine athénienne dans la mer Ionienne, sa zone d'influence, elle excita Sparte la tête de l'entente péloponnésienne à détruire la confédération attico-argienne.

68. « Les Athéniens, nous dit M. R. Cohen, p. 164, ont exalté leur victoire par tous les moyens dont ils disposaient et manifestement ils ont exagéré son importance. On retiendra de Marathon cette définition de F. Maurice, *The campaign of Marathon* (*J. H. S.*, t. LII, p. 24) : « un incident dans une expédition punitive perse, en partie victorieuse. » Leur excuse, c'est que pour la première fois des Grecs battaient des Perses.

69. « Eschyle a raison d'avoir célébré Salamine (Sept. 480) comme une victoire de ses concitoyens plus que comme une victoire hellénique. D'autres peuples, ce jour-là, combattirent avec vaillance. Mais le mérite d'avoir ressaisi l'initiative stratégique et renversé la situation générale n'en revenait pas moins à la cité de Thémistocle. » R. Cohen, p. 153.

On sait que Sparte ne se décida à sortir du Péloponnèse qu'un an après, devant la menace du général perse Mardonios, arrivant jusqu'à l'isthme de Corinthe et campant en Béotie. Ce fut Platée (août 479).

70. Allusion à la tentative de sécession de Naxos que Cimon obligea de rester à la ligue attico-délienne (472-69).

71. La victoire navale de l'Eurymédôn (468) qui chasse le Barbare du littoral asiatique, les progrès de la confédération maritime athénienne rendaient les Spartiates jaloux, au point qu'ils n'utilisèrent pas une expédition de secours à eux envoyée.

par Athènes (462), lors d'un tremblement de terre et d'une révolte de la Messénie.

72. Les envoyés d'Athènes — ou Thucydide lui-même par leur bouche — exposent les principes de la politique réaliste. Ils mettent en maximes, crûment et sans les habiller de prétextes spécieux, les pratiques quotidiennes des cités grecques : les faibles sont destinés, de gré ou de force, à subir la loi des plus forts ; qui dispose de la force doit oser l'employer dans son intérêt. C'est du Machiavel avant la lettre.

Ainsi la sécurité de leur empire, la gloire d'exercer l'hégémonie, les avantages positifs qu'aucun État ne dédaigne ont commandé la politique d'Athènes envers ses alliés.

73. Déjà Pausanias, le vainqueur de Platée, avait montré ce dont était capable un général spartiate contre les cités grecques, en recherchant l'amitié du roi de Perse pour les asservir. Après 395 les harmostes de Sparte, sans lois ni règles de conduite à l'égard des petits États, leur firent sentir le poids de leur dureté capricieuse.

74. Les ressources financières d'Athènes comprenaient :

1° le trésor public alimenté par les revenus annuels des mines d'argent du Laurion, d'or de Thrace, des domaines, des frais de justice, des amendes, des taxes, d'une part du butin de guerre. Ces revenus au début du v^e siècle sont par an de 500 talents, soit 3 millions de francs-or ;

2° le trésor de la déesse Athéna, alimenté par la piété des fidèles et accru par les prêts à intérêt au taux de 6 %. En 440 il atteignait une centaine de talents, soit 600.000 francs-or ;

3° le trésor fédéral alimenté par les contributions des alliés. En 440 il était de 3.000 talents ou 18 millions de francs-or. Autrefois déposé à Délos, il avait été vers 454, pour plus de sécurité, transporté à l'Acropole.

Les mêmes magistrats les administraient tous les trois : ils étaient déposés depuis 440 dans l'opisthodomé du Parthénon.

Par contre Sparte n'a ni trésor public ni fortune des particuliers en espèces monnayées. Le pays vit sur soi, tirant du sol, du sous-sol, de son industrie les produits nécessaires. Les échanges et les versements se font en nature le plus souvent. Ses alliés ne payent pas de tribut.

75. Arkhidamos s'excuse de proposer d'avoir recours aux Barbares ; l'opinion publique, n'ayant pas encore perdu le souvenir de l'invasion perse, répugne aux alliances avec ces Barbares. Tout de même Sparte acceptera l'argent des satrapes d'Asie Mineure, comme elle puisera dans les trésors de Delphes et d'Olympie, villes soumises à son influence et achètera, avec l'or étranger, la Pythie de Delphes pour se la rendre favorable, la faire « laconiser ».

76. Ephores, magistrats de Sparte au nombre de cinq, élus par le peuple pour un an et à pouvoirs très étendus. Ils surveillent les deux rois et aussi le peuple.

Ce sont les vrais maîtres de l'Etat, ils ont la haute main sur tous les fonctionnaires. Rien n'échappe à leur autorité : diplomatie, armée, justice, finances, police, censure des mœurs, éducation nationale, sont de leur ressort. Il est difficile de déterminer dans leurs actes leur part d'initiative et leur part d'obéissance aux suggestions du sénat ou Gêrousia.

77. A Sparte on votait à l'assemblée du peuple par acclamation, ou par division des votants en deux groupes, l'un pour, l'autre contre la proposition, moyen de pointage très imparfait d'ailleurs. A Athènes on se servit d'abord de cailloux ou de coquillages de couleur, les blancs pour l'acceptation, les noirs pour le rejet, plus tard de disques pleins ou perforés, suivant l'opinion à émettre.

78. Dans l'entente péloponnésienne, toutes les cités, quelles que soient leur superficie et leurs ressources, ont droit chacune à un suffrage et sont considérées comme autonomes et égales. La réunion de leurs délégués a lieu à Sparte d'ordinaire et l'opinion du peuple lacédémonien est d'un grand poids auprès des autres cités. Dans la confédération maritime les villes alliées perdent pour la plupart leur indépendance, peuvent recevoir d'Athènes une garnison, sont inspectées, contraintes parfois de recevoir une garnison et n'ont pas le droit de se retirer de l'union fédérale : Naxos et Thasos sont punies pour une tentative de défection. C'est l'alliance obligatoire.

79. Lors de l'évacuation de l'Attique à la veille de Salamine, les femmes et les enfants athéniens furent hospitalisés en partie à Trézène (en Argolide) où Athènes avait conservé des sympathies.

80. C'est Thémistocle qui le premier, parlant aux Lacédémoniens, refusa de s'incliner devant la vieille hégémonie de Sparte, acquise par sa lutte contre les tyrans des cités grecques.

81. Des matériaux de prix (colonnes, statues, stèles) provenant des monuments détruits par les Perses furent utilisés. Les fouilles y ont fait retrouver les statues de jeunes filles appelées Korai, trois bases représentant des jeux sportifs, des stèles avec leurs inscriptions funéraires.

Les cités romaines ne procédèrent pas autrement au iv^e siècle pour se protéger contre les incursions des Germains. Furent relevés les remparts de l'Acropole, le mur d'enceinte de la ville basse (6 km. de pourtour). Les Longs-Murs, reliant la ville au port (6 km. 1/2), encadraient une route militaire de 164 mètres de large ; leur hauteur semble avoir été de 6 m. 47. La presqu'île, qui comprend le grand port du Pirée à l'ouest et les deux ports

plus petits de Zea et de Munykhie, fut protégée par une ceinture de remparts. L'avenir d'Athènes, pensait Thémistocle, était sur l'eau.

82. Les Hellénotames athéniens, institués en 477, au nombre de dix et nommés pour un an, percevaient le tribut des villes confédérées, en réglent l'emploi, en réservant 1/60 pour le trésor d'Athéna. Le trésor fut d'abord déposé à Délos centre religieux de la confédération, puis transféré à Athènes, pour plus de sûreté.

Le tribut de 460 talents est évalué en francs-papier à la somme de 13.800.000.

La nouveauté dans cette organisation d'une confédération fut le versement du tribut, jamais demandé auparavant dans des ententes analogues. Aristide en fixa d'abord le taux et la répartition. Vers 443 l'empire athénien comprend 202 cités tributaires, réparties en cinq districts : Ionie, Karie, les Iles, Thrace, Hellespont.

83. Hellanikos, de Mitylène (v^e s. : des fragments), est l'auteur de la *Chronique d'Athènes*, qui va des origines à la guerre du Péloponnèse inclusivement. Quoique contemporain d'Hérodote et de Thucydide il ne saurait être considéré comme un historien informé. Il faut le ranger parmi les logographes que les progrès de la méthode historique feront dédaigner.

84. Les Athéniens n'étaient pas sûrs de la fidélité de leurs alliés; pour les empêcher de sortir de la confédération ils leur imposèrent une discipline que Cléon qualifia de tyrannique. Certaines villes perdirent leur autonomie et furent traitées en sujettes, ainsi Naxos en 467. Athènes frappait d'une amende les paiements en retard et faisait même une démonstration navale pour obtenir la rentrée du tribut. Cette rigueur nécessaire contrastait avec la conduite de Sparte qui n'exigeait pas de tribut de ses alliés.

85. Les Perses utilisaient la marine phénicienne.

86. Ces mines d'or étaient celles du mont Pangée en Thrace, dont l'exploitation rapportait à l'État athénien 80 talents par an, soit 2.400.000 francs-papier. La famille de Thucydide était concessionnaire de ces mines.

87. Par cette réponse des Lacédémoniens à l'appel de Thasos, on peut juger que la guerre était inévitable tôt ou tard entre Sparte et Athènes, puisque Sparte se croyait en droit de s'immiscer dans la politique intérieure de la confédération attico-délienne. Cette hostilité se manifeste encore davantage au paragraphe suivant où les Lacédémoniens redoutent que le secours des Athéniens à leur ville ne fasse insurger contre eux toute la Laconie.

88. Les Hilotes sont les descendants des populations indigènes vaincues par l'invasion dorieenne, surtout des Messéniens. Ce sont des fermiers héréditaires, payant une redevance en

nature (orge, vin, huile), assurés de gagner leur vie sur la propriété qu'ils cultivent, mais ne pouvant pas en changer. A l'armée, ils sont des valets, puis forment l'infanterie légère dans la proportion de 7 pour 1 hoplite, sur la flotte ils sont rameurs; ils peuvent même devenir hoplites, mais après avoir été affranchis par l'État qui leur donne des droits civils, mais non des droits politiques. On ne saurait dire exactement dans quelle mesure les hilotes étaient méprisés ou maltraités par les citoyens. Est-ce la dureté de leurs maîtres ou le regret de leur antique indépendance qui a le plus contribué à susciter cette révolte d'Ithômè?

89. Les Périèques, provenant en partie des Laconiens soumis par les Spartiates doriens, sont au-dessus des hilotes. Ils jouissent des droits civils et dans leurs bourgades, tout de même surveillées par des magistrats de Sparte, les harmostes, ils participent à l'administration locale.

Quoique possédant des lots de terre, choisis parmi les moins bons d'ailleurs, ils se livrent surtout au commerce, à l'industrie. Ils payent à l'État une contribution et servent dans l'armée, à côté des citoyens, comme hoplites, mais sans accéder aux grades supérieurs. On les emploie de préférence dans les expéditions lointaines hors du Péloponnèse, comme chez nous la légion et les troupes noires. N'étant pas soumis à la vie en commun qui fait à Sparte de la condition de citoyen un véritable esclavage, ils jouissent relativement d'une grande liberté. Aussi est-ce le petit nombre qui se révolta.

90. L'art des sièges ne disposait pas encore des machines de jet, on n'avait que des machines de choc du type du bélier, poutre garnie de fer à une extrémité qui servait par ses coups redoublés à ouvrir une brèche dans le rempart; du type de la tortue, groupement de boucliers à l'abri desquels le mineur sapait le mur de la place assiégée.

91. Les divinités prophétiques sont Zeus et Apollon. Zeus rendait ses oracles à Dodone, à Olympie, en Libye (Zeus-Ammon). Apollon est le plus interrogé des dieux dans les sanctuaires de Delphes et de Didyme. A Delphes la réponse est donnée par la Pythie, assise sur un trépied au-dessus de l'autre et mise dans un état de tension nerveuse. Les prêtres d'Apollon expliquaient les réponses.

Cet oracle de Delphes a joué un rôle dans la fondation des colonies, dans les directions politiques données aux États et a eu par le rite de la purification une influence morale sur les pèlerins. Le rôle politique est important : c'est autour des sanctuaires comme Delphes et Délos que se fondèrent les premières fédérations d'un caractère religieux, nommées Amphictyonies. Elles habituèrent les confédérés à prendre conscience de la communauté de leur nature et de leurs intérêts. Delphes a entrevu l'unité

religieuse qui aurait pu conduire à l'unité nationale. Mais la Pythie, favorable aux Doriens, aux régimes aristocratiques, mécontente les Ioniens portés vers la démocratie. Elle « médise et philippise » sans acquérir le sens national. Elle est du parti du plus fort, du plus généreux.

92. Les Corinthiens ne pouvaient admettre qu'Athènes, grâce à Naupakte, surveillât l'entrée de leur golfe. De là leur haine implacable.

93. Thucydide parle de 200 vaisseaux, Diodore de Sicile en indique 300 et Ktésias 40. Il est peu vraisemblable que la ligue de Délos aurait pu supporter une perte de 200 vaisseaux.

94. Le parti conservateur, affaibli par la réforme de l'Aréopage, ne se contenta pas d'en faire assassiner l'auteur, Ephialtès, il noua des intelligences avec Sparte pour la faire intervenir en Béotie et menacer Athènes.

95. L'expédition d'Egypte était une occasion d'abattre sur ce point, au sud de leurs possessions, la puissance des Perses, qui venait de subir des défaites au nord dans l'Hellespont. De plus le blé d'Egypte était utile aux Athéniens. Athènes perdit là, dit-on, 6.000 citoyens.

96. La guerre de Samos, véritable guerre de Sécession, si elle s'était terminée par une défaite, aurait porté atteinte au prestige d'Athènes et compromis l'existence de sa confédération maritime.

97. Les trésors des sanctuaires vénérés, tels que ceux de Delphes, d'Olympie, enrichis par la piété des fidèles pouvaient être mis sous forme de prêts au service des belligérants de la région.

98. La déesse, quand on parle d'Athènes, désigne Athéna.

99. La qualité de vainqueur aux Jeux Olympiques conférait une sorte de noblesse à celui qui l'avait acquise, non seulement il faisait une entrée triomphale dans sa patrie, mais il jouissait de divers privilèges comme celui d'avoir une place d'honneur au théâtre, ou de se voir honoré d'une statue. Il était un objet d'orgueil et d'admiration pour ses concitoyens.

Kylôn profita des loisirs et de l'éloignement des Athéniens attirés à Olympie par les jeux, pour s'emparer de la citadelle.

100. Ζεὺς Μετρίμιος, c'est le dieu bienveillant; clément sans qu'on puisse savoir d'où lui vient cette épithète. Divinité de la végétation, il est devenu le dieu purificateur qui lave le meurtrier de sa souillure.

Les rites des deux fêtes de ce Zeus sont assez singuliers : La première, les Maimaktéria, se célébrait à ce mois qui correspond à novembre-décembre et comportait des lustrations, une offrande

de végétaux et une expiation consistant pour le coupable dans un contact avec la peau d'un animal sacrifié.

La seconde, les Diasia (14 mars), était une très grande et très ancienne fête athénienne, à laquelle l'État et les particuliers participaient par des offrandes de menu bétail et par des cérémonies nocturnes d'un caractère mystérieux.

Bien que ce fût une divinité essentiellement hellénique, les étrangers l'imploraient comme en font preuve les ex-voto trouvés au Pirée, l'assimilant sans doute à leurs dieux nationaux.

101. L'archontat est la magistrature la plus élevée de la constitution athénienne. Au nombre de neuf, les archontes sont tirés au sort, à l'origine, dans les classes riches et subissent avant d'entrer en charge pour un an un examen de civisme et de moralité appelé dokimasie.

Les trois premiers, l'éponyme, le roi, le polémarque détiennent le pouvoir exécutif comme nos ministres, les six autres ou thesmothètes sont solidairement à la tête de l'administration judiciaire.

102. Les Déesses Vénérables, Erinnyes ou Euménides. Elles sont justement chargées de poursuivre et de punir les criminels.

Leur sanctuaire se trouvait contre la colline de l'Aréopage, qui fut l'arbitre dans le procès intenté à Oreste, meurtrier de sa mère, par les Erinnyes. L'impiété était d'autant plus grande, que ces suppliants avaient été égorgés au pied même des autels de ces déesses, vengeresses des assassinats.

Parmi ces sacrilèges sont les Alkméonides descendants de Mégaklès.

En 508 le chef des aristocrates Isagoras appela Kléomènes de Sparte à son secours contre l'Alkméonide Clisthène, réformateur de la constitution athénienne. Cela finit par la fuite d'Isagoras, la mise à mort de ses partisans et le rappel des Alkméonides.

103. Sparte se considérait comme la gardienne de la religion, comme chargée du maintien du droit sacré en terre hellénique. Ce prétexte religieux couvrait un but politique : faire bannir Périclès, de la race des sacrilèges, dont elle redoutait l'activité.

104. L'hieron de Poseidôn est celui du fils de Kronos, frère de Zeus et d'Hadès; ce dieu compte parmi les plus grands des Olympiens. C'est le dieu des eaux (sources, fleuves, mer), des tremblements de terre, de la végétation. Il est aussi associé à la vie politique. Le taureau et surtout le cheval sont ses animaux préférés. Son culte est très répandu dans les îles et sur le littoral, mais surtout dans le Péloponnèse que Diodore appelle son « domicile ».

Son temple du cap Ténare, à l'extrémité sud du Péloponnèse, face à la haute mer, était justement l'objet d'une vénération spéciale.

105. Ce temple de bronze (sans doute à cause du métal de la couverture) était consacré à Athéna, vénérée comme gardienne de la cité, *πολίτις*, qualité qu'elle eut essentiellement à Athènes. A Sparte, aux fêtes en son honneur, figuraient les éphèbes en armes.

106. Le costume des Perses se composait d'une sorte de pantalon et d'une robe longue, analogue au caftan.

107. La scytale ou bâton constitue un procédé de correspondance secrète usité à Sparte entre les éphores et les ambassadeurs et les généraux en campagne. Une bande de cuir ayant été enroulée sur un bâton, on y écrivait le message, qui ne pouvait être déchiffré que par le destinataire possédant un bâton du même calibre.

108. L'autorité à Sparte réside dans le Sénat ou Gêrousia, les éphores, les deux rois, l'assemblée du peuple, où les citoyens actifs, peu nombreux, sont rarement convoqués. La royauté héréditaire dans les deux branches de la famille des Héraclides n'est plus que le souvenir d'un pouvoir politique. Les deux rois n'ont que des attributions religieuses (sacrifices publics), judiciaires (affaires concernant le droit familial), militaires (commandement des troupes en temps de guerre). Ils restent sous la surveillance et l'autorité des éphores.

109. Dans les usages domestiques le trépied était le support d'un bassin en métal. Il avait d'autres usages, tels que de constituer une récompense pour les vainqueurs des divers jeux, un ex-voto aux dieux après une victoire. Dans le sanctuaire d'Apollon Pythien à Delphes se trouvait, à côté des trésors des villes et des statues votives, ce trépied d'or offert au dieu en souvenir de la victoire de Platée (470). Il en reste quelques assises. Une colonne de bronze dorée découverte à Constantinople en 1856 serait un fragment de cet ex-voto.

110. L'hieron est l'édifice contenant la statue du dieu, le parvis et l'autel, le tout de dimension moindre que le temple ou naos. L'enceinte sacrée ou téménos renferme dans un petit mur, soit un arbre sacré, soit un autel, soit l'ensemble formé par des édifices du culte et un bois sacré. Le téménos d'Olympie jouissait du droit d'asile. L'oikéma est une dépendance de l'hieron comprise dans le téménos.

Le Kœiadas était un gouffre en montagne non loin de Sparte.

111. Le titre d'évergète était décerné par un décret public aux bienfaiteurs de l'État. Cette distinction honorifique produigée perdit de sa valeur. Thémistocle avait disculpé Corcyre du reproche de n'avoir pas pris les armes contre les Perses, ce qui lui valut ce titre.

112. L'ingratitude habituelle des démocraties envers leurs grands hommes éclate dans ce procès intenté à Thémistocle. Curtius écrit à ce sujet : « L'Hellade assista à un spectacle indigne.

Le sauveur de son indépendance, le plus grand homme d'État qu'Athènes eût possédé depuis Solon, le libérateur de la mer hellénique, l'homme le mieux doué et le plus vanté de son temps, fut, comme un criminel vulgaire, poursuivi par des sbires et traqué de retraite en retraite, sur terre et sur mer. Jamais ces deux cités, Athènes et Sparte, n'ont montré pour atteindre un but élevé un accord si parfait et une énergie si obstinée. »

113. Ce territoire sacré était celui des déesses d'Eleusis dont la possession était contestée entre Mégariens et Athéniens.

Ces esclaves que Mégare accueillit sans des prisonniers de guerre évadés d'Athènes et que Mégare refuse d'extrader.

114. L'Assemblée des citoyens à Athènes ou *ekklésia* se tenait sur la Pnyx ou au théâtre de Dionysos. Le gouvernement direct exigeait la présence des citoyens aux assemblées, qui rares au début, devinrent fréquentes, surtout quand les assistants reçurent une rétribution. Au milieu du v^e siècle le nombre des citoyens était de 42.000. Il eût été impossible de les réunir tous et de les faire voter. Le nombre des présents oscillait entre 2.000 et 5.000, suivant l'importance de l'ordre du jour. Ne venaient pas d'ordinaire les campagnards occupés aux travaux agricoles, les marchands, les membres de l'aristocratie; les voyages et les expéditions retenaient au loin matelots et soldats. C'étaient surtout les petites gens qui étaient les plus assidus, la partie la moins instruite et la moins raisonnable de la cité. Le nombre des citoyens qui osaient prendre la parole pour soutenir une motion n'était pas considérable, une cinquantaine au plus. Cependant à côté des orateurs réputés et hommes d'État comme Périclès, on voyait monter à la tribune, pour flatter les passions populaires Cléon le corroyeur, Hyperbolos le charcutier, Kléophôn un démagogue.

115. La majeure partie des Péloponnésiens, sauf sur la côte, se composait de propriétaires fonciers. Les citoyens spartiates ou les *égaux* vivaient des produits des lots de terre, inaliénables et indivisibles, à eux concédés par l'État. Le sol restant appartenait aux périèques qui en jouissaient librement. L'agriculture et l'élevage constituaient les principales ressources de cette région.

116. Athènes recrutait aussi ses nautes, matelots chargés de la voile, gabiers, parmi des étrangers mercenaires, qu'il était facile aux ennemis de débaucher. Mais le *kubernétès* ou timonier était pris parmi les citoyens, parce qu'il avait rang d'officier (second à bord), commandait la manœuvre, avait tout l'équipage sous ses ordres, surtout lorsque le triérarque ou capitaine du navire, homme politique ou officier d'infanterie, manquait de connaissances maritimes.

Les rameurs, huit fois plus nombreux que les nautes, étaient fournis par la quatrième classe des citoyens, celle des thètes,

comprenant des travailleurs agricoles, des artisans, des marins du commerce ou de la pêche; à désertier, ils risquaient l'exil.

Le métèque est l'étranger domicilié dans la cité et y jouissant d'un statut spécial.

C'est à Athènes que leur condition était la plus douce. A mesure que l'industrie, le commerce, l'armement, la banque ont besoin de main-d'œuvre qualifiée ou de capitaux, à mesure que progresse l'esprit égalitaire de la démocratie, les métèques voient leur condition se rapprocher de celle des citoyens.

Ils sont soumis aux mêmes charges financières (sauf pour la liturgie navale ou triérarchie), payent en plus un impôt personnel ou capitation, sont admis aux cultes de la cité et ont le droit de pratiquer le leur dans des temples à eux, sont astreints en particulier au service militaire sur mer; à terre ils sont appelés comme hoplites ou dans les troupes légères pour défendre l'Attique, mais ils obtiennent rarement le droit de cité. Ils jouissent d'une grande liberté, à condition de se montrer « convenables » envers les citoyens. Vers le milieu du ^ve siècle vivaient à Athènes environ 100.000 métèques pour 125.000 citoyens.

117. Les avantages de la situation insulaire n'ont pas échappé aux penseurs athéniens, notamment à l'auteur du *Traité de la république athénienne* (Xénophon?) et à Aristote dans sa *Politique*. Au cours de cette guerre Athènes ne fut longtemps vulnérable que sur le continent, grâce à la supériorité de ses escadres.

118. Cette domination que Périclès veut qu'Athènes s'interdise, ce sont les visées impérialistes immédiates sur la Sicile.

119. A la facilité d'installation des étrangers à Athènes s'oppose l'attitude hostile des Lacédémoniens, pour qui par principe l'étranger est indésirable. Il leur fallait pour résider à Sparte une autorisation spéciale, sujette à retrait à la moindre faute.

Une économie fermée, une vie en grande partie agricole sur des biens inaccessibles, le goût du secret, la crainte de voir s'adultérer le caractère des institutions et des mœurs au contact d'autres façons de vivre et de penser expliquent ces précautions du gouvernement spartiate contre l'infiltration des étrangers.

Athènes n'avait pris qu'exceptionnellement cette mesure de boycottage contre les Mégariens, aussi offre-t-elle habilement de l'abroger, à condition que Sparte renonce à ses propres mesures de défiance à l'égard des Athéniens et de leurs alliés, leur accorde le statut des métèques, attitude libérale qui devait conquérir aux Athéniens des sympathies dans les cités démocratiques et chez leurs confédérés.

120. Les béotarques au nombre de 11 (élus 1 par district) sont les magistrats de la confédération béotienne organisée sous l'hégémonie de Thèbes. Cette ligue est un essai pour sortir du régime municipal au profit de la conception d'un État gouverné par une oligarchie.

Chaque béotarque est le chef des troupes de sa circonscription et a une voix au conseil qui décide des opérations militaires. A l'un des 4 béotarques nommés par Thèbes revient le commandement suprême.

Chaque cité a son administration propre, mais du même type pour toutes les villes, et une assemblée fédérale de 660 membres administre la confédération.

121. Thucydide en affirmant que le tremblement de terre qui ébranla Délos était le premier de mémoire d'homme contredit formellement Hérodote (VI, 98) qui en signale un avant la bataille de Marathon (490).

122. Ainsi 3 confédérations d'esprit différent essayent d'arracher à leur individualisme et d'unifier les petits États helléniques : Sparte aristocratique, plus timorée que libérale, n'exigeant pas de tribut, passait pour vouloir libérer la Grèce du joug athénien et à ce titre avait pour elle l'opinion publique.

Athènes démocratique, inquiétant les aristocraties par son exemple et sa propagande et traitant ses alliés presque en sujets prenait figure d'État tyrannique.

Enfin Thèbes, aristocratique aussi, traitait les confédérés sur un pied d'égalité.

Ce raccourci d'Europe, travaillé par la jalousie, allait par ses discordes et ses guerres préparer sa propre perte.

123. Voici quel est le rapport des forces des deux antagonistes :

Celles de Sparte sont groupées d'un seul tenant, elles comprennent presque toutes les cités du Péloponnèse et de la Grèce Continentale, depuis le canal de l'Eubée jusqu'à la mer Ionienne, avec Corinthe comme alliée maritime. Soit 3 degrés 1/2 de latitude.

Les forces d'Athènes sont plus nombreuses, mais éparpillées dans les îles de la mer Egée, sur les côtes de Macédoine, de Thrace, autour de l'Hellespont jusqu'à Byzance et sur le rivage de l'Asie Mineure depuis Byzance jusqu'à l'île de Rhodes, soit 5 degrés de latitude; en plus à l'ouest : Naupakte commandant le golfe de Corinthe, l'Akarnanie, Zakynthos, Corcyre, maîtresse du passage vers l'Italie, ce qui valait à Athènes l'hostilité tenace de la marine corinthienne jalouse de son hégémonie dans la mer de Sicile et dans l'Adriatique.

En résumé Sparte puissance territoriale à faible marine, Athènes puissance maritime, mais adossée à des voisins continentaux hostiles et vulnérable par terre.

L'empire de la mer va se disputer entre Corinthe et Athènes soutenant Corcyre.

Le triomphe d'Athènes équivaldrait à un blocus total du Péloponnèse.

124. Deux tiers des troupes mobilisées marchaient à l'ennemi, un tiers constituait une réserve assurant la garde du territoire.

125. Le terme stratège sert à désigner les officiers généraux des troupes grecques.

A Athènes leur compétence est plus étendue. Ce sont des magistrats au nombre de 10, élus pour un an (non tirés au sort, puisqu'il y faut des capacités), rééligibles. Leurs fonctions correspondent à celles des ministres de la Guerre, de la Marine, des Affaires étrangères et même des Finances :

Ils veillent à l'armement et à l'entretien de la flotte, des armées en campagne, aux ravitaillements, ils concluent les armistices et les traités qui terminent les hostilités, ils engagent des dépenses et en contrôlent l'emploi, même ils lèvent les tributs des alliés. Deux ou trois d'entre eux seulement prenaient le commandement des armées et de la flotte, même l'un d'eux avait la haute main sur la conduite de toutes les opérations.

Ces diverses fonctions faisaient de celui d'entre eux qui avait le plus de mérite personnel le chef de la cité, ce qui remédiait aux inconvénients inhérents au régime démocratique. C'est ainsi que Périclès fut stratège quinze ans de suite 454-430 et gouverna effectivement la république athénienne.

126. En l'absence de droit entre les cités et d'hôtels ou auberges, l'hospitalité privée exercée largement assurait à l'étranger en voyage, protection, logis, nourriture, cadeaux, et créait entre l'habitant et son hôte des relations d'un caractère amical très prononcé et placées sous la protection des dieux Zeus, Athéna.

127. L'assemblée du peuple ou ekklesia dans les États à régime démocratique avait la souveraineté politique et l'administration suprême de la justice (tribunal des hélistes constitué par une délégation des citoyens). L'assemblée s'occupait de la ratification des lois, de l'élection des magistrats et de la reddition de comptes des magistrats sortant de charge.

128. 600 talents représentent 18 millions francs-papier. 6.000 talents valent 180 millions francs-papier; il avait donc été dépensé de cette réserve 111 millions de francs-papier.

Les 500 autres talents représentent des lingots et des objets mobiliers précieux d'une valeur de 15 millions de francs-papier. Toutes ces richesses étaient renfermées dans le Parthénon, soit dans la cella, soit dans l'opisthodomé, au total 195 millions de francs-papier.

Enfin la statue d'Athéna Parthénos, statue chrysléphantine, contenait de 14 à 15 millions d'or en francs-papier.

129. Le Propylée s'entend d'une sorte de vestibule monumental construit sur la voie donnant accès à un sanctuaire, à un palais. Il est constitué par un mur transversal percé de portes, auquel sont adossés sur chaque face une salle et un portique. Ces deux salles servent à abriter visiteurs et gardiens.

Les plus célèbres sont ceux de l'Acropole, édifiés par Mnésiklès,

sous la direction de Phidias (437-432), 24 mètres de long sur 18 m. 20 de large. Chaque portique est de 6 colonnes doriques. Du côté de l'extérieur deux ailes en saillie encadraient les Propylées : celle de gauche, au nord, renfermait une galerie de tableaux (Pinacothèque); celle de droite, au sud, était plus petite, à cause du voisinage du temple de la Victoire-Aptère. Pausanias vante l'appareil en marbre.

Ces Propylées annonçaient dignement au visiteur de l'Acropole les merveilles d'art contenues dans cette enceinte.

Propylées, Parthénon et statue d'Athéna coûtèrent 60 millions de francs-papier environ.

130. Des offrandes, telles que vases précieux, statues et même temple, donation de terres, étaient faites à tel dieu et à tel temple pour remercier la divinité d'un bienfait ou en obtenir un. C'est le prêtre du dieu qui reçoit l'objet. Les dépouilles des Mèdes comprenaient, entre autres, le trône d'argent de Xerxès, le sabre d'or de Mardonios.

131. Les Athéniens se plaisaient à honorer les dieux dans de solennelles cérémonies religieuses, où la procession jouait son rôle. Destinée primitivement à conduire à l'autel de la divinité le bétail offert en sacrifice, elle donna lieu à un défilé à travers la ville des personnages officiels, des porteurs d'offrandes et d'objets du culte et à une parade militaire.

La plus éclatante est celle des Grandes Panathénées qui attirait à Athènes des représentants des colonies et même des cités étrangères.

La frise du Parthénon est le tableau pris sur le vif de la procession.

132. Ce terme de jeux sert à désigner toutes les réunions sportives, jeux, courses et aussi concours de musique, de poésie et même de beauté.

133. Il y avait des forts avec garnison à Eleusis, à Phylè. Tous les citoyens d'Athènes et les métèques devaient le service militaire de 18 à 60 ans, mais les jeunes classes de 18 à 20 ans, qui faisaient l'apprentissage du métier des armes (éphèbes) et les hommes âgés de plus de 50 ans constituaient une sorte d'armée territoriale, faisant des patrouilles et du service de place, dans l'Attique seulement.

D'après le chiffre des incorporés on a cru pouvoir déduire que la population d'Athènes vers 432 était de 400.000 âmes environ, à savoir : 138.000 Athéniens de naissance; 70.000 métèques; 200.000 esclaves. Ce calcul reste très hypothétique.

134. A l'est des deux Longs-Murs qui protégeaient la route du Pirée à Athènes, il en avait été construit un troisième pour englober dans le système de défense le 4^e port, celui de Phalère.

135. 35 stades ou 6 km. 475; 43 stades ou 8 km.; 40 stades ou 7 km. 400; 60 stades ou 11 km. 100.

136. Les archers, troupe légère, étaient munis d'un arc et d'un carquois contenant de douze à quinze flèches. On les recrutait parmi les métèques, les citoyens pauvres et des mercenaires, des Crétois habiles à manier cette arme.

Les archers scythes faisaient à Athènes le service de nos agents de police.

Les archers à cheval qui se recrutaient aussi chez les Scythes (Russie de la mer Noire) servaient de cavalerie légère et remplissaient le rôle d'éclaireurs, il y en avait deux cents. Les mille autres cavaliers se recrutaient dans l'aristocratie athénienne et constituaient un corps d'élite.

137. Le prytanée était l'hôtel de ville, la maison commune de ces agglomérations rurales autonomes et ces archontes correspondent à des maires avec pouvoirs étendus.

138. A l'origine les diverses bourgades de l'Attique, tout en ayant le sentiment d'appartenir à une même nation, ne formaient pas un corps politique unifié, chacune se gouvernait à sa façon. Thésée organisa un pouvoir central établi dans l'Acropole, fit disparaître ces autonomies locales et fonda la cité unique pour toute l'Attique. Une fête appelée synœcisme consacra le souvenir de l'installation à Athènes du gouvernement (mi-juillet). On entend aussi par synœcisme, la fondation d'une ville généralement fortifiée pour y réunir des habitants jusque-là épars dans la campagne : c'est le passage de la vie rurale à la vie urbaine.

139. L'Acropole, qui avec le quartier sud à son pied continua à s'appeler « la ville », comme nous disons la Cité pour l'île beureau de Paris, contenait les habitants d'Athènes, puis l'Acropole fut réservée au culte et porte encore les ruines des édifices célèbres : Propylées, Victoire Aptère, Erekhthéion, Parthénon.

Le temple de Zeus Olympien, dont les ruines existent encore, est celui qui fut construit au 11^e siècle après J.-C. sous Hadrien, sur l'emplacement du précédent, à l'est de l'Acropole.

Le Pythion et la source Kallirhoë se trouvaient à proximité de l'Olympieion. Les Limnæ à la même hauteur, et à peu de distance vers l'ouest. Dionysos, en tant que dieu du principe humide, avait un temple dans ce quartier marécageux. Les Anciennes Dionysies ou Anthestéries (février) perdirent de leur éclat quand les Grandes furent célébrées en mars. La Fontaine aux Neuf Bouches fut édifiée par Pisistrate. Ce fut le point d'eau potable ou « belle eau » qui probablement vit se former la première agglomération athénienne.

140. L'Eleusinion est le temple de Déméter et Kora. On le place sur la pente est de l'Acropole près du monument choragique de Lysikratés.

Le Pélasgikon était un grand espace abandonné aux Pélasges pour les indemniser du rempart qu'ils avaient construit autour de l'Acropole. Dans la suite ils furent expulsés.

141. Énoë, bourg fortifié à 35 kilomètres N.-O. d'Athènes, près de la frontière de Béotie, commandait la route d'invasion par la vallée du Céphise.

On appelle bourg ou dème une division territoriale et administrative un peu analogue à nos communes. Il y en avait environ 160 au 5^e siècle. Les assemblées des dèmes, dont les questions municipales sont plus à la portée des électeurs, étaient plus suivies que l'ekkklésia d'Athènes, assemblée politique.

142. Voir sur les machines, livre II, note 179.

143. Eleusis, au bord de la mer, n'est qu'à 20 kilomètres d'Athènes à l'ouest. La plaine de Thria est renommée pour sa fertilité. Ces courants sont des étangs d'eau salée, comme il y en a sur les côtes basses et sablonneuses de la Méditerranée.

144. Akharnes était le dème le plus peuplé d'Athènes et depuis longtemps, sauf lors de l'invasion perse, n'avait pas vu les coureurs ennemis à 11 kilomètres d'Athènes.

145. Le khresmos est la réponse donnée par l'oracle. C'est aussi la bonne aventure que prédisaient des devins d'après des poésies, censément inspirées par la divinité.

146. Sagement Périclès gouverne sans réunir l'Assemblée du peuple ni permettre les réunions publiques. C'est la dictature de guerre. Il accepte comme un mal nécessaire la dévastation des régions envahies, plutôt que de livrer et perdre une bataille décisive.

147. On manque de renseignements sur les deux factions ou partis de Larissa qui ont fourni deux commandants.

148. Les troupes de terre, embarquées sur les trières comme combattants, comprenaient 10 hoplites et 3 archers par navire.

149. Pour mettre un frein aux propositions démagogiques dans l'Assemblée, Périclès fit menacer d'une condamnation à mort les citoyens qui oseraient proposer d'employer à autre chose qu'à la défense nationale ce fonds de réserve de 1.000 talents. C'était le seul moyen de tempérer l'extrême liberté dans le gaspillage des deniers publics.

150. Les procédés les plus cruels étaient employés dans les guerres de l'antiquité, même par l'Etat athénien. La population civile tout entière est expulsée de l'île d'Egine et remplacée par des colons d'Athènes, afin que le Pirée ne soit plus à la merci d'un coup de main venu de la station navale de l'île d'Egine qui commande le golfe Saronique à proximité d'Athènes. Ainsi après la dernière guerre gréco-turque, les populations helléniques de

la Turquie d'Asie ont été contraintes d'aller s'établir dans la Grèce propre.

151. Eclipse de soleil du 3 août 431.

152. Le proxène est le citoyen d'un État auquel est confié le soin de protéger les ressortissants d'un autre État, de passage ou fixés dans son pays. C'est l'analogue des agents consulaires actuels, et il joue le rôle du patron romain. L'État étranger choisit ce citoyen chargé des intérêts de ses habitants.

Il existait aussi une proxénie honorifique décernée à un étranger résidant en Attique, cette qualité le mettait au-dessus des autres métèques et lui assurait des privilèges en matière d'impôts et d'acquisition de biens-fonds.

153. Thucydide fait allusion au meurtre du fils de Térée et de Proknè par Philomèle, sœur de Proknè, pour se venger de l'outrage que lui fit subir le brutal amour de son beau-frère. Itys égorgé fut servi à son père. A la suite de ces atrocités, Philomèle fut changée en rossignol, Térée en huppe et Proknè en hirondelle (cf. Ovide, *Métam.*) et aussi A. Chénier

*Fille de Pandion, ô jeune Athénienne,
La cigale est ta proie, hirondelle inhumaine.*

Il est probable que par cette explication Thucydide veut rectifier une erreur de ses concitoyens qui rattachaient ce Térés à Térée, pour justifier l'alliance.

154. La symmachie est une alliance militaire qui joue en cas de guerre. Sadokos fils de Sitalkès obtient la qualité d'Athénien.

Ce Nymphodôros assura à Athènes le concours du roi de Thrace, et celui de Perdikkas, tous deux utiles auxiliaires pendant le siège de Potidée et la révolte des villes de Khalkidique. Il importait aux Athéniens, pour la sécurité de leurs mines d'or et pour le recrutement de troupes auxiliaires, d'entretenir des relations amicales avec la Thrace.

155. La naturalisation conférait la qualité et les privilèges de citoyen sans permettre toutefois l'accès à l'archontat et aux sacerdoces. Elle était accordée par l'assemblée du peuple et le postulant devait obtenir au moins 6.000 suffrages. Si le naturalisé épousait une athénienne, ses enfants naissaient citoyens.

156. La petite île d'Atalantè, dans le canal de l'Eubée, renferme encore des restes de ces fortifications.

157. Toutes les restrictions apportées par les lois aux démonstrations de douleur à l'occasion des enterrements étaient levées, quand il s'agissait de funérailles nationales. Tout le monde, citoyens, métèques, même les femmes, était autorisé à suivre le cortège. — Solon passe pour avoir chargé un orateur en renom de l'éloge des combattants tombés à l'ennemi.

Ce faubourg est le Céramique extérieur, au N.-O de la ville, où existait une nécropole non loin de la porte Dipyle, une des entrées les plus fréquentées de la ville. On y a découvert de grands vases et sont encore debout des édicules, des stèles funéraires (de Dexiléos, d'Hégésio, etc.) dont les sculptures comptent parmi les œuvres caractéristiques du plus pur style attique.

Les parents des morts, outre les vases ou lécythes, apportaient des bandelettes, des couronnes, des rameaux.

158. Les Athéniens étaient très fiers de leur qualité d'autochtones. Ils ne sont pas installés dans l'Attique en pays conquis, comme les Spartiates campés dans la Laconie très peuplée, qu'ils contiennent dans l'obéissance avec leurs 9.000 hoplites.

Périclès le leur rappelle pour les flatter.

159. Périclès fait l'éloge du gouvernement démocratique qu'il a contribué à substituer à un régime aristocratique et qui aurait pu faire la grandeur d'Athènes, à condition qu'il y eût toujours des Périclès ou des Démosthène pour diriger l'Assemblée du peuple et que ces hommes nécessaires, ces hommes providentiels fussent écoutés plus que les Cléon, les Alcibiade, les Eschine. On peut discerner dans cet éloge des Athéniens la critique des mœurs et du régime de Sparte.

160. La xénélasie, manifestation de xénophobie, pratiquée à Sparte consistait dans l'obligation pour les étrangers d'obtenir des magistrats l'autorisation de résider à Sparte, autorisation révocable d'ailleurs pour cause de mauvais exemple.

161. Périclès ne pouvait qu'exciter contre Athènes la jalousie des autres cités et de Sparte en particulier, en proclamant que sa ville était l'École de la Grèce et que les citoyens pouvaient s'enorgueillir d'être gouvernés par les maîtres les plus dignes. Justement les villes alliées de la thalassocratie athénienne ne cessaient de se plaindre de ne pas jouir de « l'isonomie », d'être traitées en « sujettes ». Elles se tournaient vers Sparte, s'imaginant que l'État dorien respectait mieux que sa rivale, Athènes, la liberté des États grecs. Athènes et Périclès se faisaient des illusions en croyant qu'ils seraient récompensés de la prospérité que leur puissance assurait à leurs alliés.

162. Les enfants des guerriers morts étaient élevés aux frais de l'État jusqu'à l'âge de 16 ans environ. C'est la conséquence logique du service militaire obligatoire. La France n'a fait que suivre ce lointain exemple en créant l'œuvre des pupilles de la nation.

163. Périclès, Thucydide aidant, trace un portrait, très certainement embelli, d'Athènes, ou de ce qu'aurait dû être Athènes. La réalité, présentée au cours de la politique et de la conduite de la guerre, n'est pas aussi flatteuse. Dans ces pages Thucydide

a créé en faveur de la république athénienne un courant de sympathie et d'admiration, contre lequel les alliés des îles et des rivages d'Asie auraient certainement protesté. L'historien laisse percer sa fierté patriotique, en présentant ce portrait idéalisé comme un exemple et une leçon pour tout le monde grec.

164. On peut considérer cette épidémie comme une fièvre du type de la « dengue », favorisée par des excès de pluie et l'absence de vents purificateurs, développée par l'entassement dans la ville des ruraux mal installés, par la rareté de l'eau potable, par la dépression physique et morale consécutive à la guerre.

L'épidémie dura quatre ans, violente en 430 et 429, elle s'apaisa dix-huit mois environ pour recommencer en 427 et disparaître à la fin de cette année-là. Le nombre des victimes fut considérable : rien que pour l'armée, Thucydide (III, 87) l'évalue à 4.400 hoplites et 300 cavaliers ; pour la population civile, il ne peut pas fournir le chiffre, tant il fut élevé. Cf. : Dr J. P. Bêteau : *La Peste d'Athènes*, 1934.

165. Dans le récit de la peste de Milan (1630), Manzoni signale aussi l'accroissement de la dépravation dans des proportions effrayantes. Une frénésie de jouissance s'empara de ceux que le fléau épargnait et tous les moyens parurent bons pour s'enrichir, afin de satisfaire cette soif de voluptés, avant de succomber à l'épidémie.

166. Le rationaliste à l'esprit critique se révèle dans cette réflexion de l'auteur sur les deux interprétations possibles de la vieille prédiction également utilisable dans les deux cas. On dirait déjà du Fontenelle de l'*Histoire des Oracles*.

167. Apollon, dieu de la médecine, guérit les maladies, mais il les envoie aussi, notamment la peste. L'épidémie est un moyen qu'il emploie ici pour faire triompher la cause des Péloponnésiens, ses fidèles adorateurs doriens.

168. On distinguait dans le territoire de l'Attique les districts urbains, ceux de l'intérieur du pays ou mésogée, ceux de la côte ou paralie. Chaque tribu possédait des districts ou dèmes de ces trois régions différentes.

169. Aristophane se fera plus tard (425) dans les Akhariens l'écho de ces regrets et de ces lamentations.

170. Thucydide, en mentionnant l'amende infligée à Périclès sur l'initiative de ses ennemis, pour négligence dans la gestion des deniers publics, omet comme connu de tous alors le fait qu'elle entraînait l'interdiction de prendre part aux affaires publiques, peine qui mettait le grand homme d'Athènes au-dessous d'un simple citoyen.

171. Périclès comprenait que les appétits de conquête des Athéniens rêvant de se soumettre la Sicile, Carthage, l'Etrurie ne

cadraient pas avec la politique intérieure, avec le régime électif de son pays. Cette démocratie belliqueuse saurait-elle s'en tenir à la lutte contre Sparte, ménager ses alliés et conserver l'empire de la mer ? Le gouvernement populaire ne convient pas à un grand État, pensait déjà Périclès ou Thucydide, dont Montesquieu, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau refléteront l'opinion.

172. A Athènes navarque est synonyme de capitaine de vaisseau. A Sparte le navarque, désigné par les Ephores, a rang d'amiral, a la direction suprême de la marine de guerre, le commandement des escadres, règle les rapports avec les alliés, peut conclure alliances, armistices, traités.

173. Il semble qu'il n'existait entre gens de mer en guerre aucun principe du droit des gens. Les Spartiates ne se contentaient pas de saisir les cargaisons des navires marchands d'Athènes, de ses alliés et aussi des neutres, surpris dans les parages du Péloponnèse, ils faisaient périr équipages et passagers, actes de piraterie que nous avons vus se reproduire dans la dernière guerre 14-18. Les Athéniens ne sont pas plus excusables, même par mesure de représailles, d'avoir fait prisonniers, pour les condamner à mort sans jugement, les ambassadeurs lacédémoniens auprès du roi de Perse.

Au Kæadas de Sparte correspondent ces précipices, ces gouffres de l'Attique, analogues au Barathre, dans lesquels disparaissaient les cadavres des condamnés que l'on voulait encore punir en les laissant sans sépulture.

174. Ces navires expédiés par le fisc pour contraindre à payer les villes contribuables en retard, ce sont les « croiseurs de la perception » comme les appelle Aristophane. *Chev.* 1070 (424). Mais cet argent, strictement exigé, n'était-il pas nécessaire à la politique d'Athènes qui se chargeait de la sécurité et de la prospérité de la Confédération ?

175. 2.000 talents valent 60 millions de francs-papier.

176. Zeus Eleuthérios, libérateur, équivalent de Sôter, sauveur. Zeus est la divinité de la mythologie grecque la plus riche en significations physiques et morales, si bien que sous l'influence de l'esprit philosophique il n'a pas été loin de transformer à son profit le paganisme en monothéisme (cf. l'hymne du stoïcien Kléanthe III^e siècle av. J.-C.). En tant que sauveur, libérateur, Zeus est un dieu de la guerre qui dans les grandes batailles a donné la victoire aux Grecs.

A Platée notamment il a sauvé la Grèce du joug des Perses. On l'adorait sous ce nom dans beaucoup de villes et notamment à Athènes et à Platée.

177. Combien cette proposition lacédémonienne, émigration temporaire avec promesse de retour, occupation sans dégâts par

l'ennemi, paraît empreinte d'hypocrisie ! Elle fait songer à la demande de passage à travers la Belgique.

178. Les dieux et les héros indigètes sont spécialement chargés de la protection de la contrée qui les honore d'un culte. Les Lacédémoniens s'exposeraient à leur vengeance, surtout à celle des héros, considérés comme divinités Kthoniennes et puissances malfaisantes, s'ils s'emparaient injustement de la terre des Platéens; aussi proclament-ils à plusieurs reprises que l'injustice a été commise non par eux, mais par Platée. Religieux et formalistes, ils croient s'être mis ainsi en règle avec les puissances suprêmes et les avoir persuadées de la justice de leur agression.

179. L'art des sièges, la poliorcétique, n'était pas aussi perfectionné au ^v^e siècle qu'il le deviendra dans la suite. Les Grecs manquaient encore de machines de jet et n'usaient que de machines de choc du type bélier.

180. La mort des quatre stratèges induirait à penser que les officiers généraux étaient dans la nécessité de beaucoup s'exposer, parce que leurs troupes manquaient d'entraînement, de discipline et de cohésion.

181. Le mot télôs désigne un corps de troupes de toutes armes au complet.

182. Les frondeurs faisaient partie des troupes légères. Recrutés parmi les montagnards, ils servaient comme mercenaires. Ils lançaient jusqu'à 177 mètres des balles de pierre, de bronze ou de plomb, dont ils avaient une provision dans un sac.

183. Le kéleustès est un officier marinier commandant la nage des 174 rameurs de la trière, analogue au comite, chef de la chiourme sur une galère. Il reçoit les ordres de l'officier de navigation le prôreus, dont le poste est à l'avant.

184. Les signaux se transmettaient avec des sortes de pavilions ou avec des torches, élevés pour l'attaque, abaissés pour la cessation du combat et la retraite. Ce service de timonerie était assuré par des matelots distincts des rameurs, lesquels, surtout chez les Péloponnésiens, n'étaient pas très amarités.

185. L'épineion est à la fois un chantier de construction navale, un arsenal, un entrepôt, ici celui des Eléens. Il en existait plusieurs au Pirée, l'un de 125 mètres sur 17. Ils étaient surveillés par un collège de 10 Inspecteurs ou Epimélètes, sous la haute autorité du Conseil des Cinq-Cents.

186. Phormiôn fut un de ces généraux qu'intimidaient les orateurs populaires. Lui, qui dans le golfe de Krisa avait remporté d'éclatantes victoires navales, fut traduit en justice, condamné à une amende de 50.000 francs-papier. Sans fortune il ne put la payer, se vit retirer ses honneurs et sa qualité d'électeur (atimie) et alla finir ses jours à la campagne.

187. Sans faire à proprement parler de l'espionnage, les proxènes pouvaient renseigner le gouvernement d'Athènes sur les dispositions du pays d'origine des nationaux dont ils avaient la charge, en leur qualité d'agents consulaires.

188. La largeur du détroit évaluée à 7 stades par Thucydide (1 km. 200) serait selon les mesures de Leake de 11 stades (2 km. environ).

189. Le pilote, ou plutôt le second, et les matelots de pont étaient souvent des mercenaires ou parfois des déserteurs des flottes rivales; ils avaient besoin pour rester à leur poste de combat, de menaces de châtimeur et de promesses de récompense. Leur valeur professionnelle n'atteignait pas celle des équipages athéniens, qui considéraient leur navire comme un morceau du sol de la patrie.

190. Cet Apollônion sur un promontoire au bord de la mer est bien à sa place. Une des fonctions primitives d'Apollon nous le montre comme dieu des vents, de la mer, de la navigation, protecteur des matelots et des naufragés. Le dauphin lui est consacré.

191. Le Lacédémonien Timokratès, conseiller naval de l'amiral, se tuant pendant que coulait son navire, créait ainsi un glorieux exemple, suivi par nos commandants qui, refusant de survivre à la perte de leur unité, restent à leur poste et périssent avec leur navire.

192. Corinthe avait construit de chaque côté de l'isthme deux ports artificiels, à l'ouest Lékhæon réuni à la ville par de longs murs, à l'est Kenkhreës protégé par deux digues. C'était pour éviter aux navires de faire le tour du Péloponnèse estimé à un millier de kilomètres. Ils rompaient charge dans ces deux ports, ou bien ceux d'un faible tonnage étaient transbordés d'une rive à l'autre par une glissière qui les halait à l'aide de cabestans : c'était le diolkos, sorte de route de madriers. Chaque rameur avec son aviron emportait son coussin et la courroie en forme d'anneau ou estrope, qui servait à attacher la rame au tolet du bordage.

193. Ces signaux lumineux (phryktos) allumés sur les hauteurs, ou au sommet d'une tour, consistaient en torches et bûchers de bois d'essence résineux. Ils assuraient une transmission assez rapide des nouvelles. Ils étaient déjà employés au temps de la guerre de Troie.

194. Cette alerte fit prendre deux mesures à l'autorité maritime : tendre des chaînes au goulet des ports et faire garder le front de mer par des troupes recrutées sur le littoral.

195. La makhaera est une lame à un seul tranchant de la dimension d'une courte épée ou d'un grand couteau de chasse. On la

portait à la ceinture ou à l'épaule au moyen d'une courroie.

196. Les navires de commerce étaient plus pansus que les vaisseaux de guerre dits longs, à qui on demandait la vitesse bien plus qu'un tonnage élevé. Ils employaient de préférence la voile, moyen de propulsion plus économique. Par vent arrière cette sorte de gros chaland de mer pouvait faire de 9 à 10 kilomètres à l'heure, soit 5 à 6 nœuds. La distance par mer d'Abdère à Istros (à l'une des embouchures du Danube) atteint de 900 à 1.000 kilomètres pour une navigation côtière.

D'Abdère à Istros, à vol d'oiseau, il y a au moins 500 kilomètres. Le bon marcheur devrait faire 45 à 50 kilomètres par jour pour effectuer ce trajet en onze jours.

197. Cette coutume de la bonne main, ou « backchich », donnée aux fonctionnaires et aux puissants personnages dénote en Orient une vénalité qui ne date pas de notre temps.

198. Le royaume des Odryses, allié barbare d'Athènes, correspondait à peu près à la Bulgarie actuelle; Athènes avait tout intérêt à entretenir de bons rapports avec un royaume qui occupait tout l'arrière-pays, tout l'hinterland de ses colonies en bordure de la mer jusqu'au Danube et qui pouvait lui servir contre l'ambition des princes de la Macédoine, alors alliés de mauvaise foi, en attendant de devenir hostiles. La politique d'Athènes, comme celle des Anglais, s'efforçait de posséder des bases navales aux points stratégiques, afin d'abriter, réparer, ravitailler ses flottes et commander les routes maritimes. Pour ce motif lui était indispensable la possession des détroits (Dardanelles et Bosphore) par où passaient ses navires acheteurs du blé de Scythie (Russie du Sud). Cf : A. Thibaudet : *La Campagne avec Thucydide*.

Démosthène après Périclès reprendra contre Philippe de Macédoine cette politique des détroits, dont l'Assemblée du peuple, peu experte en géographie, ne comprenait pas l'importance.

199. Cette prévision de Thucydide s'est réalisée : la lagune est devenue terre ferme.

Cet Alkméon n'a aucun rapport avec la noble et puissante famille des Alkméonides à laquelle appartiennent Clisthène, Périclès et Alcibiade.

200. Lesbos, comme Athènes, recevait des bords de la mer Noire des vivres et des mercenaires.

201. Apollon Maloeis, comme Nomios, veut dire protecteur des troupeaux de moutons. On sait qu'en souvenir de son temps de berger chez Admète il avait une fonction pastorale.

202. Le terme holkas désigne un bateau marchand gros et lourd, parfois pris en remorque, une sorte de chaland de haute mer.

203. On désignait les points cardinaux par les noms des vents

qui en venaient : le nord, Boréas; le sud, Notos; l'est, Apéliotès; l'ouest, Zéphyros.

204. Bien des alliés des îles et de la côte d'Asie fournissaient un tribut, mais pas de troupes. C'est pourquoi Thucydide indique les lieux qui envoyaient des auxiliaires aux Athéniens.

205. Le fleuve Akhéloos, sur la côte ouest de la Grèce, plus arrosée que celle de l'est, est remarquable par l'abondance de son débit, qui le rendait navigable pour les navires de guerre jusqu'à Stratos, à 50 kilomètres au moins de la mer. Ses alluvions ont ensablé le port de son embouchure et rattaché à la côte le chapelet des îles Ekhinades (II, 102).

206. Nous avons la liste des vainqueurs aux Jeux Olympiques de 776 à 336 av. J.-C. La seconde victoire de Dorieus au stade correspond à l'Olympiade 88 c.-à-d. à 428 av. J.-C. Olympie, qui tous les quatre ans rassemblait les Grecs pour des fêtes religieuses et sportives, était un lieu de rendez-vous tout désigné pour une conférence entre confédérés.

207. Toujours cette accusation répandue par Sparte que les Athéniens veulent imposer leur joug au reste de la Grèce, « la réduire en esclavage ». Au nom de l'égalité que Sparte prétendait respecter, les cités refusent de se soumettre à l'hégémonie athénienne, laquelle tendait à unifier la Grèce et l'aurait rendue ainsi de taille à résister à ses ennemis : Asiatiques, Macédoniens et plus tard Romains. Cette politique d'Athènes aurait mis fin à ces luttes entre États grecs, luttes vraiment fratricides.

La réelle supériorité de culture des Athéniens, leur aménité envers les étrangers, la supériorité de leur marine justifiaient cette prétention d'Athènes, du moins du temps de Périclès qui essayait de la faire accepter.

De plus, le parti aristocratique qui, d'ailleurs à Mytilène gouvernait l'État avec sagesse et éclat, redoutait le régime démocratique qu'Athènes imposait à ses alliés et qui fonctionnait à Méthymnè, la seconde ville de Lesbos.

Il y avait pour les Péloponnésiens un intérêt majeur à détacher de l'alliance avec Athènes une puissance maritime et à prendre pied au milieu des possessions asiatiques d'Athènes : c'était une riposte à l'occupation par cette dernière de la côte ouest de la Grèce, de Naupakte, de son alliance avec les Akarnaniens, de son intervention à Corcyre. Athènes serait plus vulnérable à Lesbos qu'au Pirée et aurait des difficultés à lever le tribut, source de sa puissance et cause du mécontentement de ses alliés. Ce sont les îles elles-mêmes, dont Lesbos, qui en 478 environ avaient offert à Athènes l'hégémonie navale en la chargeant de commander leurs escadres.

208. Béotiens et Lesbiens avaient conservé le souvenir de leur commune qualité d'Éoliens. Ils auraient voulu rétablir contre

les Ioniens d'Europe et d'Asie l'ancienne puissance de la race éolienne. De plus, ils se sentaient unis par une communauté de principes politiques, de gouvernement oligarchique, hostile à la démocratie.

209. Le temple de Zeus à Olympie était devenu au ^ve siècle le plus fameux sanctuaire de Zeus. Il avait été construit de 468 à 457 sur une terrasse d'où l'on dominait tout l'Altis, l'enceinte des divers édifices du culte. Il contenait la statue du dieu en or et ivoire, haute de 14 mètres, piédestal compris. Cette œuvre de Phidias avait donné au dieu « une physionomie de mansuétude... il n'apparaissait point un dieu redoutable... on le voyait tout-puissant et on le sentait bon ». (H. Lechat, *Phidias*.) C'est sous la protection d'une sorte de Zeus Panhellénique que se mettent à Olympie les députés de Mytilène.

210. Les équipages furent constitués avec des éléments purement athéniens : les métèques, étrangers assimilés et les citoyens, sauf la première classe formée des Athéniens les plus riches dont le revenu était au moins de 500 médimnes de produits agricoles : elle fournissait les hoplites et assumait la plupart des liturgies, et la deuxième classe, celle des cavaliers, inutiles à bord.

211. La solde des hoplites de deux drachmes par jour représentait 10 francs-papier.

212. L'emploi des hoplites comme rameurs prouve que les effectifs de la marine fort éprouvés étaient devenus insuffisants pour armer les navires du corps expéditionnaire. De plus, l'investissement de Mytilène est simplifié, un mur unique vers la ville, aucun vers la campagne, par pénurie sans doute d'hommes et d'argent.

213. Le talent monnaie de compte vaut 6.000 drachmes, 200 talents font 6 millions de francs-papier.

214. Seize pieds font presque 5 mètres.

215. L'hérôon est le monument élevé sur les restes d'un héros, considérés comme des reliques, afin que le mort, devenu l'objet d'un culte de la part de la cité, étende sur elle sa bienfaisante protection. Les villes se disputaient l'honneur de posséder ces ossements. Ce monument funèbre pouvait affecter la forme d'un petit temple, être entouré d'arbres et clos d'un mur.

216. Pour la première fois une escadre péloponnésienne faisait une démonstration navale dans la mer Égée et sur la côte d'Ionie, que la ligue maritime athénienne considérait comme son domaine propre, comme ses eaux territoriales, dans lesquelles aucun intérêt n'autorisait Sparte et ses alliés à intervenir.

217. L'esprit de parti prenait le pas sur le patriotisme. Aristocrates ou démocrates appelaient, qui Sparte, qui Athènes, pour les aider à s'emparer du pouvoir, au risque de compromettre

l'indépendance de leur pays. Diodotos, dans son discours pour les Mytiléniens (III, 47), déclare que dans toutes les cités la classe du peuple est favorable aux Athéniens et en cas de soulèvement est prête à leur ouvrir les portes.

218. Lorsque les prisonniers de guerre étaient nombreux et que leur vente sur un marché d'esclaves eût été difficile ou peu rémunératrice, il arrivait qu'on les mit à mort. Cette froide cruauté entre hommes de même langue et de mêmes mœurs, réunis à Olympie dans les mêmes fêtes, ne soulevait pas encore beaucoup la conscience hellénique, surtout chez les Doriens.

219. Les ambassadeurs, les chargés de mission auprès des amiraux, les collecteurs du tribut, bref tous les théâtres naviguaient sur trois trières sacrées : la Délienne qui amenait à Délos la théorie religieuse, la Salaminienne montée à l'origine par des matelots de Salamine, la Paralienne dont l'équipage était recruté parmi les gens de la côte. Ces deux dernières servaient aussi à conduire à Athènes les prévenus qui devaient y être jugés. Ces courriers officiels font penser au Bucentaure de la république de Venise.

220. Le ressentiment des Athéniens contre Mytilène s'explique aussi par l'obligation de supporter pour la première fois un impôt sur le revenu de 200 talents (6 millions de francs-papier). Cette contribution extraordinaire avait été motivée par les frais de toutes ces opérations militaires et navales. En trois ans on avait dépensé la réserve de l'Acropole (6.000 talents, soit 180 millions de francs-papiers), plus les trois annuités du tribut des alliés (1.400 talents), au total 7.400 talents (212 millions de francs-papier).

221. L'orateur Diodotos s'élève avec raison contre le principe du vote acquis. Il y a des exemples en effet d'une assemblée délibérant de nouveau après le vote (affaire des stratèges des Arginuses). De plus, le président du bureau des prytanes, qui dirige les débats, pouvait convoquer une nouvelle assemblée et faire remettre l'affaire en délibération. On peut croire tout de même que cette pratique était exceptionnelle.

222. Toute proposition jugée illégale ou nuisible à l'État fait l'objet d'une action publique. L'orateur qui n'a pas obtenu dans certains cas le cinquième des suffrages exprimés par les juges est passible d'une amende de 1.000 drachmes (5.000 francs-papier). Il est frappé en outre d'une atimie, c'est-à-dire de la perte partielle ou totale de ses droits de citoyen. Le refus de payer l'amende entraîne aussi l'atimie. Le bureau lui-même qui a mis aux voix une proposition illégale peut être condamné. Seule l'assemblée était irresponsable légalement.

223. Nous ne connaissons ce Diodotos que par ce discours pour les Mytiléniens qu'il eut le courage de prononcer. Ce modéré.

en qui semblent revivre le calme, la gravité, le sens politique de Périclès, triompha ce jour-là du terrorisme soutenu par Cléon, le démagogue très populaire.

224. Ces lots attribués à des citoyens d'Athènes furent donnés à bail à des fermiers du pays moyennant un loyer annuel de 2 mines par lot, soit 1.000 francs-papier. Dans ces pays conquis, ou soumis, qu'il fallait surveiller et garder, les Athéniens constituaient une colonie d'un genre particulier : la clérouquie. Contrairement aux colons qui devenaient autonomes, les clérouques conservaient leur qualité de citoyens d'Athènes, certains même ne faisaient que résider à Lesbos et gardaient leur domicile à Athènes.

225. Curtius (*Hist. Grecque*, tome III) nous dit que « ce procès tout entier ne fut qu'une insulte faite à tous les principes du droit, une indigne comédie dans laquelle, après une entente perfide entre Thèbes et Sparte, on se joua de la vie des malheureux prisonniers... Dans cette question posée aux Platéens, les Spartiates s'appuyaient sur ce principe inventé par eux que quiconque est contre Sparte doit être considéré comme traître à la patrie ». C'est trahir l'Hellade que de s'allier aux Athéniens, devenus, après les Mèdes, par leur ligue maritime, les ennemis publics de toutes les cités grecques.

226. Ce rappel d'un secours apporté par Platée, en 464, aux Lacédémoniens aux prises avec les hilotes révoltés ne devait pas leur être agréable (Thuc. I, 101).

227. Hérodote (VI, 108) rapporte comment les Platéens, en butte aux vexations des Thébains, reçurent des Lacédémoniens sollicités par eux le conseil de s'adresser plutôt aux Athéniens leurs proches voisins.

« Les Lacédémoniens, ajoute Hérodote, donnaient ce conseil moins par amitié pour les Platéens que dans l'espoir de susciter des difficultés aux Athéniens en les brouillant avec les Béotiens. »

228. On acquérait la politéia (droit de cité) par la naissance ou la naturalisation. En 427, après ce siège, les fugitifs accueillis dans Athènes y reçurent le droit de cité. Il est possible qu'il y ait eu auparavant un acte semblable en faveur des Platéens. En effet, Athènes avait secouru Platée contre Thèbes, étendu le territoire de la ville jusqu'à l'Asôpos, reçu la ville dans son alliance, en souvenir du concours des Platéens à Marathon. Tous les quatre ans, en effet, à Marathon, le héraut du peuple athénien appelait dans sa prière les bienfaits du ciel sur son peuple et sur le peuple de Platée.

229. L'hiéroménie, c'est la période de la préparation et de la célébration d'une fête, une sorte de vigile d'une durée proportionnelle à l'importance de la fête et pendant laquelle devait

s'établir une suspension d'hostilités, quelque chose comme « une trêve de Dieu ».

230. Ces honneurs rendus annuellement aux guerriers tombés à Platée en 479 sont une preuve de plus de la place du culte des morts dans les croyances et les coutumes des Grecs. Cette cérémonie funéraire a été célébrée pendant six siècles de suite. Une procession se rendait sur les tombes, on offrait du vin, de l'huile, des parfums, une victime était immolée et sans doute on brûlait de riches vêtements et on invitait les morts à prendre leur repas. C'était la fête des Eleuthéries, ou commémoration de la délivrance.

231. Cette communauté de race, de religion, de langue, de coutumes, qui ne parvint pas à faire naître un État panhellénique, on l'invoquait dans la détresse pour fléchir le vainqueur. Était-on le plus fort, on oubliait ce devoir de traiter en compatriotes, et non en étrangers, des Grecs vaincus et à votre merci. Ainsi les Platéens eux-mêmes avaient égorgé, au mépris de la parole donnée et des usages, les Thébains qui s'étaient rendus; ainsi l'amiral des Péloponnésiens Alkidas, dans son expédition sur le littoral d'Ionie, avait fait égorger la plupart des équipages, même marchands, faits prisonniers et avait avec préméditation détruit une cité grecque. (Thuc. III, 32).

232. Le gouvernement actuel de Thèbes était une confédération béotienne, reconnaissant des droits égaux aux villes adhérentes, dans lesquelles l'autorité était détenue par une oligarchie censitaire.

En 447 le gouvernement démocratique favorisé par les Athéniens avait été renversé et les propriétaires fonciers avaient organisé cette oligarchie, qui n'admettait dans les conseils de la cité que les possesseurs d'une certaine fortune, qui interdisait l'accès de toute magistrature à qui avait exercé un petit métier depuis moins de dix ans, et qui ne rétribuait aucune fonction.

233. On a déjà vu (III, 10) cette accusation venimeusement lancée contre Athènes de vouloir se soumettre, réduire en esclavage la Grèce, alors que Sparte, avec son faux air de libératrice, nourrissait cette intention, sans avoir rendu, sur terre, sur mer et pour l'éducation intellectuelle et artistique des Grecs, les services éclatants de la cité de Thémistocle et de Périclès.

234. Le véritable grief des Thébains contre les Platéens est leur dépit de voir des Béotiens comme eux préférer à leur régime oligarchique la démocratie et la confédération athénienne à la ligue dite égalitaire de Béotie.

C'était d'un très mauvais exemple pour les cités de la ligue.

235. Après Œinophyta (457) où Cimón a écrasé les Béotiens, les Athéniens avaient installé dans les cités vaincues des gouvernements populaires, afin d'avoir des partisans sur leur frontière septentrionale. Mais les oligarchies organisent un soulèvement;

les Athéniens battus à Korônée ne peuvent pas empêcher la formation d'une fédération béotienne avec un gouvernement central, fort, qui va soutenir Sparte contre Athènes.

236. Les Béotiens avaient un culte particulier pour Héra, déesse protectrice du mariage.

Sa fête appelée Daedalia était célébrée tous les ans par les Platéens et tous les soixante ans aux Grandes Daedalia en grande pompe, avec le concours de toutes les villes. Ainsi s'explique la nécessité d'une hôtellerie. Les Grecs, qui comptaient d'ordinaire sur l'hospitalité privée, en élevaient tout de même aux abords des grands sanctuaires pour y loger l'affluence des pèlerins, par exemple à Olympie, à Epidaure, où les fouilles ont révélé l'existence d'un hôtel à 160 chambres.

Le temple appelé hécatompédon avait probablement cette dimension de 30 mètres dans la profondeur de la nef. Il en était ainsi au Parthénon. — 200 pieds représentent 60 mètres.

237. 800 talents valent 24 millions de francs-papier.

238. C'était un sacrilège que de détruire, emporter des objets consacrés à la divinité, de couper des branches du bois sacré, la faute était passible d'une amende. A Athènes, l'arrachage d'un olivier sacré était puni de l'exil et de la confiscation.

Alkinoos était le roi des Phéakiens qui rapatria Ulysse naufragé et chez qui les Argonautes firent escale. Il était adoré sur les rivages de la mer Ionienne en tant que protecteur des marins et des naufragés, une des nombreuses fonctions de Zeus.

239. Le statère d'argent attique vaut 4 drachmes, c'est-à-dire 20 francs-papier, il pèse 17 gr. 46.

240. Les Dioscures, Castor et Pollux, deux jumeaux, le premier fils de Tyndare, le second fils de Zeus, ont pour mère Lédæ. Ce sont surtout des divinités guerrières, particulièrement adorées dans le Péloponnèse, à Sparte. Ils président aux jeux, à la chasse, divertissements qui préparent à la vie militaire. Ils protègent aussi la navigation.

241. Les principaux sanctuaires d'Héra se trouvaient dans le Péloponnèse. Corcyre en sa qualité de colonie de Corinthe, où Héra était honorée comme gardienne de la citadelle, se devait de rendre un culte aux divinités de sa métropole.

242. Les hétairies, chez les Attiques, désignent des associations secrètes constituées par la faction des aristocrates pour s'emparer du pouvoir. Les membres faisaient le serment de se soutenir en justice et de se pousser mutuellement pour arriver aux magistratures. Elles furent actives à la fin de la guerre du Péloponnèse. Ici ce mot désigne toute faction se proposant un but politique. Le terme suivant, synode, a aussi ce dernier sens.

243. L'on retrouve en Grande Grèce (sud de l'Italie) et en Sicile les divisions dans l'intérieur des cités, déjà signalées dans la Grèce propre, ainsi que l'antagonisme entre villes d'origine akhéenne, dorienne, ionienne.

Aussi malgré une tentative d'assemblée fédérale, jamais les populations ne s'élevèrent à la notion d'une patrie sicilienne et à la constitution d'une armée nationale. L'esprit d'individualisme anarchique était le plus fort. Curtius nous dit III, 3, § 2 : « La jalousie des Doriens et des Ioniens se réveilla... on vit se produire tous les inconvénients de la démocratie, l'esprit de parti, l'anarchie, les agressions haineuses contre les riches et se consumer à ce jeu les forces des cités. »

244. Depuis l'accroissement de leur puissance maritime, les Athéniens tournaient leurs regards vers la Méditerranée occidentale. Envahis par les Mèdes, ils avaient songé à émigrer dans le golfe de Tarente, Thémistocle avait donné à ses filles les noms d'Italia et de Sybaris, qui révèlent ses intentions sur la côte de la Grande Grèce. Des traités furent conclus avec Rhegion en conformité avec la politique athénienne des détroits, la colonie grecque de Thourii, fondée par Athènes, reçut des colons d'Athènes, en grande partie des métèques. Il s'agissait d'établir l'hégémonie d'Athènes sur ces terres à blé, soit pour les besoins de l'Attique, soit surtout pour en priver leurs ennemis du Péloponnèse ou le leur vendre cher. Il ne restait plus qu'à profiter d'un incident pour une intervention navale et pour instituer un blocus des céréales destinées au Péloponnèse.

Les Athéniens étaient amenés pour la défense de leur thalassocratie à s'installer dans les points stratégiques qui commandaient les routes de la mer : à Egine pour couvrir Salamine et le Pirée, à Naupakte pour tenir la clef du golfe de Corinthe, la rivale maritime et commerciale, à Rhegion pour surveiller le détroit de Messine et prendre pied en Sicile.

245. Lipara, malgré la faible étendue que lui attribue Thucydide, est la plus grande de ce groupe des îles Æoliennes.

Dans Stronggylé se trouve le volcan Stromboli en activité, dont le cratère haut de 700 mètres vomit sans cesse une fumée rougeâtre. Toutes ces îles offrent des traces volcaniques; Hiera où Thucydide, d'après les gens du pays, situe les forges d'Héphaistos (Vulcain) se nomme actuellement Volcano et présente des sulfatares. Héphaistos personnifie le feu. Il était honoré aux lieux d'où s'échappaient des gaz inflammables, près des cratères des volcans qui passaient pour être ses ateliers de forgeron. Le culte de ce dieu était en honneur aux îles Lipari.

246. Le prytanée correspondait dans les cités antiques à nos hôtels de ville. Le premier magistrat de l'État y siégeait et l'on y accueillait et nourrissait les hôtes de l'État.

247. Athènes ne pouvait tolérer qu'une île de la mer Egée restât indépendante. Il lui paraissait d'autant plus nécessaire de faire entrer Mélos dans la confédération maritime que les Péloponnésiens avaient maintenant une flotte et osaient la montrer dans ces parages. Il ne fallait leur laisser la disposition d'aucune base navale dans cette partie de la Méditerranée.

248. Le terme « apoikia » désigne une colonie fondée en terre barbare et constituant une véritable garnison, car les colons recevaient de l'État armes, argent, lots de terre, organisation religieuse et devaient obéissance à la mère-patrie. Pour fonder Hérakleia sur l'emplacement de Trakhis, Sparte procéda d'une manière analogue : elle fit appel à 4.000 de ses périèques et à 6.000 autres habitants de divers points de la Grèce, hostiles aux Athéniens. Ville fortifiée à 3 km. 550 de la mer, avec un port muni de chantiers navals et de cales sèches, ayant un fort d'arrêt dans le défilé des Thermopyles à 7 kilomètres, cette place d'armes devait menacer à l'est l'Eubée et ses stations navales, au nord les colonies athéniennes de la Thrace. Pour cette fondation l'oracle d'Apollon à Delphes avait été consulté, mais cet oracle, qui avait joué un si grand rôle dans l'expansion des Hellènes sur le pourtour de la Méditerranée, ne concevait pas antérieurement la colonisation sur ce type militaire et dirigée contre d'autres Grecs, contre des compatriotes. Une fois de plus la Pythie « iacônisait ».

249. L'expédition contre Leukas répond à ce besoin d'Athènes de montrer sa force dans la mer Ionienne afin d'ouvrir à son trafic cette région, et aussi de secourir ses alliés du littoral voisin de Leukas, les Akarnaniens, et de battre en brèche Corinthe. Démosthénès y joint le projet de s'ouvrir un chemin d'ouest en est afin d'aller prendre la Béotie à revers.

Ce Démosthénès fils d'Alkistéas a été un homme de guerre à idées neuves et très aimé du soldat : il savait utiliser les troupes légères des alliés (ce qui lui permettait de ménager le sang des hoplites athéniens), profiter des saisons et de la nature du terrain, dresser un plan de campagne inquiétant à la fois les deux ennemis de son pays, Sparte et Thèbes et adjoindre à des opérations navales la guerre sur terre.

250. Les Etoliens, quoique de même race que les Lokriens et que les habitants de l'Elide, vivaient en marge de la communauté hellénique et n'avaient pas encore joué de rôle. On les considérait comme des barbares, parce qu'ils n'avaient pas de gouvernement central, qu'ils parlaient un dialecte difficile à comprendre et passaient pour pratiquer encore l'omophagie. Leur pays était adossé au Pindé et touchait à la côte depuis l'embouchure de l'Akhéloos jusque dans le voisinage de Naupakte, station navale athénienne qui commandait le golfe de Corinthe. Il s'agissait par

une expédition dans ce pays voisin des Lokriens alliés de s'installer à l'ouest de la Grèce pour y recruter des alliés, des troupes légères, afin de prendre à revers les Béotiens. C'était une riposte à l'occupation de Platée et à la fondation d'Hérakleia par les Spartiates.

251. L'omophagie est un rite religieux qui consiste à manger la chair crue de victimes mises en pièces vivantes. Les Grecs de l'époque classique avaient renoncé à ces habitudes qui évoquent des souvenirs de cannibalisme.

252. Zeus Néméen avait son temple le plus célèbre dans la région d'Argos, à 20 kilomètres au nord de cette ville. Tous les deux ans on y célébrait des jeux qui avec les Pythiques, les Isthmiques, les Olympiques, comptaient parmi les quatre grandes fêtes de la communauté hellénique. C'étaient des concours gymniques, hippiques, dramatiques, musicaux, comme en témoigne l'emplacement d'un stade, d'un hippodrome, d'un théâtre. 3 colonnes de ce temple, hautes de 10 mètres, sont encore debout. Ici il s'agit d'un temple moins célèbre consacré à la même divinité.

253. Ægition est situé d'après l'auteur à 15 kilomètres (80 stades) au N.-E. de Naupakte, en réalité à une vingtaine.

254. On donnait aux ennemis comme otages des personnages de premier rang, des fils de famille et même des femmes et des jeunes filles.

255. Délos, sanctuaire religieux des Ioniens de l'Archipel et du littoral asiatique, a été convoitée de bonne heure par les Athéniens, désireux de s'assurer la primauté dans la mer Egée. Cet hommage à Apollon était destiné à le remercier de la disparition de la peste, à prouver aux Grecs le respect d'Athènes pour les dieux et par une nouvelle organisation des fêtes à offrir aux populations ioniennes un centre religieux qui les rattachât plus étroitement à la confédération athénienne. Les courses de chevaux, très goûtées du public, furent pour ce motif adjointes aux autres concours. La théorie somptueuse envoyée par Athènes accédait au temple « par une route couverte de tapis, ornée de guirlandes, de tableaux et d'objets précieux ». (Curtius.)

256. Vingt stades représentent 3 km. 1/2 environ.

257. Après l'échec de la campagne d'Étolie, Démosthénès s'était gardé, comme on l'a vu, de reparaitre à Athènes. La conduite des stratèges était en effet soumise à un contrôle vigilant et soupçonneux et ils pouvaient encourir la peine de mort. Sa dernière action d'éclat devant Olpé le mit à l'abri d'une accusation, ainsi que l'ex-voto aux temples de l'Attique de trois cents armures, prises à l'ennemi. Ainsi nous mettons aux Invalides canons et drapeaux capturés.

258. La croisière d'une escadre athénienne dans les eaux de la Sicile avait pour objet d'assurer la liberté de la mer aux alliés

de Grande Grèce et de Sicile bloqués par les Syracusains, de conserver le prétexte à une intervention, enfin d'entraîner équipages et officiers. C'était une école d'amarinage et d'endurance, comme le sont de nos jours les divisions stationnées dans les mers lointaines.

259. Dans cette allusion aux éruptions de l'Etna, Thucydide ne mentionne pas celle de 395, c'est donc qu'il est mort avant cette date et qu'on peut placer sa mort entre 400 et 395. Son récit ne va pas jusqu'à la victoire de Sparte sur Athènes 404, il s'arrête à l'année 411.

260. Rhégion était presque en face de Messénè, sur la côte italienne. Par ces deux villes les Athéniens tenaient les clés du détroit de Messine, qui donne accès dans la Méditerranée orientale. Syracusains et Lokriens Epizéphyriens inquiets s'associèrent pour s'emparer de Messénè et la détacher de l'alliance avec Athènes.

Les Lokriens Epizéphyriens se trouvent sur le golfe de Tarente; les Lokriens Ozoles, sur le rivage nord du golfe de Corinthe; les Lokriens Opuntiens, sur la côte est du canal de l'Eubée.

261. Le coup d'œil de Démosthènes avait discerné l'importance de Pylos (aujourd'hui Navarin) à 400 stades de Sparte (75 km.), port excellent que Sparte n'avait pas su utiliser. Fortifiée et confiée aux ennemis irréconciliables de Sparte, les Messéniens, cette place permettait d'atteindre les Lacédémoniens au point le plus vulnérable.

262. Démosthènes était adjoint aux stratèges de la flotte en qualité de commissaire du peuple. Les taxiarkes étaient les chefs des bataillons d'hoplites, divisés en compagnies ou lokhoi. Il y avait 10 taxiarkes, élus par le peuple, à raison d'un par tribu. On peut supposer que Démosthènes, mal vu des généraux qui supportaient avec peine cette autorité exceptionnelle, avait travaillé par les taxiarkes l'esprit des soldats, afin de les amener à s'intéresser à son projet d'occuper la rade et le port de Pylos protégés par l'îlot de Sphaktérie, ne laissant à droite et à gauche que deux goulets, et par un promontoire abrupt, le tout facile à fortifier et à défendre.

263. A propos de Sphaktérie, Thucydide avance que la passe nord pouvait laisser entrer deux trières de front, or elle a 150 mètres, et l'autre passe huit ou neuf navires, or elle a 1.400 mètres. Reste à savoir dans quelle mesure les fonds rocheux ou sablonneux laissent une étendue réellement praticable.

264. 15 stades égalent 2 km. 800.

265. Les hoplites, spartiates et périèques, doivent être distingués des autres éléments lacédémoniens, qui n'avaient ni la qualité de citoyen ni la condition libre des périèques.

266. Le lokhos est à Sparte une compagnie de 200 hommes,

100 spartiates et 100 périèques, disposant chacun au moins d'un hilote. La garnison de 420 hommes est donc d'une compagnie à effectif de guerre. 43 trières franchirent les passes, entrèrent dans le port et la plage se couvrit de soldats lacédémoniens.

267. Les pirates employaient un navire rapide à 30 rameurs disposant d'une embarcation légère non pontée, capable d'une plus grande vitesse.

268. Parexeiresia, ce terme désigne le gaillard d'avant et le gaillard d'arrière, proue et poupe, qui ne sont pas garnies de bancs de rameurs.

269. Les rations à faire passer aux hoplites lacédémoniens, prisonniers à Sphaktérie (420), se composaient de deux chénix de farine, environ 1 litre par chénix ou 4 cotyles (0,25 le cotyle).

270. Les Lacédémoniens, en demandant à Athènes une paix honorable « sans diktat », font le raisonnement que nous connaissons : nos deux pays unis n'ayant plus qu'une volonté feraient la loi à la Grèce. Ils n'ajoutent pas combien de temps pourrait durer cette entente.

271. Cléon essayait d'être l'homme qui, comme Périclès, permettrait aux institutions démocratiques, incapables par elles-mêmes d'une politique suivie, d'assurer, sous son impulsion prépondérante, la marche régulière des affaires.

Cléon n'avait pas la politique intérieure de ses vastes desseins sur l'expansion d'Athènes. Il voulait la guerre à outrance, mais ses mesures démagogiques vidaient le trésor, la suspicion jetée par lui sur les généraux pour plaire aux petits relâchait la discipline et sa rigueur envers les alliés les préparait à des révoltes et à des sécessions.

272. Le détroit ou Phare de Messine a une largeur variant entre 5 et 7 kilomètres. Le flux et le reflux s'y font sentir quatre fois par jour, mouvement qui rend le courant très rapide et la navigation dangereuse.

273. Cette main de fer est une sorte de grappin destiné à maintenir deux navires bord contre bord afin de permettre l'abordage. Le câble est une remorque.

274. Le miel jouait le rôle de notre sucre dans l'alimentation et la pharmacopée des Anciens.

275. Sur les navires à trois rangs superposés de rameurs, ceux du rang inférieur aux avirons les plus courts se nommaient thalamites et étaient au nombre de 54. Au-dessus se trouvaient les zygités (54). La file supérieure était composée de thranites (62), qui, manœuvrant l'aviron le plus lourd, touchaient une paye supérieure. Les rameurs des rangs un et deux pouvaient donc constituer une compagnie de débarquement.

276. Les hippagrètes sont les commandants d'un corps d'élite

de 300 fantassins, sorte de garde royale. Le mot *cavaller* désigne une classe de citoyens assez riches.

Ce ne fut qu'à partir de 424 que Sparte organisa un corps de 400 soldats montés, correspondant à l'arme de la cavalerie, corps d'ailleurs de médiocre valeur. On pourrait donc faire d'Hippagretès un nom commun.

277. Il est malaisé, faute de documents, de savoir dans quelle mesure Thucydide, un conservateur, et Aristophane, un poète comique, ont chargé Cléon.

Au III, 36, il nous est montré comme un violent terroriste, manquant de sens politique.

Au IV, 21-22 il fait refuser la paix aux Spartiates.

Au V, 16, il est appelé méchant et calomniateur.

C'est un meneur évidemment, aimé des fournisseurs aux armées et du menu peuple qui vivent de la guerre. M. R. Cohen appelle ce riche tanneur, un homme « énergique et intelligent, mais brailard et sans scrupules, tout prêt à céder aux exigences de la multitude ». Il lui reconnaît l'habileté financière et le courage militaire et estime qu'à tout prendre ses actes ont été plus utiles que nuisibles à sa patrie.

Le mérite de Démosthènes consista dans l'emploi des troupes légères pour harceler l'infanterie lourde des hoplites lacédémoniens, et dans la rupture du combat, au lieu d'arriver au corps à corps. Cette tactique lui valut la gloire d'enlever aux Spartiates la réputation d'être invincibles sur terre.

Quant à Cléon, le héros du jour, il reçut l'honneur d'être nourri aux frais de l'Etat au Prytanée, comme ayant bien mérité de la patrie, et en souvenir de sa valeur au combat de Sphaktérie une statue de bronze de la Victoire fut élevée dans l'Acropole.

278. L'annonce de la capitulation des Lacédémoniens à Sphaktérie surprit toute la Grèce, tant était grande la réputation de bravoure des Spartiates. On l'a comparée à l'effet produit en Europe par la capitulation du général Dupont à Baylen pendant la guerre d'Espagne.

279. La colline qui devait devenir un point fortifié s'élève à 12 stades ou 2 kilomètres de la mer, à 60 stades ou 10 kilomètres de Corinthe et à 3 km. 500 de l'isthme.

280. Krommyôn est à 21 km. 500 de Corinthe. Les Athéniens s'emparèrent de la presqu'île de Méthônè et la fermèrent par un mur, parce qu'elle commandait les abords de Trézène et d'Epidaure et qu'elle permettait de correspondre par signaux avec le Pirée.

281. Thucydide n'est pas très explicite sur cette démonstration navale de 40 trières commandée par Eurymédôn et Sophoklès, au printemps de 425.

Une expédition antérieure, dont notre historien ne parle pas, aurait eu lieu au début de la guerre du Péloponnèse.

282. Les commandants des navires athéniens devant Corcyre laissèrent achever avec des raffinements de cruauté inouïs ce qui restait du parti des riches favorable à Corinthe. Ils y gagnaient d'arracher définitivement l'île à leurs ennemis. La prise d'Anaktorion à l'entrée du golfe d'Ambrakie, le remplacement de la population par des colons akarnaniens amis d'Athènes, achevèrent de ruiner les établissements de Corinthe sur l'Adriatique.

283. Il existe entre États grecs certaines règles qui constituent les linéaments d'un droit de la guerre.

Les neutres ne sont pas respectés dans leurs biens et leurs personnes, mais leurs ambassadeurs ne sont pas molestés. On se contente de leur interdire le passage jusqu'aux ennemis.

284. Les Perses ayant conquis l'Assyrie, l'épithète d'Assyriens leur fut parfois donnée. Il s'agit sans doute ici d'un texte en langue et caractères perses, et non pas de l'écriture cunéiforme.

285. La nouménie est le premier jour du mois lunaire athénien.

286. Le statère, monnaie d'échange et non pas monnaie de compte, est un multiple de la drachme, soit en argent, soit en or : d'argent le statère vaut 2 ou 4 drachmes (10 ou 20 francs-papier) selon les villes et les temps; d'or il vaut 20, 22, 25 drachmes (100, 110, 125 francs-papier).

287. Sparte maintenait à Cythère une garnison et un gouverneur, comme en pays conquis, car la population très mêlée était peu soumise, la situation de l'île en faisait une relâche importante pour la marine marchande et une menace pour la Laconie, en cas de soulèvement de l'île, d'incursions de pirates ou de conquête par les ennemis de Sparte. Le parti démocratique y était favorable à un rattachement à la confédération athénienne.

288. Les Lacédémoniens, s'inspirant de l'exemple du stratège athénien Démosthènes, leur vainqueur, dotèrent leur infanterie de ligne d'un corps de cavalerie de 400 hommes, et de troupes légères munies de l'arc pour le combat à distance.

289. La citadelle d'Egine se dressait à 1.800 mètres de la côte. Les Eginètes faits prisonniers furent condamnés à mort « comme ennemis irréconciliables de la ville... revanche pour l'exécution des Platéens ». (Curtius.) Les aristocrates de Cythère furent déportés dans différentes îles et le tribut de l'île fixé à quatre talents, soit 120.000 francs-papier.

290. A ce congrès de Géla, Hermokratès prêcha aux délégués des villes de Sicile l'union sacrée afin de constituer contre l'impérialisme d'Athènes un front unique. Il était malaisé d'amener à une entente les éléments doriens favorables à Sparte et à l'oligarchie, les éléments khalkidiens et ioniens plutôt tournés vers Athènes et le régime démocratique, et enfin les Sicules, anciens habitants de l'île dépossédés par la colonisation grecque. La guerre

du Péloponnèse avait réveillé dans tout le monde grec l'ancienne rivalité entre Doriens et Ioniens.

291. Hermokratès fait appel à l'union sacrée dans les États et à l'entente cordiale entre les États, seules capables de sauver la Sicile.

292. Les Athéniens veulent étrangler Mégare en lui enlevant ses ports sur les deux mers, golfe de Corinthe et golfe Saronique, empêcher les Péloponnésiens de menacer aisément Naupakte en les éloignant de la rive opposée à cette station navale, qu'ils occupent.

293. A cet endroit a été adoptée la correction proposée par Poppo de τοῦ; ὄε au lieu de τοῖς δέ (texte de Hude), leçon qui n'offre pas un sens acceptable. De plus, avec Poppo, ἐξ a été restitué devant τῶν παρόντων.

294. Nous sommes mal fixés sur les mauvais traitements que les Spartiates auraient infligés aux Hilotes pour les maintenir dans l'obéissance par la terreur. Cette disparition mystérieuse de 2.000 Hilotes tenus pour dangereux à cause de leur courage n'est pas acceptée par les historiens modernes. Ils n'interprètent pas cette exécution appelée kryptie comme un droit donné aux éphèbes de Sparte d'assassiner de nuit des Hilotes, ils y voient plutôt des manœuvres de nuit par des groupes de patrouilleurs.

Les modalités de l'affranchissement des Hilotes nous sont peu connues, tant le gouvernement spartiate sut rester secret. Nous savons seulement que les droits politiques ne leur étaient pas accordés.

L'antiquité a fait un grand usage de la couronne : c'est une parure nécessaire dans les cérémonies religieuses, une récompense pour les athlètes, les militaires, les bons citoyens, un signe de joie dans les réunions et les banquets.

295. Le coup de maître de Brasidas fut de mener à l'étranger la guerre contre Athènes, de quitter les champs de bataille de la Grèce et d'aller attaquer en Thrace l'empire colonial d'Athènes au point vital de sa puissance.

296. En 433, Athènes avait conclu un traité d'alliance avec Rhégion et aussi avec Léontion, un peu avant l'envoi de deux escadres à Corcyre. Le groupe ionien comprenant Léontion, Katané, Naxos, Rhégion et même Kamarina, ville dorienne, réclamait contre Syracuse un secours d'Athènes. Le célèbre orateur Gorgias, chef de la délégation, étonna et charma ses auditeurs athéniens, experts cependant en beau langage.

297. Les mots de liberté, d'affranchissement, d'autonomie, avantages assurés par Sparte, d'esclavage imposé par les Athéniens reviennent sans cesse, afin de persuader les citoyens d'Akanthos du caractère désintéressé de l'intervention spartiate et de l'alliance offerte.

La menace du ravage de leurs terres n'est qu'un moyen d'emporter la décision d'une rupture avec Athènes, d'une alliance sans tribut avec Sparte, au nom même de la liberté apportée à tous les Grecs.

298. Les Athéniens essayèrent de réduire leur voisin du Nord en y occupant des points fortifiés, comme ils venaient de le faire dans le Péloponnèse. Ils se proposèrent de s'emparer de Mégare réuni par de Longs-Murs à son port de Nisæa, voisin de l'île de Salamine. Seule, Nisæa resta aux Athéniens.

Du côté de la Béotie, on se proposa de frapper un grand coup. C'est à une sorte de mobilisation générale que procéda le stratège Hippokratès. Furent enrôlés même les étrangers, alors présents dans la ville; ils pouvaient, munis d'outils, sinon combattre, du moins élever des retranchements. Le point choisi fut Délion, sur le bord de la mer, en face d'Érétrie, en Eubée, et au débouché du fleuve Asôpos.

299. Le cep de vigne ne saurait fournir un pieu bien long, quant aux pampres ou aux sarments ils ne pouvaient donner que des fascines. L'état de délabrement et même de ruine du temple d'Apollon prouve que les Béotiens avaient mauvaise grâce à reprocher aux Athéniens de profaner un sanctuaire qu'eux-mêmes négligeaient à ce point. Dix stades font 1 km. 800.

300. L'infanterie lourde de Thèbes, déjà presque en formation de phalange, sur vingt-cinq hommes de front, décida de la victoire, ainsi que l'emploi de la cavalerie contre les bataillons en déroute. L'acharnement des Béotiens fut tel que, malgré la coutume de respecter les morts, observée par tous les belligérants grecs, les cadavres des vaincus restèrent dix-sept jours sans sépulture.

301. Ces coutumes de la Grèce, qui auraient pu faire naître un droit interhellénique, n'étaient guère respectées en période de guerre sauf en ce qui concerne la religion. Aussi les Athéniens se disculpent-ils des accusations des Béotiens, eux qui tenaient à passer pour les plus religieux des hommes. Cette eau de l'enceinte du temple était considérée comme une eau lustrale propre à purifier les assistants avant le sacrifice. C'était une impiété de l'employer à d'autres usages.

La piété des Grecs a mis les dieux, leurs temples, les enceintes sacrées en dehors des hostilités. A Délion, les Athéniens se disculpent d'avoir occupé le sanctuaire pour des raisons militaires, mais sans en avoir troublé les cérémonies.

302. La durée et l'importance des guerres développèrent l'art d'assiéger les places fortes. Les machines de jet n'étaient pas encore inventées, mais on réussissait à provoquer des incendies sur des ouvrages de défense en bois : quelques gisements de houille (anthrax) étaient déjà exploités et le charbon extrait

employé par les forgerons et les fondeurs. Il peut s'agir ici de charbon de bois.

On trouvera, page 19, dans *L'Arme chimique et ses blessures* (Baillière, édit., 1935) par Hederer et Istin, une reproduction de la machine de guerre des troupes de Pagondas. Cette machine peut être considérée comme l'ancêtre historique des lance-flammes et des émetteurs de fumées ou de gaz toxiques.

303. Le général spartiate Brasidas, hardi et novateur, voulait faire sortir Sparte de la défense passive, passer à une offensive décisive en portant la guerre sur un théâtre lointain d'opérations où Athènes ne croyait pouvoir être attaquée que par mer. Il fit le projet d'atteindre par la voie de terre, sans courir le risque d'une bataille navale, les colonies et les alliés athéniens en Thrace. Dans cette Thrace, on trouverait chez les Macédoniens des alliés et des ressources, chez les colonies d'Athènes un parti prêt à la rébellion, et le succès priverait Athènes de l'or, du bois, du blé qu'elle tirait de cette région. Cette nouvelle tactique, due à Brasidas et subie plutôt qu'acceptée par les éphores, allait donner à la guerre une physionomie nouvelle, ébranler la thalassocratie athénienne jusqu'ici toute puissante. — 25 stades font 4 km. 600.

304. Un emporium ou marché comporte un ensemble de docks pour l'entrepôt et la vente en gros des marchandises arrivées principalement par mer.

305. Ce Thucydide qui avait mouillé son escadre de 7 navires dans les eaux de l'île de Thasos, à 70 kilomètres environ d'Élion, port à l'embouchure du Strymon, est l'historien de cette guerre. Le gouverneur d'Amphipolis le stratège Euklès semble être seul coupable dans cette affaire, n'ayant pas mis en état de défense sa place et sa tête de pont. Thucydide, qui ne veut pas charger son collègue, se contente de dire qu'Euklès commandait à Amphipolis, alors que lui-même était loin de la côte. Il dégage donc de ce fait sa responsabilité. Mais riche, ne cachant pas ses griefs contre le régime démocratique, peu en faveur auprès du parti au pouvoir, il expia par l'exil l'échec dû à son collègue.

On ne peut s'empêcher de penser, en constatant le soin avec lequel Thucydide explique la chute d'Amphipolis, insiste sur les chances de Brasidas, qu'il a voulu se disculper auprès de la postérité de l'accusation portée à Athènes contre sa conduite dans cette affaire.

306. Les cités grecques de Khalkidique, amies du changement, avides de nouveauté, se laissèrent prendre à la feinte modération de Brasidas. Jamais général spartiate n'avait « doré la pilule » avec autant d'aménité et d'habileté.

Cependant, le gouvernement de Sparte portait secrètement envie à ce général trop heureux qui faisait durer la guerre et trop parler de lui.

307. Ce canal est celui que le roi de Perse, Xerxès, avait fait creuser pour éviter à ses navires les coups de vent en doublant l'Athôs, Hérodote suppose que ce fut aussi par ostentation, pour faire éclater sa puissance. La largeur du canal permettait à deux trières de s'y croiser.

308. Les populations primitives étaient appelées Pélasges par les Anciens, nom qui désignait les populations antérieures aux Hellènes et parlant une langue non hellénique. Elles semblent avoir été civilisées par les Égéo-Crétois.

309. Ce Dioskoreion à 3 stades de Torônè (540 m.) est consacré à Castor, à Pollux, divinités guerrières, chères aux Laconiens.

310. Ces poutres verticales disposées en carré devaient supporter des poulies ou un moufle pour élever les pierres du mur en réparation.

311. Au siège de Lékythos l'ennemi emploie les mêmes moyens incendiaires qu'à celui de Délion.

312. La récompense de 30 mines représente 15.000 francs-or environ.

313. Les éphores de Sparte tenaient fort à conclure la paix, afin de sauver les hoplites, fils de famille, pris à Sphaktérie et retenus prisonniers à Athènes. Ils allaient arrêter Brasidas dans son essor au moment où, sans rien demander à l'État, il faisait cadeau à Sparte des colonies de Khalkidique, rendait possible une puissance maritime sur les rivages de la Thrace et proclamait l'indépendance des cités helléniques libérées par ses victoires du joug athénien.

314. Les pèlerinages à Delphes, les offrandes avaient bien diminué sous l'influence de cette guerre qui éloignait les cœurs de la piété. Même le trésor d'Apollon avait été mal géré et avait subi des pertes. Aussi le collège électoral fit-il spécifier le libre accès pour tous au sanctuaire de Delphes.

315. La mer Égée était rouverte aux alliés, mais non à leurs navires de guerre, seulement à des navires marchands pouvant aller à la rame aussi bien qu'à la voile, mais ne dépassant pas le poids de 500 talents, soit 13 tonnes. Cette mesure navale en faveur de la marine athénienne ne laissait subsister devant et contre elle aucun pouvoir rival.

Enfin aucun des États ne donnerait asile aux déserteurs, hommes libres ou esclaves, afin qu'ils pussent être punis.

316. Les 10 tribus d'Athènes, à raison de 50 membres tirés au sort pour chacune, constituaient la Boulè ou le Sénat des 500. Par roulement chaque tribu était prytane et constituait le bureau des séances du Sénat et de l'Assemblée du peuple. Leur président ou épistate était tiré au sort et ses pouvoirs duraient une nuit et un jour. L'épistate gardait les sceaux, le trésor public et les

archives. Le secrétaire est tiré au sort ou élu par ses collègues, il y en avait autant que de prytanies (jusqu'en 368); il veille aux sacrifices offerts par le Sénat, rédige les procès-verbaux des séances, les dépose aux archives, fait graver les décrets sur des stèles de pierre.

317. Lakhès était le chef du parti modéré qui aspirait à la paix, et à ce titre violemment attaqué par Cléon. Aristophane était sur la scène l'interprète de l'opinion publique, qui depuis la défaite de Délion, se trouvait lasse de la guerre. Dans les *Akhar-niens* (425) et dans les *Cavaliers* (424), le poète comique brava la terreur que le démagogue faisait encore peser sur les honnêtes gens.

318. Le douze du mois Gérastios correspond au 21 avril environ et au mois Élapheboliôn des Athéniens.

319. Brasidas devient le champion de la Grèce pour avoir battu les Athéniens. Les Skiôniens, avec ce goût oriental pour les démonstrations théâtrales, le traitent comme un Olympionique.

320. La thalassocratie athénienne n'admettait pas qu'une île surtout de la mer de Thrace ou de la mer Égée ne lui obéît pas. Or, les Khersonèses Khalkidiques pouvaient bien être considérés comme des îles, surtout lorsque leur isthme était barré par un rempart ou ouvert par un canal.

321. La mauvaise foi de Brasidas est évidente. Il refuse de restituer Skiônè qui s'était rendue à lui après la conclusion de l'armistice. Il accepte en outre la défection de Mendè, provoquée par la faction oligarchique.

322. Lacédémoniens et Athéniens sont des fantassins, la cavalerie ne joue qu'un rôle secondaire dans les batailles. Avec les Macédoniens, éleveurs de chevaux ainsi que les Thessaliens, cette arme va prendre de l'importance, comme chez les Thraces et les Scythes. Dans ces pays la proportion est de 6 cavaliers pour 10 hoplites, tandis que dans les autres cités grecques elle est de 1 contre 10. Avec Alexandre, qui aura une cavalerie lourde de choc et une cavalerie légère de poursuite, la tactique du combat sera modifiée.

323. Brasidas adopte la formation en carré de son infanterie de ligne, abritant au milieu ses troupes légères. Cette unité est pareille à une forteresse en marche, prête à repousser les attaques sur tous les fronts. C'est ainsi qu'à la retraite de Constantine le 2^e léger, commandant Changarnier, arrêta les charges des Arabes. Ces coureurs jouent le rôle de tirailleurs et de flancs-gardes, et les soldats d'élite forment une arrière-garde capable de faire front contre les assaillants.

324. Dans l'allocution à ses troupes pour les rassurer, Brasidas leur rappelle ce qui fait la supériorité du Grec sur le Barbare

effrayant, nombreux, mais indiscipliné, c'est de ne pas rompre les rangs dans le combat, de savoir rester inébranlable. « Que chacun, leur disait Tyrtée, bien campé sur ses deux jambes, les pieds rivés au sol, mordant sa lèvre, demeure immobile, les cuisses, les jambes et les épaules bien couvertes par le ventre du large bouclier. » C'est cette maîtrise de soi, le sentiment de l'honneur, surtout le respect de la discipline qui font la force de l'hoplite lacédémonien.

325. Le traité que conclut Perdikkas avec Athènes à la suite de sa rupture avec Brasidas se trouve dans le C. I. Att. 1, n^{os} 42 et 43.

326. Les éphores continuent à se méfier de Brasidas, redoutant peut-être en lui un nouveau Pausanias. Au lieu de le laisser choisir ses officiers, ils lui dépêchent pour commander les garnisons des villes conquises en Thrace des fils de famille de Sparte.

327. C'est au combat de Délion que les Thespiens avaient fait des pertes considérables.

Dans la confusion que causait l'emploi de calendriers différents, Thucydide date par rapport à une catastrophe dont chacun a gardé le souvenir : l'incendie du temple d'Héra à Argos, par l'imprudence de la prêtresse Khrysis. Cette prêtresse au début de la guerre exerçait sa charge depuis quarante-huit ans.

328. Il y avait dans Potidée une garnison de clérouques athéniens. Les trois presqu'îles de Khalkidique étaient solidement tenues, mais la terre ferme de plus en plus échappait à Athènes.

329. La ronde d'officier se faisait avec une clochette au tintement de laquelle devait répondre l'homme de garde pour prouver qu'il ne s'était pas endormi.